THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
840.5
COL
v.1

GERMANIC AND ROMANCE
LANGUAGES

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAR 26 1977
APR 10 1977

MAR 09 1996
FEB 19 1996

L161—O-1096

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

LE
CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME I

PREMIÈRE PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1922

8405
COL
v. 1
Rom.

INTRODUCTION[1]

Le *Conservateur littéraire* des frères Hugo donna sa première livraison au commencement de décembre 1819. Le *Conservateur* politique attendit jusqu'au 3 mars pour annoncer la publication. F. Agier se chargea des souhaits de bienvenue ; le grand journal accordait — d'un peu haut — son patronage à la revue naissante : « ... Il y a dans cette honorable entreprise quelque chose de plus intéressant, de plus touchant encore, c'est son motif... L'éducation de ces intéressants jeunes gens a été dirigée

1. BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *Recueils* des Jeux Floraux. — *Annales romantiques*. — V. Hugo, *Odes et poésies diverses*, édit. de 1822, édit. de 1829; édit. G. Simon (Impr. nationale); *Lettres à la fiancée* ; *Littérature et philosophie mêlées*, exemplaire de Juliette Drouet avec des notes manuscrites de V. Hugo (Collection L. Barthou); *Victor Hugo raconté*... — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. — L. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. — Labouïsse-Rochefort, *Souvenirs* ; Papiers manuscrits (biblioth. de Saint-Girons). — Quérard, *La France littéraire*. — Catalogue Noilly. — Ch.-M. Desgranges, *La presse littéraire sous la Restauration*. — E. Biré, *V. Hugo avant 1830*. — L. Séché, *Le cénacle de la Muse française* ; *Annales romantiques*. — E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques* ; *A. de Vigny, ses amitiés*... — M. Souriau, *La préface de Cromwell*. — P. Lafond, *L'aube romantique*. — P. Dufay, *V. Hugo à vingt ans*. — L. Belton, *V. Hugo et son père*. — G. Simon, *L'enfance de V. Hugo*. — Abbé Dubois, *V. Hugo, ses idées religieuses* ; *Biobibliographie de V. Hugo*. — J. Dedieu, *A. Soumet*.

505022

par une mère distinguée qui a pensé de bonne heure que de bons principes et des talents formaient la seule fortune qui pût être à l'abri des révolutions, la seule arme avec laquelle on pût ne pas se défendre de l'envie, de la calomnie, mais la braver. Maintenant, fils reconnaissants, ils essaient d'acquitter une dette aussi sacrée que douce. Ils doivent à leur mère une seconde vie : ils veulent soutenir, embellir la sienne; et, pour y parvenir, ils unissent la fraternité du talent à la fraternité du sang. Heureux jeunes gens d'avoir une mère qui ait senti le prix de l'éducation! Heureuse mère de voir ainsi couronner ses soins! Outre l'utilité et la bonne rédaction du *Conservateur littéraire*, c'est donc la piété filiale et maternelle qui le recommande à tous les amis des lettres et du bien. »

Agier se plaît à ce petit tableau attendrissant. Peut-être son enthousiasme serait-il moins vif, s'il connaissait les idées véritables de Sophie Trébuchet et ses principes sur l'éducation...

La mère de Hugo — « ma mère vendéenne! » — ne ressemble pas à la mère de Lamartine, ou à celle de Vigny; on l'a fait remarquer souvent, pour le lui reprocher. Elle ne réalise en aucune façon le type conventionnel de la *Mère de poète*; mais son action personnelle n'en est pas moins profonde. Élevée à l'école du dix-huitième siècle, c'est une femme à l'esprit net, à la volonté ferme; sa passion pour les romans ne l'a pas rendue romanesque. Sainte-Beuve en a tracé un portrait singulièrement vivant : « Mme Hugo, femme supérieure, d'un caractère viril et *royal*, comme dirait Platon, s'était décidée à ne pas voir le monde et à vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines, faubourg Saint-Jacques, pour mieux vaquer à l'éducation de ses fils. Une tendresse austère et réservée, une discipline régulière, impérieuse, peu de familiarité, nul mysticisme, des entretiens suivis, instructifs et plus sérieux que l'enfance, tels étaient les grands traits de cet amour

maternel si profond, si dévoué, si vigilant[1]... » Dans cette éducation, un grand souci de l'ordre, mais point de contrainte. Elle ne fait aucun effort pour conduire ses enfants vers la carrière des armes. La poésie ne l'effraye pas; elle partage leurs goûts, encourage avec orgueil leurs premiers essais littéraires. Suivre le libre développement de ces jeunes esprits, à l'abri des exigences paternelles, c'est pour elle une consolation, et c'est aussi une manière de revanche à ses déceptions de femme.

D'ailleurs, le général semble se soucier assez peu d'exercer ses droits. A son passage à Paris, après la reddition de Thionville, il a exigé qu'Eugène et Victor entrent à la pension Cordier pour se préparer à l'École polytechnique; mais il s'en tient à cet acte d'autorité. Des soucis d'un autre ordre l'attendent à Blois, où il doit vivre désormais avec ses maigres ressources de demi-solde. C'est le temps où commence sa liaison avec Mme d'Almeg, et il est occupé d'elle plus que de sa femme et de ses enfants. Enfin, le 3 février 1818, une séparation de corps, obtenue sur la demande de Mme Hugo, lui rendra sa liberté complète[2].

Quels ont été, durant ces trois ans, les rapports du général avec sa famille, c'est ce que nous ne savons pas exactement. Le *Victor Hugo raconté*... s'en tient à des formules assez vagues. Voici quelques lettres cependant qui nous éclairent sur sa façon de comprendre le devoir paternel. La première est datée du 24 octobre 1816; elle est de la main d'Eugène et porte la signature des deux frères, ornée de paraphes savamment compliqués :

Mon cher papa,

Nous ne voulons pas t'importuner et, sans doute, nous n'en avons pas besoin : mais notre oncle nous a conseillé de

1. *Portraits contemporains*. T. I, p. 391.

2. Voy. E. Dupuy, *La jeunesse des romantiques*. — Pierre Dufay, *Victor Hugo à vingt ans* (*Annales romantiques*, 1907).

t'écrire une seconde fois et de te réitérer nos demandes. Si elles sont pressantes, nos besoins le sont davantage. Nous allons quatre fois par jour au collège, par la pluie et par la neige ; tu sens qu'il faut bien laisser à nos habits, à nos souliers le temps de sécher : comment le faire, si nous n'avons pas de quoi changer ?

M. de Cotte nous a acheté tous les livres nécessaires pour les cours de mathématiques, à l'exception de la statique qui eût coûté trop cher. Nous ne savons pas encore quels seront les livres pour la philosophie : une indisposition du professeur a fait remettre l'ouverture du cours à la Toussaint.

Adieu, mon cher papa, nous espérons que tu te porteras toujours bien et que tu n'oublieras pas

E. Hugo. — Victor.

24 octobre 1816[1].

Cette lettre était assez pressante. Sur l'original, le père a écrit, de son écriture énergique : « Répondu le 30 octobre 1816. » La réponse ne dut pas être ce qu'attendaient les enfants, à en juger par une réplique du 12 novembre, passée en vente publique il y a quelques années :

... Quant à la fin de ta lettre, nous ne pouvons te cacher qu'il nous est extrêmement pénible de voir traiter notre mère de malheureuse, et cela dans une lettre ouverte qui ne nous a été remise qu'après avoir été lue. Nous avons vu ta correspondance avec maman. Qu'aurais-tu fait dans ces temps où tu la connaissais, où tu te plaisais à trouver le bonheur près d'elle, qu'aurais-tu fait à la personne assez osée pour tenir un pareil langage ? Elle est toujours, elle a toujours été la même, et nous penserons toujours d'elle comme tu en pensais alors[2]..

Pourtant, ce n'est pas encore la rupture. Le 19 juin 1817, Abel remercie son père d'un envoi d'argent et de livres. Plus âgé que ses frères, c'est à lui que revient l'emploi

1. Lettre inédite.

2. Celle-ci est de la main d'Eugène et signée de lui seul. (Vente du 30 nov. 1912.)

de chef de famille et il s'en acquitte avec un soin touchant :

Mon cher papa,

J'ai bien reçu ta lettre du 10 courant, et les 100 francs qu'elle m'annonçait pour le mois de mai me sont bien parvenus, ainsi que les 20 francs de supplément pour le mois de janvier. J'ai remis le tout à maman.

Mes frères doivent te répondre et te remercier des divers objets que tu leur as envoyés. Le traité de perspective ne pourra leur servir parce que les planches manquent. Voici bientôt deux ou trois mois qu'ils n'ont pas reçu l'argent que tu leur avais promis pour leurs petites dépenses mensuelles, et cependant il est impossible qu'ils n'aient pas besoin de quelques sous, ne fût-ce que pour payer leurs chaises à la messe, quelques livres de haute littérature qui leur sont nécessaires, etc. Je leur ai fait la petite avance dont ils ont eu besoin et qu'ils me doivent rembourser sur le premier argent qu'ils recevront. Si l'envoi de ces sommes partielles chaque mois te gênait quelque peu à cause de leur exiguïté, je te prierais de les joindre à l'argent que tu m'envoies tous les mois pour maman. Nous sommes maintenant dans la saison des bains en rivière, il serait bon que Victor en profitât pour apprendre à nager. Eugène pourrait bien lui donner des leçons, mais comment le faire si on ne les laisse pas sortir pour aller se baigner et s'ils n'ont pas d'argent pour payer les bains? Je te demanderais la permission de les aller chercher quelquefois le matin à 5 ou 6 heures pour les mener avec moi à l'école de natation. Tu me feras un grand plaisir en accédant à ma prière et en écrivant à M. Cordier pour le prévenir de ta détermination.

Le temps est magnifique et promet une abondante récolte... Paris n'a pas cessé d'être un moment tranquille. Tu ne me dis plus où en est ton ouvrage? Est-ce que tu l'aurais laissé de côté pour quelque temps? Il faut cependant te dépêcher et profiter du moment où les Chambres ne sont pas rassemblées. Autrement, il est bien difficile d'attirer sur soi l'attention publique.

M. Badia et sa famille, Théophile, notre respectable gouverneur des Pages M. Rancaño, me chargent de leurs compliments pour toi. Théophile se recommande surtout à ton bon

souvenir. Il est employé à la Caisse d'amortissement, et au besoin ses services te sont tout dévoués.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te prie de croire à l'inaltérable attachement de ton fils respectueux et dévoué.

ABEL.

Si tu m'accordes la permission que je te demande, n'attends pas, je te prie, le mois prochain pour me répondre[1].

Après le jugement de séparation, il semble bien que tous rapports directs soient interrompus entre le général Hugo et ses fils. Tout au plus daigne-t-il s'informer de leur travail. Dans une lettre du 28 avril 1820 au doyen de la Faculté de droit de Paris, il exprime la crainte « qu'une entreprise littéraire dont il a entendu parler [le *Conservateur littéraire*] ne fasse tort à leurs études et à leur bourse[2] »... Mais sa sollicitude ne va pas plus loin. Il néglige même de leur faire connaître son second mariage, contracté le 6 septembre 1821, deux mois après la mort de sa première femme. C'est seulement en mars 1822 qu'ils en sont instruits, quand Victor, sur les instances de sa fiancée, se décide à communiquer à son père ses projets personnels. A cette date, d'ailleurs, la nouvelle ne surprend pas le jeune poète autant qu'on pourrait le croire. La même lettre lui a apporté le consentement qu'il sollicitait, et c'est l'essentiel. « C'est le bonheur qui vient, il n'y a qu'un nuage[3]... » *Un nuage*, ce n'est pas beaucoup dire. Mais il est tout à son amour et à ses rêves.

Le coup fut plus rude pour Eugène. Son cerveau de malade lui dicta même une démarche assez singulière, on dirait presque un acte de folie... Pendant un mois, il est hanté du souvenir de sa mère; puis, un jour, au début

1. Inédit. De la main du général : « R. le 11 juillet. »
2. Catalogue Noilly, n° 84.
3. *Lettres à la fiancée*, p. 230.

d'avril, sans prévenir personne, sans argent ni papiers, il se met en route, à pied. Il veut aller à Blois, se rendre compte, voir par lui-même. Le 12, il écrit de Chartres, où son voyage a été interrompu brusquement, — et l'écriture de la lettre est étrange, irrégulière, heurtée, sans rapports avec son écriture d'autrefois :

Mon cher papa,

Tu sais que j'étais resté longtemps sans répondre à la lettre que tu avais écrite à Victor.

Cette lettre exigeait de longues méditations. Enfin, je t'avouerai qu'avant de te répondre, j'avais voulu m'assurer par moi-même si ce que tu nous disais était irrévocablement achevé.

J'étais parti pour Blois afin de savoir si tu étais réellement marié.

Malheureusement, n'ayant pas de papiers, j'ai été arrêté en route, à 21 lieues de Paris.

Je te prie d'écrire à M. le Procureur du Roi à Chartres pour déclarer que je suis ton fils et me réclamer.

Le billet que nous avons payé à M. Blot était de 389 fr. 10 et non pas de 362 francs, comme tu nous l'avais marqué.

Si tu peux m'envoyer ce que nous avons payé en surplus à Chartres, tu me feras réellement plaisir.

Adieu, mon cher papa, porte-toi bien, permets-moi de t'embrasser et de me dire, avec une affection véritable,

ton fils soumis et respectueux.

Eugène Hugo[1].

Ces dissentiments avaient de bonne heure créé aux trois frères des devoirs impérieux. C'est surtout au début de 1818, à la veille du procès en séparation, qu'ils en eurent conscience. Leur mère avait besoin de leur secours. Déjà le talent de Victor avait fait ses preuves; mais il ne

1. Inédite. — « N'oublie pas qu'Eugène était un peu fou quand il t'a écrit », dira Victor le 18 septembre 1822. (Lettre publiée par M. P. Dufay.)

suffisait plus de s'amuser à quelques traductions, ou de copier sur des cahiers jalousement conservés de nobles alexandrins. Pour s'imposer, un journal aurait un autre pouvoir...

Le 25 janvier, Abel, Eugène et Victor signèrent avec J.-J. Ader et L.-A. Marteau un acte d'association. Il s'agissait de publier, sous le titre de *Lettres bretonnes*, un recueil hebdomadaire « sur les événements politiques et littéraires dignes de fixer l'attention du public ». Voici, d'après M. G. Simon, la distribution de la matière, semblable à peu près à ce qu'elle sera dans le *Conservateur* : « Politique spéciale, sciences, questions politiques. — Littérature. — Mœurs. — Spectacles et nouvelles théâtrales. — Variétés, chronique et nouvelles du jour. — Poésie[1]. »

Les difficultés commencèrent quand il fallut trouver un éditeur. Abel avait une certaine expérience en la matière. En janvier 1817, il avait publié avec Ader et Malitourne cet amusant *Traité du mélodrame* qui est déjà comme une parodie de la future doctrine romantique ; il croyait pouvoir compter sur son ancien imprimeur. Mais celui-ci, sans doute, se déroba et les *Lettres bretonnes* ne furent jamais offertes à l'admiration des foules.

Le petit groupe cependant ne voulut pas se dissoudre. Eugène et Victor ayant quitté le collège en août, on organisa une série de réunions périodiques. Ce fut le *Banquet littéraire*... Médiocres banquets, à vrai dire, — 2 francs par tête, au restaurant Edon, rue de l'Ancienne-Comédie. Mais des lectures accompagnaient les repas et c'était, au sens propre du mot, une manière de *Cénacle*. Le Dr Véron se souvient avoir assisté à l'une de ces fêtes[2].

Le *Banquet littéraire* semble avoir vécu jusqu'aux premiers jours de 1819. — 1819, l'année, pour Victor, des

---

1. Edition des *Odes* (notes de l'éditeur, p. 528).
2. *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, I, p. 239.

débuts triomphants! En mai, il obtient ses premiers succès aux Jeux Floraux, soulignés en juillet par l'article du *Lycée français*. En septembre, l'ode *les Destins de la Vendée* soulève les colères du *Courrier* et de la *Renommée*[1]. Mais le poète n'est pas ému de quelques railleries; il réplique en octobre par la satire *le Télégraphe*. « Voici un jeune homme, écrit *La Quotidienne*, qui ne se laisse pas effrayer par le discrédit où est tombée la poésie. Il entre dans la carrière en brave chevalier et armé de toutes pièces... M. Hugo annonce de grandes dispositions et un véritable talent pour la poésie; nous l'engageons à poursuivre; les bons vers et les nobles sentiments, quoi qu'en puissent dire MM. les libéraux, seront toujours bien reçus en France[2]... » Déjà Victor Hugo a pris position comme poète, il a choisi son parti, il a soulevé des polémiques. Le *Conservateur littéraire*, en décembre, ne peut passer inaperçu.

Et c'est l'année encore des belles espérances d'amour. On connaît les débuts de l'idylle et comment Adèle et Victor se sont trouvés engagés l'un à l'autre. Le 26 avril, les paroles décisives ont été prononcées, — avec quelle émotion presque religieuse! « Je ne vis au bonheur et au malheur que depuis ce moment-là », dira-t-il deux ans plus tard[3]. Durant les soirées silencieuses de l'hôtel Toulouse, le jeune poète s'abandonne à ses rêves d'avenir. Il a désormais une raison nouvelle — plus puissante — de conquérir la gloire. Des difficultés sont à surmonter, mais son courage ne s'effraie pas. Sa jeune revue lui sera précieuse encore pour en imposer à l'humeur un peu

---

1. « Tant que M. Hugo chantera sur ce ton, il ne fera la réputation de personne, pas même la sienne. La trompette de M. Hugo n'est pas celle du jugement dernier; nous la croyons propre à endormir les vivants, mais non pas à réveiller les morts... » (*La Renommée*, 3 octobre 1819.)

2. *La Quotidienne*, 30 octobre 1819.

3. *Lettres à la fiancée*, p. 57 (26 avril 1821).

revêche de M. Foucher, pour flatter à l'occasion ses manies d'écrivain, surtout pour correspondre sans danger avec celle qu'il aime :

> Bientôt... lis sans retard, lis, ô vierge adorée,
> Ce que trace ma main par mes pleurs égarée...

Dans les plaintes de Raymond d'Ascoli, la jeune fille entendra des aveux qu'elle seule pourra comprendre[1].

***

Le 4 décembre, le *Journal de la Librairie* fait connaître les conditions de la publication : tous les trois mois, un volume de 400 pages, paraissant par livraisons; le prix est fixé à 10 francs par volume, à 1 fr. 50 par livraison[2]. Les numéros se succèdent assez régulièrement. En voici la liste, toujours d'après le *Journal de la Librairie* :

TOME I

1re livraison	annoncée le	11 décembre 1819.
2e	—	25 »
3e	—	15 janvier 1820.
4e	—	29 »
5e	—	5 février.
6e	—	12 »
7e	—	4 mars.
8e	—	25 »
9e	—	1er avril.
10e	—	15 »

TOME II

11e	—	6 mai.
12e	—	20 mai.
13e	—	3 juin.

1. *Le jeune banni* (*Raymond à Emma*), t. II, 16e livr.
2. Sur la couverture du tome III, l'indication du prix de la livraison a été supprimée.

14e livraison	annoncée le	10 juin.
15e	—	17 »
16e	—	1er juillet.
17e	—	22 »
18e	—	5 août.
19e	—	19 »
20e	—	2 septembre.

TOME III

21e	—	9 »
22e	—	7 octobre.
23e	—	21 »
24e	—	4 novembre.
25e	—	18 »
26e	—	9 décembre.
27e	—	6 janvier 1821.
28e	—	20 »
29e	—	17 février.
30e	—	31 mars.

En épigraphe les vers d'Horace :

... Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.

Tout d'abord, les tendances littéraires de la revue n'apparurent pas très nettement. Le 8 novembre, un mois avant sa naissance, le *Journal des Débats* lui prêtait déjà, sur la foi de son titre, les intentions les plus orthodoxes : « Voici un nouveau recueil qui va paraître... Les auteurs, négligeant leur gloire personnelle, n'ont en vue que l'intérêt général de la littérature. C'est une sainte alliance formée par quelques jeunes gens contre cet esprit novateur qui envahit le Parnasse pour le bouleverser. » Le 20 décembre, il revient sur le même sujet, avec une égale bienveillance, mais sans préciser davantage : « Il est pourtant encore quelques-uns de ces amants intrépides des lettres que l'indifférence générale pour la littérature n'a pu décourager. Quand ils ont vu le domaine des

muses envahi par la politique, ils se sont retirés dans la solitude de leur cabinet... Parmi ces âmes fortes, il faut sans doute placer au premier rang les éditeurs du *Conservateur littéraire*. Vainement leur criait-on de toute part : Vous voulez faire paraître un nouvel écrit périodique ; qu'il traite de politique ou vous ne serez pas lus... Ils sont restés fermes au milieu de la corruption et leur *Conservateur* est tout littéraire[1]. »

Prudent, le *Conservateur* politique mêla, le 3 mars, quelques restrictions à ses éloges[2]. Ces néophytes l'inquiétaient un peu. Leur doctrine certes était inattaquable, mais la jeunesse a toutes les audaces ; ils en prenaient à l'aise avec les gloires consacrées ; Ancelot méritait plus de respect... Sur Victor Hugo, cette prophétie : « C'est surtout vers la satire que son talent paraît se porter. »

Il est naturel qu'Agier goûte particulièrement la verve antilibérale de *l'Enrôleur*. Sur ce terrain, ces jeunes gens se font les humbles servants de la grande revue royaliste. Leur fermeté politique ne se dément pas. Tout leur est occasion de proclamer leur foi : grand royaliste, grand chrétien, grand écrivain, ce sont là pour eux des qualités solidaires. Le culte qu'ils professent pour Chateaubriand s'adresse aux idées qu'il représente, plus encore qu'à lui-même. Les *Mémoires sur le duc de Berry* apparaissent le couronnement de son œuvre entier[3].

Par contre, en matière d'art, ils évitent de se prononcer. Les premières polémiques du romantisme les trouvent défiants[4]. Ils se gardent de tout parti pris ; aucun pro-

---

1. Articles signés R.
2. Article cité d'Agier.
3. Article de V. Hugo, t. II, livr. 14.
4. « On disait autour de nous, au théâtre, que cette tragédie [la *Marie Stuart* de Lebrun] n'était pas du genre classique mais du genre romantique ; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de Racine qu'en ce

gramme ambitieux. Pour rencontrer une déclaration de principes un peu nette, il faut arriver à la dix-septième livraison[1]. Dès les premières pages cependant, un air de jeunesse et de vivacité, quelque chose de libre, de spontané, de généreux aussi. S'ils ne se sont pas attachés à une doctrine, on sent à merveille ce qu'ils ont en aversion : la médiocrité sous toutes ses formes, la solennité pédante, la rhétorique surannée de l'école impériale avec ses exclamations, ses métaphores, ses enthousiasmes figés, son « ramage mélodieux[2] ». A cette élégance banale ils préfèrent la brutalité, même triviale, mais vivante[3]. Certaines affirmations reviennent avec insistance : des vers *durs* plutôt que des vers *faibles* ; — un versificateur n'est pas un poète ; — le génie peut être monstrueux et ridicule, non pas médiocre ; — toute passion est éloquente ; — « les grandes passions font les grands hommes... de même qu'il y a des passions plus ou moins fortes, de même il existe divers degrés de génie... » ; — « la poésie ne vit que de sentiments et de transports... »[4].

Il est facile de reconnaître ici l'influence de Rousseau, « si éloquent, si malheureux, si noblement trompé[5] », — de Rousseau dont la revue ne parle guère qu'avec

---

qu'elles sont plus défectueuses... » (Article de V. Hugo, t. I, livr. 9.)

1. « On veut du romantique en vers et en prose. Les classiques désespérés, chassés de position en position, vont être avant peu forcés dans leurs derniers retranchements. La crise est imminente ; ils le sentent, et chaque jour, en signe de détresse, ils tirent le canon d'alarme... » (Article signé S. sur *Arindal ou les Bardes... par M. Auguste Bernède.*)

2. Articles d'Abel Hugo sur la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, 2e et 4e livr.

3. Article de Victor Hugo sur *André Chénier,* 1re livr.

4. Voy. articles de Victor Hugo sur le *Louis IX* d'Ancelot, 4e livr. — *Du génie,* 4e livr. — Article signé S. (Biscarrat?) sur *les Ages de l'homme* de Boissières, 12e livr.

5. Article sur Lamennais, 1re livraison.

prudence, mais à qui elle conserve une secrète sympathie.

De cela surtout, à cette date, il faut leur savoir gré. Non qu'ils échappent tout à fait aux préjugés de leur temps. En 1820, Victor Hugo est persuadé encore que Delille, royaliste fidèle, fut un grand poète ; mais il aperçoit déjà que son école est dangereuse et que « la médiocrité y trouvera un refuge[1] ». A ces jeunes poètes, il faut des maîtres plus puissants. Leur admiration ne s'égare pas à l'aventure ; d'instinct, elle va aux œuvres les plus riches d'avenir. Le premier volume s'ouvre sur deux grands articles de critique : *Essai sur l'indifférence de Lamennais* ; *Œuvres complètes d'André de Chénier*. Il s'achève sur un éloge émouvant de Lamartine : « J'ai cherché jusqu'ici autour de moi un poète... » Ces trois noms valent un programme.

A cet égard, la *Muse française* marquera un recul. De 1820 à 1823, des préjugés se sont fait jour, de fausses gloires s'imposent. Par une aberration singulière, Soumet, Guiraud, *les deux Alexandres*, font figure de novateurs, et on ne s'aviserait plus de trouver ennuyeuse une tragédie d'Ancelot. C'est le règne de l'idylle douceâtre, de la banalité pleurarde, des effusions, des *Petits Savoyards* et des *Pauvres filles*,... et si ces faux-maîtres ne trouvaient bon eux-mêmes d'abandonner leurs disciples, la jeune poésie serait en danger. — Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* ont encore, et c'est là le premier mérite du recueil, toute leur spontanéité franche.

---

1. *Œuvres posthumes de J. Delille*, art. de Victor Hugo, t. II, 2e livraison. — Dans la livraison suivante, l'article sur *les Ages de l'homme* est beaucoup plus catégorique : « La poésie ne fut plus que la peinture froide et muette d'une nature inanimée. Savoir décrire fut la seule qualité qu'on exigea du poète et tout le secret du style consista dans une routine qu'on appela fastueusement l'art de peindre... »

Durant les premiers mois de la publication, la revue est exclusivement entre les mains des trois frères, ou, pour être plus exact, d'Abel et de Victor. On ne peut attribuer à Eugène avec certitude que les *Stances à Thaliarque* dans la 3e livraison (15 janvier), dans la 5e (5 février) le *Duel du précipice* et dans la 9e (1er avril) la *Mort du duc d'Enghien*. Peut-être quelques lignes encore de l'article sur la *Marie Stuart* de Lebrun (9e livr.). Mais déjà, il n'y a plus collaboration véritable ; une note parue dans le numéro précédent (25 mars) a annoncé sa retraite : « Il n'est pas inutile d'observer que deux de ces messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune, comptent parmi les rédacteurs. » Eugène pourtant ne se désintéresse pas de la revue, et il ne faudrait pas conclure de ces lignes à un désaccord réel et durable. Dans une de ses lettres à Adolphe Trébuchet (4 août 1820) : « Écris-nous si tu ne reçois pas exactement le *Conservateur littéraire*. Nous vous envoyons six exemplaires d'une ode que Victor vient d'adresser à M. de Chateaubriand ; elle a été insérée dans le *Conservateur*, mais il en a fait tirer quelques exemplaires pour ses amis et les académiciens de sa connaissance[1]. »

Le rôle d'Abel est beaucoup plus considérable. Sans parler de la part qu'il prend à la direction de l'œuvre commune[2], il se plie, comme rédacteur, à toutes les be-

---

1. Lettre publ. par l'abbé Dubois, *Biobibliographie de V. Hugo*, Paris, Champion, 1913, p. 218.

2. Par exemple, en ce qui concerne le service des envois. Voy. les lettres à Adolphe Trébuchet du 20 avril 1820 : « J'écris à mon oncle pour le prier d'accepter aussi un exemplaire du *Conservateur*... », et du 25 mai : « Je t'ai envoyé un exemplaire du premier volume, et si je ne t'ai point encore adressé des livraisons du second, c'est qu'il faut que j'attende la fin du volume pour en faire partir par la poste de non timbrées. » (Publ. par l'abbé Dubois). — Voici encore une lettre à Népomucène Lemercier : « Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 courant. Les rédac-

sognes du journalisme : petites pièces de vers, comptes rendus, nouvelles et récits. Travailleur patient, il discute les mérites de poèmes épiques d'une majestueuse pesanteur, la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, l'*Orléanide* de Lebrun de Charmettes, la *Massiliade* de S. Marin : tâche sans gaieté! Entre temps, quelques-unes de ces études espagnoles ou italiennes qui resteront son domaine propre[1]...

Mais c'est peu de chose encore auprès de la contribution de Victor. Celui-ci est vraiment l'âme de la revue. A lui seul, il suffirait à tout. Il se multiplie, il tient tous les emplois. Ses pseudonymes déroutent la curiosité des lecteurs; il a le goût des travestissements, jusqu'à se présenter à l'occasion sous les espèces d'un vieil érudit perclus de rhumatismes.

Pendant six mois, il est presque seul à alimenter la rubrique des *Poésies* : il lui suffit d'ailleurs de puiser dans ses cahiers ou dans les recueils des Jeux Floraux. Prosa-

---

teurs du *Conservateur littéraire* s'étant imposé l'obligation de ne point se faire connaître, je suis privé du plaisir de répondre à votre obligeante demande. J'ai communiqué votre lettre au rédacteur de l'article sur la *Panhypocrisiade* [il n'a pas eu grand'peine, car l'article est de lui] ; il a été heureux d'avoir deviné les secrets sentiments d'un de nos poètes célèbres, et la justice qu'il vous a rendue était due à l'auteur d'*Agamemnon* et de *Clovis*. Je suis particulièrement flatté que cette circonstance m'ait fourni une occasion de correspondre avec vous, et vous priant d'agréer l'assurance de mon profond respect, j'ai l'honneur d'être... — 25 janvier 1820. » Inédit.

1. « Cette nouvelle, dit une note du *Conservateur* à son dernier article (*le Carnaval de Venise*) est extraite d'une suite de compositions dans lesquelles l'auteur s'est proposé de retracer, d'une manière dramatique, les coutumes de quelques peuples. » (T. III, 30e liv.) — En 1821-22, il donne des leçons de littérature espagnole à la Société des Bonnes-lettres et annonce une série de traductions de Lope de Vega, Calderon..., sous ce titre : *le Génie du théâtre espagnol*. (Voy. 27e liv.) — En 1822, *Romances historiques traduites de l'espa-*

teur, il est inépuisable, et il a tous les tons : éloquence, raillerie bouffonne, gravité, fantaisie. Avec une verve joyeuse, il mène la lutte contre le libéralisme ; il passe d'une étude puissante à des *Variétés* spirituelles, de la critique d'art à sa chronique des spectacles. Tout lui est sujet d'article : il compare les mérites de *l'Art du tour*, poème en 4 chants de M. Ch. Lebois, et de *l'École du cavalier*, poème didactique et militaire du chef d'escadron Millet[1]. Il célèbre jusqu'à un *Manuel du recrutement* : il est vrai que l'auteur en est M. Foucher, chef de bureau au Ministère de la Guerre, père redouté de certaine jeune fille[2]...

Tout cela d'une abondance, d'une verve, d'une variété de moyens incroyable. Il y a dans ces trois volumes tout un Hugo qui mérite certes de ne pas être oublié. Lui-même ne s'est pas résigné à voir périr ces productions de sa jeunesse. Le *Victor Hugo raconté* reprendra plusieurs des poèmes du *Conservateur* ; un bon nombre de ses articles critiques ou politiques deviendront, en 1834, le *Journal d'un jeune Jacobite* de *Littérature et philosophie mêlées*.

On sait les transformations qu'ils ont subies, et comment l'auteur les a maquillés pour les adapter à ses convictions nouvelles[3]. Tantôt ce sont de larges fragments qui survivent ; tantôt une simple phrase, encastrée dans un développement nouveau. Un même article (sur *l'Of-*

---

gnol (1 vol. in-12), *l'Heure de la mort*, nouvelle espagnole, publiée dans la *Foudre*, et *la Vengeance de la Madone*, trad. de l'italien... A cet égard, Abel Hugo est le précurseur et peut-être l'initiateur d'E. Deschamps. — En 1823, il s'oriente vers les études historiques, tout en s'essayant au théâtre avec ses collaborateurs Romieu, Ader, Vulpian...

1. Tome I, 8e livraison.

2. Tome II, 20e livr. — Voy. la réponse de Foucher : *Lettres à la fiancée*, p. 40.

3. Voy. Biré, *Victor Hugo avant 1830*.

ficier de fortune de W. Scott, sur l'*Histoire de France* de Vély, sur la *Marie Stuart* de Lebrun) est découpé en une série de morceaux dispersés à dessein. Ailleurs, une retouche ingénieuse modifie de façon absolue le sens d'un développement. « Je n'aime pas qu'un historien soit cosmopolite », disait-il en 1821[1]. Il corrige en 1834 : « Bien que l'historien cosmopolite soit plus grand et plus à mon gré... » C'est ce qu'il appelle reproduire un article *sans y rien changer*[2]. D'une étude sur *Ivanhoé*, il reste un paragraphe sur la condition des Juifs au Moyen âge. L'éloge d'une traduction d'Homère se transforme en une diatribe contre les traducteurs. L'analyse du *Phocion* de Corentin Royou devient un *Plan de tragédie faite au collège* : il a suffi de supprimer les citations et le nom de l'auteur. A quoi bon se mettre en frais pour un poète oublié ? Mieux vaut se parer de ses dépouilles. Victor Hugo connaît les droits du génie et il en use — largement.

En face de ces textes maquillés, coupés, antidatés, il n'est pas sans intérêt de rétablir la leçon primitive. La plus grande partie de ces articles, d'ailleurs, n'a jamais été reproduite et demeure ensevelie dans la collection, presque introuvable, du *Conservateur*.

Une note de la 8e livraison informe le public que « *MM. Hugo frères* ne sont pas *les seuls auteurs* de la Revue ». Ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs, qu'à la censure du Conseil de rédaction composé de la réunion de tous les rédacteurs... » Voilà qui donne l'impression d'une revue solide et puissamment organisée. Mais, en vérité, ce grand *conseil de rédaction* ne doit pas tenir des assises bien solennelles et l'on a vite dressé le compte de *tous les rédacteurs* : J.-J. Ader, un des collaborateurs d'Abel

---

1. Tome III, 28e livraison.
2. Préface de *Littérature et philosophie mêlées*.

pour son *Traité du mélodrame*[1]; — le comte François de Neufchâteau, « de l'Académie française, etc. », heureux d'apporter à son jeune ami Victor le prestige de sa situation et de ses titres[2]; — Ch. de Saint-Maurice, futur dramaturge, en quête pour l'instant de lauriers académiques[3]; — peut-être Biscarrat, l'ancien maître d'études de la pension Cordier[4]... C'est tout pour le premier volume.

Après quelques mois, le cercle s'élargit. Le printemps de 1820 amène au *Conservateur* des amis nouveaux. Les deux frères, d'ailleurs, n'ont rien négligé pour sa diffusion.

Certains milieux sont particulièrement favorables, — ceux où les premiers succès de Victor ont fait le plus de bruit et où l'on attend le plus de sa jeune gloire. La Bretagne d'abord. Les tribulations et les soucis de son existence n'ont pas permis à Sophie Trébuchet de rester en relations étroites avec sa famille nantaise. Un moment, des oppositions d'intérêt sont intervenues; elle-même,

---

1. Le Bayonnais J.-J. Ader qui, plus tard, comptera parmi les collaborateurs libéraux du *Mercure du dix-neuvième siècle* et de la *Pandore*, — et écrira avec Léonard Detcheverry la satire antiromantique : *Les deux écoles* (Odéon, 13 août 1825).

2. Ministre sous le Directoire, imbu des idées du dix-huitième siècle, Neufchateau abandonne la politique sous la Restauration pour se consacrer aux lettres, sans être en aucune façon un ennemi du régime nouveau. A partir de 1817, il est en relations avec Victor Hugo qui collabore à son *Lesage*. Le *Conservateur littéraire* ne perd pas une occasion de faire son éloge. Il appartiendra au *Mercure du dix-neuvième siècle*.

3. Charles de Saint-Maurice, couronné en 1819 par la Société des arts et lettres d'Arras pour une *Ode sur la délivrance d'Arras par Turenne*, — et en 1820 par les Jeux Floraux (*Épître sur le suicide*) et par l'Académie française (*Institution du jury*), mention honorable. Le prix fut remporté par E. Mennechet.

4. Du moins d'après Quérard dont le témoignage ne peut être contrôlé.

sauf en ce qui concerne ses fils, est de caractère un peu négligent et, à deux reprises, en 1813 et 1814, son frère a dû faire des démarches pour savoir ce qu'il advenait d'elle et du général[1]. Mais, en 1820, le moment semble venu pour un rapprochement dont le *Conservateur littéraire* sera l'occasion. Ses enfants, d'ailleurs, la dispensent de toute démarche. Le 20 avril, Abel écrit à son cousin Adolphe, en lui envoyant le premier volume : « Nous avons toujours désiré beaucoup connaître des parents dont notre mère ne nous a jamais parlé qu'avec éloge, et tu ne nous aurais pas écrit le premier que nous aurions saisi l'occasion du *Conservateur* pour faire connaissance avec toi ; on est si heureux de trouver des amis parmi les personnes qu'attachent déjà à nous les liens du sang... » Victor, le même jour : « Je désire que le *Conservateur* soit lu avec quelque indulgence par nos bons parents de Nantes et j'espère que tu ne tarderas pas à nous donner des nouvelles de toute la famille... »

Dès lors, la correspondance continue sur le ton le plus affectueux, toute familière de la part d'Abel et de Victor, — un peu plus cérémonieuse, plus exaltée aussi, quand Eugène tient la plume. Et ce sont des causeries sur tous les sujets. Le jeune Nantais est ravi de cette intimité flatteuse. Il prend modèle sur ses cousins; il partage leurs opinions politiques, il partage leurs goûts. Les études de droit auxquelles on le destine l'intéressent bien moins que les lettres ; il brûle de montrer ce dont il est capable. Il se risque à des descriptions de paysages, à des récits d'excursions, et ses premiers essais sont accueillis avec cette bonne volonté attendrie qui sera à la mode dans le Cénacle. L'un d'eux surtout a été goûté : une description de l'abbaye de La Meilleraye. A l'unisson, les trois frères prodiguent des encouragements : « Continue toujours... (Abel.) — Continue, mon cher Adolphe, à nous donner

1. Voy. les lettres publ. par l'abbé Dubois, *liv. cit.*

ainsi des détails... (Eugène.) — Continue, mon cher Adolphe, à nous mettre de moitié dans tes courses. (Victor.) » Touchante harmonie ! Un mois plus tard (2 septembre), la lettre sur la Trappe paraît dans le *Conservateur*. Cela, c'est la consécration suprême : Adolphe Trébuchet est désormais le quatrième frère. Venu à Paris pour l'ouverture des cours de droit, il partagera la vie de ses cousins[1].

Dans les milieux toulousains encore, le *Conservateur* a trouvé sans peine des sympathies. Victor a remporté ses premiers succès aux Jeux Floraux et ils lui en gardent une reconnaissance : ce sera leur meilleur titre de gloire. Ajoutez que, pour eux, il se met en frais de coquetterie ; il est déjà expert dans l'art de cultiver les amitiés utiles et l'on ne résiste pas aux charmes de ses lettres...

Pour les poètes du midi, ce sera une bonne fortune de collaborer à une revue parisienne et ils seront accueillis volontiers. Ils se présentent au second volume. Mme Tastu figure à la treizième livraison avec une pièce couronnée aux Jeux Floraux[2]; — la comtesse d'Hautpoul gémit, après quelques autres, sur l'assassinat du duc de Berry[3];

---

1. L'article sur la Trappe a été reproduit dans les *Débats* (voy. la lettre du 1er nov. 1821, publ. par l'abbé Dubois). — Plus tard, Ad. Trébuchet deviendra chef de bureau des établissements insalubres à la préfecture de police et se consacrera à des études d'hygiène publique et de police médicale.

2. Sabine, Casimire, Amable Voiart, mariée en 1816 avec Joseph Tastu, imprimeur à Perpignan.

3. La comtesse d'Hautpoul est d'origine parisienne ; veuve du comte de Beaufort, elle épousa en secondes noces Charles d'Hautpoul. — Ses premiers succès aux Jeux Floraux datent des dernières années du dix-huitième siècle. En 1820, un volume de *Poésies diverses* dédié au roi ; dans les années suivantes, d'abondantes productions « à l'usage des demoiselles ». — A cette date, la comtesse d'Hautpoul qui a déjà publié de nombreux volumes est un peu découragée. Dans une lettre du 17 juillet 1821 : « Je n'ai pas fait un vers depuis huit mois, pas un seul. Je suis découragée de ne rien obte-

— Labouisse-Rochefort, poète des joies conjugales[1], envoie des vers posthumes de son ami Kerivalant et s'amuse, pour son compte, à des imitations de poètes latins[2].

---

nir que des compliments et des promesses. Cependant, la duchesse de Berry m'a donné un bracelet d'un goût exquis représentant le duc de Bordeaux et elle-même ; elle a mis à ce don précieux beaucoup de grâces. Mais j'avais la promesse d'une pension qui a été donnée à un autre ; j'avais aussi dû compter sur M. de Lauriston. Tout cela a manqué à la fois. Je suis dégoûtée et n'ai plus de verve... » (Inédit.)

1. Labouisse-Rochefort, né à Saverdun (Ariège) en 1778, royaliste convaincu, écrivain intarissable, membre d'une foule de Sociétés savantes. La plus grande partie de son œuvre poétique célèbre les vertus de son Éléonore. Ses *Souvenirs*, publiés à Toulouse, donnent quelques détails intéressants perdus dans un fouillis d'anecdotes. Ce fut aussi un grand collectionneur d'autographes. (Sur lui, voy. Duclos, *Histoire des Ariégeois*, t. VI. — Les papiers inédits de Labouisse ont été légués par Duclos à la ville de Saint-Girons ; ce dépôt, précieux pour l'étude de la littérature provinciale, m'a été signalé par M. Rozès de Brousse, mainteneur des Jeux Floraux.)

2. N. Ledeist de Kerivalant, né à Nantes, ancien maître des comptes de la province de Bretagne, mort en 1815. — Labouisse, qui se fit son éditeur, écrit, le 3 janvier 1820, au libraire Michaud : « Je pourrai vous fournir une notice sur feu M. de Kerivalant qui m'a légué tous ses papiers. Je viens de publier des imitations d'un *Choix d'épigrammes d'Owen* qui sera bientôt suivi d'un *Choix d'Ausone* en vers français. Je publierai aussi de lui un recueil très intéressant de poésies de différents genres : des contes, des fables, des épîtres ou des imitations d'Horace, de Tibulle, de Catulle, de Properce, d'Ovide, de plusieurs poètes anglais et italiens, mais surtout un Martial en vers... » (Inédit.) Dans le second volume du *Conservateur* figurent encore : Ch. d'Ivry, un correspondant d'occasion. — Saint-Félix, qu'il ne faut pas confondre avec Jules de Saint-Félix, alors âgé de quatorze ans, — l'ancien abbé Lafont d'Aussonne, personnage équivoque dont le nom sera mêlé plus tard à d'étranges aventures. — Plus régulière, la collaboration de Tézenas de Montbrison et de L.-Th. Peli-

Mais, à cet égard, l'événement le plus considérable, le plus riche de conséquences surtout, est l'entrée en scène d'A. Soumet. Parmi les protecteurs toulousains de Victor, celui-ci est un personnage d'importance : bientôt, il sera un demi-Dieu. En août 1820, le *Conservateur littéraire* qui avait déjà rendu hommage à son talent[1] annonce comme un événement solennel son arrivée à Paris : « M. A. Soumet, de l'Académie des Jeux Floraux, vient d'arriver à Paris. Cet enfant d'Isaure, qui occupe un rang si distingué parmi nos jeunes poètes, rapporte dans la capitale des ouvrages longtemps médités dans la patrie des troubadours. On sait qu'il travaille à une épopée sur Jeanne d'Arc et que l'une de ses tragédies (*Cléopâtre*) est reçue au Théâtre-Français. Comme M. de Lamartine, il est l'auteur d'un *Oreste* et d'un *Saül*... »

Déjà en relations avec le père d'Émile et Antoni Deschamps, Soumet prit rang aussitôt parmi les intimes réu-

---

cier, qui commence en juillet une série d'adaptations et de traductions en prose.

1. Dans le t. I, 7e livraison, Abel Hugo avertit Lebrun des Charmettes, auteur d'une *Orléanide*, qu'il « trouvera une concurrence redoutable dans le talent de M. Soumet, jeune poète qui, au milieu de nos discordes politiques, semble s'être réfugié dans le temple de la fondatrice des arts, pour y célébrer plus à loisir la libératrice de la patrie ». — Déjà, en 1808, lors d'un premier voyage à Paris, Soumet avait fait grande impression. Dans une lettre de la comtesse d'Hautpoul (20 février 1808) : « J'ai vu quelquefois chez moi et chez Mme de Latour d'Auvergne un jeune homme de Castelnaudary, nommé Alexandre Soumet, qui a bien le germe du talent et qui m'a lu de fort bons vers qui m'ont causé un vrai plaisir, et un dithyrambe plein de verve et d'élégance, Je trouve à ses vers toute la chaleur de ses vingt ans et non pas le désordre de cet âge. S'il suit de bons modèles et si ses talents ne l'enivrent pas et qu'on ne le *gâte* pas avant qu'il soit mûr, je pense qu'il ira fort loin dans la carrière littéraire. Peu d'hommes de vingt ans auraient fait ses vers. » (Inédit.)

nis autour de l'aimable vieillard, — petit cénacle dont bien des poètes garderont un souvenir ému[1]. On peut supposer avec assez de vraisemblance qu'il servit d'intermédiaire entre ces jeunes écrivains et les frères Hugo. Du moins est-ce le moment précis où les deux groupes se rapprochent. Victor va trouver là les éléments de sa future armée : ceux qui le suivront à la *Muse française*, — et certains aussi, comme Latouche, qui se dégageront assez rudement.

Dans une lettre à J. de Rességuier, Soumet fait connaître ses impressions des premiers jours : « J'ai retrouvé ici votre souvenir; vous faites presque partie de notre cercle poétique; l'éloge de Clémence Isaure a révélé partout le troubadour et vous avez gardé pour vous plus d'une fleur de sa corbeille. J'ai entendu des vers ravissants d'un jeune homme, M. de Vigny; c'est une élégie intitulée *La Somnambule*... Le jeune Hugo vous adresse mille expressions de sa reconnaissance; je lui ai promis de vous les faire parvenir. Cet enfant a une tête bien remarquable, une véritable étude de Lavater[2]. » Le 20 décembre, à Alexandre Guiraud : « Tous nos amis te disent mille choses. Je suis allé l'autre jour passer la soirée chez l'oncle, où je les ai tous rencontrés[3]... »

Dès lors, l'école est virtuellement constituée et le *Conservateur littéraire* devient son premier organe officiel. Là est l'intérêt du tome III. Victor et Abel Hugo y conservent leur situation éminente; leur contribution est plus importante que jamais; mais de précieux concours

---

1. Lui-même fera dans le *Conservateur* (t. III, 28e livraison) l'éloge du père Deschamps : « Restée jeune à quatre-vingts ans, son âme, comme trempée au feu des Muses, semble puiser une vie nouvelle dans l'admiration que lui inspirent les chefs-d'œuvre de la poésie antique et moderne... »

2. Cité par Biré.

3. Cité par L. Séché, *Le cénacle de la muse française*, p. 31.

s'offrent à eux. Il ne s'agit plus seulement, comme au cours du second volume, de quelques adhésions particulières. C'est toute une rédaction nouvelle, animée des mêmes espérances et du même esprit.

Cet élargissement se manifeste dès la fin de 1820. En décembre, Vigny donne son article sur Byron, un article qui a la valeur d'un programme, et Victor Hugo consacre à un *Dithyrambe* de G. de Pons un compte rendu élogieux[1]. D'une livraison à l'autre, une série de noms nouveaux viennent enrichir la rubrique des poésies (Vigny, Saint-Valry, E. Deschamps à la 27e; — J. de Rességuier et J. Lefèvre à la 28e; — à la 29e, Soumet et France d'Houdetot), cependant que les *Variétés*, avec une complaisance non dissimulée, font connaître les projets littéraires des adhérents[2].

Entre ces jeunes gens, l'amitié a été facile et rapide. Victor Hugo suit les efforts de tous. Il les encourage et, s'il est nécessaire, il les soutient. Ainsi, il est l'âme du petit groupe. A Alfred de Vigny, le 21 avril 1821 : « Lefèvre est encore dans l'incertitude, Soumet fait des vers superbes, Pichat cache son manuscrit, Émile nous promet *le Fou du Roi*, Gaspard rit à Versailles, Rocher pleure à Grenoble près de son père dangereusement malade,

---

1. L'article d'Abel, au premier volume, sur *Constant et Discrète* était beaucoup plus réservé que celui-ci. — Voy. au t. III des *Adieux poétiques* de G. de Pons (p. 165) l'épître qu'il adresse à Victor Hugo en novembre 1820 et la réponse de Hugo (11 nov.). Cette réponse a été reprise dans le *V. Hugo raconté*.

2. La 26e livraison annonce la traduction d'*Horace* d'E. Deschamps, le *Pélage* d'A. Guiraud, *Montmartre* d'A. de Vigny (*Montmartre* est le premier titre de l'élévation *Paris* publiée dix ans plus tard). — La 27e annonce *Turnus* et *Léonidas* de Pichat, le *Génie du théâtre espagnol* d'Abel Hugo, les projets dramatiques de Soumet. — La 29e, la *Clytemnestre* de J. Lefèvre et un poème héroï-comique de J.-J. Ader. — La 30e, la *Cléopâtre* et la *Clytemnestre* d'A. Soumet.

Saint-Valry fait ses pâques à Montfort : tous vous aiment, vous embrassent, mais pas plus tendrement que moi[1]. » Pour eux, il ambitionne les succès qui furent, quelques années plus tôt, ses premières joies de poète et, le moment venu où se distribuent les récompenses des Jeux Floraux, il intervient : « Permettez à un vieux combattant réformé de vous recommander des athlètes en présence desquels il n'aurait sans doute pas vaincu. J'appellerai votre attention sur l'élégie de *Symetha* d'un jeune poète dont Soumet vous a sans doute parlé, de notre ami Alfred de Vigny; sur celle du *Convoi de l'émigré* par M. Saint-Valry[2]... »

Mais, de jour en jour, l'influence de Soumet grandit auprès de la sienne. Le *Conservateur* est devenu sa chose. Il parle et décide au nom de tous; il procure de nouveaux collaborateurs, il reçoit des articles — et n'hésite pas à les corriger. Il s'entraîne à cette maîtrise qu'il exercera sans conteste au temps de la *Muse française*. Il a déjà — sans affectation — ce ton doctoral, cette bienveillance condescendante, même avec ses amis les plus familiers. Au début de 1821, J. de Rességuier a envoyé deux pièces de vers couronnées aux Jeux Floraux; Soumet lui répond : « Le *Conservateur littéraire* vous dira ce que nous en pensons [de *Glorvina*]. J'en dispose comme de mon bien; me le pardonnerez-vous? Me pardonnerez-vous de trouver vos vers délicieux et d'avoir pour vous des sentiments de prédilection poétique que je veux que le public partage[3]... » — *J'en dispose comme de mon bien :* euphé-

---

1. Publ. par E. Dupuy, *Alfred de Vigny, ses amitiés...*, t. I, p. 119.

2. Lettre du 21 mars 1821. Publ. par Biré, p. 133.

3. Publ. par P. Lafond, *L'Aube romantique*, p. 63. *Glorvina* paraît avec une note flatteuse dans la 28e livraison (20 janvier 1821). La lettre classée inexactement par M. Lafond, ne peut donc être postérieure aux premiers jours de janvier. — Quant à la seconde pièce envoyée par Rességuier, elle ne fut

misme charmant, à recommander aux directeurs de revues. Entendez que Soumet a retouché les vers de son ami ; et, comme Rességuier n'a pas trouvé la chose tout à fait à son goût, il s'en excuse : « Victor Hugo vient de me montrer votre dernière lettre et je suis confus de l'extrême douceur avec laquelle vous vous plaignez de moi, dont vous avez tant à vous plaindre. Mon premier tort a été de retrancher un seul vers de votre élégie de *Glorvina*; mais il m'a fallu céder aux exigences de tous vos amis de Paris qui chérissent votre talent et que l'aigle de votre charmante Écossaise avait un peu blessés[1]... »

Personnellement, d'ailleurs, Soumet est loin de fournir une collaboration très active : seulement une élégie et deux ou trois articles... Son prestige lui permet de se réserver, et il est tout entier à ses préoccupations dramatiques. Sa grande ambition est de voir sur la scène *Saül, Cléopâtre* ou *Clytemnestre*. Or cela ne va pas sans difficultés. A sa dernière page, le *Conservateur* annonce la réception de *Clytemnestre* au Théâtre-Français. Mais ce n'est encore que le début d'une longue série d'ennuis. « J'ai été abreuvé de tous les dégoûts imaginables », dira-t-il à Guiraud[2]. Et quand viendra le jour du triomphe (novembre 1822), le *Conservateur littéraire* aura depuis longtemps cessé de vivre...

La publication fut interrompue en mars 1821, après la

---

pas insérée. « *La mort d'une jeune fille* est à refaire, prononce Soumet, quoiqu'elle renferme une foule de vers charmants. En général, les imitations portent malheur. Tout ce que j'ai cherché à imiter a été trouvé mauvais par nos grands amis. Livrez-vous à votre inspiration. *Glorvina* est une élégie fort remarquable. Je vous écrirai avec plus de détails en vous envoyant le numéro du *Conservateur* où votre élégie sera imprimée. » (ibid.)

1. Lettre d'avril 1821, publ. par M. Lafond, p. 68.
2. Publ. par Léon Séché, *liv. cit.*, p. 37.

30e livraison, à la fin du troisième volume. Cela, très brusquement et pour des raisons que nous ne connaissons pas. Par l'intermédiaire de Soumet encore, J. de Rességuier avait envoyé une élégie nouvelle, *la Consolation d'une mère*. Hugo s'excuse, le 17 avril, de ne pouvoir l'imprimer, comme il l'aurait désiré : « Cette jolie pièce était destinée au *Conservateur littéraire*, à ce que m'a dit Alexandre ; mais comme le *Conservateur* s'est réuni aux *Annales*, ces dernières en hériteront et, en ma qualité d'ancien rédacteur du *Conservateur*, je suis un peu jaloux des *Annales*[1]. » D'ailleurs, il semble se consoler aisément de la disparition de sa revue : « Cette réunion des deux recueils m'a fait plaisir, en me débarrassant d'un travail permanent qui me fatiguait depuis longtemps ; d'un autre côté, je n'aurai plus un journal à la disposition de mes amis, comme l'était le *Conservateur*, et cette privation compensera, de reste, le plaisir[2]. »

Quant aux *Annales de la littérature et des arts*, elles annoncèrent la fusion par une note du 7 avril 1821 : « Réunion du *Conservateur littéraire* aux *Annales*. Des travaux littéraires commencés depuis longtemps et auxquels MM. Hugo désirent se livrer presque exclusivement ne leur permettant plus de consacrer au journal qu'ils ont fondé le temps et les soins que demande une pareille entreprise, ils nous ont offert de réunir leur recueil aux *Annales* et de prendre part, avec nos collaborateurs, à la rédaction de ces dernières. Les talents de MM. Hugo, l'identité de leurs doctrines politiques et littéraires avec

---

1. Lettre du 17 avril, publiée par M. Lafond, p. 61. — Voy. aussi la lettre de Soumet : « Nous voulions tous que le feuilleton qui interprète votre nouvelle élégie, supérieure à celle de *Glorvina*, eût passé par le dernier numéro du *Conservateur littéraire*. Le *Conservateur littéraire* avait son dernier numéro pris. Nous la ferons insérer dans les *Annales*... » (*Ibid.*, p. 69.)

2. Lettre du 17 avril, publiée par M. Lafond, p. 61.

celles que nous professons nous ont fait accepter leur proposition avec autant d'empressement que de plaisir. Nous avons regretté que les rangs complets de notre rédaction ne nous permettent pas de donner dans les *Annales* à tous les émigrants du *Conservateur littéraire* la place qu'ils méritent d'y occuper. Nous espérons cependant ne pas être privés de toute coopération de leur part et nous comptons bien qu'ils nous aideront à jeter dans notre journal une variété de tons et de matières que les lecteurs ont le droit d'exiger dans un ouvrage qui n'a pour objet que de les distraire[1]. »

Quelques dissentiments ne tardèrent pas à se produire. C'est du moins ce qui ressort d'une lettre de Victor Hugo à son oncle Trébuchet, le 3 octobre 1821 : « Nous sommes, depuis deux mois, ouvertement brouillés avec les *Annales* dont le directeur a ouvertement abusé de notre bonne foi ; nos intérêts ont été froissés d'une manière criante et notre rupture va être enfin décidée par arbitrage[2]... » Mais les choses s'arrangèrent sans doute, puisque la collaboration, assez irrégulière d'abord, des deux frères, de Vigny, de Deschamps, de Saint-Valry se prolongea en 1822 et 1823, — et jusqu'au moment où, le besoin se faisant à nouveau sentir pour Hugo d'avoir un organe bien à lui, la *Muse française* prit la place du *Conservateur*.

*
* *

Il est malaisé de déterminer avec certitude la part qui

---

1. Cité par Ch.-M. Desgranges, *La presse littéraire sous la Restauration*, p. 100. — Les *Annales* avaient été fondées, le 1er octobre 1820, par Quatremère, Nodier, Ancelot, etc. En tête du troisième volume, les noms de V. Hugo, Malitourne, A. Hugo s'ajoutent, sur la feuille de titre, à ceux des fondateurs.

2. Pub. par M. Tourneux dans l'*Amateur d'autographes*, févr. 1902.

revient dans le recueil aux divers collaborateurs[1]. Or, c'est là le problème essentiel.

Les indications manuscrites laissées par P. Lacroix sont de pure fantaisie et peuvent être négligées. Beaucoup plus sérieuse, la notice écrite par M. Em. Paul pour le catalogue Noilly[2] ne risque aucune attribution hardie et a le mérite de préciser assez exactement l'apport de Victor Hugo. Elle a servi de base à tous les travaux postérieurs et n'a guère été discutée. Dans l'ensemble, d'ailleurs, elle mérite toute confiance. Pourtant, un document que je dois à l'obligeance de M. L. Barthou permet de la compléter sur certains points.

C'est un exemplaire du *Conservateur* donné par Victor Hugo à Juliette Drouet. Sur la feuille de garde, le poète a écrit quelques vers et une date :

Oh ! Je suis le regard et vous êtes l'étoile !
Je contemple et vous reluisez !
Je suis la barque errante et vous êtes la voile !
Je flotte et vous me conduisez !
Près de vous qui brillez, je marche triste et sombre,
Car le jour radieux touche aux nuits sans clarté,
Et, comme après le corps vient l'ombre,
L'amour pensif suit la beauté !

20 août 1833, minuit.

Au faux titre, cette dédicace :

Exemplaire unique
A ma Juliette bien-aimée. V. H.

---

1. Voy. la note qui termine la 7e livraison : « Les rédacteurs du *Conservateur littéraire*, s'étant fait une loi de l'impartialité la plus rigoureuse, ont senti qu'il était nécessaire de garder l'anonyme pour éviter, non les menaces mais les politesses intéressées de MM. les auteurs... »

2. Paris, Ve Labitte, 1886. — Voyez ensuite E. Dupuy, *La Jeunesse des romantiques*; M. Souriau, *La Préface de Cromwell*; Ch.-M. Desgranges, *La Presse littéraire sous la Restauration*; abbé Dubois, *Biobibliographie de V. Hugo*.

A cette date de 1833, Victor Hugo préparait son recueil de *Littérature et philosophie mêlées*, et c'est précisément sur cet exemplaire qu'il a commencé son travail. On y trouve de fréquentes retouches autographes ; certaines études (sur le *Phocion* de Royou au 1er volume, sur le *Jean de Bourgogne* de Formont au 3e) sont transformées déjà comme elles le seront dans le recueil. Ailleurs, ce sont de sommaires indications marginales, des ratures ou des surcharges. A la table enfin, un grand nombre d'articles — dans lesquels il reconnaît son bien — sont marqués d'une croix.

A vrai dire, cela ne donne pas la solution complète du problème. Plus de dix ans après, Victor Hugo a pu quelquefois se tromper et il lui arrive d'être distrait... C'est ainsi que, par erreur, il semble réclamer un article d'Alfred de Vigny[1]. Par contre, il en néglige d'autres qui évidemment lui appartiennent, et cela s'explique, son intention n'étant pas de nous signaler tout ce qu'il a écrit personnellement, mais seulement de faire, pour lui-même, un premier choix qui n'a rien de définitif. Cet exemplaire n'en est pas moins, joint au recueil de 1834, un précieux instrument de contrôle.

Outre les pièces qui portent le nom de Victor Hugo, quelques signatures lui appartiennent sans conteste : V. d'Auverney[2]. — Aristide, — *****, — Publicola Petissot[3], — Sainte-Marie[4]. Il convient de lui attribuer encore les initiales V, M, B, E, H, U.

---

1. Le fameux article sur Byron.

2. Sans doute un souvenir d'Auverney, où sa mère, dans sa jeunesse, avait fait de fréquents séjours. Abel donne aussi, dans le *Conservateur* (Tome III), le récit d'un voyage à Auverney.

3. L'abbé Dubois hésite pour celle-ci. Mais l'exemplaire de Juliette Drouet l'attribue à Victor Hugo.

4. L'*Ode à Lydie*, publiée sous cette signature, est reprise dans le *Victor Hugo raconté*.

Pour les trois premières, aucune hésitation n'est possible; il suffit de se reporter au premier volume de *Littérature et philosophie mêlées*. Ces trois lettres, d'ailleurs, semblent, au moins dans le premier volume, correspondre à trois séries d'articles distincts, V étant réservé surtout à la critique littéraire, — M à la critique d'art, à la littérature étrangère, aux comptes rendus académiques, — B aux articles de morale et de politique[1].

Pour la signature E la solution est moins simple. On la trouve à la fin de 7 articles :

Tome I : 1° *Œuvres complètes d'A. de Chénier.*
2° *Du génie.*
3° *Le duel du précipice.*
4° *Histoire de France par Vély, Villaret....*
5° *Clovis, tragédie par N. L. Lemercier.*
6° *Marie Stuart, tragédie par Lebrun.*
Tome III : 7° *Jean de Bourgogne, tragédie par Formont.*

Le n° 3 a toujours été attribué à Eugène Hugo. Par contre, Victor a revendiqué les six autres en 1834. Mais le n° 1 se retrouve encore, et cette fois sous le nom d'Eugène Hugo, en tête de l'édition de Chénier, chez Gosselin, en 1840... Quant au n° 6, Victor le donne bien comme lui appartenant dans *Littérature et philosophie mêlées,* mais il met le dernier paragraphe entre guillemets et le fait précéder de cette mention : « E. vient d'écrire ceci aujourd'hui, 25 avril 1815 »[2]. Est-ce simplement pour piquer la curiosité?... Ou veut-il dater le mor-

---

1. Ceci n'est pas très rigoureux. La signature B disparaît à partir du tome II et plusieurs articles de politique figurent avec la lettre V. Le compte rendu de *l'Officier de fortune* est signé M au 1er volume ; celui d'*Ivanhoé*, au second, est signé V. Hugo est arrivé assez vite à user indifféremment de l'une ou l'autre de ces initiales, sans autre souci que de varier les signatures dans une même livraison.

2. Cette mention ne se retrouve pas dans le *Victor Hugo raconté*... qui attribue l'article entier à Victor Hugo.

ceau ?... Ou faut-il admettre une collaboration des deux frères ? Mais une note de la 8e livraison (et cet article appartient à la 9e) déclare qu'Eugène n'est plus au nombre des collaborateurs.

Restent les initiales H (*Spectacles*) et U (*Revue littéraire*). Ici, il n'y a rien à conclure du recueil de 1834 qui conserve seulement un article signé H, quelques lignes signées U (Extrait de la *Revue poétique* de la 17e livraison) et sacrifie tout le reste. M. Em. Paul accorde cependant à V. Hugo — non sans hésiter — la première de ces deux signatures, mais lui refuse la seconde. L'exemplaire de Juliette Drouet tranche la difficulté et nous autorise à lui rendre l'une et l'autre.

Il faut ajouter enfin certains morceaux anonymes et, sans doute, la plus grande partie des *Variétés*. Voici donc, dans l'ordre des livraisons, la liste des articles que l'on peut, avec certitude, lui attribuer. Je marque d'un astérisque tous ceux que signale l'exemplaire de Juliette Drouet, soit à la table, soit, dans le courant des volumes, par des corrections ou indications marginales :

Tome I

1re livr. : 1 *L'enrôleur politique. Satire* (Sign. V. M. Hugo).
*2 *Œuvres complètes d'André de Chénier* (Sign. E.).
*3 *Première représentation du Frondeur, comédie en 1 acte et en vers de M. Royou* (Sign. H.).

2e livr. : 4 *Les vierges de Verdun, Ode..* (Sign. V. M. Hugo).
*5 *L'avarice et l'envie. Conte* (Sign. V. d'Auverney).
*6 *Walter Scott. L'officier de fortune. La fiancée de Lammermoor* (Sign. M.).
*7 *Les Vêpres siciliennes, trag. par M. C. Delavigne. Louis IX, trag. par M. Ancelot. Premier article* (Sign. V.).
*8 *Spectacles Un moment d'imprudence, com... par MM. Wafflard et Fulgence. La Somnambule,*

vaudeville... par MM. Scribe et A. Delavigne. Cadet-Roussel Procida, parodie des Vêpres siciliennes par MM. Dupin et Carmouche (Sign. H.).

*9 *Les trois nuits d'un goutteux, poème par M. le comte F. de Neufchateau* (Sign. à la table U.).

3e livr. : *10 *Épître à Brutus. Les Vous et les Tu* (Sign. Aristide).

*11 *L'esprit du grand Corneille par M. le comte F. de Neufchateau* (Sign. M.).

12 *De l'éloquence politique et de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs, par M. P.-S. Laurentie. Premier article* (Sign. B.).

*13 *Spectacles. Olympie, trag. lyr. en 3 actes, paroles de MM. Brifaut et Dieulafoy, musique de M. Spontini, ballets de M. Gardel. Le marquis de Pomenars, com. en 1 acte et en prose* (Sign. H.).

*14 *Constant et Discrète, poème... par le comte Gaspard de Pons* (Sign. à la table V.).

*15 *Le dix-neuvième siècle. Épître... par M. Rosset* (Sign. à la table U.).

4e livr. : *16 *Cacus...* (Sign. V. d'Auverney).

*17 *Du génie* (Sign. E.).

*18 *Les Vêpres siciliennes, trag. par M. C. Delavigne. Louis IX, trag. par M. Ancelot. Deuxième et dernier article* (Sign. V.).

*19 *Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M... Premier article* (Sign. B.).

*20 *Première représentation des Comédiens, com... de M. C. Delavigne* (Sign. H.).

5e livr. : 21 *Les destins de la Vendée. Ode...* (Sign. V. M. Hugo).

*22 *Histoire générale de France, par MM. Vély, Villaret, Garnier et Dufau... Premier article* (Sign. E.).

*23 *La famille Lillers ou Scènes de la vie, par M. J. C. Saint-Prosper* (Sign. M.).

*24 *Phocion, trag... par J. C. Royou...* (Sign. M.).

6e livr. : *25 *Achéménide* (Sign. V. d'Auverney).

*26 *Clovis, trag... par M. Népomucène L. Lemercier* (Sign. E.).

*27 *Correspondance. A MM. les rédacteurs du Conservateur littéraire* (Sign. Publicola Petissot).

7e livr. : 28 *Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, fils de France* (Sign. V. M. Hugo).

*29 *Trois chants de l'Iliade traduits en vers français par M. Bignan...* (Sign. V.).

*30 *Correspondance. A MM. les rédacteurs du Conservateur littéraire. Deuxième lettre* (Sign. Publicola Petissot).

*31 *Charles de France, duc de Berri, ou Sa vie et sa mort, par M**** (Sign. V.).

*32 *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri... par un jeune séminariste* (Sign. M.).

8e livr. : 33 *Les derniers Bardes. Poème ossianique* (Sign. V. M. Hugo).

34 *Annales du musée et de l'école moderne des beaux-arts. Salon de 1819, par C. P. Landon* (Sign. M.).

*35 *L'école du cavalier... par le chef d'escadron Millet... L'art du tour... par Ch. Lebois...* (Sign. V.).

*36 *Charles de Navarre, trag... par M. Brifaut* (Sign. H.).

*37 *Dithyrambe sur l'assassinat de S. A. R. Mgr le duc de Berri, par M. Tézenas de Montbrison...* (Sign. à la table U.).

*38 *Ode ou Chant funèbre sur la mort de S. A. R. Mgr le Duc de Berri, par Lebrun de Charmettes* (Sign. à la table U.).

*39 *La France royaliste aux manes de Mgr le Duc de Berri, par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. U.).

9e livr. : *40 *L'antre des Cyclopes* (Sign. V. d'Auverney).

*41 *Vie privée de Voltaire et de Mme du Chatelet... par l'auteur des Lettres péruviennes...* (Sign. V.).

*42 *Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie, par Mme C. de M***. Deuxième article* (Sign. B.).

*43 *Marie Stuart, tragédie par M. Lebrun* (Sign. E.).

10e livr. : *44 *César passe le Rubicon* (Sign. V. d'Auverney).

45 *Imitation d'Owen* (Sign. V. Sainte-Marie).

*46 *Méditations poétiques* (Sign. V.).

*47 *Charles de Navarre, trag... par M. Brifaut. 2e article* (Sign. H.).

*48 *Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant, par Mme la Princesse C. de S.* (Sign. à la table U.).

*49 *Berriana... par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. U.).

TOME II.

11e livr. : 50 *Le Rétablissement de la statue de Henri IV. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*51 *Œuvres posthumes de Jacques Delille* (Sign. V.).

52 *Bug Jargal. Extrait d'un ouvrage inédit intitulé : les Contes sous la tente* (La publication continue à la 12e, 13e, 14e et 15e livr. A la fin la la signature M.).

*53 *Spectacles. — Le flatteur, com. en 5 actes et en vers, par M. Gosse. — L'homme poli, com. en 5 actes et en vers, de M. Merville* (Sign. H.).

12e livr. : 54 *A Lydie. Ode* (Sign. J. Sainte-Marie).

*55 *Ivanhoé ou le Retour du croisé, par Walter Scott* (Sign. V.).

*56 *Institut royal de France. Séance publique annuelle des 4 académies* (Sign. M.).

*57 *Conradin et Frédéric, trag. en 5 actes par M. Liadières* (Sign. H.).

13e livr. : *58 *Les plaisirs de Clichy...* (Sign. U.).

*59 *Lithographie morale et politique de MM. les membres de la chambre des députés...* (Sign. U.).

14e livr. : 60 *Moïse sur le Nil. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*61 *Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berri, par M. le Vicomte de Chateaubriand* (Sign. V.).

*62 *Démétrius, trag. en 5 actes, par M. Delrieu* (Sign. H.).

*63 *La Dame noire, com. en 3 actes et en prose* (Sign. M.).

*64 *Nuits françaises sur l'attentat du 13 février 1820, par A. d'Egvilly* (Sign. à la table U.).

*65 *Nos regrets, héroïde par M. le Chev. de Port de Guy* (Sign. U.).

15e livr. : 66 *Ce que j'aime. Vers faits à un dessert* (Sign. V. d'Auverney).

*67 *Lalla Roukh ou la princesse Mogole, par Thomas Moore* (Sign. V.).

16e livr. : 68 *Le jeune banni. Raymond à Emma. Élégie* (Sign. V. M. Hugo).

*69 *Spectacles. Le folliculaire, com. en 5 actes et en vers, par M. Delaville de Mirmont. L'artiste ambitieux, com. en 5 actes et en vers, par M. Théaulon* (Sign. H.).

*70 *Hommage de l'aveugle de Nanterre aux mânes de S. A. R. Mgr le duc de Berri* (Sign. U.).

*71 *Sur quelques phrases du Défenseur* (Sign. : les Rédacteurs du *Cons. litt.*).

17e livr. : *72 *Revue poétique. MM. de Labouisse — Cipeirel — A. Richomme — L. A. de la Villestreux — Gasp. Descombes* (Sign. U.).

*73 *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé...* (Sign. V.).

18e livr. : 74 *Le génie. Ode* (Sign. V. M. Hugo).

*75 *Exposition des morceaux de concours pour le grand prix de peinture. Portrait de Mgr le duc de Berri, par M. Gérard* (Sign. M.).

*76 *Spectacles. Aspasie et Périclès, opéra en 1 acte, paroles de M. Viennet... — Une promenade dans Paris ou De près et de loin, com. en 5 actes et en prose* (Sign. H.).

*77 *Collège royal de France. Clôture du cours de poésie latine par M. Tissot* (Sign. V.).

19e livr. : 78 *Le vieillard du Galèse* (Sign. V. d'Auverney).

*79 *Les psaumes traduits en vers français, par M. de Sapinaud de Boishuguet... — Élégies vendéennes..., par le même* (Sign. V.).

*80 *Sur un article des Lettres normandes* (non signé).

20e livr. : 81 *Les deux âges* (Sign. V. M. Hugo).

*82 *Examen critique et complément des dictionnaires historiques les plus répandus..., par l'auteur du diction. des ouvrages anonymes et pseudonymes* (Sign. V.).

*83 *Manuel du recrutement ou Recueil des Ordonnances, Instructions approuvées par le Roi, ...* (Sign. M.).

*84 *Variétés : « La municipalité d'Herespian... »*

Tome III.

21e livr. : *85 *Discours sur les avantages de l'enseignement mutuel* (Sign. ***).

*86 *Histoire de Gil Blas de Santillane, par Lesage... avec un examen préliminaire, de nouveaux sommaires des chapitres et des notes historiques et littéraires, par M. le Comte F. de Neufchateau* (Sign. V.).

*87 *Institut royal de France. Académie française. Séance publique annuelle de la Saint-Louis* (Sign. M.).

22e livr. : *88 *Projet de la proposition d'accusation contre M. le duc Decazes... à soumettre à la Chambre de 1820, par M. Clausel de Coussergues... — Observations sur l'écrit publié par M. Clausel de Coussergues..., par M. le commandant d'Argout* (Sign. V.).

23e livr. : 89 *Ode sur la naissance de S. A. R. Henri-Charles-Ferdinand-Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, petit-fils de France* (Sign. V. M. Hugo).

*90 *Revue poétique. MM. Reymond, de Labouisse, G. Descombes, Gabriel, A. Richomme* (Sign. U.).

*91 *Séance publique de la Société académique du département de la Loire-Inférieure tenue le 23 août 1820* (Sign. M.).

24e livr. : *92 *Mémoire pour le vicomte Donnadieu... sur la plainte en calomnie par lui portée contre les sieurs Rey, Cazenave et Regnier... — Réponse au mémoire de M. Berryer pour M. le général Donnadieu, par M. le Comte de Saint-Aulaire* (Sign. V.).

*93 *Exposition des morceaux de peinture, de sculpture... couronnés à Paris et envoyés de Rome. Portrait de Mme la Duchesse de Berri par M. Kinson* (Sign. M.).

*94 *Correspondance. A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire.* [Sur *Le crime du 16 octobre...*, poème de Lafont d'Aussonne.] (Sign. V. M. Hugo).

25e livr. : *95 *Clovis, tragédie en 5 actes, par M. Viennet* (Sign. H.).

26e livr. : *96 *Le 4 novembre 1820. Saint-Charles. Stances* (Sign. V. M. Hugo).

*97 *Annales du Musée. Salon de 1819, par C. P. Landon* (Sign. M.).

*98 *Louis XVII au berceau d'Henri V..., par le comte G. de Pons* (Sign. à la table U.).

*99 *Épître à Dieu, par M. le Chev. de Port de Guy* (Sign. U.).

*100 *A S. A. R. Mme la Duchesse de Berri..., par M. Berenger de Labaume* (Sign. U.).

27e livr. : *101 *L'observateur au XIXe siècle, par A. J. C. Saint-Prosper* (Sign. V.).

*102 *Jean de Bourgogne, trag. en 5 actes, par M. de Formont* (Sign. E.).

*103 *Eugène et Guillaume, com. en 4 actes et en prose* (Sign. H.).

*104 *Don Carlos, trag. en 5 actes, par feu M. Lefèvre* (Sign. M.).

28e livr. : *105 *Histoire générale de France, depuis le règne de Charles IX, jusqu'à la paix générale en 1815, par M. Dufau* (Sign. V.).

29e livr. : *106 *Poésies de Mme Desbordes Valmore* (Sign. V.).

*107 *La matinée du 29 septembre ou la naissance de Mgr le Duc de Bordeaux. Poème par M. de Talagrat* (Sign. U.).

30e livr. : *108 *L'émigré, en 1794 ou une scène de la Terreur, drame en 5 actes et en prose* (Sign. V.).

*109 *Odes par Antoine Charles* (Sign. M.).

*110 *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Sign. U.).

*111 *A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire sur la biographie nouvelle des contemporains, par MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins* (Sign. Victor-Marie Hugo).

J. Abel Hugo, le frère aîné et le principal collaborateur de Victor, signe à l'ordinaire de ses initiales : A des articles de critique, et J des articles divers (mélanges, traductions, nouvelles). C'est à lui qu'appartiennent encore

six articles signés A. H., un article signé J. A. (*Voyage à Auverney*, t. III), un article signé A. B. à la table du tome II, et trois pièces de vers qui portent son pseudonyme D. Monières[1]. M. Em. Paul se demande s'il ne faudrait pas le reconnaître aussi sous la lettre F. Il est bien difficile de l'affirmer. Nous avons pourtant au tome III, sous cette signature, des déclarations antilibérales qui traduisent assez bien ses sentiments personnels (25e livr.). Au moins est-il certain que cette initiale ne peut, comme le voudrait Paul Lacroix, être celle de Paul Foucher, alors âgé de 10 ans.

Quant aux autres rédacteurs, on peut lever le masque pour quelques-uns :

J. J. Reda et J. J. A. : Ader.
C. St M. : Charles Saint-Maurice.
S. : Biscarrat (d'après Quérard, dont le témoignage ne peut être contrôlé. L'abbé Dedieu, dans son étude sur Soumet, — *Rev. des Pyrénées*, 1912-1913, — lui attribue cette signature; mais on la rencontre dans le 1er volume, et la collaboration de Soumet commence au 3e).
A. T-t : Adolphe Trébuchet.
L. T., T. et T. D. M. : Tézenas de Montbrison.
X. et A. S. : Soumet (*France littéraire*, IX, p. 230).
A. de V. : Alfred de Vigny.
G. de P. : Gaspard de Pons.
J. L. : Jules Lefèvre.
L. M-D-C. B. L. N. : Le maréchal de camp Lenoir.
L. D. A. : Lafont d'Aussonne.
L. Th. P. : L. Th. Pelicier et non, comme on l'a dit souvent, Th. Pavie (Voy. dans les *Annales roman-*

---

1. Sur cette signature, voy. Quérard, *Supercheries*, II, p. 1182.

tiques de 1823 la réimpression, sous son nom, de deux pièces, *le Uhlan* et *le Cimetière de Luben*, parues au t. II du *Conservateur*, la première avec ces initiales, la seconde sans signature. Un troisième morceau du même volume signé C. D., — *la Veuve du soldat*, traduit de l'allemand, — présente avec ceux-ci une grande analogie. Peut-être est-il du même auteur?...).

L. D. V... n : Louis-Désiré Véron, le futur docteur, créateur de la *Revue de Paris* et directeur de l'Opéra. Dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (I, p. 236), lui-même déclare avoir collaboré au *Conservateur littéraire*.

Il est possible, mais douteux, que A. D. désigne Antoni Deschamps. Peut-être aussi A. M. : Armand Malitourne, un des collaborateurs d'Abel, que le Dr Véron cite au nombre des rédacteurs.

Enfin, on ne peut risquer même une hypothèse pour D. B., — D. R., — F. de B., et il est à souhaiter que ce mystère soit éclairci, surtout pour la première de ces signatures qui n'apparaît qu'une fois, dans la première livraison, mais à la fin d'un article essentiel sur Lamennais.

Cette édition est établie sur le même plan que l'édition précédemment publiée de la *Muse française*. Elle reproduit fidèlement l'original dont les chiffres entre crochets, placés dans la marge de droite, indiquent la pagination. Toutefois, étant donné l'abondance des matières, chacun des trois volumes a été divisé en deux tomes. Les notes qui appartiennent au *Conservateur littéraire* sont marqués des initiales C. L. Les livraisons sont datées d'après leur inscription au *Journal de la Librairie*.

Je tiens, en terminant, à remercier M. G. Simon, qui m'a donné de bonne grâce les autorisations nécessaires, et M. L. Barthou, possesseur du précieux exem-

plaire de *Littérature et philosophie mêlées* dédié à Juliette Drouet. On sait l'érudition de M. Barthou et ce que lui doivent les amis du romantisme; il n'est pas de ces collectionneurs qui, jalousement, enterrent leurs trésors.

(1918.)

PREMIÈRE LIVRAISON

(Décembre 1819.)

POÉSIE

L'ENROLEUR POLITIQUE

SATIRE

Et la lumière a lui dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

L'ADEPTE

Non, tous vos beaux discours ne m'ont point converti.
Et pourquoi voulez-vous que j'embrasse un parti?
N'est-ce donc point assez que d'insolents libraires
Préfèrent des pamphlets à mes œuvres légères?
5 Est-ce trop peu déjà qu'un stupide mépris
Proscrive ces beaux-arts dont mon cœur est épris.
Et que le Pinde, grâce au nom de République,
Voie en ses verds bosquets régner la politique?
Faut-il passer partout pour esprit de travers,
10 Ou m'unir aux ingrats qui font fi de mes vers,
Et, pour rester Français, titre qu'on me refuse,
Sous le joug libéral dois-je courber ma muse?
Ah! je veux être un sot, et, loin de vos drapeaux,
Rimer sans auditeurs, mais rimer en repos;
15 Je veux, ainsi qu'un ours, dans mon trou solitaire,
Penser avec Pascal et rire avec Voltaire;

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, avec quelques corrections seulement; les notes entre crochets ont été supprimées.

Vivre, ignoré du monde, avec mes vieux auteurs,
Qui devaient craindre peu d'être un jour sans lecteurs;
Et, fuyant ces salons où la nullité règne,
20 Consoler de l'oubli les arts qu'on y dédaigne.

L'ENRÔLEUR [4]

Tout beau (ces jeunes gens ont grand besoin d'avis!) :
Tu connais donc bien peu l'heureux siècle où tu vis?
L'on dédaigne les arts, et cent routes nouvelles
S'ouvrent aux vrais talents pour fuir les vieux modèles.
25 Voyons : quel est ton genre? Écoute : et tu vas voir
Qu'en travaillant un peu l'or sur toi va pleuvoir.
Es-tu peintre? Transmets à la lithographie
Nos modernes exploits que Clio te confie.
Pour éclipser les faits du preux de Roncevaux,
30 Le brasseur Rossignol t'offre ses grands travaux.
Crois-tu que ces guerriers, tous morts aux Thermopyles,
Près de nos fédérés auraient dormi tranquilles?
Et que ce général qui battit du tambour,
Ne vaut pas bien Condé sous les murs de Fribourg?
35 Réponds : mais, je le vois, peu sensible à la gloire,
Tu ne peux t'élever aux grands tableaux d'histoire;
Descends donc aux portraits. D'un grand homme ignoré
Peins-nous le noble front de rayons entouré;
Ou, moderne Callot, dévoue au ridicule
40 Ces vieux sujets du Roi, dont la France pullule,
Fous qui, dans leurs aïeux, osent encor vanter
De gothiques vertus qu'ils surent imiter.
Crois-moi : suis mes conseils; dans peu de temps sans doute
Tu seras de ces gens qu'on flatte et qu'on redoute;
45 Et ton nom, étalé dans plus d'un cabinet,
Deviendra quelque jour fameux chez Martinet.

---

36 travaux d'histoire

Es-tu littérateur? Une plus vaste arène
Semble encore appeler ta muse citoyenne.
Tu peux des esprits forts fabriquer les *anas*,
50 Ou toi-même inventer de nouveaux almanachs.
Ainsi, dans chaque mois, grâce à de doctes plumes,
Nous voyons les guerriers succéder aux légumes [1];
La botanique, hier, fut à l'ordre du jour, [5]
Il est juste aujourd'hui que l'histoire ait son tour.
55 Vois ce livre, heureux fruit d'un siècle de lumière;
Il montre au bon bourgeois l'éloquence guerrière.
Fais-m'en donc un pareil : mêle, choisis en gros
Le cri d'un soldat ivre et le mot d'un héros;
Et donne au bon Henri quelque place modeste
60 Entre deux bulletins, ou près d'un manifeste.
Surtout, si tu décris nos revers, nos succès,
Songe qu'un Vendéen ne peut être Français,
Songe encor que ce roi, d'orgueilleuse mémoire,
Louis n'a jamais su ce que c'est que la gloire;
65 Que Vendôme et Villars, qu'on se plaît à vanter,
Sont loin de maint héros que tu pourrais citer.
Luxembourg comptait-il ses soldats morts par mille?
Qu'est-ce que Catinat? brûla-t-il une ville?
Une fois, il est vrai, surpassant Catinat,
70 Turenne mit en feu tout le Palatinat.
Mais tout cela n'est rien : qu'on songe à la Vendée,
Et d'un bel incendie on aura quelqu'idée;
Vois Moscow, vois Berlin, et du Sud jusqu'au Nord
De cent vastes cités les murs fumants encor...

[1. L'*Almanach des Braves, une Victoire par jour, de la Gloire tous les jours*, et ce tas de petits recueils de fêtes, sœurs puînées des *sans-culottides*, sont trop connus pour les rappeler ici. La réputation des autres ouvrages dont parle l'auteur, dans le courant de cette satire, est assez *européenne* pour qu'on puisse se passer de notes.] (C. L.)

---

58 ou le mot

75 Qu'en dis-tu ?... Prouve aussi que, bien qu'il fût despote,
Ce Louis, après tout, n'était pas patriote.
A-t-il, pour mériter qu'on lui fût si soumis,
Construit une colonne en canons ennemis ?
A cet enseignement, dont notre âge raffole,
80 Jamais ce prince ignare ouvrit-il une école [1] ?...
Il est bon, vois-tu bien, d'avoir à rapporter
Des faits sûrs, de ces faits qu'on ne peut contester.
Ne crains pas les braillards, car toujours *la Minerve* [6]
Tiendra pour te défendre une lance en réserve ;
85 Et si tu sais venger d'une odieuse loi
Ces innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi ;
Si tu sais, du parti digne et généreux membre,
En citoyen zélé chérir l'heureux septembre,
On te verra dans peu, de tes mâles écrits,
90 A la face du monde enrichir l'*Homme gris ;*
Et, grâce aux souscripteurs, affrontant les amendes,
Saper les vieux abus dans les *Lettres normandes.*
Est-ce assez ?

L'ADEPTE

Il suffit : pour rester en repos,
Je vais, par un fait seul, vous répondre à propos.
95 Hier, manquant d'argent, vint s'asseoir à ma table
Macer, cet ami sûr, ce parfait pauvre diable.
« Ah ! mon cher, me dit-il, je n'ai plus d'avenir.
Un jeune homme en nos jours ne saurait parvenir.
Tu sais que, préférant l'or à la renommée,
100 De nos indépendants j'ai dû grossir l'armée.

[1. Nous ne prétendons pas condamner l'enseignement mutuel. Cette méthode peut être utile : il y a du ridicule à la trouver admirable ;

Et le malheur de ce qu'on vante
Est d'être ensuite rabaissé.

Le temps jugera, et il jugera bien ; car c'est lui qui nous a fait connaître l'excellence des écoles chrétiennes.] (C. L.)

Cherchant donc à paraître, en un pamphlet du jour,
Je voulus, l'autre mois, me produire à mon tour.
D'abord, pillant partout des phrases rajeunies,
Je m'étais fait un fonds de quelques calomnies;
Puis je citais sans crainte, en termes absolus,
Et Voltaire et Rousseau, que je n'ai jamais lus.
J'invoquais nos grands mots : la vertu, la victoire;
Et je crois même aussi que je parlais d'histoire.
Ajoute à ce mélange un morceau fort adroit,
Où je prouvais que Dieu n'a sur nous aucun droit,
Où même, pour montrer mon âme libre et fière,
Je jetais loin de moi le joug de la grammaire.
Croirais-tu qu'un discours si fort et si rusé
Pour le susdit pamphlet fut trouvé trop usé ?
Que je perdis mon temps, mes frais, mon éloquence?
Et que, de m'enrichir m'ôtant toute espérance,
Le grossier rédacteur m'envoya sans façon
A ce journal sans sel où l'on singe Adisson [1]?... »
Macer a répondu : pour moi, je dois me taire. [7]
Sans savoir le citer, je sais lire Voltaire;
Je hais la calomnie; enfin mon esprit lourd
Ne saurait s'élever à la hauteur du jour.

L'ENRÔLEUR

Jeune homme, tu te perds. Écoute-moi, de grâce :
Si d'un vrai citoyen ton cœur n'a point l'audace,

[1. On a pu s'apercevoir que, depuis l'époque où cette satire a été faite, si les noms ont changé, les choses sont restées les mêmes. Cependant la justice exige une exception en faveur du *Spectateur*. La plupart de ses rédacteurs étaient des hommes fort estimables, qui se sont arrêtés, sitôt qu'ils se sont aperçus qu'ils suivaient la fausse route. M. Campenon, poète aimable, M. Laya, poète courageux, honoraient trop le *ministérialisme*.] (C. L.)

---

124 n'a pas l'audace.

125 Tu peux, quittant le fouet et prenant l'encensoir,
Sans renoncer à nous, ramper sous le pouvoir.
Le ministre, crois-moi, saura payer le zèle
D'un auteur qui pour lui veut bien faire un libelle.
On voit, dans les honneurs, plus d'un homme prudent,
130 Que le premier revers peut rendre *indépendant;*
La girouette reste au haut de l'édifice :
Je pourrais te citer...

L'ADEPTE

Non, rendez-moi justice.
Je n'imiterai point ces vils caméléons,
Qu'un jour la guillotine eut pour Anacréons,
135 Et qui, du plus puissant servant toujours la cause,
Se font aujourd'hui plats, pour être quelque chose.
J'aimais la gloire, hélas! mais dans ce siècle impur,
Quand le crime est fameux, la gloire est d'être obscur.
Vous qui m'auriez fait grand, arts divins, arts que j'aime,
140 Vous êtes oubliés, je veux l'être moi-même.
Racine, est-il bien vrai, dis, qu'ils m'ont excité
A blasphémer ces temps où ta muse a chanté?
Vandales! quelle est donc leur aveugle furie?
Ils proscrivent ton siècle et parlent de patrie!
145 O Molière! ô Boileau! pourquoi, nobles esprits,
Nous léguer des lauriers que nous avons flétris?
Temps qu'on ne verra plus, seul je vous rends hommage.
Du moins, tâchons encor d'en retrouver l'image.
Si jamais, je le crains, des orages nouveaux
150 Me viennent, malgré moi, ravir à mes travaux,
Vous qui voulez la paix, ô Fitz-Jame, ô Villèle,
Chateaubriand, je veux imiter votre zèle;
Je veux puiser en vous, citoyens généreux,
L'espoir de voir un jour les Français plus heureux...

L'ENRÔLEUR

155 Cet homme est un ultra...

L'ADEPTE

Je suis un homme.

L'ENRÔLEUR

A d'autres !
Ces royalistes-là font tous les bons apôtres :
Tu n'étais, disais-tu, d'aucun parti : fort bien !
Tu ne te trompais pas, que sont tes pareils ? Rien.
Ce n'est plus un parti.

L'ADEPTE

Non, c'est la France entière.

L'ENRÔLEUR

160 Fait, que nos électeurs prouvent à leur manière,
Et que voulaient sans doute attester certains cris
Dont t'ont dû réjouir nos fidèles conscrits.

L'ADEPTE

Il est vrai : l'anarchie, aux têtes renaissantes,
S'éveille, et rouvre encor ses gueules menaçantes ;
165 Le trône, sous ses coups, commence à chanceler ;
Mais, pour le soutenir, on nous verra voler.
Nous saurons oublier, dans ces moments d'épreuve,
Les dégoûts dont la haine à dessein nous abreuve.

Moi-même, lui gardant et mon bras et ma foi, [9]
170 Dans l'exil, s'il le faut, j'irai suivre mon roi;
Dussé-je, pour avoir servi la dynastie,
Me voir, à mon retour, puni d'une amnistie.
Et si, dans mes vieux jours, comme un vil condamné,
Au fond d'un noir cachot je me voyais traîné,
175 Sous le harnois guerrier si ma tête blanchie
D'un indigne soupçon n'était point affranchie,
Si j'étais accusé sans même être entendu,
D'avoir trahi ce roi que j'aurais défendu,
Montrant mon corps brisé, mes cicatrices vaines,
180 Et ce reste de sang, déjà froid dans mes veines,
J'irais dire à mon roi, s'il voulait l'épuiser :
« Sire, il est tout à vous, vous le pouvez verser. »

V.-M. Hugo.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

PAR M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

(*Cinquième édition.*)

Dans l'ivresse d'une philosophie trompeuse, la société repousse les croyances divines, seules capables de la défendre contre les opinions politiques qui menacent de la dévorer. Les autels n'obtiennent déjà plus nos haines; les prêtres nos proscriptions; la religion et ses ministres ont enfin reçu de nous l'indulgence du dédain et le repos du mépris. La dissolution du corps social, commencée par l'indifférence religieuse, s'achèvera par le délire populaire. N'entendez-vous pas déjà rugir cette démocratie furieuse, qui tout à l'heure n'était que sourdement émue? Notre | vieille Europe s'est en- [10]
dormie dans les bras de la philosophie, et voilà que le bruit des révolutions qui s'avancent agite son sommeil. Mais les convulsions qui suivent l'abattement sont celles qui précèdent la mort. Un auteur religieux est venu réveiller la conscience des peuples et la sagesse des rois, par un livre effrayant d'avenir : à tant de maux il ne montre

qu'un remède; mais c'est la foi, la foi qui a pu déjà, chassant devant elle les dieux des passions humaines, détrôner une religion de voluptés, pour planter avec sa croix une religion de souffrances. Confiant en ses armes, il tient d'une main l'Évangile, les livres de Bossuet et de Pascal, ces sublimes interprètes du texte sacré; et de l'autre, les écrits des Diderot, des Helvétius, froids commentateurs du néant. C'est ainsi que s'est présenté devant un siècle orgueilleux de ses crimes, un noble adversaire pour défier ses doctrines et les appeler au combat. Jusqu'ici les doctrines du siècle sont restées muettes de stupeur.

La destinée de ce livre a été singulière; son objet est sacré et les temps sont profanes; il est souvent théologique, et la plupart des esprits ne sont pas même religieux; il parle de foi à des incrédules, de morale à la place de l'immoralité; il venge la mémoire d'un passé qu'on outrage, et nie les bienfaits d'un présent dont on raffole; et cependant ses pages sévères ont vaincu la frivolité, et le dix-neuvième siècle aura vu un ouvrage religieux et profond, plus acheté, plus lu et plus admiré qu'un roman immoral, ou qu'un pamphlet incendiaire.

L'auteur de ce livre singulier n'était point connu; aujourd'hui d'imposants hommages l'entourent, et demain la foule se pressera autour de sa gloire. Un pareil succès peut | calmer un moment les pieuses 11
inquiétudes que l'audace des doctrines antireligieuses éveille chaque jour davantage.

L'analyse du bel ouvrage de M. de La Mennais est peu difficile à faire pour qui veut en lire de bonne foi les pages éloquentes. Il prend son en-

nemi corps à corps pour le terrasser; il attaque l'indifférence sous toutes ses faces, car toutes ses conséquences sont terribles; il la poursuit dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, car elle tue l'homme comme individu et comme société. Déroulant successivement la chaîne de tous les sophismes dont la philosophie nous amuse, sa raison les brise tour à tour, et pour hasarder quelque critique au milieu de tant d'éloges mérités, j'oserai dire que M. de La Mennais porte dans sa dialectique une rigueur peut-être trop impitoyable. Comme il puise ses opinions à la source la plus pure, il les présente avec fierté et avec chaleur; mais entraîné quelquefois par le mouvement impétueux de sa conviction, il pousse les principes qu'il défend jusqu'à des conséquences extrêmes. Il touche alors à un esprit de prosélytisme qu'on ne doit pas craindre, car il n'est que l'accent de la bonne foi, mais qu'on ne peut approuver entièrement, car il n'est déjà plus l'expression parfaite de la vérité.

Nous n'émettons cette idée qu'en tremblant, parce que nous n'avons pas la prétention d'entrer en lice avec un si rude jouteur. Nous devons même à notre respect pour les suffrages honorables qu'a reçus cette production extraordinaire, de ne pas mêler notre voix mondaine à ce concert d'approbations imposantes, et surtout de ne point débattre plus longtemps des questions que nous avons abordées, il faut bien l'avouer, avec les préventions de notre siècle et de notre âge.

L'*Essai sur l'indifférence religieuse* est jugé sous [12] le rapport des doctrines, il ne nous appartient plus

que de l'apprécier sous le rapport littéraire. Dans nos jours de discordes on juge tout avec des arrière-pensées politiques, et les arrêts que l'on prononce sur le mérite d'un livre ne sont guère que des formules banales de blâme ou d'éloge diversement appliquées selon l'opinion de l'auteur. M. de La Mennais a eu le bonheur d'échapper au sort commun : ceux-là même qui ont poursuivi le chrétien de leurs sarcasmes, n'ont pu refuser un tribut d'admiration à l'écrivain. Et, en effet, où trouver ailleurs que dans Bossuet et dans Pascal, cette élévation d'idées, cette fermetê de dialectique, cette raison éloquente et passionnée qui caractérise cet *Essai sur l'indifférence?*

Ce qui me paraît dominer dans M. de La Mennais, c'est une franchise hardie dans les idées, et une familiarité énergique dans les expressions; c'est le cachet des grands maîtres. Pour l'art d'enchaîner les preuves et pour le génie d'ensemble, il rappelle la manière de Pascal, auquel il ressemble encore par un fond de tristesse et de mélancolie produit peut-être par les mêmes causes. De là ces traits d'une ironie accablante, et d'un mépris quelquefois sublime pour nos misères. M. de La Mennais attaque souvent ce J.-J. Rousseau qui fut si éloquent, si malheureux et si noblement trompé, et dont les erreurs devraient peut-être exciter moins l'indignation. M. de La Mennais semble, pour le combattre, emprunter ses armes, sa chaleur entraînante et sa dialectique passionnée; et en appliquant à des idées différentes les mêmes formes de langage, M. de La Mennais en acquiert plus d'originalité et d'énergie.

Ce qui a dû contribuer surtout à faire lire son
120 livre, c'est | qu'il a su revêtir un sujet abstrait et [13]
sévère d'images brillantes; quelques-unes semblent
échappées au pinceau de l'auteur des *Martyrs*.

Nous ne ferons qu'une citation, parce que l'ouvrage est depuis longtemps sous les yeux de tout
125 le monde; c'est le tableau des malheurs causés par l'athéisme, et de la Convention poussant, pour ainsi dire, le cri de détresse, en proclamant l'*existence de l'Être suprême*.

« Des athées gouvernèrent la France; et, dans
130 l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion. Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme.
135 Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha; la force fuyant les hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses plus vils membres, et leur orgueil, que tout
140 offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés; ni à la science parce qu'ils se
145 sentaient profondément ignorants; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonça quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi,
150 dès lors, gouverner ce fut proscrire, confisquer et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque

bourgade; et, achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes | entières de citoyens à l'extermination; on [14]
155 ébranla par le divorce le fondement de la famille; on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

» Cependant la haine de l'ordre, trop à l'étroit
160 sur ce vaste théâtre de destruction, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe.

» L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses séïdes. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les
165 sauvages, on arrêta de ne faire aucun prisonnier. L'honneur du soldat frémit, et repousse cet ordre barbare; mais, hors des camps, l'enfance même ne peut désarmer la rage ni attendrir les bourreaux. Je me lasse de rappeler tant d'inexpiables horreurs.
170 La France, couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes même du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût
175 apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de *l'Être suprême* et l'immortalité de l'âme; et debout sur le cadavre palpitant de la so-
180 ciété, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer. »

Sans doute le bel ouvrage de M. de La Mennais n'avait pas besoin de nos éloges, mais nous qui voulons défendre les intérêts de la littérature, nous

avions besoin de rendre ce tardif hommage à celui qui vient de prendre place parmi nos premiers écrivains, et qui va marcher de front avec nos Fontanes, nos Chateaubriand et nos Bonald.

D-B.

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANDRÉ DE CHÉNIER

[Un jeune homme, élevé au milieu du siècle des idées nouvelles, de ce siècle remarquable par tant d'erreurs brillantes, s'attache servilement sur la trace des maîtres. Égaré par un excès de modestie, comme tant d'autres par un excès d'orgueil, loin de chercher une renommée prématurée, il se livre à des études solitaires; les encouragements de quelques amis lui suffisent : il traverse son siècle également inconnu à la gloire et à la critique. Tout à coup, il tombe avant le temps : je n'ai rien fait pour la postérité, dit-il; du moins a-t-il fait assez pour sa gloire, en montrant ce qu'il aurait pu faire.

Reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées* (1834) sous la date de 1819 (t. I, p. 130). Je cite les variantes et mets entre crochets les passages supprimés. — Le même article a été réimprimé, sous le nom d'Eugène Hugo, en tête de l'édition de Chénier (Gosselin, 1840).

1-16 *Début remplacé par celui-ci :* Un livre de poésie vient de paraître. Et quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par *les connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil! Pourquoi? En voici la raison en deux mots : c'est que c'est bien un poète mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poète n'obtient pas grâce pour le berceau de sa muse. Pour nous, nous laisserons à d'autres...

Tel fut André de Chénier, jeune homme d'un
15 véritable talent, auquel peut-être il n'a manqué que des ennemis.]

Nous laisserons à d'autres le triste courage de triompher de ce jeune lion arrêté au milieu du développement de ses forces. Qu'on méprise ce style
20 incorrect et parfois barbare, ces idées vagues et incohérentes, cette effervescence d'imagination, rêves tumultueux du talent qui s'éveille, cette manie de mutiler ses phrases, et, pour ainsi dire, de les tailler à la grecque, les mots dérivés des lan-
25 gues anciennes employés dans toute l'étendue de leur acception maternelle, des coupes bizarres, [aucune connaissance du véritable mécanisme de la poésie française; ces défauts sont grands, mais ils] ne sont point dangereux : il s'agit de rendre
30 justice à un homme qui n'a point joui de sa gloire; qui osera lui reprocher ses imperfections, lorsque la hache révolution|naire repose encore toute san- [16]
glante au milieu de ses travaux inachevés?

Si d'ailleurs l'on vient à considérer quel fut
35 celui dont nous recueillons aujourd'hui l'héritage, nous ne pensons pas que le sourire effleure facilement les lèvres. On verra un jeune homme d'un caractère noble et modeste, enclin à toutes les douces affections de l'âme, ami de l'étude, enthou-
40 siaste de la nature. En ce même temps, la révolution est imminente, la renaissance des siècles an-

---

19 Qu'on invective ce style — 23-24 la phrase ... de la tailler — 26-29 bizarres, etc. Chacun de ces défauts du poète est peut-être le germe d'un perfectionnement pour la poésie. En tout cas, ces défauts ne sont point — 29 et il s'agit — 30 gloire. Qui — 37 ce jeune homme

tiques est proclamée; Chénier devait être trompé, il le fut : jeunes gens, qui de nous n'aurait point voulu l'être? Il suit le fantôme, il se mêle à tout ce
45 peuple qui marche avec une ivresse délirante par le chemin des abîmes. Plus tard, on ouvrit les yeux, les hommes égarés tournèrent la tête; il n'était plus temps pour revenir en arrière, il était encore temps pour mourir avec honneur : plus
50 heureux que son frère, Chénier vint désavouer son siècle sur l'échafaud.

Il s'était présenté pour défendre Louis XVI, et quand le martyr fut envoyé au ciel, il rédigea cette lettre par laquelle la dernière ressource de l'appel
55 au peuple fut en vain offerte à la conscience des bourreaux.

Cet homme si intéressant n'eut pas le temps de devenir un poète parfait; mais en parcourant les fragments qu'il nous a laissés, on rencontre des
60 détails qui font oublier tout ce qui lui manque. Nous en allons signaler quelques-uns; voyons d'abord le tableau de Thésée tuant un centaure :

Il va fendre sa tête;
Soudain le fils d'Égée, invincible, sanglant,
65 L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élance, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche ouverte avec effort [17]
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.

---

43 fut. Jeunes gens — 49 honneur. Plus heureux — 57 Cet homme si digne de sympathie n'eut pas — 61 Nous allons en — 61 uns. Voyons

70 Ce morceau présente ce qui constitue l'originalité des poètes anciens, la trivialité dans la grandeur; d'ailleurs l'action est vive, toutes les circonstances sont bien saisies et les épithètes sont pittoresques : que leur manque-t-il? Une coupe
75 élégante; nous préférons cependant une pareille barbarie à ces vers qui n'ont d'autre mérite qu'une irréprochable médiocrité. Il y a dans Ovide :

Nec dicere Rhoetus
Plura sinit, rutilasque ferox per aperta loquentis
80 *Condidit ora viri, perque os in pectore flammas.*

C'est ainsi que Chénier imite, en maître. Il avait dit des serviles imitateurs :

La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Voyez encore ces vers de l'apothéose d'Hercule :

85 Il monte, sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et, l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense, et l'heure d'être un dieu.
Le vent souffle et mugit, le bûcher tout en feu
90 Brille autour du héros, et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide.

Nous préférons cette image à celle d'Ovide, qui peint Hercule, étendu sur son bûcher, avec un visage aussi calme que s'il était couché sur le lit
95 des festins.

---

74 pittoresques. Que lui manque-t-il — 75 *élégante* — 76 « barbarie » — 81 imite. En maître. — 95 festins. Remarquons seulement que l'image d'Ovide est païenne, celle d'André Chénier est chrétienne. Veut-on

Veut-on maintenant des vers bien faits, des vers où brille le mérite de la difficulté vaincue, tournons la page, car, pour citer, on n'a guère que l'embarras du choix.

100 Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche, [18]
Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant près de lui sur son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre,
105 A souffler une haleine harmonieuse et pure,
Et ses savantes mains prenant mes jeunes doigts,
Les levaient, les baissaient, recommençait vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

110 Veut-on des images gracieuses?

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle,
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout, sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein;
115 Et sa main quelquefois aimable et caressante,
Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas, que sent-on à cet âge?)
120 Que de fois ses baisers ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant,
O que de biens perdus! ô trop heureux enfant!

Les idylles de Chénier sont la partie la moins travaillée de ses ouvrages, et cependant nous con-
125 naissons peu de poèmes, dans la langue française, dont la lecture soit plus attachante; cela tient à cette vérité de détails, à cette abondance d'images qui caractérisent la poésie antique. On a observé

que telle églogue de Virgile pourrait fournir des
130 sujets à toute une galerie de tableaux.

Mais c'est surtout dans l'élégie qu'éclate le talent d'André de Chénier. C'est là qu'il est original, c'est là qu'il laisse tous ses rivaux en arrière; peut-être l'habitude de l'antiquité nous égare, peut-
135 être avons-nous lu avec trop de complai | sance les [19]
premiers essais d'un poète malheureux. Cependant nous osons croire, et nous ne craignons pas de le dire, que malgré tous ses défauts, André Chénier sera regardé parmi nous comme le père et le mo-
140 dèle de la véritable élégie.

C'est ici qu'on est saisi d'un profond regret en voyant combien ce jeune talent marchait déjà de lui-même vers un perfectionnement rapide. En effet, élevé au milieu des muses antiques, il ne lui
145 manquait que la familiarité de sa langue; d'ailleurs, il n'était dépourvu ni de sens, ni de lecture, et encore moins de ce goût qui n'est que l'instinct du vrai beau. Aussi voit-on ses défauts faire rapidement place à des beautés hardies, et s'il se dé-
150 barrasse encore quelquefois des entraves grammaticales, ce n'est plus guère qu'à la manière de La Fontaine, pour donner à son style plus de mouvement, de grâce ou d'énergie. Nous citerons ces vers :

155 Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête?
Et la belle Amélie est aussi de la fête?
Et Rose qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs?

. . . . . .

---

133 en arrière. Peut-être — 138 André de Chénier — 153 et d'énergie

J'y consens, avec vous je suis prêt à m'y rendre.
160 Allons; mais si Camille, ô dieux! vient à l'apprendre!
Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté!
Oh! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire;
165 Ou si, près d'une belle, assis en un repas,
Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
Elle a tout vu. Bientôt, cris, reproches, injure;
Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
« Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
170 » Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
Et puis des pleurs, des pleurs... Que Memnon sur sa cendre
A sa mère immortelle en a moins fait répandre. [20]
Que dis-je? sa colère ose en venir aux coups...

Et ceux-ci, où brille, à un égal degré, la variété
175 des coupes et la vivacité des tournures :

Une amante moins belle aime mieux, et du moins
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins;
Elle est tendre, elle a peur de pleurer votre absence.
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance;
180 Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : qu'elle est belle!
Insulte en son triomphe aux soupirs de l'amour.
185 Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice, inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine,
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans un peuple d'amants?
190 On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.

---

174 où éclatent

[Contraints de nous renfermer dans les bornes d'un article, nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs tous les morceaux qui nous ont frappés dans ce singulier ouvrage; nous nous contenterons de leur recommander les 17e, 22e et 39e élégies dont nous n'avons rien cité.] En général, quelle que soit l'inégalité du style de Chénier, il est peu de pages dans lesquelles on ne rencontre des images pareilles à celle-ci :

Oh! si tu la voyais cette belle coupable,
Rougir et s'accuser et se justifier;
Sans implorer sa grâce, et sans s'humilier!
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon, [21]
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon.
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient le pardon sur sa bouche.

Voici encore un morceau d'un genre différent, aussi énergique que celui-là est gracieux ; on croirait lire des vers de quelqu'un de nos vieux poètes :

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
De ce calice amer que l'on nomme la vie,
Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
Je regarde la tombe, asile souhaité;
Je souris à la mort volontaire et prochaine;
Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
Le fer libérateur qui percerait mon sein,
Déjà frappe mes yeux et frémit sous ma main,
Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse;
Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse;

---

211 gracieux. On croirait

Mes écrits imparfaits; car, à ses propres yeux,
L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.....
A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
Il a souffert, il souffre, aveugle d'espérance,
Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance,
Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Il est hors de doute que si Chénier avait vécu, il se serait placé un jour au rang de nos premiers poètes lyriques. Jusque dans ses essais informes, on trouve déjà tout le mérite du genre, la verve, l'entraînement, et cette fierté d'idées d'un homme qui pense par lui-même; d'ailleurs, partout la même flexibilité de style; là, des images gracieuses; ici, des détails rendus avec la plus énergique trivialité. Ses odes, à la manière antique, écrites en latin, seraient citées comme des modèles d'élévation et d'énergie; encore toutes latines qu'elles sont, il n'est point rare d'y trouver des strophes dont aucun poète français ne désavouerait la teinte ferme et originale.

Vain espoir! inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin :
Voir fatigue leurs yeux, juger les importune;
Ils laissent juger la fortune,

---

234 au rang des premiers

Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire.
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

Et plus loin :

C'est bien. Fais-toi justice, ô peuple souverain!
Dit cette cour lâche et hardie.
Ils avaient dit : c'est bien, quand, la lyre à la main,
L'incestueux chanteur, ivre de sang romain,
Applaudissait à l'incendie.

Il n'y aura point d'opinion mixte sur André Chénier. Il faut jeter le livre ou se résoudre à le relire souvent; ses vers ne veulent pas être jugés, mais sentis. Ils survivront à bien d'autres qui leur paraissent supérieurs; peut-être, comme le disait naïvement La Harpe, peut-être parce qu'ils renferment en effet quelque chose : en général, en lisant Chénier, substituez, aux termes qui vous choquent, leurs synonymes latins, il sera rare que vous ne rencontriez pas de beaux vers. [Cela ne veut point dire qu'il soit un bon auteur, mais cela prouve du moins qu'il avait tout ce qu'il faut pour l'être, les idées; le reste est d'habitude.]

D'ailleurs vous trouverez dans Chénier la manière franche et large des anciens, rarement de vaines antithèses, plus souvent des pensées naturelles, des peintures vivantes, partout l'empreinte [23]

---

262 André de Chénier — 265 d'autres qui aujourd'hui paraissent meilleurs. Peut-être — 270 leurs équivalents latins — 277 des pensées nouvelles

de cette sensibilité profonde, sans laquelle il n'est
280 point de génie, et qui est peut-être le génie elle-même. Qu'est-ce en effet qu'un poète? Un homme qui sent fortement, exprimant ses sensations dans une langue plus expressive. La poésie, ce n'est presque que sentiment, [dit Voltaire].

E. [V. Hugo.]

L'OBSERVATEUR AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PAR M. A. J. C. SAINT-PROSPER

A Paris, chez Everat, imprimeur-libraire, rue du Cadran, n° 16;
Prix : 1 fr. 50.

La science du philosophe qui étudie l'homme dans les rangs de la société, au milieu de ses institutions, qui calcule l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs, qui trace le tableau des usages qui nous asservissent, des préjugés qui nous tyrannisent et des passions qui nous subjuguent, est en même temps la science la plus digne de l'homme et la plus utile à l'humanité. Mais c'est surtout après des temps de trouble et de discorde, après les convulsions de l'état politique, quand la société commence à respirer, que le spectacle du monde présente au moraliste une source féconde d'observations et de vérités salutaires. Les révolutions, en soulevant toutes les ambitions, en déplaçant toutes les fortunes, déplacent aussi les passions et les vices; de l'échange qui s'opère entre le vainqueur et le | vaincu, il résulte toujours des modifi- [24]
cations sensibles qui offrent à l'observateur une variété de tableaux toujours nouvelle. L'homme obscur, que la main de la fortune ou du crime a jeté du sein de la bassesse et de la misère dans les palais de l'opulence, ajoute encore les vices qu'il y

trouve à ceux qu'il cachait sous ses haillons héréditaires; et ce mélange d'une perversité nouvelle
25 et d'une dépravation primitive, présente des mœurs et des caractères nouveaux à peindre. Les changements qui se sont succédés en France depuis vingt-cinq ans, ont ouvert à l'observateur une immense carrière; jamais champ plus vaste ne fut offert à la
30 plume du moraliste que l'époque actuelle, jamais aussi son ministère ne fut plus nécessaire qu'aujourd'hui.

L'héritage des Montaigne et des La Bruyère est vacant. La fin du dix-huitième siècle et le commen-
35 cement du nôtre ont vu naître et périr une foule d'ouvrages dont la morale était le but ou le prétexte, et qui, sous différents titres, se ressemblaient tous par la médiocrité. L'auteur de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin* a donné au public une nombreuse
40 galerie de tableaux auxquels on a reproché souvent le défaut de vérité, plus souvent la monotonie; son style en général gracieux et facile, est animé des saillies d'une gaieté aimable, mais le genre de composition de M. de Jouy ne pouvait lui promettre
45 un succès durable; ce qu'il donne pour un tableau n'est souvent qu'une faible et pâle esquisse qui parut sous les auspices de l'à-propos; le temps a fait justice d'un ouvrage sans consistance, où tout est sacrifié à l'anecdote, où l'on rencontre trop ra-
50 rement de ces pensées ingénieuses et souvent profondes qui font le charme de l'ouvrage d'Adisson. D'autres se sont traînés sur les pas de M. de Jouy, mais rien ne pouvait leur faire pardonner leur servile imi | tation, et sans avoir les grâces et l'esprit de [25]
55 leur modèle, ils en avaient tous les défauts : le

Glaneur, le *Rôdeur*, vingt autres rapsodies morales ont excité le dégoût du public, et le moraliste a maintenant à lutter contre deux obstacles également difficiles à vaincre, l'indifférence et la prévention.

Un jeune écrivain se présente, il offre au public un recueil d'observations, fruit de ses voyages en France et dans les pays étrangers; il a vu la société, il a assisté au grand drame du monde; spectateur de cette vaste comédie, il en a démêlé toutes les intrigues, aperçu tous les ressorts cachés, il a pu en démasquer les principaux acteurs et peindre leur véritable physionomie; car pour tracer le tableau de la société, il ne suffit pas d'en avoir observé de loin le théâtre; comment du fond de son cabinet saisir ces nuances si distinctes, si délicates et si variées qui composent les différents caractères; comment distinguer la vérité du mensonge, l'apparence de la réalité, dans un temps où la franchise semble bannie du monde, où la dissimulation est une vertu, la fausseté un mérite et la conscience une duperie, où tout est de parade, même les principes? J'aime dans un peintre la variété, la richesse des couleurs, mais j'exige avant tout la ressemblance; si ce portrait n'est pas fidèle, si en le regardant je ne m'écrie pas c'est moi!

Frange miser calamos...

Les études et les voyages de M. Saint-Prosper paraissent justifier le titre de son ouvrage qu'il annonce comme un essai; il l'a divisé en huit chapitres. Il y a beaucoup d'idées justes, d'aperçus ingénieux dans le premier, où l'auteur suit les progrès de la civilisation qui, selon lui, amenèrent le

renversement de tous les états de la société. Mais [26]
90 ce sujet exigeait un talent plus mûr que celui de M. Saint-Prosper; il y a une certaine audace qui plaît dans un jeune écrivain; on aime à le voir aborder de grandes questions, on le suit avec plaisir à travers les difficultés; même quand il est
95 au-dessous de son sujet, sans oublier sa faiblesse, on lui tient toujours compte de ses efforts. Il est des matières qui demandent plus que du talent et de l'esprit, qui demandent une connaissance profonde des temps et des hommes, qui exigent que
100 l'écrivain ait assisté aux événements dont il veut retracer l'influence, pour qu'il puise dans ses souvenirs la fidélité de la peinture et l'énergie de la vérité. Il faut des études longues et approfondies de l'histoire; il faut avoir suivi les pas de la civili-
105 sation et examiné les monuments qu'elle a élevés chez tous les peuples, dans tous les âges, pour avoir le droit de nous tracer des règles et des principes de politique, pour indiquer les remèdes qui peuvent guérir les maux de l'ordre social. Que
110 M. Saint-Prosper relise attentivement son premier chapitre, il reconnaîtra avec nous qu'il n'a fait qu'effleurer le sujet d'un grand ouvrage, et que son travail n'est qu'une ébauche dont quelques pensées ingénieuses ne peuvent racheter l'imperfection.
115 Mais, dans le deuxième chapitre, M. Saint-Prosper se venge de la faiblesse du premier; il est sur son terrain, celui d'une observation locale qui exige surtout de l'esprit et de la finesse; il n'est plus dans le champ des abstractions politiques; il n'a plus
120 besoin d'avoir recours aux hypothèses, à défaut de souvenirs; il aborde une matière délicate, l'amour-

propre; La Rochefoucault dit qu'il est le plus grand des flatteurs. M. Saint-Prosper le définit « un sentiment d'une fausse supériorité qui nous égare dans la juste appréciation de nous-même.

» Dans le cœur humain, l'amour-propre est placé [27] entre l'envie et l'orgueil, et il tient de l'un et de l'autre.

» L'amour-propre est un sentiment inconnu aux grandes âmes, surtout aux âmes neuves; elles sentent trop généreusement pour être affectées de cette façon ; au contraire, chez les âmes ordinaires, c'est une puissance dominatrice qui tantôt les élève, tantôt les dégrade.

» L'orgueil tient à la naissance ou au rang; la vanité aux petits avantages, l'amour-propre à l'éducation qu'on a reçue. »

Tout ce chapitre, malgré quelques incorrections et quelques négligences de style, peut se lire, même après La Bruyère.

Celui de l'*honneur* nous a paru renfermer des pensées neuves et originales, mais M. Saint-Prosper nous a semblé heureux surtout dans la définition qu'il en donne : « L'honneur, dit-il, est la conscience du devoir, et la partie la plus exquise de la délicatesse. » Nous croyons qu'elle réunit au mérite de la justesse celui de la simplicité et de la concision. « L'honneur, ajoute encore M. Saint-Prosper, a été longtemps le génie particulier de la France ! et c'est à lui qu'elle a dû ses plus belles destinées.

» Il existe chez tous les peuples un sentiment conservateur de leur existence : l'honneur national, sentiment d'autant plus noble qu'il exige tous les sacrifices sans en payer un seul. Mais il arrive

aussi, dans les troubles, qu'on en abuse pour aller au pouvoir et à la fortune. A vrai dire, il me semble que c'est assez là la marche des ambitieux du siècle; serments, foi jurée, tout cela doit s'évanouir devant ce qu'ils appellent l'honneur national : mais cet honneur national, qu'est-ce autre chose de nos jours, que l'in|térêt privé, revêtu d'une expression [28
généreuse, expression d'ailleurs qui, par sa généralité même, laisse à chaque ambition toute la place qu'il lui faut pour se mouvoir à son aise?

» On confond souvent dans le monde la valeur et l'honneur, la différence est pourtant bien grande.

» La valeur n'est qu'une qualité brillante, souvent même une rage aveugle et frénétique. L'honneur réunit au contraire la noblesse et le courage; sans obéir aveuglément à la raison, il ne lui est jamais opposé.

» On rencontre des braves sans honneur, mais jamais des gens d'honneur sans bravoure.

» Il y a des hommes qui n'entendent pas mieux leur honneur que leur intérêt; ils prennent toujours à gauche. »

Le chapitre de l'*homme* nous semble moins heureusement traité que les précédents. Nous y avons remarqué de l'incohérence dans les idées, quelquefois de l'obscurité. Nous ne pouvons encore attribuer ici la faiblesse de M. Saint-Prosper qu'à la difficulté du sujet; qu'a-t-il voulu peindre? l'homme tout entier, dans toutes ses proportions; l'homme, cet assemblage étonnant de pusillanimité et de courage, de faiblesse et de force, de bassesse et d'élévation; l'homme, dans les profondeurs duquel le génie de Pascal a jeté à peine quelques lueurs!

Comment M. Saint-Prosper n'a-t-il pas senti que le cadre de son ouvrage ne comportait pas un tableau d'une aussi vaste dimension? A la place de ce chapitre sur l'homme, ne pouvait-il pas nous en donner d'autres dont la société lui offrait les sujets? Nous avons assez de vices et de faiblesses, Dieu merci, à présenter au | pinceau de l'observa- [29] teur; malheureusement il n'a que l'embarras du choix.

Mais où triomphe le talent de l'auteur c'est dans le dernier chapitre, qui a pour titre : *Des Femmes*; il peut être médité avec fruit par ce sexe; il y trouvera des leçons un peu sévères, des portraits un peu trop fidèles peut-être. Quoiqu'il y ait beaucoup d'aménité, de politesse et d'originalité dans la critique de l'auteur, nous lui reprocherons néanmoins de n'avoir présenté qu'un coin du tableau, en ne considérant les femmes que sous le rapport de l'amour; nous doutons qu'il puisse se justifier d'une telle inconvenance.

L'ouvrage de M. Saint-Prosper annonce un talent distingué, son style est en général facile et pur, mais quelquefois l'on y rencontre des incorrections qu'il serait aisé de faire disparaître; nous soumettons à l'auteur nos doutes sur la pureté de ces locutions : *ternir la sublimité*, p. 75, *en outre le... davantage que*, pag. 117, etc. Ces taches sont légères, il est vrai, et nous nous plaisons à le répéter, l'*Observateur au dix-neuvième siècle* est un ouvrage remarquable par le fond des idées et par la manière originale dont il est traité. Que M. Saint-Prosper continue son travail; que la faveur dont le public a honoré son ouvrage l'engage à faire de plus

grands efforts pour mieux la mériter; son talent lui promet quelques feuilles de la couronne des Montaigne, des La Rochefoucault et des La Bruyère.

C. St-M. [Charles Saint-Maurice.]

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DU *FRONDEUR*,

Comédie en un acte et en vers de M. ROYOU.

A vrai dire, on ne sait pas encore si le public a jugé cet ouvrage; on sait encore moins comment l'a jugé l'espèce de parterre qui était réuni au Théâtre-Français le jour de sa première représentation. Les uns disent que la pièce a essuyé une chute terminée en succès; les autres, qu'elle a obtenu un succès commencé en chute. Ce qui nous apprend seulement que l'auteur a été nommé, et que les murmures ont éclaté dès la première scène. Ces contradictions apparentes s'expliquent par la composition du parterre, qui était rempli en grande partie des amis de l'auteur, et en plus grande partie encore des amis de l'administration du Théâtre, peu favorable à la pièce. Si tous les spectateurs n'avaient pas connu d'avance le nom de M. Royou, il se serait certainement manifesté quelque surprise parmi eux, quand Michelot est venu leur annoncer que le *Frondeur* était de l'auteur de *Phocion* : cette surprise, flatteuse pour

20 l'auteur, ne l'aurait point été pour sa pièce nouvelle; mais, au demeurant, elle eût encore été préférable au regret qu'ont éprouvé les vrais amis de M. Royou, en l'entendant nommer, et à la joie maligne de ses ennemis.

25 Ce peu de mots a pu faire pressentir notre jugement sur la comédie nouvelle : il sera sévère; l'auteur est royaliste, et nous voulons donner des gages de notre impartialité. Nous | ferons donc [31
pour le *Frondeur* de M. Royou ce que les libéraux
30 n'ont point fait pour les *Femmes politiques* de M. Gosse et la *Fille d'honneur* de M. Duval; nous conviendrons que la pièce est mauvaise? Cet aveu nous coûte peut-être plus qu'il ne coûterait à l'auteur lui-même : cependant nous sommes convain-
35 cus que cette franche déclaration ne lui nuira pas; elle doit donner une haute idée de son caractère, et ne peut diminuer la bonne opinion que l'on a de son talent.

Personne ne niera pourtant que l'auteur n'ait eu
40 une idée neuve et peut-être profonde en donnant à son *Frondeur*, pour mobile secret, l'ambition : ce caractère, autrement, n'aurait été qu'une nuance du *Misanthrope*. Considéré sous ce rapport nouveau, il eût pu seul fournir une comédie en cinq
45 actes. M. Royou n'a pas su tirer parti de la mine féconde qu'il avait découverte; son frondeur ambitieux n'a pu remplir un acte qu'avec le secours de quatre amoureux : c'est pour nous un grand sujet d'étonnement, qu'un caractère conçu d'une
50 manière si vaste et tracé d'une façon si mesquine.

Dorival, le frondeur, a un fils et une fille; Lisimon, son frère, a aussi un fils et une fille. Un

double amour s'établit entre ces quatre cousins. Le seul obstacle à leur mariage, c'est que Dorival veut être ministre. Ce singulier empêchement tient plutôt du *capricieux* que du *frondeur* : mais poursuivons. Dorival reçoit la nouvelle de sa prochaine promotion; l'obstacle devrait cesser : point du tout. L'ambitieux veut faire une fête de l'hymen des quatre amants : nouveau retard. Tout à coup le ministère est retiré à Dorival, même avant sa nomination; la cause de ce changement de fortune est juste et naturelle. Il est malheureux que ce soit le seul res|sort fourni par le caractère principal [32] dans tout le courant de la pièce : Dorival est frondeur; on l'a peint calomniateur et méchant. Ce trait est d'une grande vérité. Voilà l'ambitieux déçu : les quatre amants reviennent parler à Dorival de leur mariage. Dorival, impatienté comme tout le monde, ajourne la cérémonie à quelques mois, et là-dessus un des cousins propose aux cousines de les enlever; les cousines, qui n'en voient pas la nécessité, se fâchent, et le public, qui pense comme elles, se met à rire. Enfin le frondeur s'amadoue, et tout finit par un mariage.

Nous ne relèverons pas les inconséquences, pour ne pas dire plus, d'un pareil plan. On voit que, grâces aux quatre amants, cette comédie est embrouillée sans être intriguée. Espérons que les changements que promet l'auteur feront disparaître de la scène Mlles Bourgoin et Dupuis, qui ont beau être charmantes : *Non erat hic locus.*

C'est avec un bien vrai plaisir que nous nous hâtons de rendre aussi justice au style de cet ouvrage. Le dialogue est souvent conduit avec esprit,

et l'on remarque beaucoup de verve et de facilité dans certains passages. Voici un vers qui nous semble, par sa profondeur et sa vérité, digne de notre grand comique. Dorival, se croyant ministre, cesse ses violentes déclamations : « Eh bien, te voilà content, lui dit Lisimon, tu n'as plus sujet de fronder » ; le frondeur, que l'on croirait embarrassé, répond :

Il faut voir s'ils auront l'esprit de me garder.

Ce sont là de ces vers qui, suivant l'expression de Louis XVI, valent toute une pièce.

Nous citerons encore quelques fragments d'une scène où | le caractère du frondeur nous a paru tracé [33] avec vigueur et poésie, qualités bien rares aujourd'hui :

LISIMON, *en parlant des ministres.*

Nous les critiquons tous, et nous ferions comme eux.

DORIVAL

Tout vous paraît charmant...

LISIMON

Et tout vous semble affreux.

DORIVAL

J'ai tort et reconnais mon extrême injustice,
Nous sommes trop heureux, il nous manquait un vice,
Un seul! je crois.

LISIMON

Lequel?

DORIVAL

L'hypocrisie.

LISIMON

Eh bien!

DORIVAL

Maintenant, grâce au ciel, il ne nous manque rien,
Et c'est ainsi qu'on a remplacé le scandale :
Mille êtres immoraux nous prêchent la morale;
On ne voit, d'autre part, qu'un tas de flagorneurs,
110 Que gens déshonorés qu'on accable d'honneurs,
S'attachant au pouvoir, jamais à la personne,
Estimant l'or fort bon, quelque main qui le donne,
Et n'estimant que lui. Sur les murs du Palais,
Si vous jetez les yeux, sont-ils plus satisfaits?
115 Qui ne frémirait pas des jugements contraires
Qu'on voit sortir souvent des mêmes sanctuaires?
Quels sont ces tribunaux d'où dépend votre sort? [34]
L'un vous juge innocent, l'autre digne de mort;
De quel côté le droit et duquel l'injustice?
120 Ils peuvent prononcer au gré de leur caprice,
Ou suivant leur instinct, et, s'il est en défaut,
La méprise vous peut mener à l'échafaud.
D'autres fois à l'excès on pousse l'indulgence;
Un lâche assassinat paraît sans conséquence;
125 L'accusé l'a, dit-on, commis sans y penser :
Absous tout d'une voix, il va recommencer!
Mais laissons le Palais, courons à la séance,
Où les représentants font assaut d'éloquence :
Ah! grand Dieu! que j'y vois de bavards assommants,
130 Rhéteurs fastidieux, hérissés d'arguments,
Qui, brûlant d'étaler leur faconde importune,
Vingt fois en un seul jour assiègent la tribune.

Ces derniers vers ont frappé juste. Quelques libéraux, qui étaient dans la salle, ont murmuré.

135 ..... L'éclair du bel esprit
Sans chaleur étincelle, et la verve tarit.
Nos Racines nouveaux, nos modernes Corneilles,
Le long des boulevards étalent leurs merveilles :
Leur scène est dans un antre ou dans un cabaret,
140 Et souvent le héros est un coupe-jarret.
. . . . . .
. . . . . .
Le sexe brille seul à la cour d'Apollon,
On le voit, chaque jour, dans le sacré vallon,
Fatiguant les échos de ses chants romantiques,
De Pégase aux abois presser les flancs étiques.

145 Voilà des vers pleins de verve; la réponse de Lisimon n'est pas moins remarquable :

LISIMON

..... Les Saphos de notre âge
Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage;
Les égards qu'on leur doit lui semblent inconnus; [35]
150 Et, comme Diomède, il eût blessé Vénus.
Au théâtre il refuse, en ses jours de colère,
A Talma l'énergie, à Mars le don de plaire.
Ses burlesques arrêts n'excitent que les ris;
Mais de douleur parfois il fait pousser des cris,
155 Enfonce avec fureur les traits de la satire,
Et ne saurait parler, si ce n'est pour médire;
Que s'il était en place, ah! tout irait bien mieux!
Le masque du frondeur cache un ambitieux.

Ce vers concis et énergique renferme toute la
160 pièce, non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. Nous le répétons, le style de M. Royou

est souvent celui de la vraie comédie. Il est malheureux que le style ne suffise pas. Voltaire, qui savait comment on ne fait pas la bonne comédie,
165 a dit depuis longtemps qu'*il faut une action*

Pour achever cette œuvre du démon.

H. [V. Hugo.]

— La huitaine, qui vient de s'écouler, a été favorable aux théâtres des Boulevards. A l'Ambigu-Comique, *Calas*, mélodrame ; aux Variétés, les *Vêpres odéonniennes* ; à la Porte-Saint-Martin, *Cadet Roussel Prosida*, ont obtenu un brillant succès.

— On répète au premier Théâtre-Français le *Tibère* de Chénier et le *Flatteur* de M. Gosse.

— Nous venons de voir au second Théâtre *Un Moment d'Imprudence*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Watflard et Fulgence. La pièce a réussi.

— Il y a de plus à l'étude, *les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers de M. Casimir Delavigne, et *Charles le Mauvais*, de M. Briffaut.

VARIÉTÉS
NOUVELLES LITTÉRAIRES
ETC.

⁂ On vient de mettre en vente deux poèmes épiques nouveaux. L'un est de M. Lebrun des Charmettes, et a pour titre : *L'Orléanide*, et pour sujet Jeanne d'Arc. L'autre intitulé : *Solyme conquise par Titus*, est de M. Desquiron Saint-Agnan. Nous rendrons compte de ces deux ouvrages.

⁂ Nous avons reçu la lettre suivante, et pour remplir les intentions de notre correspondant, nous croyons ne rien avoir mieux à faire que d'insérer sa lettre dans le *Conservateur littéraire*. On y trouvera une bonhomie bien rare chez nos poètes modernes.

« Messieurs,

» J'ai soixante ans, j'habite la province où je suis né, et je n'aurais probablement jamais quitté la maison paternelle sans un motif légitime. Celui qui m'amène à Paris est de faire imprimer un poème épique en vingt chants, de deux mille vers chaque, et que je recommanderai à votre bienveillance lorsqu'il sera publié. Il est intitulé : *La Conquête de l'empire de la Chine par les Tatars Mant-*

chous. Je vous fais connaître ce titre, dès à présent, afin qu'à l'occasion vous ayez la complaisance de dire, comme cela s'est pratiqué pour tel poème que je pourrais citer : *il n'est bruit dans tous les salons que d'un magnifique poème destiné à venger la France du reproche de manquer d'épopée, c'est à* | *qui recevra* [37] *l'auteur pour lui entendre lire le 19e chant de son superbe poème*. Vous pourriez même ajouter : *l'ambassadeur de S. M. l'empereur de la Chine en ayant entendu la lecture, et après avoir pris les ordres de sa cour, a fait remettre à l'auteur une tabatière en or enrichie de brillants et ornée du portrait de S. M. chinoise*. Ces petits mensonges ne font de mal à personne, et font le plus grand bien à un pauvre auteur. Vous me feriez plaisir d'annoncer ensuite que je n'attends plus que des souscripteurs pour mettre au jour cet important ouvrage, et qu'on souscrit chez moi pour les deux volumes qui paraîtront au 1er janvier 1821. Le prix est de 15 francs payés d'avance.

« Je suis, etc.

« LELONG,

« *Poète épique*,

« Rue du Grand-Hurleur, n° 110. »

*** M. Delavigne, auteur des *Vêpres Siciliennes*, vient de recevoir de la munificence royale une pension de 1.200 francs. On dit qu'une pareille somme sera partagée entre MM. Ancelot et D... d'Agen, auteurs des deux tragédies de Saint Louis.

*** Les cours du Collège de France vont bientôt recommencer pour la jeunesse studieuse. Un des

rédacteurs de la *Minerve,* que l'on crut propre a enseigner la poésie latine, parce qu'il a fait de mauvais vers français, prépare déjà le discours qu'il doit improviser dans cette circonstance. Ce professeur faible en humanités, mais fort en libéralisme, ce qui vaut bien mieux pour expliquer l'*Enéide,* ne manquera | pas de parler de mission- [38] naires à propos de *pius Eneas.* Il ne laissera point passer la description de la tempête qu'essuie le fils d'Anchise, sans faire une touchante allusion au vaisseau de l'état battu par l'orage, car des vents ennemis soufflent sur la loi des élections.

⁂ A vendre. — *Fonds de littérature.*

Un homme de lettres, connu par de nombreuses productions, désire vendre son cabinet.

On y trouve une collection complète de documents sur toutes les parties des connaissances humaines, extraits des meilleurs auteurs, et copiés sur de petits carrés de papier qui sont enfilés par ordre de matières dans de petites broches de fer. Le détail de quelques-unes de ces broches fera connaître cette précieuse collection.

Broche des oiseaux.
Id. des poissons, le grand serpent de mer compris.
Id. des roses.
Id. des coutumes anglaises.
Id. des Flibustiers.
Id. des chiens célèbres, Munito et le chien de Terre-Neuve y viennent d'être ajoutés.
Id. de la vertu conjugale depuis Lucrèce.

Broche du désintéressement; broche peu garnie.
85 Id. de la bravoure. (Cet article, comprenant les campagnes de toutes les armées françaises, occupe plusieurs broches.)
Id. de la cuisine des anciens, etc., etc.

L'homme le moins intelligent peut, à l'aide d'un
90 répertoire, et sans peine, confectionner de suite tous les ou|vrages d'éducation et autres qui lui se- [39]
raient commandés. Il suffit de copier textuellement à la suite les uns des autres les documents conservés sur ces petites broches à l'article demandé.
95 L'homme de lettres qui désire vendre ce fonds de littérature n'a pas employé d'autre moyen pour la confection des nombreux ouvrages qui lui ont été commandés et dont aucun n'est resté invendu.

On pourra traiter avec lui de divers ouvrages
100 qu'il a à fournir, et dont il désirerait sous-affermer la fourniture.

S'adresser à M. Ches Boneau, rue des Mauvaises-Paroles, n° 1.

CAUSE CÉLÈBRE

Un Mercure, né le 17 juillet 1819, a hérité comme on sait d'un Mercure mort le 31 janvier 1818; il se préparait à hériter encore de la vieille Minerve, que lui et tout le public croyaient morte depuis
5 quelque temps, lorsqu'un acte vigoureux est venu lui révéler à ses dépens l'existence de la terrible

déesse ; celle-ci, furieuse de voir s'enfuir les abonnés, et ne sachant ce qui les effrayait, puisqu'elle a eu soin de cacher les serpents de sa Gorgone sous le
10 bonnet de police de M. E. et le bonnet de liberté de M. T.[1], s'est imaginé qu'ils étaient attirés ailleurs, et que le Mercure ressuscité voyait revenir à lui les fidèles. Le fait paraissait assez plausible, car on sait que Mercure s'amuse à voler aux dieux leurs
15 bestiaux. Là-dessus, dame Minerve a tenu conseil ; d'abord elle a agi envers l'Hermès de nouvelle fa|brique, comme Ninon envers le fils de Gourville [40]
(dans le *Dépositaire*) ; elle a voulu lui apprendre à vivre. Hermès a répondu, comme Zamore à Gusman,
20 en lui offrant de lui apprendre à mourir. Dame Minerve n'ayant pas besoin de leçon en cette matière, après avoir chanté tant d'exploits, s'est vue contrainte d'en rédiger un, comme dit M. E. ; en conséquence, un huissier est allé, de la part de
25 dame Minerve, annoncer au pseudo Mercure, qu'il était accusé d'avoir frauduleusement soustrait à la dite dame la succession du défunt Mercure, se composant de souscripteurs, lecteurs, etc., dont la plaignante était seule et légitime héritière. A ces
30 causes, etc.

L'inculpé soutient qu'il est innocent, et que le jour n'est pas plus pur que ses registres d'abonnement ; au reste, il prouvera qu'il n'a recueilli d'autre succession du trépassé, que les trois mots de
35 l'énigme, charade et logogriphe insérés dans le numéro du 31 janvier 1818.

Un magistrat, professeur célèbre, et juge ignoré,

---

1. Etienne et Tissot.

qui est remonté après avoir *descendu*, décidera dans cette affaire de légitimité.

40 Dame Minerve, demanderesse, allègue qu'elle n'est autre chose que le Mercure sans culotte.

Sire Mercure, défendeur, prétend que, loin de descendre du Mercure, dame Minerve est sortie tout armée, non du cerveau, mais des antichambres

45 de Jupiter-Scapin.

Non nostrum...

DEUXIÈME LIVRAISON

(Décembre 1819.)

POÉSIE

LES VIERGES DE VERDUN[1]

ODE

Couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux-Floraux.

Et les vierges de la vallée d'Oahram vinrent
à moi, et elles me dirent : Chante-nous,
parce que nous étions innocentes et fidèles.
(GUD-ELI, poète persan.)

Pourquoi m'apportez-vous ma lyre,
Spectres légers, que voulez-vous ?
Fantastiques beautés, ce lugubre sourire
M'annonce-t-il votre courroux ?

a 1. Henriette, Hélène et Agathe Watrin, filles d'un officier supérieur; Barbe Henri, Sophie Tabouillot, et plusieurs autres jeunes filles de Verdun furent traduites devant le Tribu-

---

Publ. dans le Recueil des Jeux Floraux de 1819 (Texte identique), et, avec quelques variantes dans les *Odes* de 1822 (Ode III). L'édition définitive de 1829 reproduit à peu près le texte de 1822, avec cette épigraphe nouvelle :

Le prêtre portera l'étole blanche et noire
Lorsque les saints flambeaux pour vous s'allumeront;
Et de leurs longs cheveux voilant leur front d'ivoire
Les jeunes filles pleureront. (A. GUIRAUD.)

Une lettre de Victor Hugo à Pinaud (*Correspondance*, p. 356) donne quelques variantes intéressantes. De même l'édition de l'Imprimerie nationale publiée par M. Gustave Simon (d'après une version manuscrite). — Je cite ces leçons diverses : édition originale de 1822 (*A*), édition définitive de 1829 (*D*), leçons manuscrites (*M*), jeux floraux (*JF*)

5 Sur vos écharpes éclatantes
Pourquoi flotte à longs plis ce crêpe menaçant?
Pourquoi ces verts festons sur ces chaînes pesantes,
Et ces roses teintes de sang?

Retirez-vous : rentrez dans les sombres abîmes... [42]
10 Ah, que me montrez-vous?... quels sont ces trois tombeaux?
Quel est ce char affreux surchargé de victimes?
Quels sont ces meurtriers tout couverts de lambeaux?
J'entends des chants de mort; j'entends des cris de fête.
Cachez-moi le char qui s'arrête!...
15 Un fer lentement tombe à mes regards troublés;
J'ai vu couler du sang... Est-il bien vrai, parlez!
Qu'il ait rejailli sur ma tête?

nal révolutionnaire, comme coupables d'avoir présenté des
e fleurs aux Prussiens, lors de leur entrée en cette ville. Les trois premières, qui seules font le sujet de cette Ode, étaient accusées, en outre, d'avoir distribué de l'argent et des secours aux émigrés. Une loi de sang punissait de mort ce singulier genre de délit. Fouquier-Tainville, charmé de la beauté
j des trois vierges, leur fit insinuer qu'il tairait cette dernière partie de l'accusation, si elles écoutaient des propositions injurieuses à leur honneur. Elles refusèrent, furent condamnées et traînées à la mort avec vingt-neuf habitants de Verdun. La plus âgée de ces trois sœurs avait dix-sept ans.
o Barbe Henri, Sophie Tabouillot, et leurs compagnes, parmi lesquelles se trouvaient des enfants de treize à quatorze ans, furent condamnées au carcan, et à vingt ans de détention à
r la Salpêtrière. Le Directoire leur rendit la liberté. (C. L.)

---

7 *A* Pourquoi sur ces festons ces chaînes insultantes; *D* Pourquoi sur des festons — 12 *A*, *D* meurtriers couverts d'impurs lambeaux

j D des trois jeunes filles — *r Dans le recueil des Jeux Floraux, la note est ainsi complètée :* Voyez les mémoires de Bert, de Mollaville, l'histoire de la Révolution par Lacretelle, les archives du Tribunal révolutionnaire, etc., etc.

Venez-vous dans mon âme éveiller le remord?
Ce sang... je n'en suis point coupable!
Fuyez, vierges; fuyez, famille déplorable :
Lorsque vous n'étiez plus, je n'étais pas encor.
Qu'exigez-vous de moi? J'ai pleuré vos misères.
Dois-je expier les crimes de mes pères?
Pourquoi troublez-vous mon repos?
Pourquoi m'apportez-vous ma lyre frémissante?
Demandez-vous des chants à ma voix innocente,
Et des remords à vos bourreaux?

Vous serez satisfaits, manes chers à l'histoire :
Je veux consacrer vos regrets :
Heureux si ce trépas qui vous comble de gloire
N'était la honte des Français!
Mais non : quand ma patrie en a paru complice,
Elle a désavoué le jour de leur supplice
Par de longs jours d'épouvante et de deuil.
Déchire-toi, voile des âges!
France, avec moi reviens à ce siècle d'orages,
Gémir encor sur leur cercueil.

Sous ces murs entourés de gardes menaçantes
Siège le sombre tribunal.
L'accusateur se lève, et ses lèvres tremblantes
S'agitent d'un rire infernal.
C'est Tainville : on le voit, au nom de la patrie, [43
Convier aux forfaits cette horde flétrie
D'assassins, juges à leur tour :
Le besoin du sang le tourmente;

---

23 *A*, *D* Dois-je donc expier — 28 *En A un trait marque une seconde partie. En D le chiffre* II — 28-37 *Strophe supprimée en A et D* — 38 *J. F* entouré; *D* Sousdes murs; *A*, *D* entourés de cohortes sanglantes

Et sa voix homicide à la hache fumante
Désigne les têtes du jour[1].

Il parle : ses licteurs vers l'enceinte fatale
Traînent les malheureux que sa bouche signale;
50 Les portes devant eux s'ouvrent avec fracas;
Et trois vierges, de grâce et de pudeur parées,
De leurs compagnes entourées,
Paraissent parmi les soldats.
Le peuple, qui se tait, frémit de son silence :
55 Il plaint son esclavage en plaignant leurs malheurs,
Et repose sur l'innocence
Ses regards las du crime et troublés par ses pleurs.

Eh quoi! quand ces beautés lâchement accusées
Vers ces juges de mort s'avançaient dans les fers,
60 Ces murs n'ont pas, croulant sous leurs voûtes brisées,
Rendu les monstres aux enfers!
Que faisaient nos guerriers?... Leur vaillance trompée
Prêtait au vil couteau l'appui de leur épée;
Ils sauvaient ces bourreaux qui souillaient leurs combats.
65 Hélas! un même jour, jour d'opprobre et de gloire,
Voyait Moreau monter au char de la victoire,
Et son père au char du trépas[2].

a 1. Fouquier-Tainville, accusateur public, réunissait à cette horrible fonction celle non moins horrible de marquer les soixante ou quatre-vingts têtes qui devaient tomber chaque jour. (C. L.)

e 2. Moreau enlevait à des ennemis supérieurs en nombre l'île de Cazand et le fort de l'Écluse le jour où son vieux père marchait à l'échafaud. (C. L.)

---

49 *A*, *D* que sa fureur signale — 63 *A*, *D* le secours de l'épée

b D fonction le privilège non moins — *d D* chaque jour à Paris — *f D* l'île Cazan

Quand nos chefs entourés des armes étrangères,
Couvrant nos cyprès de lauriers,
70 Vers Paris lentement reportaient leurs bannières,
Frédéric sur Verdun dirigeait ses guerriers.
Verdun, seul boulevard de la France opprimée, [44]
D'un roi libérateur crut saluer l'armée.
En vain tonnaient d'horribles lois :
75 Verdun se revêtit de sa robe de fête,
Et, libre de ses fers, vint offrir sa conquête
Au monarque vengeur des rois[1].

Alors, vierges, vos mains (ce fut là votre crime)
Des festons de la joie ornèrent les vainqueurs.
80 Ah! pareilles à la victime,
La hache à vos regards se cachait sous des fleurs.

a 1. Verdun brûlait d'ouvrir ses portes au roi de Prusse. L'intrépide commandant résista durant trois jours aux instances des habitants et aux menaces de Frédéric-Guillaume.
d Forcé enfin de capituler, il se brûla la cervelle. (C. L.)

68-70 *M* :

Quand nos phalanges égarées
Jusque dans leur erreur moissonnant des lauriers
Reculaient vers Paris d'ennemis entourées

Ces 3 vers constituent la leçon primitive. Les Jeux Floraux ou M. Pinaud n'en étant pas satisfaits, V. Hugo leur proposa le choix entre deux autres textes (Corr., p. 356) : l'un de ceux-ci est le texte définitivement adopté; voici l'autre :

Quand nos phalanges mutilées
Jetant sur nos cyprès l'ombre de leurs lauriers
Reculaient vers Paris par le nombre accablées

72 *A*, *D* Verdun premier rempart de

d D ajoute à la note cette phrase : Ce brave se nommait Beaurepaire. L'honneur français ne s'est jamais démenti dans les camps.

Ce n'est pas tout : quand, pour sauver la France,
Nos bannis, affrontant la mort et l'indigence,
Combattaient nos tyrans encor mal affermis,
85 Vous avez plaint de si nobles misères;
Votre or a secouru ceux qui furent nos frères,
Et n'étaient pas nos ennemis.

Quoi! ce trait glorieux, qui trahit leur belle âme,
Sera donc l'arrêt de leur mort!
90 Mais non, l'accusateur, que leur aspect enflamme,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice;
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus.
95 Du mépris qui le couvre acceptez le partage;
Souillez-vous d'un forfait, l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus.

---

82 *A*, *D* Ce n'est pas tout : hélas! sans chercher la vengeance — 83 *A*, *D* Quand nos bannis, bravant la mort — 85 *A*, *D* Vos nobles cœurs ont plaint de si nobles — 88-97 *Dans la Correspondance, p. 365, deux versions de cette strophe proposées par Hugo à M. Pinaud pour remplacer un texte primitif que nous ne connaissons pas. La première nous donne trois vers nouveaux, les autres étant conformes au texte définitif :*

Ce dernier trait suffit : leur bonté les condamne.
Mais non! L'arbitre de leur sort
Tainville, à leur aspect brûlant d'un feu profane
Tressaille...

La seconde est tout entière conforme au texte adopté, sauf pour les vers 95 et 96 :

De vos jours Tainville est l'arbitre.
Souillez-vous d'un forfait : le monstre à ce seul titre
Vous absoudra...

Pour ces deux vers, 95 et 96, une troisième version dans les notes de l'édition Simon (M) :

Rendez-vous dignes de Tainville.
Souillez-vous d'un forfait, le monstre alors tranquille
Vous absoudra...

Répondez-moi, vierges timides,
Qui, d'un si noble orgueil arma ces yeux si doux?
100 Qui fit rouler dans vos regards humides
Les pleurs généreux du courroux?
Je le vois à votre courage : [45]
Quand le lâche oppresseur dont la voix vous outrage
N'eût pas offert la honte en offrant son bienfait,
105 Coupables de pitié pour des Français fidèles,
Vous n'auriez pas voulu, bravant des lois cruelles,
Nier un si noble forfait.

C'en est donc fait, sous la lugubre enceinte
A retenti l'arrêt dicté par la fureur.
110 Dans un muet murmure, étouffé par la crainte,
Le peuple, qui l'écoute, exhale son horreur.
Regagnez des cachots les sinistres demeures,
O vierges! encor quelques heures...
Ah! priez sans effroi, votre âme est sans remord.
115 Coupez ces longues chevelures,
Où la main d'une mère enlaçait des fleurs pures
Sans voir qu'elle y mêlait les pavots de la mort.

Bientôt ces fleurs encor pareront votre tête :
Les anges vous rendront ces symboles touchants;
120 Votre hymne de trépas sera l'hymne de fête
Que les vierges du ciel rediront dans leurs chants.
Vous verrez près de vous, dans ces chœurs d'innocence,
Charlotte au cœur d'airain, qui vous vengea d'avance[1];

a 1. L'année précédente Charlotte Corday avait tué Marat,
l'un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à faire
c adopter la loi contre ceux qui secouraient des émigrés. (C. L.)

---

100 *A*, *D* Dites, qui fit rouler — 103 *A*, *D* Quand l'oppresseur qui vous outrage — 106 *A*, *D* devant des lois cruelles — 108 *A*, *D* fait : déjà sous la lugubre — 123 *D* Charlotte, autre Judith, qui

b *A*, *D* l'un des représentants qui — *c* *D* les émigrés

Élisabeth, cet ange de nos bords;
125 Et Sombreuil, qui trahit par ses pâleurs soudaines
Le sang glacé des morts circulant dans ses veines;
Et Cazotte enviant le prix de ses efforts[1].

Ici, par de nouveaux prodiges,
Les spectres effrayaient mes yeux épouvantés :
130 Ils balançaient sur moi, parmi d'affreux prestiges, [46]
De longs linceuls ensanglantés.
Les trois tombeaux, le char, les échafauds funèbres
M'apparurent dans les ténèbres;
Tout rentra dans la nuit des siècles révolus :
135 Les vierges avaient fui vers la naissante aurore;
Je me retrouvai seul, et je pleurais encore
Quand ma lyre ne chantait plus.

V.-M. Hugo.

a 1. Mlle Cazotte ne put parvenir à sauver son père, bonheur qu'acheta Mlle de Sombreuil, en buvant un verre de sang. Longtemps après encore on l'a vue pâlir et tressaillir au seul souvenir de cet horrible et héroïque effort, qui détruisit sa
e santé, et la laissa pour sa vie sujette à de douloureuses convulsions. (C. L.)

---

124 *A*, *D* Cazotte, Élisabeth si malheureuse en vain — 127 *A*, *D* Martyres dont l'encens plaît au martyr divin — 128 *En A un trait; en D*, III. — 128 *A*, *D* Ici devant mes yeux erraient des lueurs sombres — 129 *A*, *D* Des visions troublaient mes sens épouvantés — 130 *A*, *D* Les spectres sur mon front balançaient dans les ombres — *D donne la date :* Octobre 1818.

a-b A Mlle de Sombreuil acheta le bonheur de sauver son père en buvant — *d D* horrible et sublime effort

L'AVARICE ET L'ENVIE

CONTE

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou,
Chez vous ou chez quelqu'autre, ou chez moi-même...
Elles allaient je ne sais où, [En somme
Comme le héron du bonhomme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler, ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffre hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute.
L'Envie aussi l'examinait sans doute.
Comptant tous les écus dans son coffre entassés,
Chemin faisant, dame Avarice,
Se répétait, pour son supplice,
« Je n'en ai point encore assez. »
De son côté l'Envie au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait, en se tordant la bouche :
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »

Reproduit dans *Victor Hugo raconté* (*R*) — Quelques variantes d'après le manuscrit dans l'édition Simon (*M*)

1-6 *M* Un jour l'avarice et l'envie
Couple aux humains toujours fatal,
Couple dont la fureur n'est jamais assouvie
L'une de bien, l'autre de mal,
Sortaient, je crois, de chez un défunt cardinal,
Pour aller d'un vieux prêtre empoisonner la vie.

12 *R* Pour qui toujours

Chacune à sa façon méditait sur ce coffre :
Désir soudain à leurs yeux s'offre,
Désir, ce dieu puissant, qui seul peut exaucer [47]
25 Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
» Je suis galant, vous êtes femmes,
» Choisissez donc tout ce qu'il vous plaira,
» Trésors, honneurs, et cœtera;
30 » Surtout expliquons-nous sans trouble;
» La première qui parlera
» Aura tout ce qu'elle voudra :
» La seconde en aura le double. »
Vous jugez dans quel embarras
35 Ce discours mit nos deux luronnes;
Avares, envieux, que faire en un tel cas?
Chacune des deux sœurs en murmurait tout bas :
« Que me font, ô Désir, tes trésors, tes couronnes?
» Que m'importe ces biens que m'accorde ta loi?
40 » Un autre en aura plus que moi. »
Et chacune, à ce mot funeste,
D'hésiter, sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,
45 Et s'indigne de rester coi.
L'Envie enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis tout à coup se décidant :
« Que l'on m'arrache un œil, dit-elle. »

V. D'AUVERNEY. [Victor Hugo.]

---

24 *R* ce dieu galant — 37 *R* en murmura — *M donne la date :* 1er novembre 1817.

LITTÉRATURE ANGLAISE

WALTER SCOTT

L'OFFICIER DE FORTUNE
LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR

[Leuwenhoëck, ce savant qui parvint à découvrir que les yeux de certains insectes avaient dix-sept mille facettes, | aimait beaucoup la littérature, même [48] celle que tant de nos fiers esprits, qui n'ont rien découvert, nomment frivole. Il lisait des vers, des romans et des traités de morale. Le bon Hollandais ne s'amusait pas à fixer ses sensations, pour motiver ses jugements. Quand il avait parcouru un mauvais livre (il s'en imprimait dans son temps presqu'autant que dans le nôtre), il éprouvait un malaise dont il ne se rendait compte qu'en disant : *C'est comme si le premier venu voulait me prouver que le contour polyédrique de l'œil d'un papillon n'a que dix faces.*

Bien des gens ne verront dans ce mot que la boutade d'un savant et d'un Hollandais; il nous semble qu'on peut y voir quelque chose de plus.

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, quatre fragments de cet article ont été conservés isolément. T. I, p. 152, 163, 168, 169. — Entre crochets les passages qui ont été sacrifiés.

Ce malaise de Leuwenhoëck, nous l'éprouvons tous à la lecture d'un mauvais ouvrage. Et, en effet, l'ouvrage n'est mauvais que parce que les peintures sont des lieux-communs qui ne nous rappellent point ce que nous avons vu, et les personnages, d'autres lieux-communs, qui ne nous rappellent en rien ce que nous sommes. La médiocrité se croit trop grande pour imiter; elle invente sans avoir observé. Le mot du Hollandais est tout entier là-dedans. Un bon peintre ne travaillera jamais sans modèle; un mauvais peintre n'y regarde pas de si près. De tous nos écrivains, le plus imitateur, et peut-être aussi le plus original, c'est La Fontaine. Nous vivons pourtant dans un temps où l'ineptie présomptueuse prend l'ignorance et l'étourderie pour de l'originalité; avec cette candeur, on fait gémir les presses, spéculer les libraires, et parler le monde. La foule admire, l'homme de goût s'étonne en secret de l'énorme bêtise du siècle, et l'ineptie se croit du talent. Au fait, en est-elle bien loin? — L'ineptie est aveugle : le talent observe; et, en vérité, voilà toute la différence.

Charron disait : *Faites plus de notes et moins de livres.* [49]

Courage donc : oui, il suffit d'observer. Joignez à cela le génie, qui crée; l'imagination, qui sait peindre; vous serez un grand écrivain, vous pourrez faire les *Martyrs.* — Courage.]

Combien de malheureux, qui auraient pu mieux

47-59 *Littérature et Philosophie mêlées;* fragment sans titre, I, p. 168.

faire, se sont mis en tête d'écrire, parce qu'en fermant un beau livre, ils s'étaient dit : *J'en pourrais faire autant!* Et cette réflexion-là ne prouvait rien, sinon que l'ouvrage était inimitable. En littérature, comme en morale, plus une chose est belle, plus elle semble facile : [les monstruosités seules (et la médiocrité littéraire en est une des plus communes) nous répugnent.] Il y a quelque chose dans le cœur de l'homme qui lui fait prendre quelquefois le désir pour le pouvoir : c'est ainsi qu'il croit aisé de mourir comme d'Assas ou d'écrire comme Voltaire.

[Sans nous en apercevoir, nous venons de faire un magnifique éloge des écrits de sir Walter Scott.

Celui-là a observé avant de peindre; celui-là fait dire à tous ceux qui l'ont lu : J'en ferais autant!

Ce dernier éloge, qui paraît peu de chose dans notre bouche, est beaucoup dans un siècle où l'on a, en général, si bonne opinion de soi.

Sir Walter Scott n'était connu en France, il y a quelques années, que d'un petit nombre de gens instruits : il n'avait fait que des poèmes.

Sir Walter Scott partage aujourd'hui, dans un *certain monde*, la célébrité des Paccard et des Ducray-Duminil : il a fait des romans.

Nous nous hâtons d'ajouter, pour réparer le tort que pourraient lui faire de pareils admirateurs et de pareils | collègues, que ses romans n'ont fait [50] qu'accroître, parmi les gens de goût, sa réputation, qui est aujourd'hui de la gloire. Et, en effet, les dix plus médiocres pages du moins bon d'entre eux, valent mieux que bien de longs poëmes publiés depuis trois ans.]

Si un sot parvient à la célébrité, il ne lâche plus deux pages de son écriture sans les protéger de son nom, espérant que sa réputation fera celle de son livre, tandis que souvent celle de son livre défait la sienne. L'homme de mérite, dès qu'il est arrivé à la gloire, évite de décorer de son nom les nouveaux écrits qu'il livre au public. Il a assez d'orgueil pour savoir que son nom influerait sur l'opinion, et assez de modestie pour ne le pas vouloir. Il aime à redevenir ignoré, pour se ménager, en quelque sorte, une nouvelle gloire. Nous voyons des fanfarons, dans ces guerriers d'Homère, qui préludaient au combat en déclinant leurs noms et leurs généalogies; nous trouvons des héros dans ces chevaliers français qui combattaient la visière baissée, et ne découvraient le visage qu'après que le bras avait été reconnu.

[C'est ainsi que W. Scott est entré dans la lice. L'auteur de *la Dame des Lacs* n'est point venu recommander à ses lecteurs *les Puritains d'Écosse*. Il a caché son nom célèbre sous le nom obscur de Jedediah Cleishbotham, maître d'école et sacristain de la paroisse de Gandercleugh. L'ouvrage a fait du bruit : les éditions et les traductions se sont succédées. Jedediah ne s'en est point tenu à ce premier succès. *Guy-Mannering*, *l'Antiquaire*, *Wawerley* ont mérité à W. Scott un beau triomphe :

81-97 *Littérat. et philos. mêlées*, I, p. 163. *Précédé de cette phrase :* Walter Scott cache son nom sous le nom de Jedediah Cleishbotham. Je ne vois pas pourquoi on l'en blâme.

86 évite quelquefois de décorer — 91-92 Il y a quelque chose de fanfaron dans ces

94-95 ce sont des héros plus vrais, ces chevaliers

il a été deviné. Cependant, il a continué de s'envelopper obstinément du voile que la curiosité publique avait soulevé. *Rob-roy* et *la Prison d'Edimbourg*, qui parurent il y a quelques mois, *l'Officier* [51] *de fortune* et *la Fiancée de Lammermoor*, que nous annonçons aujourd'hui, portent tous le nom et les titres du Sacristain de Gandercleugh.

Voltaire, interrogé par une marquise célèbre, ne put analyser le plan d'Alzire. Nous nous garderons donc d'analyser aucun des ouvrages dont nous venons de parler : cette entreprise serait au-dessus de nos forces. D'ailleurs, nous ennuierions ceux qui les ont lus, et nous pourrions dégoûter les autres.

Walter Scott, doué d'une imagination vive, a beaucoup appris et beaucoup observé. Ses fictions sont toutes fondées sur des réalités. Il connaît les lieux qu'il décrit et les événements qui s'y sont passés. Dans ses romans, tout ce qui n'est pas vrai est vraisemblable, et quand ce n'est plus l'histoire des hommes que vous lisez, c'est toujours celle du cœur humain. Ses caractères sont bien tracés et bien soutenus; et si quelques-uns de ses personnages sont pris dans une nature un peu bizarre, ils n'en sont pas moins dans la nature. La Bohémienne Merrillies et le *Bedesman du roi*[1], Edie Ochiltree la Vieille Elspeth et l'*Enfant de la Nuit*, Ranald, offrent des exemples frappants de ce que nous avançons. Chacun d'eux a de l'homme tout ce que ses mœurs lui permettent d'en avoir; et c'est la

1. Sorte de mendiants privilégiés, reconnaissables à leur robe bleue. (C. L.)

peinture vivante de ces mœurs qui répand sur les romans de sir W. Scott une singulière teinte
140 d'originalité.

Nous avons adopté l'usage de beaucoup citer quand nous rendons compte d'un ouvrage; par là l'auteur se fait connaître, le critique justifie ce qu'il avance, et le lecteur juge. | Ce principe, vrai [52]
145 en général, souffre une exception à l'égard de W. Scott. W. Scott est destiné d'ailleurs, comme tous les hommes peu ordinaires, à faire exception à bien des règles. Ce n'est pas sans de mûres réflexions que nous nous sommes décidés à ne rien
150 citer de cet auteur, et nous espérons que ceux qui l'ont lu partageront là-dessus notre opinion.] Quand un écrivain a pour qualité principale l'originalité, il perd toujours à être cité. Ses peintures et ses réflexions, dictées par un esprit organisé
155 d'une façon particulière, veulent être vues à la place où l'auteur les a disposées, précédées de ce qui les amène, suivies de ce qu'elles entraînent. Liées à l'ouvrage, la couleur uniforme des parties concourt à l'harmonie de l'ensemble ; détachées du
160 tout, cette même couleur devient disparate et forme une dissonance avec tout ce dont on l'entoure. Le style du critique, qui doit être simple et coulant, présente un contraste avec le style hardi et souvent brusque de l'auteur original. C'est un

---

152-166 *Littérat. et Philos. mêlées*, I, p. 152.

153 il perd souvent quelque chose à — 158 la couleur bien appareillée des parties.

162-166 et coulant, et qui est maintefois plat et commun, présente un contraste choquant avec le style large, hardi et souvent brusque de l'auteur original. Une citation de tel

165 diable de Michel-Ange dans un intérieur de Drolling.

[Nous nous bornerons à recommander au petit nombre de personnes qui n'ont pas lu Walter Scott, et à rappeler aux autres la peinture de 170 l'orage dans *l'Antiquaire,* et la description de la bataille du pont de Bothwell dans *les Puritains.* Nous ne connaissons pas de scène plus terrible que l'interrogatoire que Claverhouse fait subir à Morton, en présence d'Édith (*Puritains*), et de 175 pantomime plus plaisante que celle du palefrenier de l'aubergiste Binkerton reconnaissant la *passe* de Daddy-Rat, ce fameux *surveillant des routes* (*Prison d'Édimbourg*). W. Scott a un grand art; il excite le rire, il émeut la pitié presqu'en même temps, et la 180 transition paraît si naturelle, que le contraste est insensible. Son pinceau, sûr et exercé, saisit toutes les nuances distinctives des objets | semblables ou [53] qui semblent tels à des yeux vulgaires. Le contrebandier Hasteraick (*Guy-Mannering*) ne ressemble 185 en rien au contrebandier Mucklebacket (*l'Antiquaire*); la Bohémienne de *l'Astrologue* est en tout différente de la sorcière de *Lammermoor*; et cette plume, qui avait retracé avec une hideuse énergie les sanguinaires discussions des chefs presbyté- 190 riens, vient de reproduire, avec la même impitoyable vérité, les honteux débats des Lords du Conseil privé d'Écosse.]

---

grand poète ou de tel grand écrivain encadrée dans la prose luisante, récurée et bourgeoise de tel critique, c'est un effet pareil à celui que ferait une figure de Michel-Ange au milieu des casseroles trompe-l'œil de M. Drolling.

Sir W. Scott est Écossais : ses romans suffiraient pour nous l'apprendre. Son amour exclusif pour
195 les sujets écossais prouve son amour pour l'Écosse; passionné pour les vieilles coutumes de sa patrie, il se dédommage, en les peignant fidèlement, de ne pouvoir plus les suivre avec exactitude; et son admiration religieuse pour le caractère national,
200 éclate jusque dans sa complaisance à en détailler les défauts. Une Irlandaise, lady Morgan, s'est offerte, pour ainsi dire, comme la rivale naturelle de Walter Scott, en s'obstinant, comme lui, à ne traiter que des sujets nationaux[1]; mais on a cru
205 remarquer dans ses écrits beaucoup plus d'amour pour la célébrité que d'attachement pour son pays, et beaucoup moins d'orgueil national que de vanité personnelle. Lady Morgan paraît peindre avec plaisir les Irlandais; mais il est une Irlandaise
210 qu'elle peint surtout et partout avec enthousiasme; et cette Irlandaise, c'est elle. Miss O'Hallogan dans *O'Donnell*, et lady Clancare dans *Florence Maccarthy*, ne sont autre chose que lady Morgan flattée par elle-même. [Si la noble modestie de sir Walter
215 Scott le rend bien supérieur, sous le rap|port mo- [54]
ral, à lady Morgan, la mâle vigueur de son talent ne lui assure pas moins d'avantages sur elle, sous

1. Il faut en excepter toutefois son roman sur *la France*. (C. L.)

193-241 *Littérature et Philosophie mêlées*, I, p. 169-171.
198 avec religion, et son admiration pieuse pour le caractère — 205 mais il y a dans ses écrits

le rapport littéraire.] Il faut le dire, auprès de ses tableaux pleins de vie et de chaleur, les croquis de lady Morgan ne sont que de pâles et froides esquisses. Les romans historiques de cette dame se laissent lire; les histoires romanesques de l'Écossais se font admirer. La raison en est simple : lady Morgan a assez de tact pour observer ce qu'elle voit, assez de mémoire pour retenir ce qu'elle observe, et assez de finesse pour rapporter à propos ce qu'elle a retenu : sa science ne va pas plus loin. Voilà pourquoi ses caractères, bien tracés quelquefois, ne sont jamais soutenus : à côté d'un trait dont la vérité vous frappe, parce qu'elle l'a copié sur la nature, vous en trouvez un autre choquant de fausseté, parce qu'elle l'invente. Walter Scott, au contraire, conçoit un caractère après n'en avoir souvent observé qu'un trait; il le voit dans un mot, et le peint de même. Son excellent jugement fait qu'il ne s'égare point, et ce qu'il crée est presque toujours aussi vrai que ce qu'il observe. Quand le talent est poussé à ce point, il est plus que du talent. Aussi, nous oserons réduire le parallèle en deux mots : Lady Morgan est une femme d'esprit; Sir W. Scott est un homme de génie. [Nous sommes persuadés que l'on dira un jour : *Sterne et W. Scott*, comme on dit déjà aujourd'hui : *Montesquieu et Chateaubriand.*

On nous reprochera peut-être d'avoir plutôt, dans cet article, cherché à donner une idée des ouvrages de Walter Scott, en général, que de ses deux der-

---

218-219 auprès des tableaux, pleins de vie et de chaleur, de Scott — 229 ne sont pas — 239 aussi peut-on réduire.

niers romans en particulier. Nous ne chercherons pas à éviter ce reproche, et nous avouerons que tel a été en effet notre but. Les deux romans de W. Scott, que nous annonçons, sont fort inférieurs à tout ce qu'il a publié jusqu'ici. Cet écrivain a dû | nécessairement épuiser le champ dont il ne [55] veut pas sortir. Il a peint le caractère écossais sous toutes ses faces; aussi va-t-il s'arrêter, dans l'impossibilité d'aller plus loin. Le défaut de *l'Officier de Fortune* est de ne point présenter de personnage principal : les figures sont toutes également bien dessinées; mais il n'en est aucune qui se détache assez des autres pour attacher les regards. Dugald-Dalgetty attire et trompe l'intérêt; Menteith l'éveille et ne le soutient pas; Allan Mac-Aulay ne séduit que l'imagination; Montrose ne plaît qu'à l'esprit. Dans *la Fiancée de Lammermoor* on trouve des détails charmants et des peintures admirables; mais Rawenswood est peut-être un peu trop fier, Lucie un peu trop douce, et Caleb un peu trop rigoureux dans son singulier point d'honneur. En somme, si Walter Scott a cessé d'être fécond, il n'a point cessé d'être original.]

M. [Victor Hugo]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Traduite en vers français, par M. BAOUR-LORMIAN.

Homère et Virgile ont agrandi de tout leur talent les divinités du paganisme; tous deux ils avaient choisi leur sujet dans ces temps héroïques où la force et la vertu étaient les seules qualités distinc-
5 tives des hommes. Le Tasse a consacré son génie à la louange du vrai Dieu; il a chanté des héros pris dans les temps chevaleresques (temps héroïques de l'époque moderne). La Muse de Sion s'éleva belle | et radieuse du sein de l'ignorance, [56]
10 et son premier essor atteignit presque à la hauteur du trône du vieil Homère; et comme le père de la poésie antique, l'Homère chrétien expia son brillant génie par une vie errante et misérable.

La France avait pendant quelque temps offert
15 un asile au chantre de Godefroy, et c'est en France, du vivant du Tasse, que parut la première traduction de la *Jérusalem.*

Depuis, tant en vers qu'en prose, d'autres se sont succédées en assez grand nombre, et cepen-
20 dant on en attend encore une en vers; celle en

prose de M. Lebrun (duc de Plaisance) ne laisse rien à désirer.

Michel Coras, Sablon, Watelet, Colardeau et La Harpe ont essayé de traduire le Tasse en vers. Les deux premiers sont oubliés; Watelet manquait de verve; Colardeau, plus poète, brûla son travail poussé jusqu'au septième chant; La Harpe est resté dans ses essais au-dessous de ce qu'on attendait de lui.

Enfin Clément a publié en seize chants une imitation des vingt chants de la *Jérusalem*, convaincu, dit-il, de l impossibilité d'une traduction littérale de ce beau poëme.

Vient ensuite M. Baour-Lormian, que cette impossibilité n'a heureusement point arrêté.

Déjà, il y a une vingtaine d'années, il fit imprimer une traduction complète de la *Jérusalem*, ainsi que le prouve cette épigramme, attribuée à Lebrun (Ecouchard).

> Ci-gît Baour-Lormian, le Tasse de Toulouse,
> Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze.

Il paraît même qu'il remourut encore in-8°; car nous en possédons une édition de ce format.

Cet essai d'un jeune homme ne fut pas jugé par tout le | monde aussi sévèrement que par Lebrun; [57]
M. Baour l'a retouché et l'offre aujourd'hui au public.

D'avance sa traduction a été prônée; d'avance, un monarque, ami des lettres, a comblé le poète de ses faveurs; d'avance enfin la vente de l'ouvrage a été assurée par une souscription promptement remplie : il ne s'agit plus que de juger.

M. Baour a profité habilement des travaux de ses devanciers : il a fait de nombreux emprunts à La Harpe et à Clément; aussi pourrait-on s'étonner que M. Baour qui, de son propre aveu, est le meilleur de nos poètes vivants, ne se soit pas senti enflammé de la généreuse envie de ne rien devoir qu'à lui seul. Cela nous fait concevoir une bonne idée de sa modestie, et si l'on eût avoué ces petits plagiats dans une des nombreuses notes dont M. Trognon a augmenté les trois volumes de la traduction, nous n'aurions aucun reproche à adresser à M. Baour. Mais s'il a voulu faire une traduction du Tasse avec celles des autres traducteurs, il pouvait s'épargner ce soin et en charger M. Aignan, qui a déjà si bien traduit Homère.

On trouve dans la *Jérusalem* française, avec les qualités de style qui ont fait une si juste réputation à M. Baour, ces mêmes défauts qui l'ont jusqu'à présent empêché de rien produire de véritablement beau. Une grande clarté, des coupes savantes, un usage bien entendu du mécanisme de la versification, toujours de l'harmonie et une élégance soutenue, voilà les belles parties de son talent. On lit ses vers avec plaisir, mais d'où vient qu'on ne les retient pas? Jamais une pensée neuve ne se trouve cachée sous ce ramage mélodieux, rarement un de ces vers frappés qui étonnent à la fois par leur justesse et par leur énergie; on rencontre dans ses ouvrages des phrases poétiques, du | nombre, des [58] tournures heureuses; mais on y chercherait vainement de ces expressions qui décèlent l'homme de génie, de ces expressions créées par le poète, et que ne fait pas le versificateur.

M. Baour a bien jugé son talent en le dirigeant vers une traduction : l'art de créer lui manque; mais il sait revêtir de brillantes couleurs les créations étrangères.

90 Malgré de nombreux défauts, sa traduction de la *Jérusalem* est celui de ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, et ce qu'elle a gagné à être retouchée fait espérer qu'elle gagnera encore beaucoup, s'il veut se décider à la revoir de nouveau
95 avec attention et sévérité.

Le Tasse se distingue surtout par un style concis et rempli d'idées; l'élégance que cherche si soigneusement M. Baour a dû lui faire rejeter cette concision qui fait le principal mérite du Tasse.
100 Aussi est-il rare qu'il ait traduit fidèlement son auteur. Il a plutôt imité; et, quoique dans son premier chant il n'ait employé que sept cent douze vers pour traduire les sept cent vingt de la *Jérusalem*, nous ne pouvons y voir qu'une paraphrase de
105 l'italien. Il a délayé plusieurs parties, abrégé plusieurs autres, et omis un grand nombre; on y trouve quelque chose de chaque octave, mais rarement une octave entière.

Des citations feront connaître la justesse de nos
110 observations.

On connaît la première strophe de la *Jérusalem :*

Canto l'armi pietose, e'l capitano, etc.

Cet exorde est un modèle; il renferme toutes les
115 beautés exigées : simplicité, concision, noblesse. Voici comment M. Baour a traduit :

Je chante les exploits de la pieuse armée, [59]
Et ce héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui, de l'antique foi rallumant le flambeau,
Du fils de l'Éternel délivra le tombeau.
Après de longs revers supportés avec gloire,
Son génie et son bras forcèrent la victoire.
En vain, pour s'opposer à ses vastes projets,
Et l'Asie et l'Afrique armèrent leurs sujets;
Tout le peuple infernal, échappé de l'abîme,
En vain lui disputa les remparts de Solime;
Favorisé du Ciel, au milieu de leurs rangs
Enfin il ramena ses compagnons errants.

Ces vers sont élégants et harmonieux; mais pourquoi en a-t-il fallu quatre à M. Baour pour traduire les deux premiers du Tasse? Pourquoi parler de

... Ce héros français, vainqueur dans l'Idumée,
Qui de l'antique foi rallumant le flambeau...

Il n'y en a pas un mot dans l'italien, et ces vers appartiennent en entier à M. Baour. Le Tasse a dit seulement : et le capitaine, *e'l capitano*.

Les deux suivants rendraient l'original, si, au lieu de : *revers supportés avec gloire*, il y avait : *supportés dans une glorieuse conquête*, ce qui est différent.

Encore quatre vers pour en traduire deux du Tasse :

E invan l'inferno a lui s'oppose, etc.

Les deux premiers sont bons, mais où le traducteur a-t-il vu dans ces mots si simples *En vain l'enfer s'arma contre lui* (nous nous servons de la traduction de M. Lebrun), ces vers ronflants :

Tout le peuple infernal, échappé de l'abîme,
En vain lui disputa les remparts de Solime.

150 Tout ce détail était inutile dans l'exorde. [60]

Favorisé du Ciel, au milieu de leurs rangs
Enfin il ramena ses compagnons errants

serait bien, si, au lieu de : *au milieu de leurs rangs*, hémistiche inintelligible, était remplacé [*sic*] par les
155 saints étendards, qui indiquent la cause du combat.

Cette citation sert à justifier notre critique; mais si M. Baour a trop délayé le Tasse dans cette première strophe, il s'en est montré le digne rival dans les seize vers suivants, qui traduisent les deuxième
160 et troisième strophes :

O toi, qui sur le mont illustré par la fable,
Ne te couronnes pas d'un laurier périssable,
Qui, mariant ta voix aux cantiques des cieux,
Ceins de l'or des soleils ton front religieux,
165 Muse, vierge divine, à toi je m'abandonne;
Viens, inspire mes chants, et toutefois pardonne
Si dans ces grands tableaux j'orne la vérité
D'une grâce étrangère à ta simple beauté.
Tu sais que, du Parnasse adoptant les mensonges,
170 Les vulgaires mortels se bercent de vains songes,
Et que, s'enveloppant de poétiques fleurs,
La vérité séduit et subjugue les cœurs.
Ainsi l'enfant repousse une boisson amère;
Mais de la coupe alors, par les soins d'une mère,
175 Si d'un miel savoureux le bord est humecté,
Heureusement déçu, l'enfant boit la santé.

M. Baour a rendu avec une précision bien difficile pour un poète français les détails techniques

de la marche de Godefroy. Aussi avons-nous été surpris de voir qu'il ait échoué dans le dénombrement des croisés, dénombrement fameux, dans lequel le Tasse s'est montré supérieur à Homère et à Virgile. M. Baour a même laissé échapper quelques fautes | de traduction qui pourraient donner à penser qu'il n'entend pas bien l'italien. Ici ce sont les *fantassins* de Toulouse qu'il transforme en *cavaliers*, et là des *cuirasses de fer poli* qu'il traduit par ce vers : [61]

Leur armure éblouit par sa magnificence.

M. Baour a négligé de traduire la quatre-vingt-deuxième octave du premier chant, à moins qu'il ne veuille en présenter comme traduction les deux vers suivants :

Ces bruits tumultueux, confusément semés,
Traversent et la ville et les champs arlarmés.

La description de Jérusalem est poétiquement tracée, et les moindres détails y sont rendus avec une élégance et une précision remarquables. Ce morceau, que nous regrettons de ne pouvoir citer à cause de son étendue, restera gravé dans la mémoire des amis de la belle poésie, comme l'admirable description qu'en a tracée M. de Chateaubriand.

Nous avons dit que les caractères du style de M. Baour n'étaient pas l'énergie et la concision; cependant c'est avec un vrai plaisir que nous citons les vers suivants, quoiqu'ils semblent nous démentir.

Les ambassadeurs du Soudan d'Égypte sont de-
210 vant Godefroy; il a répondu au discours d'Alète :

Il se tait à ces mots; mais ce noble langage
Allume au cœur d'Argant le dépit et la rage.
D'une sombre fureur ses lèvres ont frémi.
« Eh bien! puisqu'en ce jour, de toi-même ennemi,
215 » Tu refuses la paix que mon maître désire,
» A tes vœux imprudents c'est à nous de souscrire :
» Aux hasards des combats va donc, cours t'exposer,
» Et ne vois pas l'écueil où tu viens te briser. »
Alors il forme un pli dans sa robe flottante, [62]
220 L'offre à Bouillon, élève une voix insultante :
« Toi que les grands périls n'épouvantent jamais,
» Tiens, ici je t'apporte ou la guerre ou la paix;
» Choisis, mais à l'instant. » Ce discours, cette audace,
Indignent des héros peu faits à la menace.
225 Sans consulter le chef dont ils suivent les lois,
Un seul, un même cri part, s'échappe à la fois :
Guerre!... « Eh bien! vous l'aurez, leur répond l'infidèle,
» Et vous l'aurez sanglante, implacable, éternelle :
» Je la déclare à vous, à vos derniers neveux;
230 » Votre choix est le mien, et comble tous mes vœux. »
A ces mots, secouant sa robe qui s'étale,
Le pli s'ouvre, et du sein de la robe fatale
On dirait que la mort, la discorde en fureur,
Le carnage hideux, l'épouvante, l'horreur,
235 Et des pâles esprits toute la foule immonde,
S'élancent à la fois pour ravager le monde.
Comme aux antiques jours apparut ce mortel
Dont l'orgueil éleva les créneaux de Babel;
Tel, effrayant les yeux de son aspect horrible,
240 S'offrait le Sarrasin, debout, pâle et terrible.

Ces vers sont beaux, aussi beaux que ceux du Tasse; et quand nous les avons lus, nous avons été

réellement affligés de voir que M. Baour ait cru devoir recourir à La Harpe et à Clément pour
245 achever sa traduction : car, il faut l'avouer, ce serait un travail bien long que de noter tous les vers pillés que renferme le premier volume seulement. Tantôt c'est une période entière, tantôt deux ou trois vers; à chaque vers, presque, un hémistiche
250 d'emprunt, et quand on n'a pas osé s'emparer de l'hémistiche, on n'a pas dédaigné la rime. Nous lisons dans Clément :

DISCOURS D'ISMEN A ALADIN, page 372.

Tout ce qu'on peut attendre et d'un chef et d'un roi,
Tu l'as fait, et déjà tout est prévu par toi :
255 Que notre ardeur réponde à ta haute prudence; [63]
Et c'est vers son tombeau que l'ennemi s'avance.
Pour moi, qu'en tes remparts appelle ton danger,
Autant que je le puis, je veux le partager, etc.

M. Baour traduit :

260 Tout ce qu'on peut attendre et d'un chef et d'un roi,
Tu l'as fait, dans ces murs tout est prévu par toi;
Et, si chacun de nous seconde ta prudence,
Seigneur, vers son tombeau notre ennemi s'avance.
Pour moi, qu'à ses regards amène le danger,
265 Autant que je le puis, je veux te protéger, etc.

Et plus loin :

Tandis qu'elle excitait leurs transports belliqueux,
Passe un gros de Français, entraînant après eux
Des troupeaux enlevés dans la plaine infidèle :
270 Clorinde fond sur eux et voit fondre sur elle
Gardon, leur brave chef, mais trop faible rival
Pour balancer longtemps ce combat inégal, etc.

CLÉMENT.

M. Baour a corrigé ainsi :

275 Tandis qu'elle excitait ces élans belliqueux,
Passe un gros de Français entraînant après eux
Des troupeaux enlevés dans la plaine infidèle;
Clorinde les attaque, et voit fondre sur elle
Gardon, leur brave chef, mais trop faible rival
280 Pour balancer longtemps ce combat inégal, etc.

Nous ne faisons pas à M. Baour l'injure de croire qu'il ne pouvait traduire le Tasse en aussi bons vers que ceux de Clément, mais nous ignorons pourquoi il a emprunté ces vers et un grand
285 nombre d'autres qu'il est inutile de citer.

Nous achèverons, dans un second article, l'examen de cette traduction; en attendant, et pour n'avoir plus à en | parler, nous dirons que le poëme [64] est précédé d'une notice très longue sur le Tasse,
290 par M. Buchon, et que M. Trognon a fait suivre chaque chant de notes plus volumineuses que le texte.

Nous conseillons à M. Baour de supprimer, dans la 2e édition, qu'il ne tardera sans doute pas
295 à publier, la notice de M. Buchon, et de réduire au dixième les notes de M. Trognon. La traduction s'enrichira de tout ce qu'elle aura perdu.

A. [Abel Hugo]

LES VÊPRES SICILIENNES

Tragédie par M. C. DELAVIGNE.

LOUIS IX

Tragédie par M. ANCELOT.

(*Premier article.*)

C'est une chose étrange et digne de notre siècle vraiment unique, que de voir l'esprit de parti s'emparer des banquettes d'un théâtre, comme il assiège les tribunes des chambres. La scène littéraire a
5 acquis presqu'autant d'importance que la scène politique. Le public, aveugle ou malin, prête aux paroles des acteurs tout le poids qu'elles devraient avoir si elles sortaient de la bouche de ceux qu'ils représentent; il semble ne voir dans nos comé-
10 diens que de grands personnages, de même qu'il ne voit dans plusieurs de nos grands personnages que des comédiens. Le petit marchand électeur s'en va siffler *Louis IX,* non parce que Lafon manque de majesté ou la pièce de chaleur; mais son
15 *Constitutionnel* lui a révélé que Louis IX s'appelle *Saint-Louis,* et le marchand électeur est philosophe. Les gazettes libérales exaltent les *Vêpres Siciliennes*, non parce que cette tragédie renferme des beautés, mais en raison des|mouvements d'éloquence qu'elle [65]

Article reproduit dans *Victor Hugo raconté...* Quelques variantes.

20 peut leur fournir contre les fanatiques, les prêtres et les massacres au son des cloches : les siècles féodaux offrent seuls de pareilles horreurs; car on sait que, durant les beaux jours de 93, toutes les cloches étaient changées en gros sous. Quoi qu'il 25 en soit, c'est à cette déplorable manie de tout soumettre au niveau des *niveleurs*, qu'est due la décadence des lettres; on ne s'informe plus aujourd'hui si un poète est de la bonne école, mais s'il est du bon parti; et les plébéiens de la moderne Athènes 30 sont encore tous prêts à bannir Aristide, parce qu'il s'appelle *le Juste*.

Le déchaînement des indépendants contre M. Ancelot et pour M. C. Delavigne, a dû naturellement influer en sens contraire sur l'opinion des royalistes 35 à l'égard de ces deux auteurs. Cependant, nous conviendrons que, cette fois, leur esprit de parti a mieux servi les libéraux que ne l'auraient peut-être fait leurs lumières. A l'exagération près, leur jugement qui place *Louis IX* au-dessous des *Vêpres* 40 *Siciliennes*, nous semble juste. Ceux des journaux royalistes qui ont manifesté l'opinion contraire, reviendront sans doute sur leur décision, après avoir lu les deux tragédies : dans cette affaire, les indépendants ont mieux vu qu'eux; ce qui rappelle 45 cet âne de l'Écriture qui eut une fois la vue plus prompte et plus perçante que son maître.

S'il y a quelque courage à casser les arrêts de la faction, il y en a peut-être plus encore à les défendre, quand le hasard les fait justes. Dans le

---

29 de la nouvelle — 30 tout prêts — 46 que celle de son maître

50 premier cas, on ne s'expose qu'aux injures de quelques sophistes, et aux menaces de quelques furieux; dans le second, on provoque la défiance des honnêtes gens : pour dissiper une telle impression, nous ferons tous nos efforts; car nous sentons que,
55 plai | dant momentanément la même cause que le [66]
parti menteur par excellence, nous avons besoin de preuves *magnifiques, et plus claires que le soleil*[1].

Nous épargnerons au lecteur une nouvelle analyse des deux tragédies que nous allons comparer;
60 elles ont été assez disséquées par les journaux quotidiens [et périodiques] pour que la contexture en soit connue de tout le monde. Nous saisirons seulement les points de rapprochements qui nous serviront à établir notre parallèle. Les deux actions se
65 passent à des époques à peu près pareilles : une conspiration fait le sujet de l'une et l'autre pièce; dans les *Vêpres*, elle est dirigée par Jean de Procida, noble Sicilien, contre le gouvernement de Charles d'Anjou, frère de saint Louis; [dans *Louis IX*,
70 elle est suscitée par Nouradin, prince syrien, en faveur de Saint-Louis, contre Almodan, soudan d'Égypte; dans les *Vêpres*, elle est tramée depuis longtemps;] dans *Louis IX*, elle éclate par hasard. L'amour de la liberté, l'oppression de la Sicile, la
75 tyrannie des Français, voilà les motifs de Procida; la fidélité à la foi jurée, les périls des chrétiens, le despotisme du soudan, tels sont les mobiles de

[1. Bossuet. (C. L.)]

---

56 nous avons besoin, comme dit Bossuet, de — 66 de l'une et de l'autre

Nouradin; tous deux parviennent à leur but : l'un massacre les Français, l'autre détrône le soudan. Il faut convenir que si les sujets de ces tragédies ont quelques points de ressemblance, la différence des lieux et des caractères rend cette ressemblance imperceptible. Le farouche Procida est aussi loin du loyal Nouradin, que le généreux Montfort de l'inflexible Almodan. Les caractères de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus dramatiques que ceux de M. Ancelot, et il a su les opposer et les enchâsser d'une | manière bien plus théâtrale. Le [67] vice radical de sa pièce est, selon nous, d'y avoir introduit l'amour; cette passion, dont le développement est gêné par celui d'une grande conspiration, ne peut tenir que la seconde ligne dans sa tragédie, et l'amour, au théâtre comme ailleurs, veut toujours la première place. Il a pu fournir à M. Delavigne quelques inspirations heureuses; mais s'il n'a pas nui au rôle de Procida, il a rendu presque nulle la peinture de l'amitié entre Lorédan et Montfort. C'est précisément à cette amitié, tracée avec énergie et sensibilité, que M. Casimir Delavigne aurait pu devoir une belle tragédie. Dans la pièce telle qu'elle est, l'amitié de Lorédan pour Montfort, froissée par son amour pour Amélie et son obéissance envers son père, ne peut résister tant qu'elle n'a pour défense que le souvenir de la fraternité d'armes; aussi n'éclate-t-elle réellement que dans deux scènes fort belles et fort courtes [(la VIe du IVe acte, et la IVe du Ve)]; dans tout le reste de la tragédie elle est plutôt racontée que

---

80 Mais si les sujets — 90 la passion

peinte. Si, au contraire, Lorédan et Montfort
110 eussent été liés par de grands services mutuels,
sans amour et sans jalousie; si l'ardent attache-
ment de Procida pour son pays et l'inflexible fidé-
lité de Montfort pour son roi eussent montré, dans
le succès ou l'avortement de la conspiration, l'iné-
115 vitable mort de l'un des deux; croit-on que Loré-
dan, indécis entre le devoir et la reconnaissance,
la patrie et l'honneur, contraint de trahir son père
ou d'immoler son ami, épouvanté des périls qui les
menacent, ne pouvant sauver l'un sans perdre
120 l'autre, et voulant les sauver tous deux, croit-on
que Lorédan, dans cette situation terrible, n'aurait
pas créé cette péripétie vraie, attachante et théâ-
trale sans laquelle on peut faire de belles scènes,
mais non une belle tragédie? | Nous aurions eu, il [68]
125 est vrai, Amélie et quelques jolis vers de moins,
mais Montfort aurait gagné en dignité, Lorédan
en chaleur, et Procida n'aurait rien perdu[. Nous
disons que Procida n'aurait rien perdu,] parce que
nous ne croyons pas qu'il puisse rien gagner.
130 Ce caractère est singulièrement bien tracé; on doit
savoir gré à M. Delavigne d'une conception grande
et imposante qui efface bien des défauts. Procida,
sombre, ardent sans imprudence, fanatique sans
enthousiasme, intrépide sans témérité, nous offre,
135 à quelques taches près, le vrai conspirateur. La
nature, l'amour, la reconnaissance sont à peine
pour lui des sentiments; il n'a qu'une passion, la

---

115 de l'un d'eux — 122 une péripétie vraie, saisissante et — 129-130 qu'il ait rien à gagner. Le caractère de Procida est en effet — 131 à M. Casimir Delavigne — 131 conception haute et sévère

liberté : tout le reste n'est qu'accessoire ; il salue les murs de sa patrie, et son premier mot le révèle
140 tout entier :

Vous serez affranchis du joug de l'étranger.

Son fils se plaint de Montfort :

Il me traite en coupable...
Il te traite en esclave.

145 [Enfin il est vainqueur et voilà son cri de triomphe :

Nos tyrans ne sont plus, et la Sicile est libre.]

Procida est trop farouche pour mériter l'admiration ; il excite l'étonnement, il attache sans intéresser, il frappe sans émouvoir ; le malheur est que
150 Montfort ne s'adresse pas toujours à la partie du cœur dont Procida ne s'empare point. Si les deux rôles étaient de la même force, chacun dans leur genre, l'action ne languirait jamais : s'il n'y avait pas d'amour, elle serait rapide et entraînante.
155 La tragédie de M. Casimir Delavigne est quelquefois froide ; mais celle de M. Ancelot est souvent ennuyeuse :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

L'uniformité est en effet le défaut capital de [69]
160 *Louis IX*. Nous ne prétendons pas cependant que Saint Louis ne puisse être mis sur la scène : un roi chevalier plaira toujours à des yeux français, et l'histoire nous montre quelquefois le caractère du pieux monarque aussi dramatique que celui de

---

147-149 Procida, trop farouche pour attirer la sympathie, nous frappe sans nous émouvoir

Henri IV ou de François Ier; le tout est de le mettre en situation : Saint Louis, héros à la Massoure, ne fut plus qu'un saint à Memphis, et au théâtre un saint est moins qu'un héros. Ces âmes célestes sont trop monotones pour nous; nous voulons voir partout des passions, parce que nous en avons. Mais cette uniformité dans le caractère de Saint Louis n'est pas la seule qui répande un froid glacial sur la pièce de M. Ancelot; Joinville ressemble à son maître, Philippe ressemble à Nouradin, Châtillon ressemble à Raymond, et Almodan ne ressemble à rien. Ce dernier personnage, où la bassesse, la tyrannie, l'orgueil et la cruauté se trouvent réunis sans aucun mélange de grandeur, ne peut inspirer que le mépris, pour ne pas dire le dégoût; et nous sommes surpris qu'on l'ait toléré sur la scène. La rébellion de Nouradin est fort indifférente au spectateur; il méprise Almodan contre qui l'on combat, et s'intéresse fort peu à Louis IX, qui s'intéresse si peu à lui-même. En voilà certes bien assez pour justifier nos critiques : toutefois la pièce a réussi, et en voilà beaucoup pour les démentir. Il est vrai que l'on a attribué au style la majeure partie de ce succès; mais l'on a ajouté que, sous ce rapport surtout, *Louis IX* l'emportait de beaucoup sur les *Vêpres siciliennes*. [C'est cette dernière assertion qui nous reste à examiner dans un prochain article, en appuyant toujours notre avis par de fréquentes citations.]

V. [Victor Hugo]

---

188 succès et l'on a prétendu que

SPECTACLES

SECOND THÉATRE FRANÇAIS

UN MOMENT D'IMPRUDENCE

Comédie en trois actes et en prose,

par MM. WAFFLARD et FULGENCE.

Il est difficile de ne point avoir de prévention contre cette manie, aujourd'hui si commune à nos auteurs, de réunir des imaginations toujours diverses et souvent contraires pour concourir au
5 même ouvrage. [On sent aisément les suites de ces alliances forcées :] Cowley, pressé par le marquis de Twickenham de s'adjoindre dans ses travaux je ne sais quel poète obscur, répondit à Sa Seigneurie qu'*un âne et un cheval traîneraient mal*
10 *un chariot.* [Nous ne tirerons pas les conséquences du propos un peu breton de Cowley : nous pensons toutefois que] deux auteurs perdent souvent,

---

1-23 Le début de cet article a été conservé, sans titre, dans *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 153

en le mettant en commun, tout le talent qu'ils pourraient avoir chacun séparément. Il est impos-
15 sible que deux têtes humaines conçoivent le même sujet absolument de la même manière; et l'absolue uniformité de la conception est la première qualité d'un ouvrage. Autrement, les idées des divers collaborateurs se heurtent sans se lier, et il résulte de
20 l'ensemble une discordance inévitable qui choque sans qu'on s'en rende raison. Les auteurs célèbres, anciens et modernes, ont toujours travaillé seuls, et voilà pourquoi ils sont célèbres. [Nous n'approfondirons pas ce sujet, qui mériterait d'être mé-
25 dité, d'ailleurs nous perdrions nos peines; aujourd'hui tout se perfectionne, la vitesse passe avant la solidité, et il faut plusieurs ouvriers pour construire un vaudeville, tandis qu'un seul suffit pour démolir la *chaumière du pauvre*.

30 Telles étaient nos réflexions, le jour de la pre- [71]
mière représentation d'*Un Moment d'Imprudence*, avant que la toile fût levée. Nous savions que cette comédie était de MM. Wafflard et Fulgence, et, nous l'avouons avec regret, après l'avoir entendue,
35 nous persistons dans notre opinion sur le danger du concours de deux auteurs au même ouvrage. Ce n'est pas que la pièce nouvelle soit mauvaise; mais elle serait meilleure si elle appartenait seulement à celui des deux auteurs qui est supérieur à
40 l'autre. Le mélange de la médiocrité et du talent

---

17 unité de la conception — 21 auteurs excellents — 23 ils sont excellents

déplaît toujours; et ce mélange se fait malheureusement sentir dans *Un Moment d'Imprudence*.

Une femme qui va passer la soirée dans une maison décriée, malgré les défenses d'un mari; un mari qui se rend au même lieu, à l'insu de sa femme; un protecteur du mari, épris de la femme, qui fait faire à celui-ci des vers pour sa moitié, sans que le nouvel Arnolphe sache à qui ils sont destinés; voilà en peu de mots le fond de la nouvelle comédie. On sent qu'avec un dialogue souvent plein d'esprit et un style qui, sauf quelques incorrections, présente les qualités nécessaires du genre, les auteurs n'ont pas eu de peine à revêtir ce canevas, peut-être un peu usé, de couleurs brillantes et même nouvelles. La pièce a obtenu un succès mérité, quoique légèrement contesté. Le parterre a applaudi dans le rôle du valet et de l'intrigante, plusieurs traits pleins de finesse et qui annoncent dans les auteurs un mérite assez rare de nos jours, l'observation. On a encore beaucoup goûté la peinture faite par Fréville à d'Harcourt, de la soirée qu'ils vont passer chez Mme de Mondésir; nous avons retenu le dernier trait : « Enfin, on rentre chez soi la tête fatiguée, le cœur souvent pris et la bourse vide. »

Mais en rendant justice à quelques scènes dont le jeu des acteurs ne fait pas tout le mérite, le public a signalé | dans le plan et le dialogue plusieurs [72]
défauts de vraisemblance et de bienséance théâtrale? Ces taches sont faciles à effacer et ont déjà disparu en grande partie. D'ailleurs, grâce à la communauté de travail qui n'entraîne pas la solidarité de talent, M. Fulgence peut, dans son par-

ticulier, les attribuer à M. Wafflard, et M. Wafflard à M. Fulgence; ce qui est bien une petite consolation.

[*Les auteurs* souffrent moins lorsqu'ils souffrent ensemble.]

[Victor Hugo.]*

THÉATRE DU VAUDEVILLE

LA SOMNAMBULE

Vaudeville en deux actes et en prose,

par MM. SCRIBE et ALEXANDRE DELAVIGNE.

Une chaise de poste qui verse, un domestique poltron, un revenant, un capitaine étourdi, un mariage fait et rompu, etc.; voilà des choses bien rebattues. Cependant, allez voir la *Somnambule*, et quoiqu'elle renferme tout cela, dites-nous si le premier mérite de cette charmante pièce ne vous paraît pas la nouveauté. Ce joli vaudeville ressemble à ces décorations fraîches et brillantes que le machiniste monte sur de vieux ressorts, ou plutôt à ces physionomies originales qui n'ont pourtant d'autres éléments que ceux de toutes les figures humaines. Que nos vaudevillistes par métier n'aillent pas demander à MM. Scribe et Alexandre Delavigne

* A la table, la signature H.

leur secret : ce secret-là ne peut se communiquer;
15 c'est le talent.

Depuis longtemps aucun théâtre n'avait vu (les genres mis à part) un succès aussi éclatant, et, ce qui est plus encore, aussi mérité. Nous n'analyserons pas le vaudeville nouveau; l'ennui qu'inspire
20 une analyse est presque toujours en raison directe du plaisir que cause un ouvrage, et, dans ce cas, nous risquerions d'être mortellement | ennuyeux. [73]
La *Somnambule* est un petit chef-d'œuvre où nous aurions honte de relever quelques invraisemblan-
25 ces et peut-être quelques incorrections. Ces défauts sont si légers, que nous ne savons si les auteurs doivent chercher à les effacer : souvent, quand le tissu est délicat, en voulant enlever une tache on le déchire.

30 Parmi la foule de scènes vives et animées que présente cet ouvrage, il serait aussi difficile de trouver une situation froide qu'il est malaisé de trouver une idée dramatique dans la plupart des pièces qui se succèdent journellement sur nos
35 théâtres. Le style rappelle quelquefois la manière de Beaumarchais; et pour la liaison des scènes et le naturel du dialogue, les auteurs ne nous semblent pas inférieurs à Sedaine. L'intérêt ne languit jamais, et l'attention est constamment éveillée,
40 sans être fatiguée. Les plaintes de Cécile vous attendrissent et, le moment d'après, vous riez aux éclats des plaisanteries de Frédéric. Voilà l'art tant vanté par Boileau.

Rendons aussi justice aux acteurs : il est difficile
45 de jouer avec plus d'ensemble et d'aplomb. Le joli rôle de Cécile est encore embelli par une actrice

fort aimable, et, il faut le dire, sans son jeu plein de grâce et de vérité, la scène de la *Somnambule*, au second acte, paraîtrait un peu hasardée. Nous croyons qu'il est impossible de ne pas applaudir, lorsque Gonthier, présentant à son ami les grands-parents de sa future, chante avec cet air d'abandon qu'on lui connaît :

Mais vois un peu quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures,
Qu'on irait voir pour de l'argent.

Nous dirons en passant quelques mots de la *Féerie des Arts*, vaudeville récemment représenté sur le même | théâtre et que nous avons revu avec [74] plaisir après la *Somnambule*. Cette fiction, destinée à célébrer l'*Exposition des produits de l'industrie* et le *Salon* de 1819, est ingénieuse, mais un peu froide. Les couplets sont en général bien tournés; mais les vers que récite le génie de Cachemire doivent tout ce qu'ils ont de gracieux au débit de Mlle Minette. On applaudit avec transport l'éloge des beaux tableaux de MM. Gros et Girodet, uniquement à cause du génie de M. Girodet et du noble sujet traité avec tant de talent par M. Gros. Cependant plusieurs scènes pétillantes d'esprit rachètent la faiblesse des autres; et dans tous les cas, si vous avez pour soutien le jeu enchanteur de Mme Perrin,

. . . . . Non ego *multis*
Offendar maculis.

[Victor Hugo.]*

* A la table, la signature H.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

CADET-ROUSSEL PROCIDA

Parodie, en un acte et en vers, des *Vêpres siciliennes*,

par MM. DUPIN et CARMOUCHE.

Nous nous étions bien promis de garder le silence sur ces théâtres secondaires, qui n'ont servi qu'à corrompre le goût et à avilir la littérature; cependant tout Paris a été rire du personnage ridicule de Cadet-Roussel, représenté par Potier, et affublé du surnom pompeux de Procida. La querelle des comédiens de campagne a excité plus de gaîté que les discordes de la Sicile n'avaient fait verser de larmes; et puisque nous entretenons nos lecteurs de la tragédie de M. C. Delavigne, nous ne pouvons refuser quelque attention à la parodie ingénieuse et piquante de MM. Dupin et Carmouche.

Si toutefois nous lui donnons place dans ce recueil, c'est parce que nous comptons en extraire quelques jolis vers et la verve et l'esprit sont des qualités que l'on doit priser partout où elles se rencontrent. [75]

A un conspirateur enrôlant des conjurés, MM. Dupin et Carmouche opposent d'une manière plaisante un vieux comédien recrutant des acteurs. Quand Procida s'écrie d'un côté :

Longtemps j'ai parcouru nos déplorables villes, etc., etc.,

Cadet-Roussel dit de l'autre :

25 Je fus jusqu'en Belgique.
Quoique vieux, par chemin, soir et matin courant,
J'ai marché, mon cher fils, comme le juif errant.
En tous lieux déguisé, n'ayant ni sou, ni maille,
Mes lauriers reposaient bien souvent sur la paille.
30 Pendant notre clôture, en ces jours de malheur,
Il m'a fallu dîner plus d'une fois par cœur,
Et, comme Zapata, dans les eaux des fontaines,
Tremper quelques croûtons âgés de six semaines.

Ces vers sont spirituels; nous citerons encore
35 les suivants, qui sont vraiment bien tournés :

Il verra ses billets au rabais refusés,
Et tous ses contrôleurs dormir les bras croisés.
De ses quinquets mourants la lueur inégale,
Comme un phare isolé, s'éteindra dans la salle,
. . . . . .
40 Et pour tous spectateurs, il aura les ouvreuses,
Les garçons, les pompiers, les vieilles habilleuses!

On trouve d'autres morceaux également bien écrits dans cette parodie; mais parmi des traits dignes de la comédie, on est fâché de voir de ces
45 jeux de mots qui vous rappellent désagréablement que vous ne lisez qu'une farce.

HOMÉLIE à CADET-ROUSSEL [76]

. . . . . La pièce est bonne?

CADET

Elle est des plus jolies,
50 Et les *Vêpres*, dit-on, sont vraiment *accomplies*.

MORODAN

Nous sommes dans ce cas sûrs de notre *salut*, etc.

et des expressions triviales, telles que *reluquer*, *gober*, etc., qui sont tout au plus tolérables dans une parade.

H. [Victor Hugo.]

*** Aux Français, quelques détails agréables et un dialogue parfois spirituel, ont fait accueillir favorablement *Les Deux Méricourt*, comédie en un acte et en vers, de Mlle Vanhove. Nous aurons occasion de reparler de cet ouvrage.

Le comité a reçu à l'unanimité une tragédie, *Régulus*, de M. Arnault, fils de l'auteur de *Germanicus*, et *le Folliculaire*, comédie en 5 actes et en vers, de M. Delaville, auteur de *Campaspe*, d'*Artaxerce*, etc.

Tibère, dont les répétitions se suivent avec activité, sera joué avant la fin du mois, si la police le permet.

*** Aux Variétés, M. Ledoux s'est déclaré coupable d'un *Destouches*, que le public payant a accueilli avec une grande froideur.

*** Au Cirque Olympique, *Poniatowski* vient de succéder à *Kléber*; les amateurs ont trouvé dans ce mélodrame les plaisirs ordinaires, un régiment de cavalerie, deux d'infanterie et du canon.

REVUE LITTÉRAIRE[1]

LES TROIS NUITS D'UN GOUTTEUX

Poëme en trois chants,

par M. le Comte François DE NEUFCHATEAU,
de l'Académie Française.

M. le comte François de Neufchâteau ne peut donner tout son temps aux ouvrages nombreux et importants qui l'occupent. La *Goutte avec sa craie* vient le distraire de ses travaux; et alors, pour apaiser la maladie, il se ressouvient de ces douces Muses qui ne l'ont jamais oublié. On retrouve dans les *Trois Nuits d'un Goutteux*, la grâce et la facilité qui caractérisent les *Fables* de l'auteur. Ce poëme adressé à un jeune médecin, M. Circaud, et inspiré par la reconnaissance, renferme des détails qui rappellent la manière de Ducis. Voici comment

1. La Session des Chambres venant de s'ouvrir, les nouveaux opuscules littéraires vont devenir plus rares. Aussi, dans notre *Revue* nous examinerons, avec les poésies du jour, toutes celles qui, publiées dans le courant de l'année 1819, nous paraîtront offrir quelqu'intérêt, ou pouvoir faire naître des observations utiles. (C. L.)

M. François de Neufchâteau nous peint ses amis apprêtant sa *tisane de hêtre* :

Sans sortir de ce beau jardin,
15 Au mystère innocent l'on travaille soudain.
La Naïade du voisinage
Prête une eau qui s'échauffe aux trépieds de Vulcain.
L'amitié même a, de sa main,
Au fond de la théière arrangé ton feuillage
20 En nombre impair; nombre divin :
Mon Virgile l'a dit, respectons son adage.

Ces vers sont fort jolis. Aussi ne croyons-nous pas tout à fait M. F. de Neufchâteau, lorsqu'il nous dit :

25 Virgile, heureux amant de la Muse champêtre, [78]
Reposant à l'ombre d'un hêtre,
Sous le nom de Tityre enflait ses chalumeaux.
Je ne suis point Tityre, et n'ai rien de Virgile,
Qu'une santé non moins fragile,
30 Et son goût pour les champs, les bois et les troupeaux.

Il doit être doux à M. Circaud d'être loué dans des vers tels que les suivants :

Une plus douce destinée
L'aurait fait dans Paris monter au premier rang;
35 Mais l'amour du pays, cet aimable tyran,
Tient ici son âme enchaînée.
Plutarque ainsi dans Rome appelé par Trajan,
Aima mieux vivre à Chéronée.

Enfin, nous citerons, comme pleins d'abandon et
40 de poésie, ces vers adressés au *hêtre*; on y reconnaît celui que Voltaire nomma son héritier :

Dans ce pays sauvage et charmant à la fois,
Où l'amitié cacha son temple au fond des bois,
Bel arbre, que viens-je te dire?
Sur ton écorce, hélas! je n'ai rien à graver;
Après sept fois dix ans lorsqu'à peine on respire,
A des chiffres d'amour on est loin de rêver.

Ce dernier sentiment qui se réveille au cœur du vieillard souffrant, a quelque chose de grave et de touchant. C'est ainsi que le vieux Benserade, après avoir dit adieu à la fortune et à tous les hochets du monde, se ranimait encore pour s'écrier :

Adieu, toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier!

De tous les vers de ce poète, ceux-là sont peut-être les seuls qui partent du cœur.

M. le comte F. de Neufchâteau nous promet [79] pour l'hiver prochain ses *Poésies diverses*, que le monde littéraire attend avec impatience; il nous annonce pour la même époque les *Mémoires de sa vie*, qui ne peuvent manquer d'éveiller de leur côté la curiosité du monde politique.

[Victor Hugo]*

* A la table, la signature U.

AUX MISSIONNAIRES DE L'IRRELIGION

Poëme, par M. P.-A. VIEILLARD.

Le titre de cet ouvrage en indique assez l'intention et le but. L'auteur, aux principes destructifs des soi-disant philosophes, oppose des doctrines fondées sur la raison et la vérité. La pureté des opinions religieuses et politiques de M. P.-A. Vieillard nous paraît aussi digne d'éloges que la décence et la modération avec lesquelles il les expose. Cet opuscule, quoique faiblement écrit, se fait lire cependant; peut-être parce que le lecteur, sans y reconnaître la touche du poète, y trouve toujours les sentiments de l'homme de bien.

Rome, Athènes, jamais, aux jours de leur grandeur,
Ont-elles des autels outragé la splendeur?
Ah! ces républicains, qu'on nomma nos modèles,
Du moins gardaient aux Dieux des hommages fidèles;
Le blasphème toujours indigna leur vertu,
Et l'espoir du néant leur était inconnu.
Que dis-je! le sauvage offre un culte sincère
A l'astre protecteur qui l'échauffe et l'éclaire;
Le spectacle imposant dont s'étonnent ses yeux,
Parle à son cœur ému, lui révèle des Dieux, etc.

Malheureusement tout le poëme n'est pas écrit sur ce ton; nous n'osons en faire un reproche à M. P.-A. Vieillard. Si la critique doit toujours être tempérée par la bienveillance, c'est sans doute pour l'auteur modeste, qui semble, | en publiant [80]

ses écrits, moins consulter la vanité du poète, avide de renommée, que la conscience de l'honnête homme, jaloux de se rendre utile. F.

*** On vient de mettre en vente chez Le Normand, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers de M. J.-C. Royou, dont nous avons rendu compte dans notre précédente livraison. La lecture de cet ouvrage nous a confirmés dans l'opinion que, si le plan laisse beaucoup à désirer, le style est souvent celui de la haute comédie, et digne d'un ouvrage plus important.

Phocion, tragédie du même auteur, est sous presse. On se souvient que les représentations de cette tragédie furent arrêtées à la quatrième, par la retraite de St-Prix. Le Théâtre-Français, qui cherche à balancer les succès du second théâtre, devrait remettre *Phocion* à l'étude; et si Talma se chargeait du principal rôle, comme on assure qu'il en a l'intention, l'auteur et l'acteur obtiendraient un triomphe éclatant. Talma a montré, dans *Athalie*, un talent qui se déploierait merveilleusement dans *Phocion*; car cette pièce, dont le style est encore la partie la plus remarquable, offre de beaux mouvements et des situations vraiment dramatiques.

*** On publie, depuis 1817, à Malacca, en Chine, un journal littéraire périodique, rédigé en anglais;

25 il est intitulé : *Le Glaneur Indou-Chinois*, et l'auteur, missionnaire anglais, M. Milne, joint à de grandes connaissances scientifiques, acquises en Europe, une étude approfondie de la langue et de la littérature chinoise.

TROISIÈME LIVRAISON

(Janvier 1820.)

POÉSIE

ÉPITRE A BRUTUS

Les Vous et les Tu.

Quien haga aplicaciones
Con su pan se lo coma.
(Yriarte.)

Brutus, te souvient-il, dis-moi,
Du temps où, las de ta livrée,
Tu vins, en veste déchirée,
Te joindre à ce bon peuple-roi
5 Fier de sa majesté sacrée,
Et formé de gueux comme toi?
Dans ce beau temps de république,
Boire et jurer fut ton emploi;
Ton bonnet, ton jargon cynique,
10 Ton air sombre, inspiraient l'effroi;
Et, plein d'un feu patriotique,
Pour gagner le laurier civique,
Tous nos hameaux t'ont vu, je crois,
Fraterniser à coups de pique,
15 Et piller au nom de la loi.

Littérature et Philosophie mêlées, t. I, p. 164, sous le titre : *Les Vous et les Tu d'après la révolution. Aristide à Brutus.* Retouches assez importantes (*L*). — Repris dans *Victor Hugo raconté*... sous le titre : *Les Vous et les Tu. Aristide à Brutus.* Rétablit le texte intégral du *Conservateur* avec quelques variantes que je signale (*R*).

Las ! l'autre jour, monsieur le prince,
Pour vous parler des intérêts
D'un vieil ami de ma province,
J'entrai dans votre beau palais.
D'abord, je fis, de mon air mince,
Rire un régiment de valets;
[Votre Suisse, à ma révérence,
Répondit par un fier souris,
Et quatre mots, dont l'insolence
Fut bien tout ce que j'en compris.
Tout le long d'une cour immense,
J'essuyai l'orgueilleux mépris
Des jockeys de Votre Excellence;
Enfin pour attendre audience,
Je pénétrai sous vos lambris.
Là, je vis un vieux militaire
Qui, redemandant ses drapeaux,
Allait recevoir pour salaire [82]
Et l'indigence, et le repos.
Plus loin, c'était un doctrinaire
S'obstinant sans cesse à se taire
Pour ne pas perdre son pathos,
Qu'il vend fort cher au ministère.
Une perruque à trois marteaux
Cachait assez mal la figure
D'un ancien brûleur de châteaux
Qui voulait une préfecture :
Pour moi, j'étais à la torture;

22-49 *Supprimés en L et remplacés par :*

Puis relégué dans l'antichambre,
Tout mouillé des pleurs de Décembre,
J'attendis près du feu cloué
Et, comme un sage du Pirée,
Opposant, de tous bafoué,
Au sot orgueil de la livrée
La fierté du manteau troué.

24 *R* En quatre mots. — 31 *R* vieux solitaire

Méprisé de ces grands esprits,
45 Il fallut souffrir, sans murmure,
Que l'un de vos chiens favoris
Laissât en passant son ordure
Sur l'habit qui fait ma parure,
Et dont je dois encor le prix.]
50 Enfin mon tour vient ; je m'élance,
Et l'huissier de Votre Grandeur
Me fait traverser en silence
Quatre salons dont l'élégance
Égalait seule la splendeur.
55 Bientôt, Monseigneur, plein de joie,
Je vois, sur des carreaux de soie,
Votre Altesse, en son cabinet,
Portant sur son sein, avec gloire,
Un beau cordon, brillant de moire,
60 De la couleur de ton bonnet.
[« Eh bien ! cher Brutus !... » Mais je pense
Que tu ne me reconnus pas,
Car à ces mots, Votre Excellence,
Vers la porte faisant trois pas,
65 Y mit sa vieille connaissance.
Ah ! Monseigneur, sur votre seuil
Ne craignez plus qu'on se hasarde :
J'aime mieux mon humble mansarde
Qu'un hôtel qu'habite l'orgueil.
70 Moi, je m'estime, et je regarde
Les sots et les fous du même œil.
Je ris, courbé sur mon pupitre,
Quand, troublant mon pauvre séjour, [83]

---

50 *L* On m'appelle enfin, je m'élance — 53-54 *L* « dont l'élégance | Egalait seule la splendeur. » — 61-98 *Supprimés en L et remplacés par :*

Quoi ! C'était donc un prince en herbe
Que mon cher Brutus d'autrefois !
On vous admire, je le vois ;

Ce char, qui fait trembler ma vitre,
75 Porte Votre Altesse à la cour
Du roi, qui dut, à si bon titre,
Te faire *pendre* à son retour.
Dés que la bise de décembre
Souffle la neige sur mes toits,
80 Je vais, pour ménager mon bois,
M'installer gaîment dans la chambre.
Là, Monseigneur, je ris tout bas
Lorsqu'en de pénibles débats,
Craignant quelque langue importune,
85 Votre Excellence, avec fracas,
Court pérorer à la tribune.
Las! en termes moins arrondis,
Brutus, je t'entendais jadis
Déraisonner à la Commune.
90 Je ris encor, quand un badaud
Vante vos discours, votre style;
Trop souvent sans peine un lourdaud
Passe ainsi partout pour habile.
Or, il convient qu'en son haut rang,
95 Votre Altesse ait un secrétaire;
Car ton père, rustre ignorant,
Ne t'a point appris la grammaire.
Monsieur le prince, toutefois,]
Votre savoir passe en proverbe;
100 Vos festins sont dignes des rois,
Vos cadeaux sont d'un goût superbe;
Homme d'état, votre talent
Éclate en vos moindres saillies,
Et si vous dites des folies,
105 Vous les dites d'un ton galant :
Quant à moi, je ris en silence;
Car puisqu'aujourd'hui l'opulence

---

81 *R* gaîment à la chambre — 88 *R* je t'entendis

Donne tout, grâce, esprit, vertus,
Les bons mots de Votre Excellence
110 Étaient les jurons de Brutus.
[Mais je vois à votre colère,
Qu'en répétant ce nom bourgeois
Dont vous étiez fier autrefois, [84]
J'ai le malheur de vous déplaire.
115 Vous n'entendrez donc plus ma voix :]
Adieu, Monseigneur; sans rancune.
Briguez les sourires des rois
Et les faveurs de la fortune :
Pour moi, je n'en attends aucune.
120 Ma bourse, vide tous les mois,
Me force à changer de retraites;
Vous, dans un poste hasardeux,
Tâchez de rester où vous êtes,
Et puissions-nous vivre tous deux,
125 Vous sans remords et moi sans dettes !
Excusez si, parfois encor,
J'ose rire de la bassesse
De ces seigneurs tout brillants d'or,
Dont la foule à grands flots vous presse,
130 Lorsqu'entrant, d'un air de noblesse,
Dans les salons éblouissants
Du pouvoir et de la richesse,
L'illustre pied de Votre Altesse
Vient salir ces parquets glissants
135 Que tu frottais dans ta jeunesse.

ARISTIDE. [Victor Hugo]

111-115 *Supprimés en L.* — 128 *L* De ces courtisans brillants d'or.

STANCES A THALIARQUE

Laisse là les chagrins d'une vaine prudence,
Thaliarque, et n'en crois qu'à ton joyeux désir;
Le présent est pour le plaisir,
Et l'avenir pour l'espérance.

Le présent est à toi; l'avenir est aux dieux;
Ne les outrage pas en t'affligeant d'avance;
Jouis de leurs bienfaits, crois en leur indulgence,
Et contente-toi d'être heureux.

Celui-là seul, mortels, comprend sa destinée,
Qui, tout le long du jour, assis dans un festin,
Jouit gaîment de sa journée,
Sans nul souci du lendemain.

Vois ce stoïcien, malheureux qu'on admire, 85
Il nous regarde, armé d'un œil indifférent;
Il nous insulte d'un sourire,
Et se détourne en soupirant.

Te verrons-nous toujours, avec un soin frivole,
Épargner ces trésors par ton père amassés,
Lycus? quoi! crains-tu donc qu'il ne t'en reste assez
Pour payer la fatale obole?

Buvons, rions, chantons, soyons des fous heureux!
N'attendons pas, amis, que la pâle vieillesse
Vienne, ridant nos fronts joyeux,
Nous condamner à la sagesse.

Pour moi, toujours fidèle au doux dieu des chansons,
Je veux de la mort même égayer l'arrivée,
Et parer en riant de mes derniers festons
Sa faux sur ma tête levée.

E. Hugo.

ÉLÉGIE

Non, jamais de ma mémoire
Ce grand jour ne sortira,
Où mon âme soupira
Des vœux, autres que la gloire;
Ce jour, grand dans mon histoire,
Où ma froideur expira.

Amour longtemps en rira;
Dans sa coupe j'osai boire,
Et sa coupe m'enivra.
Je ne voulais pas le croire.

Ainsi, l'homme du Seigneur,
Qui, victorieux des ondes,
Survécut à tous les mondes,
Fut vaincu par la liqueur,
Produit des vignes fécondes.

Mais que Noé fut heureux!
Car son ivresse infidèle
Ne dura qu'une heure ou deux,
Et la mienne est éternelle.

J.-J. Reda. [J.-J. Ader]

ÉPIGRAMME [86]

Jamais Damis, fier de ses doctes veilles,
Ne me salue : Eh ! cher Damis,
Pourquoi me cacher tes oreilles
Quand tu m'as montré tes écrits?

D. Monières. [Abel Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA PANHYPOCRISIADE OU LE SPECTACLE INFERNAL DU SEIZIÈME SIÈCLE

Comédie épique, par M. Nepomucène LEMERCIER, de l'Académie française.

(Premier article.)

Messire Arioste, où avez-vous pris toutes ces bouffonneries? demandait un cardinal fameux au poète de Ferrare. Telle a été la question que la plupart de nos aristarques modernes ont adressée à M. Le-
5 mercier. Comme le bon cardinal qui ne voyait dans le *Roland furieux* que certaines peintures cyniques et quelques plaisanteries de mauvais goût, ils n'ont voulu voir dans la *Panhypocrisiade* que ce qui est trivial et bouffon : la forme était bizarre; ils ont
10 proclamé le poème ridicule.

M. Lemercier a voulu offrir à son siècle, sous une enveloppe extraordinaire, des vérités qu'il juge trop hardies pour les présenter toutes nues. La philosophie et la morale, traitées méthodiquement, [87]
15 ennuient; le poète paraît s'être proposé de les mettre en action, n'importe de quelle manière, pourvu qu'elles ne puissent effrayer les esprits frivoles.

L'auteur de *Gargantua* avait déjà conçu et achevé le même dessein; nous ne prétendons néanmoins établir aucune comparaison entre M. Lemercier et Rabelais : le premier est aussi différent du second que le dix-neuvième siècle du seizième. Le curé de Meudon, souvent gai et plaisant, est toujours cynique; M. Lemercier, avec moins de gaieté, est plaisant quelquefois, et souvent éloquent.

Celui qui a vu de près l'espèce humaine, qui a su démêler, à travers le faste de l'apparence, les motifs secrets de ses vertus et de ses vices, celui-là peut rarement se défendre d'un mouvement de répugnance et de mépris pour les choses de la société; et si une âme noble, un génie brillant l'élèvent au-dessus du commun des hommes, il germe dans son cœur une sorte de tristesse et de dégoût qui lui fait sentir combien il est déplacé parmi eux. Il est forcé d'y vivre : alors son génie s'éveille, il accueille d'un rire sardonique les sottises des uns et les préjugés des autres; il examine les jugements du vulgaire, et convaincu bientôt que le respect est souvent là où devrait être le mépris, que la justice n'est parfois qu'une injustice déguisée, il néglige de fixer son opinion sur tout ce qui occupe le monde, et enveloppe du même dédain ce qui est flétri comme vice, ce qui est honoré comme vertu. Quelquefois, cependant, détrompé par un exemple particulier, il revient à lui, s'accuse de son injustice, et rend à chaque chose le sentiment qui lui est dû. Telle a été, sans doute, la disposition d'esprit de M. Lemercier en composant son nou|veau [88] poème. L'humeur caustique et chagrine du philosophe contempteur des admirations de la société,

s'y fait sentir en quelques passages, comme aussi, dans d'autres, le cœur de l'homme de bien admirateur des vertus obscures et modestes. Enfin (de même qu'il le dit lui-même dans son épître dédi-
55 catoire au Dante) « la haute et mordante raillerie qui l'anime n'est point celle de la méchanceté, mais d'une vive indignation de la vertu contre le vice. »

Nous n'examinerons pas d'après les règles un poème qui les viole toutes. Pourrions-nous cher-
60 cher l'unité d'action dans la vie entière de Charles-Quint? l'unité de personnage dans un plan qui présente tour à tour sur la scène, François Ier, un chêne, l'honneur, l'esprit des conciles, les vents, les heures, etc.? Trouverions-nous unité d'intérêt
65 dans un ouvrage où le poète parle à la fois des infortunes d'une fourmi et de celles des peuples, de Doria et d'un requin?

M. Lemercier s'est mis hors de la littérature classique dans ce poème, dont nous ne balançons
70 point à condamner le genre; mais, en même temps, nous rendons un juste hommage à l'auteur qui, après avoir conçu le plan le plus bizarre, a trouvé dans son talent assez de ressources pour se faire pardonner cette bizarrerie calculée, et pour allier
75 des traits d'une grande élévation à tout ce qui semblait devoir les exclure.

Il serait inutile d'essayer de donner une idée de cet ouvrage, que l'auteur appelle : *Poème sur toute hypocrisie* (on voit que le cadre est vaste), et qu'il
80 suppose représenté devant les démons, dont les tourments ont cessé pendant quelques heures. Il faut absolument le lire pour croire jusqu'où peut aller l'imagination humaine.

Après avoir adopté la forme du dialogue pour [89]
85 les actions qu'il veut représenter, M. Lemercier a choisi ses interlocuteurs dans tout ce qui s'est présenté à son esprit : l'espace, la mer, la honte. etc.; et une fois admis, on est forcé de convenir que ces personnages, qu'on n'avait jamais songé à faire
90 parler, disent tout ce qu'ils doivent dire. Leur discours est quelquefois trop *vrai*, et c'est ce qui a attiré au poème le reproche de descendre jusqu'au trivial.

Ces dialogues sont joints ensemble par des ar-
95 guments en vers où l'auteur montre parfois une originalité bien attachante.

Il est fâcheux que le style de M. Lemercier soit comme le *faire* de certains peintres fameux dont les tableaux demandent à être vus de loin. Il faut
100 juger plutôt l'effet d'un morceau que la manière dont il est écrit. Ce n'est pas que M. Lemercier manque de poésie, il y en a beaucoup dans ses idées et même dans ses expressions; mais la coupe de ses vers est généralement sans élégance, et sa
105 phrase sans harmonie. Il y a pourtant dans les vers du poème singulier que nous examinons, un certain charme produit par une richesse de détails si heureusement choisis, par une élévation de sentiments si peu commune, et souvent par des pensées nou-
110 velles ou exprimées d'une manière si neuve et si pittoresque, que la lecture en est plus agréable que celle de tels autres vers harmonieux, élégants et même poétiques. On croit lire une langue étrangère peu différente de la langue française et à la-
115 quelle on s'habitue facilement.

Le morceau suivant offre, ce nous semble, le

type original de la manière d'écrire du poète, en même temps qu'il présente une opposition touchante et habilement tracée. La scène est dans
120 Rome.

Un long pieu qui suspend des toiles déchirées, |90|
Est l'abri d'une vieille, humble et simple d'esprit,
Mais qui, des maux du temps, porte un cœur tout contrit.
Assise dans un coin, sous des palais superbes,
125 Pour substanter sa vie, elle vend quelques herbes :
Fille d'un artisan, qu'a nourri son métier,
Cette veuve eut deux fils d'un époux ouvrier :
L'un, pour quelques liards, est mort dans les batailles;
L'autre, en un hôpital, est mort sans funérailles.
130 Seule, âgée, en des murs dévastés par la mort,
Sa tranquille vertu confie à Dieu son sort :
Ainsi brille un feu pur dans l'argile grossière.
Un Manuel des Saints, recueil de la prière,
D'un latin non compris fit ses plaisirs pieux;
135 Mais depuis qu'un long âge a fatigué ses yeux,
Sa mémoire retrace à ses pensers fidèles
Les psaumes qu'elle chante, et l'éclat des chapelles.
L'accent qu'adresse aux cieux sa tremblotante voix,
N'y monte pas moins haut que l'*oremus* des rois;
140 Et dans son rang abject, des hommes oubliée,
Aux anges du Seigneur elle se sent liée.
Non loin de cet objet triste et religieux,
Sous leur tente dressée, en leurs banquets joyeux,
Des chevaliers buveurs fêtant leur table ronde,
145 Se vantaient leurs exploits, source des pleurs du monde.
Alarçon est entre eux, scélérat sans terreur,
N'adorant d'autre dieu que l'or et l'empereur,
Et qui, geôlier cruel des captifs de son maître,
De *Rome* en sa prison tient aujourd'hui *le prêtre :*
150 Lui seul, dur instrument, mérita qu'autrefois
Charles-Quint lui remît la garde de François :

Tel, veillant sur la proie aux chasseurs assurée,
Un chien féroce attend sa part de la curée.

On voit que, dans son style bizarre, M. Lemercier ne néglige aucun détail, et qu'il sait même donner une grâce singulière aux choses les plus difficiles à dire en vers.

D'un latin non compris fit ses plaisirs pieux [91]

est un vers charmant. Nous en dirons autant de cette comparaison aussi juste que bien exprimée :

Ainsi brille un feu pur dans l'argile grossière.

Nous remarquons cependant, dans ce passage, un vers dont l'expression n'est pas juste :

De *Rome* en sa prison tient aujourd'hui *le prêtre*.

Le prêtre de Rome ne désigne pas plus le souverain pontife que *le prêtre de Paris* n'en indiquerait l'archevêque ; et cette expression est-elle bien convenable pour nommer un prince souverain, le chef de l'Église chrétienne? Il est pénible de voir un membre de l'Académie française, employer une de ces phrases banales qu'il faut laisser à la tourbe d'écrivains qui a besoin d'attaquer quelque chose de respecté pour attirer les regards. M. Lemercier acquerra assez de célébrité par son talent, sans qu'il lui soit nécessaire de rechercher le scandale de l'irréligion.

Nous avons d'ailleurs vu avec étonnement qu'il prenait souvent l'Église et les prêtres pour sujet de ses sarcasmes. Son hardi scepticisme attaque

180 même quelquefois les dogmes sacrés, et ses attaques sont d'autant plus dangereuses, que le vulgaire, pour lequel il a cherché à écrire, distingue avec peine le vrai du faux, et pourrait se laisser entraîner par quelques déclamations déjà vieilles
185 en prose, mais rajeunies en vers passablement tournés.

M. Lemercier, dans son poème de *l'Atlantiade*, a voulu créer une théogonie nouvelle que jamais poète français n'adoptera. Combien il eût été plus
190 à désirer, pour sa gloire, qu'il eût employé le temps usé à composer cet ouvrage ridi|cule, à faire pas- [92]
ser dans la poésie française les beautés de la religion chrétienne.

Au reste, une chose nous a frappés dans notre
195 âge de lumières, c'est que tous nos hommes de talent sont religieux. M. Lemercier n'est pas, sans doute, destiné à faire une exception; il est jeune encore, et, plus tard, il sentira, avec le temps, les beautés d'une religion que tout le philosophisme
200 du dernier siècle n'a pu parvenir à rendre ridicule. Puisse-t-il conserver alors le talent de les peindre!

A. [Abel Hugo.]

L'ESPRIT DU GRAND CORNEILLE

Par M. le Comte François de NEUFCHATEAU, de l'Académie française, etc. — De l'imprimerie de P. Didot l'aîné.

[Sans croire qu'une maison acquise compense une réputation perdue, nous pensons qu'il est des cas où *le système des compensations* offre quelques apparences de vérité. L'on se rappelle peut-être ces éditions compactes qui excitèrent tant de scandale, il y a deux ans, et qui, comme tant d'autres sottises qu'on devrait laisser pour ce qu'elles sont, firent heureusement plus de bruit que de mal. Le premier de nos typographes, M. P. Didot, répare, par sa belle collection des Classiques français, le tort causé à la littérature par les incorrectes compilations de quelques spéculateurs aussi avides qu'il est désintéressé. Tous ces petits libraires philosophes n'eurent pas la consolation d'atteindre le but qu'ils se proposaient; ils voulaient dépraver la morale publique, ils ne corrompirent que l'art : en fait de morale, nous n'avions plus grand chose à perdre. M. Didot l'aîné, | au contraire, a poussé [93] l'art qu'il honore à sa perfection; sa collection des Classiques rend son triomphe complet : il a posé la borne; nous doutons que ses rivaux, que ses successeurs mêmes puissent la franchir. Grâces à lui, nos vieux auteurs, parés d'un luxe étranger à

Un fragment (320-360) reproduit sans titre dans *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 127.

leur siècle, semblent reprendre tout le charme de
25 la nouveauté; nos chefs-d'œuvre de littérature sont devenus des chefs-d'œuvre de typographie; et M. P. Didot, en dressant, pour ainsi dire, un trophée en l'honneur de nos grands hommes, élève un monument à sa propre gloire.

30 Toutefois, M. Didot n'a pas négligé de s'aider, dans cette immense entreprise, des lumières de ces gens de lettres à qui la nature a donné le goût, et l'étude, l'érudition. Sous ce rapport, nous nous plaisons à rendre un tribut d'éloges mérités à
35 M. le comte François de Neufchâteau, l'un de nos académiciens les plus distingués. Depuis longtemps étranger aux dissensions politiques qui nous tourmentent, M. François de Neufchâteau se livre à d'estimables travaux que son âge et ses infirmités
40 ne peuvent lui faire abandonner. Presque tous ses ouvrages sont écrits dans l'intérêt de la jeunesse, et l'on voit que son plus grand désir est de rendre sa vieillesse utile à l'enfance. Cependant il ne lui consacre pas exclusivement sa plume, et l'on doit
45 à sa coopération à l'entreprise de M. P. Didot, plusieurs excellents morceaux de littérature et de critique. L'édition de Pascal semblerait aujourd'hui incomplète aux amis des lettres, si elle n'était accompagnée de son judicieux *Essai sur la langue*
50 *et les écrits* de cet écrivain célèbre; et le nombre d'observations lumineuses et de faits curieux contenus dans sa dernière *Notice sur Gil-Blas*, la rendent digne de faire suite à l'*Essai sur Pascal.*

Aujourd'hui, pour servir de complément aux [94]
55 chefs-d'œuvre de Corneille et aux commentaires de Voltaire, M. F. de Neufchâteau publie un ou-

vrage que son importance et son utilité placeront peut-être au-dessus de son *Essai sur Pascal* et de sa *Notice sur Gil-Blas*.

Bien des gens prétendent connaître le grand Corneille, et savent seulement qu'on lui doit onze chefs-d'œuvre, et beaucoup d'autres productions que l'on croit apprécier suffisamment en les désignant sous le nom banal de *mauvaises pièces*; en sorte que la multitude relègue vingt et un ouvrages de Corneille parmi la foule de nos nouveautés dramatiques, sous prétexte que ce sont aussi de *mauvaises pièces*. Voilà de nos jugements : comme si le génie qui, dans ses écarts, peut être monstrueux et ridicule, pouvait jamais être médiocre! M. F. de Neufchâteau venge notre grand tragique. Des vingt et une pièces de Corneille qu'on ne lit pas, il a extrait tout ce qui peut être lu, et mis au jour tout ce qui doit être admiré. Les gens à petites vues crieront que c'est *tirer de l'or du fumier;* nous en conviendrons; mais, à coup sûr, ce fumier-là vaut mieux que celui d'Ennius. On pourra en juger par les citations suivantes.

Nous ouvrons le livre au hasard : voici comment le grand Corneille, dans *Andromède*, raconte le combat de Phinée et de Persée.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival :
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;
» Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
» Je ne veux que mon bras; ne prends que ton courage. »
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.

Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux, [95]
» Et sauvez vos regards de ce présent des cieux :
» J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse ! »
Il découvre, à ces mots, la tête de Méduse.
Soudain, j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.
« Perfide ! il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit;
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit;
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux, par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierres transformés.

La *Veuve* nous présente des vers non moins remarquables dans un genre tout opposé :

Ne parler point d'amour ! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie.
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps
D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

Ces deux exemples prouvent la flexibilité du talent de Corneille. Vous admirez dans le premier toute l'énergie de l'ancien langage, avec plus d'harmonie; et dans le second vous retrouvez toute la

grâce du vieux style, avec plus d'élégance. C'est ainsi que Corneille perfectionnait l'idiome de Marot et de Ronsard; voyez aussi comme partout il sait
125 se rendre maître de la langue qu'il a créée. M. F. de Neufchâteau nous indique dans *Pulchérie* un [96] morceau que tous nos poètes admireront, et où nos versificateurs ne reprendront rien, ce qui est encore plus, aux yeux des critiques du jour.

130 Je vous aime, dit l'Impératrice à Léon, non de cet amour

. . . Qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous généreuse et solide,
135 A la vertu pour âme, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre et l'univers et moi....
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble.
. . . . . .
140 Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous;
Mais, à moins que ce rang, plus d'amour, point d'époux.
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,
Le trône ou la retraite au sang de Théodose;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
145 Je m'exile en Judée, auprès d'Athénaïs.

C'est cette même femme qui dit encore :

Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent,
Que j'en sois la dernière et ferme dignement
150 D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende point que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose,
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer, etc.

Ne voilà-t-il pas le grand Corneille tout entier? Quelle reconnaissance ne devons-nous point au littérateur utile et laborieux qui a su nous rendre de pareilles beautés! Il a remué ce champ, que nous abandonnions comme stérile, et voyez quels trésors y étaient enfouis! Croyez vous que | ces vers de [97] *Suréna* que vous ignorez, soient bien inférieurs à d'autres vers de *Cinna* que vous savez par cœur?

Le parricide a fait la moitié de nos rois;
Un frère pour régner se baigne au sang d'un frère,
Un fils impatient prévient la mort d'un père, etc.

Dans la *Toison d'or*, vous trouvez un mot dont la vérité ferait frissonner tous les tyrans. Aète, trahi, va jusqu'à soupçonner ses enfants.

ABSIRTE

Quoi, seigneur! vous croiriez qu'une action si noire...

AÈTE

Je sais ce qu'il faut craindre et non ce qu'il faut croire.

Plus loin, dans une pièce dont vous avez ri sans la connaître, le grand homme met devant vos yeux l'effroyable majesté d'Attila :

VALAMIR

. . . . . .
Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.

La fin de *Suréna* nous semble une des plus tragiques qu'il y ait au théâtre. Palmis, sœur du
180 héros, accuse avec amertume Eurydice qu'il aimait, et qui est la cause involontaire de sa mort.

Quoi! vous causez sa perte, et n'avez point de pleurs!

EURYDICE

Non, je ne pleure point, Madame; mais je meurs. [93]

Enfin, dans *Tite et Bérénice*, ce pinceau, affadi
185 par de doucereuses amours, reprend ses mâles couleurs pour exprimer la violence des haines fraternelles :

La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.

190 Allez maintenant : prenez l'emphase pour du pathétique, alignez des lieux communs bien ou mal rimés, et croyez-vous un auteur tragique! Les grands mots et les grands gestes ne réussiront pas éternellement au théâtre : le goût réprouve tout ce
195 que la nature désavoue; et le mépris de la mort, par exemple, n'est pas toujours ce que nous aimons dans une héroïne. La *Théodore vierge et martyre* de Corneille nous semble froide; et son *Andromède*, au contraire, nous intéresse lorsqu'elle
200 s'écrie en parlant des *surprenantes horreurs du trépas :*

Que l'on vous conçoit mal, lorsqu'on vous envisage
Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément;
205 Mais que la grandeur du courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

C'est ainsi que le vieux Théophile avait dit avant Corneille :

210 La crainte de la mort ébranle le plus ferme :
Il est bien malaisé
Qu'à l'instant du trépas, et proche de son terme,
L'esprit soit apaisé.

Dussions-nous faire sourire de pitié tous nos
215 grands | esprits, nous ne pouvons résister au plaisir [99]
de citer des vers où Corneille se montre, comme nous, puérilement attaché à cette légitimité qui n'est plus rien aujourd'hui, comme on sait, que pour les têtes faibles :

220 Un roi, quoique vaincu, garde son caractère ;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère :
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;
Et, dans le fond des cœurs, sa présence fait naître
225 Un mouvement secret qui les rend à leur maître.

Nous lisons dans la tragédie d'*Ulysse*, par M. Lebrun, représentée en 1814 :

Tant que de ses vieux rois il reste un rejeton,
Le peuple, au moindre bruit, se rallie à son nom ;
230 Et d'un règne plus doux concevant l'espérance,
Il érige en vertu son esprit d'inconstance ;
Lassé d'un même objet, son œil se porte ailleurs,
Et les rois qu'il n'a pas sont toujours les meilleurs.

Nous félicitons M. Lebrun de s'être rencontré
235 avec Corneille pour le fond de l'idée. Ses vers sont beaux ; cependant ils sont empreints d'un vernis

de ce scepticisme laissé dans les jeunes têtes par une révolution qui a ébranlé toutes les croyances, tant politiques que religieuses; notre vieux tragique rend sa pensée avec plus de franchise.

Poussons le courage jusqu'au bout; et après avoir montré dans notre poète l'homme monarchique, rendons-le tout à fait ridicule en citant quelque chose de ses poésies religieuses.

Écoutez : c'est Jésus-Christ qui parle à l'homme :

Que fais-tu de si grand, toi qui n'es que poussière,
Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
A quelque autre vouloir qu'au tien?
Moi, qui suis tout-puissant, moi qui, d'une parole, [100]
Ai bâti l'un et l'autre pôle,
Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux;
Moi, dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
Je suis bien descendu des cieux.

(*Imit. de Jésus-Christ.*)

« Rien de plus magnifique et de plus élevé que cette strophe », ajoute avec raison M. F. de Neufchâteau. Que si nos fiers *génies spéciaux* haussent les épaules, nous nous bornerons à leur répondre par la bouche du même Corneille :

Trouve à t'humilier, même dans la doctrine.

En relisant les premières comédies de ce poète, nous avons remarqué un portrait (dans *l'Illusion comique*) qui a aujourd'hui tout le mérite de l'à-propos; on en trouverait aisément les originaux;

il est on ne peut mieux placé dans la bouche du vieil Alcandre, qui a le don de lire dans l'avenir :

Votre fils tout à coup ne fut pas grand seigneur.
. . . . . .
Il vous prit quelque argent; mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;
Et pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi :
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire;
Après, montant d'état, il fut clerc de notaire.
Ennuyé de la plume, il la quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain;
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements :
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gauthier, des pointes pour Guillaume. [101]
Depuis, il trafiqua de chapelets, de baume,
Vendit du Mithridate en maître opérateur,
Revint dans le palais, et fut solliciteur.
Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavèdre et Gusman ne prirent tant de formes.

M. le comte François de Neufchâteau, dans son zèle pour Corneille et notre littérature, ne s'est pas borné à nous rendre toutes les richesses perdues dans les vingt et une pièces oubliées du vieux tragique, il a encore voulu recueillir tout ce que ses *Poésies diverses* offraient de plus remarquable. C'est un nouveau service pour les lettres françaises et une jouissance de plus pour les lecteurs. Ren-

dons hommage au littérateur distingué, qui rend lui-même un si bel hommage à Corneille, et cher-
300 chons, par quelques citations, à donner encore une idée de cette dernière partie de son travail.

Dans une élégie imprimée en 1664, nous retrouvons avec surprise la sévère énergie de l'auteur d'*Horace*. La France rappelle à Rome les beaux
305 temps de la République :

Dans ce fameux état, où le Ciel t'avait mis,
Tu ne demandais plus que de grands ennemis ;
Et portant ton orgueil sur la terre et sur l'onde,
Tu bravais le destin des puissances du monde,
310 Et tu faisais marcher, par tes injustes lois,
Un simple citoyen sur la tête des rois.
Ton destin ne t'offrait que d'illustres conquêtes,
Ta foudre ne tombait que sur de grandes têtes,
Et tu montrais en pompe, aux peuples étonnés,
315 Des souverains captifs et des rois enchaînés.

Nous perdons un temps précieux à chercher des formules d'admiration, dont nos lecteurs n'ont pas besoin pour apprécier de pareils vers. Hâtons-nous plutôt d'en transcrire encore quelques-uns,
320 qui ne feront pas regret | ter notre prose.] En 1676, [102]
l'homme que les siècles n'oublieront pas était oublié de ses contemporains, lorsque Louis XIV fit représenter, à Versailles, plusieurs de ses tragédies. Ce souvenir du Roi excita la reconnais-
325 sance du grand homme, la verve de Corneille se

320-360 *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 127.
320 En 1676, Corneille, l'homme — 325 *la veine* de Corneille.

ranima, et le dernier cri de joie du vieillard fut peut-être un des plus beaux chants du poète :

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter;
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
. . . . . .
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes,
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsque Œdipe aux abois,
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner :
Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre;
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre :
Au moment d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.

Ces vers nous ont profondément émus; Corneille, aigri par l'envie, rebuté par l'indifférence, y laisse entrevoir toute la fière mélancolie de sa grande âme. Il sentait sa force, et il n'en était que plus amer pour lui de se voir méconnu. Ce mâle génie avait reçu à un haut degré de la nature la conscience de lui-même; qu'on juge à quel point les attaques réitérées de ses Zoïles durent influer sur ses idées pour l'amener à dire avec une sorte de conviction :

---

346 Ces vers m'ont toujours — 352 qu'on juge cependant

Sed neque Godoeis accedat musa tropoeis, [103
Nec Capellanum fas mihi velle sequi[1].

De pareils vers, écrits sérieusement par Corneille, sont une bien sanglante épigramme contre
360 son siècle.

[Nous avons cherché, dans cet article, à donner une idée de l'intéressant ouvrage de M. F. de Neufchâteau ; nous avons multiplié les citations, et nous sommes sûrs que personne ne s'en plaindra. Nous
365 n'avons loué ni l'ordre, ni la clarté, ni les savantes recherches, ni les judicieuses critiques qui donnent un nouveau prix à tant de beaux vers, jusqu'ici ignorés. Le talent connu de M. le comte F. de Neufchâteau nous dispensait de tout éloge. Nous
370 espérons que la *Philosophie des poètes*, que nous promet l'auteur, ne le cédera pas, pour l'importance et l'utilité, à l'ouvrage curieux que nous annonçons. Nous avons été à même d'en entendre lire quelques fragments, qui motivent
375 ce jugement prématuré, peut-être, mais nullement hasardé.

Toutefois, nous croyons devoir dire un mot du projet de faire de notre théâtre une *école d'histoire*, que M. F. de Neufchâteau avait soumis à la Comé-
380 die française, dès 1793. « La Comédie française, dit-il, avait reçu nos vues avec enthousiasme. Des

[1. Nous traduirons ainsi, sans chercher à rendre les pompeuses expressions de l'humilité du grand Corneille :

Il ne m'est pas donné, sur le double coteau,
De suivre Chapelain ou d'atteindre Godeau. (C. L.)]

---

359 contre son siècle

circonstances trop connues vinrent à la traverse. L'auteur de *Paméla* fut jeté en prison avec tous les comédiens suspects de royalisme. Notre plan fut
385 perdu; il fallut le cacher, de peur qu'on ne le prît pour une conspiration. Le hasard l'a fait retrouver. » Nous | n'osons prendre sur nous de discuter [104]
un projet sur lequel M. de Neufchâteau s'est trouvé d'accord avec l'auteur des *Templiers*. Nous igno-
390 rons si ce plan serait praticable; mais nous pensons que du moins l'intention en est utile; et si ce n'est que le rêve d'un homme de talent, c'est aussi la chimère d'un homme de bien.

M. [Victor Hugo.]

DE L'ÉLOQUENCE POLITIQUE, ET DE SON INFLUENCE DANS LES GOUVERNEMENTS POPULAIRES ET REPRÉSENTATIFS

Par M. P.-S. LAURENTIE, répétiteur à l'École polytechnique.

(Premier article.)

[Et d'abord, en ouvrant le livre de M. Laurentie, étant tombé sur cette définition de Cicéron : *l'orateur, c'est l'homme de bien habile dans l'art de parler*, j'avoue que je m'arrêtai, tout effrayé du petit nombre des élus.

J'allai chercher dans ma bibliothèque un vieux Cicéron, que, depuis mes classes, je n'avais jamais ouvert par un reste d'ancienne antipathie ; et, prenant la liste de nos députés, je restai debout, comptant sur mes doigts.

Et voyant qu'il y avait peu d'espoir de ce côté, j'ouvris le livre, afin d'examiner si, dans l'urgence du cas, Cicéron ne pouvait pas transiger avec les principes, comme vous, Mesdames, comme les ministres, comme les rois, comme tant de grands personnages, comme moi-même, enfin, qui avais juré de ne jamais remettre le nez dans un livre latin.

Un fragment (48-126) dans *Littérature et philosophie mêlées*, sous la date Février 1819, I, p. 108.

Et ayant lu le livre, je me levai tout joyeux, di-
20 sant : Il y a des *variantes*, c'est comme avec Basile.

Et, en effet, il est bien vrai que Cicéron dit qu'il faut être homme de bien pour être orateur, *vir bonus*; mais (écoutez bien ceci, messieurs du parti gauche), mais, | dit-il plus loin, je ne défends pas [105]
25 les petits mensonges : *Sive habeas vere quod narrare possis, quod tamen est mendatiunculis aspergendum, sive fingas.*

Et si Cicéron ne défend pas les petits mensonges, il est évident qu'il permet les grosses calom-
30 nies; il ne s'agit, pour prouver cela, que de donner le passage à traduire à MM. tels et tels, dont le talent est connu, comme, par exemple, M. de Carrion-Nisas qui prétend que les Troyens étaient des peuples pasteurs, parce qu'Horace a dit : *Pastor*
35 *cum traheret.*

Et ayant trouvé cela, je m'occupai de MM. les chevaliers du juste milieu, et j'avoue que j'étais bien empêché; car, disais-je, à quoi sert la permission de mentir, quand on a perdu le pouvoir de
40 tromper? On ne croit plus guère aux bals champêtres de Grenoble, et aux conspirations du bord de l'eau.

Et ainsi, disais-je, il faudra que nos hommes à arguments solides, à défaut de sentence de Cicé-
45 ron, se contentent de l'exemple de ces orateurs qui ne méprisaient pas les écus du satrape. — Qu'ils s'en contentent, disais-je, et d'autre chose.]

Or, voici que je trouvai, dans Cicéron, ce pas-

48-126 *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 108.
48 L'autre jour je trouvai

sage : Et il faut que l'orateur, en toutes circons-
50 tances, sache prouver le pour et le contre, *in omni causa duas contrarias orationes explicare*; et, dis-je, c'est tout justement ce qu'il faut dans un siècle où l'on a découvert deux sortes de consciences, celle du cœur et celle de l'estomac.

55 Et pour ce qui est des mœurs de l'orateur (ce que j'en écris ici n'est que pour l'instruction de la jeunesse de nos collèges), on connaît la simplicité des mœurs antiques. Après qu'Achille et Patrocle ont tant pleuré Briséis, Achille, dit Mme Dacier,
60 conduit vers sa tente la belle Diomède, fille du sage Phorbas, et Patrocle s'abandonne au doux sommeil entre les bras de | la jeune Iphis, amenée cap- [106]
tive de Scyros. C'est comme Pétrarque qui, après avoir perdu Laure, mourut de douleur à soixante-
65 dix ans, en laissant un fils et une fille.

Et à Athènes, où les pères envoyaient leurs fils à l'école chez Aspasie; à Athènes, cette ville de la politesse et de l'éloquence : Qu'as-tu fait des cent écus que t'a valu le soufflet que tu reçus l'autre
70 jour de Midias, en plein théâtre? criait Eschine à Démosthènes. — Eh quoi! Athéniens, vous voulez couronner le front qu'il s'écorche lui-même à dessein d'intenter des accusations lucratives aux citoyens? — En vérité, ce n'est pas une tête que porte
75 cet homme sur ses épaules, c'est une ferme.

---

52 c'est justement — 55 Voilà pour la conscience de l'orateur, selon Cicéron, *vir bonus dicendi peritus*. Pour ce qui est de ses mœurs — 58 antiques. Nous n'avons aucune raison de croire que les orateurs fissent autrement que les guerriers. Après

Que dirai-je du barreau romain? des honnêtetés que se faisaient mutuellement les Scaurus et les Catulus en présence de toute la canaille de Rome assemblée? On ne m'écoute pas, je suis Cassandre, 80 criait Sextius. Par respect pour les dames, nous ne rapporterons pas la sanglante réplique de Marc-Antoine; et au triomphe de César, qui était aussi un orateur : Citoyens, cachez vos femmes! chantaient ses propres soldats. *Urbani claudite uxores*, 85 *moechum calvum adducimus*.

[Et ici, Monsieur, comme je tiens de mon père qu'il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour dire une chose que nous inspire notre conscience, lorsque cette chose peut nous être utile;]

90 Je saisis cette occasion pour déclarer que je me repens bien sincèrement de n'être pas né dans les siècles antiques; je compte même écrire contre mon siècle un gros livre dont mon libraire vous prie, en passant, Monsieur, de vouloir bien lui 95 prendre quelques petites souscriptions.

Et en effet, ce devait être un bien beau temps que celui où, quand le peuple avait faim, on l'apaisait avec une fable, et une fable longue et plate, qui pis est! *O tempora! ô mores!* vont, à leur tour, 100 s'écrier nos ministres.

Et où, Monsieur, pourvu que l'on ne fût ni [107] borgne, ni bossu, ni boiteux, ni bancal, ni aveugle;

Pourvu, d'ailleurs, que l'on ne fût ni trop faible,

80-81 Sextius. Je ne suis pas assez sûr de n'être jamais lu que par des hommes pour rapporter la sanglante — 86-89 *supprimé* — 98-99 avec une fable longue et plate, qui pis est!

105 ni trop puissant, ni trop méchant homme, ni trop homme de bien;

Et surtout, ce qui était de rigueur, pourvu que l'on eût la précaution de ne point bâtir sa maison sur une butte;

110 Alors, dis-je, en tant que l'on ne fût point emporté par la lèpre ou par la peste, on pouvait raisonnablement espérer de mourir tranquillement dans son lit; ce qui, à la vérité, n'est guère héroïque;

115 Et où, Monsieur, pour peu que l'on se sentît tant soit peu grand homme (comme vous et moi, Monsieur), c'est-à-dire que l'on eût le noble désir d'être utile à la patrie par quelque action vaillante ou quelque invention merveilleuse (désir qui, comme 120 l'on sait, n'engage à rien), alors, Monsieur, il n'y avait rien aussi à quoi un honnête citoyen ne pût raisonnablement prétendre; qui sait, peut-être même à être pendu comme Phocion, ou comme Duilius, l'accrocheur de vaisseaux, à être conduit 125 par la ville avec une flûte et deux lanternes, à peu près comme de nos jours l'âne savant.

[Je demande à M. Laurentie mille pardons de la transition. Et, avant tout, pour être juste, nous reconnaîtrons dans l'ouvrage de M. Laurentie un 130 véritable talent de style, du feu, de la correction, de l'élégance, une marche périodique et nombreuse. Tout décèle dans ce jeune auteur une étude profonde de Cicéron. D'ailleurs, ce n'est plus un rhéteur qui donne publiquement leçon d'éloquence et 135 de tromperie, un sophiste qui vend les moyens

---

120 comme on sait.

d'égarer la multitude, un écrivain qui écrit pour écrire; c'est un homme probe, instruit, animé de nobles intentions, qui consacre ses veilles au bien commun, à la gloire de la pat|rie : tout se réunit [108]
140 pour recommander son ouvrage à l'attention publique; et en attendant que dans un article plus sérieux nous ayons eu le temps d'examiner si les forces de l'auteur étaient égales à la hardiesse de son entreprise, nous allons transcrire ici un pas-
145 sage de son ouvrage, pris au hasard, pour donner une idée de sa manière d'écrire.

Prenons, par exemple, ces deux paragraphes de la révolte des légions en Germanie ; le morceau est traduit de Tacite, et nous ne pensons pas qu'il
150 ait encore été aussi bien traduit, pas même par M. Dureau-Delamalle. C'est le moment où Germanicus renvoie du camp Agrippine et son fils.

« On vit donc une troupe de femmes sortir du camp tout éplorées; l'épouse du général portant
155 son fils dans ses bras, et les épouses des amis du prince entraînées avec elle, et se livrant ensemble aux gémissements et à la douleur. La tristesse n'était pas moindre parmi ceux qui restaient au camp. Un pareil spectacle, peu digne de la fortune
160 de Germanicus, et qui ressemblait plutôt à l'image d'une ville vaincue qu'au camp d'un général victorieux, les cris et les lamentations frappèrent l'oreille et les regards des soldats. Ils sortent de leurs tentes. *D'où partent ces gémissements et ces*
165 *plaintes? Quel est ce spectacle de tristesse? des femmes illustres, sans centurions, sans soldats pour escorte, sans aucune distinction, sans aucune suite digne de l'épouse d'un général, vont chez les Trèves*

se livrer à la fidélité d'un peuple étranger!... Les
170 uns se précipitent sur ses pas ; les autres courent auprès de Germanicus... Ils tombent à ses pieds en suppliants, et avouant que ses reproches sont justes. Ils le prient *de punir les coupables, d'épargner ceux qui s'étaient laissé égarer, de les mener à*
175 *l'ennemi; surtout que son épouse revînt au camp avec le nourrisson des | soldats, et qu'il ne fût pas livré* [109]
comme un otage entre les mains des Gaulois... Ils se répandent ainsi changés, se saisissent des plus séditieux et les traînent à Cétronius, chef de la pre-
180 mière légion, qui rendit ses jugements et décerna les peines à chacun de cette manière : Les légions étaient assemblées autour de lui : l'épée à la main, le tribun faisait monter le coupable sur un lieu élevé, et le montrait aux soldats; si leurs acclama-
185 tions témoignaient qu'il méritait la mort, il était précipité et livré à leur fureur, etc..... »

M. Laurentie a enrichi son ouvrage de plusieurs harangues traduites des anciens, qui font voir que s'il voulait essayer l'entreprise, il serait capable de
190 nous en rendre dignement les beautés.]

B. [Victor Hugo.]

SPECTACLES

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

OLYMPIE

Tragédie lyrique en trois actes, paroles de MM. BRIFAUT et DIEULAFOY, musique de M. SPONTINI, ballets de M. GARDEL.

A tout prendre, n'aimeriez-vous pas mieux encore assister de nos jours, à la représentation d'un opéra quelconque, fût-il de M. Bouilly, qu'à celle du plus bel ouvrage de Quinault sous Louis XIV? C'est que vous n'allez à l'Opéra que pour être étourdi et ébloui, et, puisqu'il y a nécessité, vous préférez, sans balancer, l'admirable musique d'un Salieri ou d'un Spontini à la psalmodie monotone de Lulli, et la magie de nos décorateurs modernes, à tous les enchantements de ce *grand sorcier* Torelli, qui fut persécuté pour avoir inventé une machine d'opéra, | comme Galilée pour avoir découvert les [110] ressorts du monde. Sur ce que les Français appellent si mal à propos leur premier théâtre, la muse française n'est comptée pour rien; au milieu des symphonies de l'orchestre et du fracas des chan-

gements scéniques, l'oreille se contente de juger comment les acteurs chantent, sans que l'esprit puisse saisir ce qu'ils disent. Certes, s'il est cruel pour un auteur de crier dans le désert, il ne l'est pas moins de chanter dans le tumulte. Les hommes médiocres pourraient seuls se réjouir de n'être pas entendus, si les hommes médiocres savaient qu'ils le sont.

Parmi les roulades et les coups d'archets, il serait impossible d'apprécier un nouveau drame lyrique, si l'administration n'avait la sage précaution de le faire imprimer le jour même de la première représentation. Grâces à cette ressource, on juge les auteurs ; et, après n'avoir pu les entendre, on voit du moins si l'on peut les lire.

La tragédie d'*Olympie* s'est présentée sur le théâtre lyrique avec tout ce qui pouvait lui assurer un succès indépendant des auteurs. Le prestige des décors et la richesse des costumes ne laissent rien à désirer, grâces aux frais énormes de la mise en scène. Les ballets de M. Gardel ont réuni tous les suffrages ; et si quelques esprits chagrins trouvent le poème un peu surchargé de musique, nous ne nous en plaindrons pas : cette musique est de M. Spontini, et c'est ici que l'on peut dire avec Voltaire :

> Le superflu, chose si nécessaire !

Puisque Voltaire nous fournit une transition naturelle (chose rare dans ce siècle, où l'on passe si brusquement d'une antichambre dans un salon et d'une écurie dans un carrosse), nous en vien-

drons à MM. Dieulafoy et Brifaut, qui ont su tirer un opéra estimable d'une assez mauvaise tragédie de ce grand homme, ce qui vaut mieux que de faire une rapsodie lyrique d'un chef-d'œuvre tragique, comme cela s'est vu de nos jours. Le mauvais goût [111] qui préside à ces travestissements ridicules ressemble à ces dieux qui changeaient en bêtes les beautés fameuses de la fable.

Si l'auteur de *Zaïre* eût fait *Olympie* dans la maturité de son talent, à cette époque de la vie où le cœur ne conserve plus de la jeunesse que les souvenirs qui fécondent le génie, sans doute la chaleur de son imagination aurait triomphé de la froideur du sujet, et nous lui devrions un chef-d'œuvre de plus. Mais Voltaire, à soixante-dix ans [1], a succombé sous les obstacles qu'il eût surmontés à quarante. Cet homme qui peignit si bien l'amour, ne s'est point aperçu que l'amour devait fonder tout l'intérêt de sa pièce. Loin de nous présenter la peinture pathétique de la passion de Cassandre et d'Olympie, il n'a songé qu'à Statira déchue, et a tracé un tableau philosophique. Il a mis sur la scène des âmes fortes, sans être averti par la justesse de son jugement que si cette hauteur de sentiments est vraie dans Statira, elle est fausse dans Olympie.

Dans l'opéra de MM. Dieulafoy et Brifaut, Statira est telle qu'elle était dans la tragédie de M. de Voltaire, et Olympie à peu près telle qu'elle devait être. Certes, une tragédie n'aurait pas été un champ trop vaste pour exprimer les tourments de la fille

1. *Olympie* fut jouée en 1764. (C. L.)

d'Alexandre, qui aime le meurtrier de son père; et
80 si, dans l'opéra nouveau, cette situation violente n'a pas reçu tous les tragiques développements dont elle était susceptible, c'est plutôt la faute du genre en lui-même que celle des deux auteurs à qui l'on doit savoir gré d'avoir évité, en peignant
85 Olympie passionnée, l'écueil où le plus théâtral de nos tragiques avait échoué.

Il faut les louer également du parti qu'ils ont su tirer de tout ce que le style d'*Olympie* offrait de plus remar|quable. Leurs emprunts sont toujours [112]
90 heureux, et leurs corrections souvent justes. Nous préférons pourtant ce vers de Voltaire :

D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
(*Olymp.*, act. I, scène I.)

à celui qu'ils ont substitué :

D'Alexandre au tombeau dévorer l'héritage.
(*Olymp.*, act. I, scène III.)

95 Pour donner une idée du dialogue de leur opéra, nous citerons le passage suivant, extrait de la scène où Statira reconnaît sa fille :

STATIRA

O vous pour qui j'éprouve un penchant qui m'étonne,
Vous épousez Cassandre?

OLYMPIE

Il m'a sauvé le jour,
100 Il soutint mon enfance, il m'offre sa couronne :
Pour prix de sa tendresse et des biens qu'il me donne,
Ah! c'est trop peu de mon amour.

STATIRA

A la mort il vous a ravie ?
En quel temps ?... en quel lieu ?...

OLYMPIE

Dans Babylone en deuil,
Quand le plus grand des rois y termina sa vie.

STATIRA

Eh quoi ! votre berceau fut près de son cercueil ? etc.

Ce style n'est pas indigne de la tragédie. On trouve encore beaucoup de noblesse et d'éclat dans ces vers du troisième acte :

Voilà les enseignes sacrées [113]
Que laissa dans nos mains le plus grand des mortels.
Sous ces images révérées,
Vos destins sont plus sûrs qu'à l'ombre des autels ;
Oui, sous ces palmes adorées,
L'honneur tient le serment que l'amour a dicté.
Pour le guerrier, jaloux de sa mémoire,
La bannière de la victoire
Est aussi l'étendard de la fidélité.

Le style de MM. Dieulafoy et Brifaut, pur, élevé, harmonieux, n'est cependant pas exempt de quelques négligences qu'il serait minutieux de relever.

[Victor Hugo.]*

* A la table, la signature H.

THÉATRE FRANÇAIS

LE MARQUIS DE POMENARS

Comédie en un acte et en prose.

Aujourd'hui, si l'on n'est plus assez dupe pour lire les écrivains du siècle de Louis XIV, du moins lit-on les journaux. Aussi, grâces aux gazettes, nous pouvons espérer que tout le monde connaît le passage des lettres de Mme de Sévigné, sur lequel est fondée la comédie nouvelle. Nous n'analyserons donc pas cette pièce. Nous ne discuterons pas le mérite ou les défauts d'un plan qui n'est rien par lui-même; mais nous blâmerons l'auteur d'avoir mis sur la scène une anecdote qui, si elle n'était voilée avec art, aurait révolté la délicatesse du goût français et des mœurs nationales. Il faut laisser au Compère Mathieu les plaisanteries sur les malheureux morts, *morte philosophorum*. On rira difficilement d'un homme qui joue, pour ainsi dire, avec la corde de son gibet; et que cet homme soit marquis ou roturier, séducteur aimable ou scélérat débauché, ravisseur ou voleur, il n'en sera pas moins un triste personnage de comédie. D'ailleurs, à qui peut-on | s'intéresser dans la pièce nouvelle? [114] Sévigné et Pomenars sont deux libertins, Mme d'Angerval est une coquette, Saint-Clair un niais, Méridec un pédant; et, en vérité, les seules émotions

qu'on partage sont celles de ce pauvre Germain, qui craint de voir son maître pendu. Ne voilà-t-il pas une sensation bien théâtrale? On ne saurait trop le répéter dans ce siècle : le théâtre est l'école des mœurs. Il ne manque au *Légataire*, pour être un chef-d'œuvre, que d'offrir un but moral; et, de bonne foi, si la gaieté franche et vive, la verve intarissable, le dialogue vrai et naturel de Regnard ne peuvent dissiper l'impression pénible que fait éprouver le fond vicieux de sa pièce, hésitera-t-on dans le jugement que l'on doit porter sur *le Marquis de Pomenars*, dont certaines scènes agréablement écrites et quelques traits fins ou naturels ne peuvent faire pardonner le sujet défectueux et inconvenant.

Nous avons dit : nous ne prendrons pas sur nous de nommer l'auteur, qui a mieux fait. Ce serait une indiscrétion et peut-être une maladresse; nous n'avons été que justes lorsqu'il aurait fallu au moins être galants; et c'est ici surtout que le lecteur serait en droit de nous dire, avec l'homme universel :

Qui n'est que juste est dur.

H. [Victor Hugo.]

Les Comédiens, comédie en 5 actes et en vers, viennent d'obtenir, au second Théâtre, un succès mérité sous le rapport du style. Nous reparlerons de cette pièce, qui est de M. C. Delavigne, auteur des *Vêpres siciliennes*.

REVUE LITTÉRAIRE

CONSTANT ET DISCRÈTE

Poème en quatre Chants, suivi de Poésies diverses, par le Comte GASPARD DE PONS.

On remarque dans ce petit ouvrage cette grâce et cette aisance qu'un esprit gai et un cœur ouvert donnent au style comme aux manières. On y remarque aussi cette sorte de négligence qui n'est qu'un aimable défaut dans les écrits comme dans le caractère. Cependant, que M. G. de Pons se garde un peu de sa facilité; nous craignons que sa manière trop inégale ne décèle encore plus l'indulgence de l'auteur pour lui-même, que l'insouciance du poète : il faut savoir se châtier sans pitié, et chez les littérateurs, la négligence n'est pas toujours de la paresse; nous espérons aussi que ce jeune auteur choisira désormais des sujets plus piquants que celui de *Constant et Discrète*, qu'il a pourtant su relever par de fort jolis détails. Pressés par l'abondance des matières, nous regrettons de ne pouvoir faire de longues citations; nous renverrons nos lecteurs au poème lui-même, où il n'est pas rare de trouver des traits tels que celui-ci sur Cassandre :

On écoutait ses prophétiques chants,
Nul n'y croyait : pas même ses amants;

ou comme ce dernier, qui est placé dans la bouche d'un *philosophe* et termine le poème :

Pour aujourd'hui, témoins, amis, époux,
Rions, chantons, dansons, amusons-nous;
Rien n'est si gai que la noce d'un autre.

On remarque dans les *Poésies diverses* des passages écrits | d'une manière quelquefois originale [116]
et presque toujours spirituelle. L'Ode sur *le Congrès d'Aix-la-Chapelle*, sans offrir cet entraînement et ce désordre qui révèlent le poète lyrique, présente cependant deux des qualités principales du genre, la sévérité du style et la beauté des sentiments, qui engendre presque toujours la beauté des idées.

[Victor Hugo.]*

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Satire, par M. Ed. CORBIÈRE.

A la manière de nos auteurs célèbres, qui tous ont pris pour modèle quelque grand écrivain de l'antiquité, M. Ed. Corbière choisit son guide parmi ses *anciens;* il est facile de reconnaître aux moindres traits de son pinceau le peintre dont il

* A la table, l'initiale V.

se plaît à retracer les tableaux. Pénétré du même esprit, formé à la même école, l'élève décèle à chaque pas le maître : même délicatesse d'expression, même entraînement, même urbanité; enfin, M. Ed. Corbière rappelle le père Duchesne tout entier.

Le père Duchesne n'était toutefois qu'un prosateur de mérite; M. Ed. Corbière est quelque chose de mieux ou de pis, il est poète. Le premier de ces deux écrivains est suffisamment connu; le lecteur va juger le second dans la citation suivante :

En vain[1]..... ta verve orientale
Fait rouler dans nos cœurs des torrents de morale :
Pour prix de la ferveur de tes brûlants écrits,
On t'abreuve à la fois de boue et de mépris.
Il n'est pas d'écolier qui jouant dans la rue,
En courant sur tes pas aussitôt ne te hue,
Ou ne fasse jaillir sur ton front éventé
L'ordure qu'il arrache à son soulier crotté, etc.

Nous prierons seulement M. Ed. Corbière, d'ob- [117]
server qu'un écrivain, doué comme lui de quelque talent, méritait de sa part un peu plus d'indulgence. Les hommes de génie, pas plus que les loups, ne doivent se manger entre eux.

Après ce coup sanglant, le fouet vengeur du satirique ne se repose pas dans sa main, il déchire à la fois, et sans exception, tous les écrivains royalistes, et par contre-coup frappe droit au visage MM. Guizot, Villemain, de Serre, et voire même

1. Ces vers sont vomis contre un illustre pair, dont nous rougirions de mêler le nom à d'aussi dégoûtantes déclamations. (C. L.)

M. Pasquier. Enfin, la *libérale* indignation de M. Ed. Corbière s'exerce impitoyablement sur tout ce que la France possède de plus éminent, j'allais ajouter et de plus respectable, si le souvenir de nos doctrinaires et de nos ministres outragés n'eût arrêté ma plume.

L'auteur dit plus bas :

Mais par malheur pour moi, ma rudesse bretonne
Mêle trop de franchise aux vers qu'elle assaisonne :
Aussi me verra-t-on gueux, mais avec fierté,
En défiant la faim, mourir de probité.

On dit bien *mourir de honte*; mais nous doutons qu'on puisse dire *mourir de probité*. En tout cas, nous conseillons à M. Ed. Corbière de rejeter cette locution, comme aussi ce parti trop extrême. M. Ed. Corbière doit être encore plus *fier* qu'il n'est sûr de vivre du beau talent qu'annoncent *ces vers si bien assaisonnés par sa rudesse.*

M. Ed. Corbière, dans une préface faite tout exprès, pousse le courage de la modestie jusqu'à supplier le bénévole lecteur de ne pas le confondre avec M. le député Corbière. Cette précaution nous paraît au moins inutile; le moyen de penser, en effet, qu'il existe une assez lourde tête pour ne pas distinguer de prime abord deux hommes si essentiellement différents, dont toute la parité ne repose que sur une malheureuse conformité de nom : car du talent | éminent et des saines opinions du poète [118] à l'imperceptible nullité littéraire et politique du député,

La distance est cent fois plus grande à mon avis
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.

La *Satire du dix-neuvième siècle* a eu peu de lecteurs à Paris; nous supposons qu'en revanche elle a mérité à son auteur l'approbation bien flatteuse d'une certaine classe des Bas-Bretons de Brest, ses compatriotes, libéraux-philosophes qui viennent de donner tout récemment une si bonne leçon de *tolérantisme* aux *apôtres du scandale*. F.*

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Épître à M. le Comte FERRAND, pair de France, par M. ROSSET (Genève).

Voici du moins un honnête homme qui parle, et dans ce siècle de raison, un honnête homme est presque aussi rare qu'un bon auteur. Nous sommes fâchés de ne pouvoir donner ce dernier titre à M. Rosset, dont nous partageons les opinions et honorons le caractère. Le style de M. Rosset est faible, son ouvrage est médiocre, et nous n'aurons pas la cruauté de citer un vers de Boileau qui le condamne. Nous tâcherons, au contraire, d'adoucir la sévère franchise de notre critique, en citant ce que l'Épître de M. Rosset nous a offert de plus remarquable :

Hélas, *de toutes parts* les aveugles mortels
De l'erreur et du crime encensent les autels :

---

* L'initiale figure à la table seulement.

L'odieux novateur, *d'une main téméraire*,
Porte *de tous côtés* sa torche incendiaire;
D'un bras audacieux il déchire à la fois
Et le voile du temple et le manteau des rois.

Voici comment l'auteur traite nos jeunes radoteurs qui n'étaient hier que des rhétoriciens, et se donnent aujourd'hui bien de la peine pour paraître des rhéteurs.

Ennemis du travail, amoureux du plaisir,
Ils ont tout effleuré, sans rien approfondir.
Nous avons aujourd'hui le rare privilège [119]
D'être des gens parfaits au sortir du collège;
Aisément on se place au rang des beaux esprits,
Bientôt on saura tout sans avoir rien appris.

Il est malheureux que l'Épître de M. Rosset ne soit pas aussi digne sous le rapport littéraire que sous le rapport moral du noble pair à qui elle est adressée. La *Satire du dix-neuvième siècle* est encore à faire; M. Rosset est un satirique à l'eau de rose; M. Ed. Corbière n'a trempé ses pinceaux que dans la boue. Qui saisira le fouet sanglant de Gilbert? Il s'agit de tendre l'arc de Nemrod : où est l'athlète? Espérons qu'il se présentera, quoique ces vers de M. Rosset ne soient que trop vrais :

Si parfois un jeune homme, épris d'un beau délire,
Ose monter Pégase et manier la lyre,
D'un insolent mépris on accueille ses vers,
Et ses nobles transports passent pour un travers.

[Victor Hugo.]*

---

* A la table, l'initiale V.

L'ABUS DES MOTS

Satire, par M. M***.

Un de ces redresseurs de torts, qui voient des abus partout, qui en verraient dans les moulins à vent, comme ils en trouvent dans les *chaumières abattues*, vient de descendre en lice pour combattre; c'est contre l'abus des mots que M. M*** prétend rompre une lance. M. M*** se présente en champ clos sous la visière de l'anonyme. Ce vaillant champion de la liberté, paré des couleurs de la dame de ses pensées, avant de porter le premier coup, donne le salut d'honneur à M. B. C.

Les mots sont complaisants, a dit un orateur, etc.

De l'éloge du célèbre publiciste, M. M*** passe tout naturellement à la critique de nos hommes d'état, il les reprend vertement de leur manque absolu de franchise, de leur mépris pour la religion du serment, et les avertit, avec une indépendance d'expression remarquable, que leurs jon|gleries ne [120] font plus de dupes. Le siècle est éclairé, dit-il, et tous les raffinements d'une diplomatie machiavélique,

Ne semblent à ses yeux qu'un Code de brigands.

On se doute bien, sans que nous le disions, que M. M*** ne manque pas de tirer sur les royalistes; il est tout naturel qu'une satire, aussi dénuée de

poésie qu'abondamment pourvue de calomnies et d'injures, soit particulièrement dirigée contre les hommes qui joignent à la noblesse du caractère les distinctions du talent.

Du moins en se prostituant ainsi au mensonge et à la calomnie, M. M*** devrait bien nous donner quelque chose de neuf; il l'a essayé vainement : son ouvrage, considéré sous le rapport littéraire, ne fait qu'ajouter l'ennui au dégoût qu'inspire la diatribe de l'homme de parti.

Où trouver des vers aussi faibles que ceux-ci ?

Ainsi l'on voit, parfois, sur les bancs des galères
L'honnête homme conduit par un injuste arrêt,
Obligé de traîner l'humiliant boulet
Avec le scélérat qu'un même fer enchaîne.

En voici d'autres, où la langue n'est pas plus respectée que le goût :

Observant les défauts du *romain* alphabet.
Soleil.....
Cache ce pur flambeau qui *déchire* nos yeux.
Où le siècle était *prêt d'accomplir* dix-sept ans.

M. M***, dont la satire n'est qu'un long abus de mots, auquel pourtant il fait une si rude guerre, en voudrait-il aussi aux règles de la grammaire ?

Et de peur de l'abus *proscrirait-il* l'usage ?

F.

QUATRIÈME LIVRAISON

(Janvier 1820.)

CACUS

(Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*.)

Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem, etc.
(Liv. VIII.)

Vois sur ce mont désert ces rochers entassés,
Vois ces blocs suspendus, ces débris dispersés ;
Là, dans un antre immense, au jour inaccessible,
Vivait l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
5 A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts,
Pâles, souillés de sang, et de fange couverts.
Ses meurtres chaque jour faisaient fumer la terre.
De ce monstre hideux Vulcain était le père ;
Sa gorge vomissait des tourbillons de feux,
10 Et son énorme masse épouvantait nos yeux.

Enfin, comblant nos vœux et vengeant ses victimes,
De ce géant farouche un dieu punit les crimes.
Heureux et fier vainqueur du triple Géryon,
Arriva sur nos bords le fils d'Amphytrion ;
15 Ses taureaux, bondissant dans de vastes prairies,
Erraient en liberté sur ces rives fleuries.

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté* (*R*). Quelques variantes aussi dans l'édition G. Simon, d'après le manuscrit (*M*).

13-14 *R* Sur nos bords arriva le fils d'Amphytrion | L'heureux et fier vainqueur

Cacus, que rien n'étonne et qui veut tout oser,
Au courroux du héros craint peu de s'exposer;
Il dérobe à la fois, par d'obscurs artifices,
20 Quatre taureaux fougueux, quatre ardentes génisses.
Tremblant de voir leurs pas déceler ses larcins,
De leur superbe queue il saisit les longs crins,
Il les traîne en arrière, espérant que peut-être
Leur trace déguisée abusera leur maître.

25 Mais Hercule s'apprête à quitter ces beaux lieux.
Ses taureaux font mugir les bois de leurs adieux,
Et fuyant pour jamais ces fertiles campagnes,
De leurs regrets plaintifs remplissent les montagnes.
Soudain trompant l'espoir du monstre qui frémit, [122]
30 Du vaste sein de l'antre un des taureaux gémit.
Le fiel de la fureur bouillonne au cœur d'Alcide;
Terrible, il court, il prend sa massue homicide :
Pour la première fois on vit Cacus trembler,
Son front hideux pâlir et ses yeux se troubler.
35 Hercule, au haut du mont, s'élance plein de rage.
Cacus l'évite, et fuit vers son antre sauvage.
Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

Ce noir géant détache une roche pesante
40 Dont Vulcain suspendit la masse menaçante;

---

21 *R* De peur de voir leurs pas — *M* Mais tremblant que leurs pas ne prouvent — 23 *R* Et les traîne — *M* Les entraîne — 25 *R*, *M* Hercule s'apprêtait à — 27 *R* Et laissant — 32 *R*, *M* il court, saisit sa massue — 38 *M* Il vole, il court, la peur — *M donne encore cette variante en note :*

> Au haut de l'Aventin soudain il a volé
> Et vers son antre obscur poursuit Cacus troublé;
> Son pied du pied qui fuit presse et remplit l'empreinte;
> Alors le monstre apprend à connaître la crainte;
> Aussi prompt que le vent, redoutant le trépas,
> Il s'échappe; la peur précipite ses pas.

39 *R*, *M* Le noir géant

Sa main brise le fer, rompt les chaînes d'airain,
Et le roc en tombant ferme le souterrain.
Mais Hercule le voit : il court, frémit de rage,
Et de ses yeux errants cherche au loin un passage.
45 En vain de la caverne il tente d'approcher :
Trois fois son bras robuste ébranle le rocher ;
Trois fois, d'un pas rapide, il parcourt la montagne,
Et trois fois fatigué s'assied dans la campagne.

Un roc, triste séjour des sinistres oiseaux,
50 S'inclinait vers la gauche et menaçait les eaux,
Et ses flancs escarpés et sa cime orgueilleuse
Couvraient de l'antre obscur la voûte ténébreuse ;
Pour le déraciner rassemblant ses efforts,
Le dieu sur son bras droit penche son vaste corps,
55 Pèse, l'ébranle enfin ; la masse qui s'écroule
Dans la plaine à grand bruit tombe, bondit et roule.
D'un fracas prolongé l'air au loin retentit,
Dans les flots écumants la rive s'engloutit,
Le fleuve épouvanté recule... L'antre sombre
60 Par les feux du soleil voit dissiper son ombre.
Si la terre brisait ses vieux flancs entr'ouverts,
Tels s'offriraient à nous les ténébreux enfers,
Le gouffre craint des dieux, et les pâles fantômes,
Tremblant de voir le jour dans ces tristes royaumes.

65 Le géant dans son antre, en hurlant de terreur,
Loin du jour ennemi se roule avec fureur ;
Mais Alcide le presse, et d'un bras implacable [[123]
D'arbres et de rochers à la fois il l'accable.
Cacus, n'espérant plus échapper au danger,
70 Par un dernier effort veut du moins se venger.
O prodige ! sa gorge, en sa caverne obscure,
Vomit en tourbillons une fumée impure ;

---

64 *R*, *M* dans ces mornes royaumes

Le monstre, avec ses feux, souffle une affreuse nuit,
Et se cache aux regards du dieu qui le poursuit.
Parmi des flots épais et de flamme et de soufre,
Alcide impatient se plonge au sein du gouffre;
Et, malgré son courroux, malgré ses feux vaincus,
Dans ses bras vigoureux saisit le noir Cacus,
L'étreint, et fier de voir sa vengeance assouvie,
Arrête dans sa gorge et son sang et sa vie.

Le dieu brise le seuil de ce fatal séjour;
Les larcins de Cacus se découvrent au jour.
Le peuple, par les pieds, traîne son corps difforme;
De ses membres hideux il contemple la forme,
Il voit ses yeux sanglants, ses flancs noirs et velus,
Et ses feux expirants, qu'il ne redoute plus.

V. D'AUVERNEY [Victor Hugo].

84-86 *R* Et contemple effaré cette hideuse forme, | Ces yeux rouges de sang, ces flancs noirs et velus | Et ces feux expirants — *M donne la date* : Du 22 février au 3 mars 1817.

PROSE

DU GÉNIE

Toute passion est éloquente; tout homme persuadé persuade; pour arracher des pleurs, il faut pleurer : l'enthousiasme est contagieux, a-t-on dit.

Prenez une femme et arrachez-lui son enfant; rassemblez tous les rhéteurs de la terre, et vous pourrez dire : *à la mort, et allons dîner*; écoutez la mère; d'où vient qu'elle a trouvé des cris, des pleurs qui vous ont attendri, et que la sentence vous est tombée des mains? On a parlé comme d'une chose étonnante de l'éloquence de Cicéron et de la | clémence de César; si Cicéron eût été le [124] père de Ligarius, qu'en eût-on dit? Il n'y avait rien là que de simple.

Et en effet, il est un langage qui ne trompe point, que tous les hommes entendent, et qui a été donné à tous les hommes : c'est celui des grandes passions comme des grands événements, *sunt lacrymæ rerum*; il est des moments où toutes les âmes se comprennent, où Israël se lève tout comme un seul homme.

Littérature et Philosophie mêlées, I, p. 186. Presque sans changement.

Qu'est-ce que l'éloquence? dit Démosthènes. L'action, l'action, et puis encore l'action; mais en morale comme en physique, pour imprimer du mouvement, il faut en posséder soi-même. Comment se communique-t-il? Ceci vient de plus haut; qu'il vous suffise que les choses se passent ainsi : voulez-vous émouvoir, soyez ému, pleurez, vous tirerez des pleurs; c'est un cercle où tout vous ramène et d'où vous ne pouvez sortir. Et en effet, je vous le demande, à quoi nous eût servi le don de nous communiquer nos idées, si, comme à Cassandre, il nous eût été refusé la faculté de nous faire croire. Quel fut le plus beau moment de l'orateur romain? Celui où les tribuns du peuple lui interdisaient la parole. Romains, s'écria-t-il, je jure que j'ai sauvé la république; et tout le peuple se leva, criant : Nous jurons qu'il a dit la vérité.

Et ce que nous venons de dire de l'éloquence, nous le dirons de tous les arts, car tous les arts ne sont que la même langue différemment parlée; et en effet, qu'est-ce que nos idées? Des sensations, et des sensations comparées. Qu'est-ce que les arts, sinon les diverses manières d'exprimer nos idées?

Rousseau, s'examinant soi-même et se confrontant avec ce modèle idéal que tous les hommes portent gravé dans leur | conscience, traça un [125] plan d'éducation par lequel il garantissait son élève de tous ses vices, mais en même temps de toutes ses vertus. Le grand homme ne s'aperçut pas qu'en donnant à son Émile ce qui lui manquait, il lui ôtait ce qu'il possédait lui-même. Et en effet cet homme, élevé au milieu du rire et de la joie, serait comme un athlète élevé loin des combats; pour être

un Hercule, il faut avoir étouffé les serpents dès le
55 berceau. Tu veux lui épargner la lutte des passions, mais est-ce donc vivre que d'avoir évité la vie? Qu'est-ce qu'exister? dit Locke. C'est sentir. Les grands hommes sont ceux qui ont beaucoup senti, beaucoup vécu, et souvent, en quelques années,
60 on a vécu bien des vies. Qu'on ne s'y trompe pas, les haut sapins ne croissent que dans la région des orages; Athènes, ville du tumulte, eut mille grands hommes; Sparte, ville de l'ordre, n'en eut qu'un, Lycurgue; et Lycurgue était né avant ses lois.

65 Aussi voyons-nous la plupart des grands hommes apparaître au milieu des grandes fermentations populaires : Homère, au milieu des siècles héroïques de la Grèce; Virgile, sous le triumvirat; Ossian, sur les débris de sa patrie et de ses dieux; le
70 Dante, l'Arioste, le Tasse, au milieu des convulsions renaissantes de l'Italie; Corneille et Racine, au siècle de la Fronde; et enfin Milton entonnant la première révolte au pied de l'échafaud sanglant de White-Hall.

75 Et si nous examinons quel fut en particulier le destin de ces grands hommes, nous les voyons tous tourmentés par une vie agitée et misérable; Camoëns fend les mers, son poème à la main; d'Ercilla écrit ses vers sur des peaux de bêtes dans
80 les forêts du Mexique; ceux-là que les souffrances du corps ne distraient pas des souffrances de l'âme, traînent une vie orageuse, dévorés par une irritabilité de ca|ractère qui les rend à charge à eux- [126]
mêmes et à ce qui les entoure : heureux ceux qui

---

84 et à ceux qui les entourent

85 ne meurent pas, avant le temps, consumés par l'activité de leur propre génie, comme Pascal; de douleur, comme Molière et Racine; ou vaincus par les terreurs de leur propre imagination, comme ce Tasse infortuné.

90 Admettant donc ce principe reconnu de toute l'antiquité, que les grandes passions font les grands hommes, nous reconnaîtrons en même temps que de même qu'il y a des passions plus ou moins fortes, de même il existe divers degrés de génie.

95 Et examinant maintenant quelles sont les choses les plus capables d'exciter la violence de nos passions, c'est-à-dire de nos désirs, qui ne sont eux-mêmes que des volontés plus ou moins prononcées, jusqu'à cette volonté ferme et constante par 100 laquelle on désire une chose de toute sa vie, tout ou rien, comme César, levier terrible par lequel l'homme se brise lui-même;

Nous tomberons d'accord que s'il existe une chose capable d'exciter une volonté pareille dans 105 une âme noble et ferme, ce doit être sans contredit ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes.

Or, jetant maintenant les yeux autour de nous, considérons s'il est une chose à laquelle cette dénomination sublime ait été justement attribuée par 110 le consentement unanime de tous les temps et de tous les peuples.

Et nous voici, jeunes gens, arrivés en peu de paroles à cette vérité ravissante devant laquelle toute la philosophie antique et le grand Platon 115 lui-même avaient reculé : que le Génie, c'est la Vertu.

E. [Victor Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Traduite en vers français par M. BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française.

(*Deuxième et dernier article.*)

Nous avons fait connaître notre opinion sur le nouvel ouvrage de M. Baour-Lormian, que nous considérons plutôt comme une *imitation* que comme une *traduction*.

Ce serait peut-être ici le cas d'examiner pourquoi l'on n'exige de fidélité dans les traductions en vers, que pour celles d'un ouvrage de l'antiquité. On ne fait pas grâce au poète, qui traduit une langue morte, d'un mot oublié, d'une expression mal rendue, et le traducteur d'une langue vivante peut non seulement se dispenser de rendre un vers difficile, mais encore omettre un passage entier; il semble que, plus les difficultés augmentent, plus on aime à se montrer rigoureux. C'est une contradiction que nous ne savons comment expliquer.

Nous avons prouvé que M. Baour s'était permis, envers ceux qui ont traduit le Tasse avant lui, quelques-uns de ces petits emprunts, qu'en des temps moins polis on nommerait des plagiats. Nous

n'avons pas dissimulé les parties faibles du talent de M. Baour. Notre critique a été sévère, et nous avons traité le poète d'autant plus rigoureusement qu'il jouit d'une plus grande réputation. Nous allons continuer l'examen de son travail, et, plus heureux sans doute, | nous n'aurons que des éloges [128
à lui donner. Toutefois, et pour être justes, que M. Baour nous permette de lui signaler les vers suivants :

T. I. p. 137 :

Les prêtres du Seigneur, qu'un zèle saint enflamme,
Chantent pour le repos et la paix de son âme.

T. II, p. 29 :

En son appartement,
L'amoureuse Herminie entre languissamment.

Ces vers ne sont que prosaïques, en voici de ridicules :

T. II, p. 283 :

Et déjà leur vengeance exhausse des collines
De morts et de blessés et de vastes ruines,
Et sur le mur détruit l'un et l'autre à l'instant
De corps amoncelés dresse un mur palpitant.

Ibid., p. 325 :

L'enchanteur lui remet une mèche allumée.

Ibid., p. 72 :

(Tancrède) se redresse effrayant,
Rugit, et de ses yeux le courroux flamboyant
Dévore son rival à travers la visière.

Il y en a beaucoup d'autres de cette force, que nous ne citons pas, persuadés qu'ils ne pourront
45 échapper au goût exercé de M. Baour : nous aimons mieux le féliciter sur ces quatre jolis vers qui terminent la description des îles fortunées, et qui sont bien à lui, puisque l'idée ne s'en trouve pas dans le Tasse :

50 Les zéphirs, amoureux de ces rives fleuries,
Folâtrent sur les eaux, caressent les prairies,
Et balancent dans l'or des nuages flottants
Le char voluptueux où s'assied le Printemps.

M. Baour est quelquefois heureux dans ses des-
55 criptions; il a peint avec beaucoup d'éclat le trône et la cour du calife, et c'est avec poésie qu'il a rendu des détails bien difficiles :

Par cent degrés d'ivoire, à son trône on arrive;
Le faste oriental sur ses pompeux habits [129]
60 Éclate, et, sous un dais enflammé de rubis,
Le monarque à ses pieds foule un tapis superbe
Où l'or pur et l'argent s'entrelacent en gerbe.
Un lin, par sa blancheur de la neige rival,
Enveloppe en turban son front impérial.
65 Une barbe à longs flots descend sur sa poitrine,
Son seul aspect révèle une illustre origine;
Les ans n'ont pas éteint les éclairs de ses yeux.
Digne du rang sacré qu'il tient de ses aïeux,
Sa main porte le sceptre, et dans ses traits respire
70 La double majesté de l'âge et de l'empire.
Ministres du calife et de ses volontés,
Deux satrapes debout s'offrent à ses côtés :
Ils partagent l'éclat de la grandeur royale;
Égaux en dignité, leur puissance est égale.

L'un porte dans sa main le glaive de la loi ;
L'autre tient un sceau d'or, *marque de son emploi*;
L'un, des secrets du trône heureux dépositaire,
Pèse tous les délits dans sa balance austère ;
L'autre règle des camps le nombre et l'appareil,
En nomme tous les chefs, préside leur conseil,
Ne rend compte qu'à lui des trésors qu'il dispense,
Et, ministre absolu, punit et récompense.
Mille Circassiens, d'un courage éprouvé,
Veillent autour du trône avec pompe élevé.
C'est là que sur un siège et de pourpre et de soie,
Le calife *rayonne*, et d'un œil plein de joie
Voit en ordre marcher *tous les corps principaux*
Qui devant lui passaient, inclinant leurs drapeaux.

Ces deux derniers ne terminent pas heureusement ce tableau; nous préférons bien ceux de Clément, dont nous citerons le passage entier, pour faire connaître sa manière d'imiter le Tasse :

Là, sous un dais superbe, élevé (*le calife*) sur un trône,
L'œil à peine soutient l'éclat qui l'environne;
Le faste oriental brille en ses vêtements. [130
Son front luit, couronné de mille diamants[1],
Ses pieds foulent la soie et la pourpre éclatante,
Le sceptre de la guerre est dans sa main puissante;
Tout respire en ses traits l'audace, la fierté,
La majesté de l'âge et de l'autorité.
Son regard dominait ses phalanges guerrières
Qui sous ses yeux passaient, abaissant leurs bannières. Etc.

On voit que si Clément l'emporte par la rapidité, M. Baour a vaincu de plus grandes difficultés en restant fidèle à son auteur.

1. Gilbert avait dit avant Clément :
Son front luit étoilé de mille diamants. (C. L.)

110 Nous ne choisissons pas, pour donner une idée du travail de M. Baour, une de ces scènes dramatiques que le Tasse a disposées avec tant de talent dans sa belle épopée. Un pareil genre de beauté était facile à faire passer dans la poésie française, 115 qui se plie bien aux formes du discours, comme l'ont prouvé tous nos grands tragiques.

Il est d'autres difficultés qui ont privé peut-être, jusqu'à présent, la littérature française d'un poème épique; et l'une des principales, selon nous, c'est 120 le scrupule de nos poètes, même les plus célèbres, à se servir du mot propre, lorsqu'il n'a pas encore été employé. Notre poésie a perdu en vérité ce qu'elle a gagné en noblesse. La nécessité d'étendre en une périphrase ce qu'on aurait pu dire d'un 125 seul mot empêche une narration d'être rapide et animée; et pour une seule tournure ingénieuse et précise combien n'en rencontrons-nous pas qui indiquent à peine ce que l'auteur a voulu dire, surtout lorsqu'il a dû raconter une scène de la vie 130 commune! Cette obscurité | rend la lecture de nos [131] poèmes modernes fatigante et fastidieuse, et n'est pas une des moindres causes du dégoût qu'inspire aujourd'hui le genre descriptif.

Déjà, dans la *Pétréide*, Thomas avait eu l'heu- 135 reuse hardiesse d'ennoblir, dans ses vers, des expressions qu'un poète vulgaire eût dédaignées comme triviales. Sachons gré à M. Baour de n'avoir point cherché à éluder cette difficulté, qui n'en est réellement une que pour un versificateur sans 140 talent.

La description du *Bélier*, tracée avec vérité et élégance, prouve que la langue poétique n'a pas

plus de bornes en France que chez les étrangers, quoiqu'elle ait plus d'entraves.

Nous terminerons cet examen du poème de M. Baour par un passage où il a heureusement imité le Tasse : Soliman tué par Renaud. Entre deux héros pareils, le combat devenait bien difficile à décrire.

Le Tasse (comme celui qui peignit, dans le sacrifice d'Iphigénie, Agamemnon le visage voilé), a éludé cette peinture terrible : il nous apprend seulement le résultat du combat, et c'est par d'autres ressorts que l'admiration pour sa valeur, qu'il nous y intéresse. — Renaud vient d'immoler le géant Adraste.

Infidèles, chrétiens, tout recule d'horreur,
Et Soliman lui-même en pâlit de terreur.
Il ne sait que résoudre; un tel exploit l'étonne,
Et d'un trouble inconnu sa grande âme frissonne.
Il voit, il sent déjà l'inévitable mort...
Mais qui peut ici-bas échapper à son sort?
Tel qu'un homme souffrant dont le sommeil s'empare,
Dans l'excès du délire où sa raison s'égare,
S'il voit un spectre affreux et couvert de lambeaux, [132]
Tout pâle se lever de la nuit des tombeaux,
Cherche à le fuir... Hélas! tous ses efforts l'abusent,
Et ses pieds et ses mains à ses vœux se refusent :
Il demeure sans voix, immobile, glacé,
Et sous l'horrible songe il palpite oppressé :
Tel Soliman voudrait au sort qui le menace
Opposer la vigueur de sa première audace.
Un invincible effroi tient ses pas enchaînés.
Pour défendre ses jours au glaive destinés
Il ne peut rien : du moins, quand le destin contraire
L'abandonne au courroux de son fier adversaire,

Il ne trouve en son cœur, d'où l'espoir s'est enfui,
Nul sentiment indigne et du trône et de lui ;
Et lorsqu'à succomber sa valeur est réduite,
180 Il ne médite point la retraite ou la fuite.
Tandis qu'il hésitait, le vainqueur irrité
Sur lui fond et s'élance avec rapidité ;
Dans sa main resplendit le fer impitoyable.
Jamais sous un aspect plus fier, plus effroyable,
185 Aux yeux de Soliman nul guerrier ne s'offrit :
Aux arrêts du Destin noblement il souscrit,
Et sans déshonorer sa chute et sa disgrâce,
Reçoit avec grandeur le coup qui le terrasse.
Lorsqu'enfin ce héros dans la guerre éprouvé,
190 Abattu tant de fois, tant de fois relevé,
Comme un nouvel Antée eut mordu la poussière,
Et de ses jours fameux achevé la carrière,
L'inconstante fortune aux étendards français
N'osa plus un moment disputer le succès,
195 Et du pieux Bouillon terminant les alarmes,
Vint défendre sa cause et protéger ses armes.

A. [Abel Hugo.]

Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem, *par M. Baour-Lormian. — Observations* [133]
200 *sur la traduction en vers de la* Jérusalem, *par M. G. G.*

Au moment où nous finissions cet article, on vient de nous apporter deux brochures où l'on a examiné la traduction de M. Baour-Lormian.

L'auteur des *Lettres*, qui ne paraît pas avoir eu connaissance des plagiats de M. Baour, lui fait quelques critiques un peu sévères, mais dont nous engageons ce célèbre académicien à profiter dans la prochaine édition de sa *Jérusalem*.

Ces *Lettres* sont écrites avec un ton d'urbanité qui est bien rare chez les critiques du jour. Elles méritent l'attention des amis de la saine littérature, en ce qu'elles signalent presque tous les vers faibles et ridicules de la traduction de M. Baour.

M. G. G., dans ses Observations, a eu principalement en vue les emprunts de M. Baour à La Harpe et à Clément.

Il a compté jusqu'à deux cent soixante-deux vers pris au premier, et trois cent soixante au second. Nous n'avons pas cherché à vérifier si ses calculs sont exacts; mais ce que nous avons été à même de remarquer nous fait croire qu'il n'a pu se tromper d'un grand nombre de vers; et, s'il faut le dire franchement, nous aurions cru que M. Baour avait de plus grandes obligations à ses prédécesseurs. Il est vrai que M. G. G. n'a pas compté les hémistiches.

A. [Abel Hugo.]

LES VÊPRES SICILIENNES

Tragédie par M. C. DELAVIGNE.

LOUIS IX

Tragédie par M. ANCELOT.

(*Deuxième et dernier article.*)

[Quand Sterne a promis à ses lecteurs un chapitre sur les *bottes* ou les *jarretières,* fidèle avant tout à sa promesse, il | amène, tant bien que mal, [134] la dissertation annoncée, sans s'embarrasser de l'à-propos. L'article où nous allons comparer le style des *Vêpres Siciliennes* et de *Louis IX* n'a déjà plus ce dernier mérite; mais, comme Sterne, nous remplissons un engagement, et si nous n'avons pas le talent de dire des choses neuves sur un sujet usé, du moins n'aurons-nous pas le ridicule de dire des choses usées sur un sujet neuf.]

Nous remarquerons d'abord que le style des deux auteurs manque en général de concision et de chaleur. Cependant ce reproche est [beaucoup] moins mérité par M. Delavigne. *Les Vêpres Siciliennes,* et surtout le rôle de Procida, renferment des passages écrits avec feu, des détails rendus avec rapidité et des pensées [profondes] exprimées avec

---

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté* avec de nombreuses suppressions [entre crochets].

17 détails enlevés avec rapidité

énergie. M. Ancelot n'a eu ces qualités qu'une
20 seule fois (acte IV, scène IV). Sa versification est pure et harmonieuse, celle de M. Delavigne est noble et élégante. Il est fâcheux que l'harmonie du premier dégénère quelquefois en diffusion, et la noblesse du second en sécheresse. Enfin, si le
25 style, dans *Louis IX*, a toujours de la clarté, dans les *Vêpres*, il a souvent de l'éclat.

[Pour prouver ce que nous avançons, relativement à M. Delavigne, nous citerons le morceau suivant, qui est peut-être aussi, il faut le dire, ce
30 qu'il y a de plus brillant dans sa tragédie.] Nous ne connaissons dans *Louis IX* rien de comparable à ces vers où Procida raconte à son fils et à la princesse, la mort de cet infortuné Conradin de Souabe, si lâchement sacrifié par Charles, comte
35 d'Anjou.

[Par un récit fidèle
Puissè-je raffermir ta haine qui chancelle!
Puisse une juste horreur te saisir comme moi
Au nom du meurtrier que tu nommes ton roi!
40 Ecoutez-moi tous deux; à son heure dernière [135
Conradin m'adressa cette courte prière :
« Parmi des inhumains j'abandonne ma sœur;
Vivez, qu'à sa jeunesse il reste un défenseur;
Qu'elle soit votre fille, et qu'un jour l'hyménée
45 Aux jours de Lorédan joigne sa destinée. »
Je promis d'obéir; mais j'enviai la mort
Du jeune Frédéric qui partagea son sort.

19-20 une seule fois dans une scène du quatrième acte — 20-22 Sa versification a de l'harmonie, celle de M. Delavigne a de la noblesse. — 32 aux vers — 33-34 mort de Conradin de Souabe, lâchement — 36-124 *Passage supprimé.*

Il s'exilait, mon fils, d'un illustre héritage,
Pour combattre à seize ans sous un roi de son âge;
L'échafaud l'attendait, il y monte, et soudain
Je vois rouler sa tête aux pieds de Conradin,
Votre frère..... Ah! combien sa douleur fut touchante!
Pressant de son ami la dépouille sanglante,
Il lui parlait encor, l'arrosait de ses pleurs :
Tu n'es plus, disait-il, c'est pour moi que tu meurs.
Nos vainqueurs attendris l'admiraient en silence;
Mais Charles d'un regard enchaîna leur clémence.
Cet enfant qui pleurait redevint un héros,
Et son dernier regard fit pâlir les bourreaux.

Dans les *Vêpres Siciliennes*, si le caractère de Montfort est faiblement tracé, du moins son portrait est-il dessiné d'une manière neuve et brillante. Tout le monde aime d'avance ce chevalier français, qui

Pousse la loyauté jusques à l'imprudence,
Et pourrait immoler, sans frein dans ses désirs,
Sa vie à son devoir, son devoir aux plaisirs.

Nous le disons avec peine, M. Ancelot n'est guère plus heureux dans ses portraits que dans ses caractères. Il s'y prend à plusieurs reprises pour peindre Nouradin; d'abord il nous apprend que ce prince est

Révéré des émirs, adoré des soldats.

(Act. I, scène III.)

et ensuite si

Nouradin a séduit et le peuple et l'armée

(Act. IV, scène II.)

c'est que [136]

Le soldat le chérit et le peuple l'honore.

(Act. II, scène I.)

D'un autre côté, est-il question de saint Louis ?

Le soldat le respecte et le peuple l'admire.

(Act. II, scène IV.)

80 Voici la conséquence de ce vers :

On respecte Louis, Almodan le redoute.

(Act. II, scène VII.)

Ce qui fait que vous n'êtes aucunement surpris lorsque Almodan vous dit, dans sa fureur contre Nouradin :

85 Pour ce roi qu'il protège et que mon peuple honore
Un reste de respect me retenait encore.

(Act. III, scène IV.)

On voit que l'uniformité dans *Louis IX* n'est pas seulement le défaut des personnages, mais encore le vice du style. Que le roi dise au Soudan :

90 Trahis tous tes serments, je tiendrai ma parole,

Nous applaudirons à un sentiment noble noblement exprimé; mais c'est ressembler à ces gens qui *font d'un bon mot une sottise*, que de répéter un peu plus loin :

95 Il trahit son serment. — Je respecte le mien.

La tragédie de M. Ancelot aurait rudement exercé la patience de l'Aristarque dont parle Horace. Croit-on, par exemple, que le *signum atrum* n'aurait pas fait justice d'une phrase traînante et
100 diffuse comme celle que l'auteur place dans la bouche de Marguerite (Acte II, scène IV) :

Dieu ..... [137]
Brisera-t-il nos fers? et ce peuple fidèle
Qui gémit loin de vous, dont l'amour vous rappelle;
105 Et ces infortunés, dont vos généreux soins
Adoucissaient les maux, prévenaient les besoins;
Reverront-ils pour eux luire ces jours prospères
Où, trouvant dans leur roi le plus tendre des pères,
Contre leurs oppresseurs ils venaient l'implorer?

110 Et que le *véritable ami* n'aurait pas marqué *transverso calamo* les vers qui suivent, où se trouve rappelé si gauchement un des souvenirs les plus attendrissants de notre monarchie :

Vous verront-ils encor, prompt à les rassurer,
115 Oubliant auprès d'eux la grandeur souveraine,
Leur rendre la justice, assis au pied d'un chêne?

Par un hasard assez singulier M. C. Delavigne a dit de même en parlant de Saint Louis (Acte II, scène II) :

120 Pour écouter les pleurs du pauvre sans appui,
D'un chêne encor fameux l'ombrage tutélaire
Semblait à sa justice un digne sanctuaire.

Ces vers, quoique peu dignes du sujet, nous semblent encore meilleurs que ceux de M. Ancelot.]

Le hasard a [également] voulu que le cinquième acte des deux tragédies commençât par un monologue placé dans la bouche des princesses (Marguerite et Amélie), qui, toutes deux assez insignifiantes par elles-mêmes, se trouvent dans une situation à peu près pareille de terreur et d'incertitude. Les deux conspirations viennent d'éclater. Marguerite craint pour son fils et son époux; Amélie tremble pour son amant.

[Voici comment M. Ancelot fait parler Marguerite, inquiète et désolée :

On m'arrache à Louis!... a-t-il cessé de vivre? [138
A-t-on frappé mon fils? Et je n'ai pu les suivre!
Et je trouve partout de barbares soldats
Qui ferment les chemins, qui retiennent mes pas!
J'entends autour de moi le bruit affreux des armes;
Et seule en ce palais arrosé de mes larmes,
Et j'espère et je crains. S'ils avaient échappé,
Si le soudan... Non, non; le cruel a frappé.
Ils ont péri. Chassons une vaine chimère.
Quoi! tout à l'heure encor j'étais épouse et mère.
Dieu! que m'as-tu laissé? les larmes, leur cercueil.
Mon fils n'est plus!... Ce fils, il était mon orgueil.
Cher enfant! que de joie au jour de ta naissance!
Par quels chants d'allégresse et de reconnaissance
Le Français, ô mon Dieu! bénissant ta bonté,
Célébra mon bonheur et ma fécondité!
Plus de chants de bonheur. France, mon fils succombe,
Et l'espoir d'un beau règne est perdu dans la tombe.]

Au milieu de ce luxe de points d'exclamation et d'interrogation, d'apostrophes à Dieu, puis au *cher*

---

154 Chez la Marguerite de M. Ancelot, au milieu du luxe

enfant, puis encore à Dieu, puis enfin à la France, il est difficile de trouver le langage d'une terreur vraie et maternelle. De ce que la douleur éclate en sons entrecoupés, on ne doit pas conclure qu'elle
160 s'exprime en vers hachés et décousus. Le désordre des sentiments n'entraîne pas le vagabondage des idées; et cette remarque, que M. Ancelot nous donne ici l'occasion de développer, nous a été déjà inspirée depuis longtemps par la plupart des au-
165 teurs dramatiques du siècle, qui prennent l'extravagance du discours pour le délire des passions. [Voyons si] M. Delavigne a su mieux rendre l'anxiété d'Amélie épouvantée :

[Où s'égarent mes pas? quelle horreur m'environne?
170 Seule, en ces murs déserts, Elfride m'abandonne.
Je ne vois point Montfort; errante dans la nuit,
Je ne saurais bannir la terreur qui me suit.....
Entouré d'ennemis... ô mortelles alarmes!..... [139]
Il s'élance à travers le tumulte et les armes.
175 Dans les sacrés parvis j'entends frémir l'airain.
Non, ta voix, Lorédan, n'éclatait pas en vain!
Quels sinistres adieux! tes accents prophétiques
Retentissent encor sous ces tristes portiques.
Mon heure approche... Où suis-je? et d'où partent ces cris?
180 Ces murs vont-ils sur moi renverser leurs débris?
Fuyons... La terre tremble et la foudre étincelle;
Montfort, pour nous juger, notre Dieu nous appelle.

D'abord, selon nous,] ce monologue a sur celui de Marguerite un grand avantage, celui d'être plus
185 court. Depuis que nous avons lu, dans Théophile,

---

167 M. Casimir Delavigne — 183 Son monologue — 184 c'est d'être

les soliloques de Pyrame et de Thisbé, les longs monologues produisent sur nous l'effet que les longs ouvrages faisaient à Jean La Fontaine. Ensuite, M. Casimir Delavigne a mis au moins quel-
190 que suite dans les idées d'Amélie. Seule, cherchant Montfort, entendant les cloches fatales, ce qu'elle dit, il est naturel qu'elle le sente; les quatre derniers vers seulement nous semblent moins pathétiques que déclamatoires; c'est l'emphase d'un
195 élève de rhétorique et non la terreur d'une jeune fille.

[D'après les exemples que nous venons de citer, il est facile de voir en quoi] la manière de M. Delavigne l'emporte sur celle de M. Ancelot. La versi-
200 fication soignée de ce dernier décèle du travail; le style inégal du premier annonce de la verve. Il y a, dans les *Vêpres siciliennes*, de ces vers frappés, sous la forme desquels la pensée qu'ils expriment jaillit sans effort du cerveau du poète, comme
205 Minerve toute armée :

Que sont dans leurs succès les peuples conquérants?
Des sujets moins heureux sous des rois plus puissants.

. . . . . .

Ah! quand on est heureux qu'on pardonne aisément!

. . . . . [140]

On saura tôt ou tard vous créer des forfaits,
210 Et brisant par degrés le nœud qui vous rassemble,
Punir séparément ceux qu'on épargne ensemble.

. . . . . .

[Tant qu'on est redoutable on n'est point innocent.

. . . . . .

L'effroi chez les tyrans se tourne en cruauté, etc.

---

200 ne décèle que — 212-318 *Supprimé*.

On aime dans ces vers le mérite du style joint à
215 celui de la pensée. En voici d'autres qui, à cette double qualité, réunissent encore celle de peindre le caractère de Procida, lorsqu'il dit des guerriers français :

J'élève jusqu'aux cieux ces nombreux chevaliers,
220 Nourris dans les combats, ardents, pleins de vaillance,
Que je hais en Sicile, et que j'admire en France.

Il faut en convenir, M. Ancelot n'a pas rendu avec moins de bonheur une pensée à peu près semblable, dans les vers qu'il place dans la bouche
225 de Nouradin, parlant de ces mêmes chevaliers français :

Soudan, je n'ai point prétendu
Cacher les sentiments que leur vertu m'inspire.
Armés, je les combats, captifs je les admire.

230 Seulement, ces beaux vers feraient éprouver plus de plaisir si Nouradin ne semblait répéter ce qu'il a dit de Saint Louis, quelques scènes plus haut :

Il me retrouverait au milieu des combats;
Mais il est opprimé, j'embrasse sa défense.

235 Nous achèverons notre parallèle, que les bornes de ce recueil nous contraignent d'abréger, en comparant les récits qui forment le dénoûment des deux tragédies; c'est ordi|nairement dans ces mor- [141]
ceaux de luxe que les auteurs déploient toutes leurs
240 forces et font usage de tous leurs moyens. Nous allons donc mettre MM. Ancelot et Casimir Delavigne en présence; le lecteur jugera avec nous. Écoutons d'abord l'auteur de *Louis IX* :

PHILIPPE

Dieu, vaincu par vos pleurs, s'est déclaré pour nous.
245 *Ne pouvant du Soudan* désarmer la colère,
J'attendais le trépas aux côtés de mon père;
Des gardes d'Almodan nous étions entourés.
Assiégeant son palais, de son sang altérés,
Chrétiens et musulmans, qu'un même espoir rassemble,
250 Étonnés de combattre et de marcher ensemble,
Demandaient à grands cris qu'on fît tomber nos fers.
Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts;
Almodan nous entraîne, il s'élance, il s'écrie :
« Nouradin, où t'emporte une aveugle furie?
255 Ne me connais-tu pas? crois-tu m'intimider?
Tombe sur moi le ciel, plutôt que de céder!
Tu demandes Louis? vers lui tourne la vue;
Regarde : sur son front la mort est suspendue.
Peuple, n'avance pas; et vous, chrétiens, fuyez,
260 Ou sa tête à l'instant va tomber à vos pieds. »
Nos vengeurs, à ces mots, frémissent immobiles.
Et maintenant, armés de glaives inutiles,
Ils brûlent d'avancer, ils n'osent faire un pas, etc.

Nous le disons avec peine, ces vers ne présen-
265 tent ni force, ni chaleur, pas même une coupe pittoresque; ils sont harmonieux, et ce n'est pas beaucoup, selon nous, qui préférons encore des vers durs à des vers faibles. Dans ce morceau tout est vague et confus; on est obligé de le relire plu-
270 sieurs fois pour se faire une idée de la scène qu'il représente. Le tableau de M. C. Delavigne est au contraire tracé d'une manière ferme, vive et précise.

ELFRIDE [142]

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
275 Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés,

Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques.
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
280 Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.

Ces vers sont pleins d'action et de mouvement; poursuivons :

285 Ces mots : Guerre aux tyrans, volent de bouche en bouche!
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
290 Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraie un passage;
295 Il marche, il court : tout cède à l'effort de son bras
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups, sans casque, sans armure...

Cette scène, animée et intéressante, plonge le spectateur dans l'anxiété. Ce vers :

300 Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.

est beaucoup plus pittoresque que celui de M. Ancelot :

Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts.

et celui qui suit, *il affrontait leurs coups*, *sans cas-*

305 *que*, | *sans armure*, nomme d'avance le chevalier [143]
qui vient défendre les Français.

C'est Montfort! A ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous;
Fuyez », dit-il, superbe et pâle de courroux.
310 Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée, etc.

C'est vraiment ainsi que doit être écrite la narration tragique; la courte harangue de Montfort vaut mieux que le discours trop long d'Almodan;
315 et Montfort, *superbe et pâle de courroux*, offre une image admirable de grandeur et de vérité. Nous laisserons au lecteur le soin d'achever ce parallèle;] en lisant attentivement les deux tragédies, on reconnaîtra sans peine que les qualités du style
320 de M. Casimir Delavigne sont beaucoup plus éminemment poétiques que celles de la versification de M. Ancelot. [La justice nous force pourtant à dire que des deux narrations que nous venons de rapprocher, celle de Philippe finit mieux que celle
325 d'Elfride. Ces vers sur Raymond :

Il meurt, et devant Dieu, qu'implore son effroi,
Il paraîtra, couvert du pardon de son roi.

sont bien meilleurs que cette imprécation hyperbolique et, qui pis est, usée :

330 Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

322-350 *Supprimé*.

Nous ne pouvons achever cet article sans dire un mot de la tragédie de M. D*** (*Louis IX dans les fers*), que l'on a accusé M. Ancelot d'avoir copiée. En ce cas, tout au contraire du vieux conte arabe, ce serait la pièce de cuivre qui se serait changée en pièce d'or dans la poche du voleur. | Nous ne croyons pas que M. Ancelot ait [144] rien pris à M. D*** pour la raison qu'il n'y avait rien à prendre[1].

Si les sujets des *Vêpres siciliennes* et de *Louis IX* étaient encore vierges pour la scène française, la muse épique avait déjà consacré des chants au héros de M. Ancelot. Le P. Lemoyne avait même, dans son épopée de *Saint-Louis*, rappelé en des vers pleins d'une énergie singulière, les déplorables vêpres de Sicile.

Lors sur le mont Gibel, les noires Euménides
Sonnèrent de leurs cors ces vespres homicides
Où tout le sang français fut versé dans un jour.]

Nous ne relèverons pas la manière peu civile dont nos deux jeunes auteurs ont traité l'histoire des temps féodaux; pourrions-nous blâmer quelqu'inexactitude dans des poètes tragiques, lorsqu'il s'agit de siècles déjà si reculés, nous qui voyons chaque jour applaudir et payer le men-

1. [Excepté, peut-être, le personnage du renégat, M. Ancelot prétend l'avoir trouvé dans les mémoires du temps : nous croyons connaître les vieilles Chroniques, et nous n'y avons rien vu de pareil. M. Ancelot nous ferait plaisir en nous indiquant l'endroit où il a puisé l'idée de ce rôle. (C. L.)]

---

355 de siècles déjà reculés

songe dans des historiens qui racontent les événements de nos jours et les faits passés sous nos yeux? Nous demanderons toutefois à M. Ancelot
360 pourquoi il a emprunté à M. D*** le nom tronqué d'*Almodan*. *Almoâdan*, véritable nom du soudan d'Égyte, joignait à cet avantage celui d'être plus harmonieux. Ces hiatus dans les noms propres se rencontrent fréquemment chez ces Grecs dont
365 Horace a dit :

Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Résumons-nous. L'ouvrage de M. C. Delavigne [145]
est supérieur à celui de M. Ancelot, sous presque
370 tous les rapports; aussi a-t-il obtenu un succès de vogue, qui dure encore, tandis que *Louis IX* n'a eu qu'un succès de mode, qui est déjà oublié. Toutefois, soyons justes, l'auteur du dernier acte d'*Abufar* promettait moins; l'auteur de la *Pre-*
375 *mière Messénienne* promettait davantage.

V. [Victor Hugo.]

---

360 pourquoi il a tronqué le nom d'Almodan — 362 joignait à l'avantage d'être plus vrai celui

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES SUR LES AVANTAGES DE LA MONARCHIE

Par Mme C. de M***

(*Premier article.*)

Le Baile Molino demandant un jour au fameux Ahmed-Pacha pourquoi Mahomet défendait le vin à ses disciples : pourquoi il nous le défend, s'écria le vainqueur de Candie? c'est pour que nous trou-
5 vions plus de plaisir à le boire. Et en effet, la défense assaisonne : c'est ce qui donne la pointe à la sauce, dit Montaigne; et depuis Martial, qui chantait à sa maîtresse : *Galla, nega, satiatur amor,* jusqu'à ce grand Caton, qui regretta sa
10 femme quand elle ne fut plus à lui, il n'est aucun point sur lequel les hommes de tous les temps et de tous les lieux se soient montrés aussi souvent les vrais et dignes enfants de la bonne Ève.

Je ne voudrais donc pas qu'on défendît au beau
15 sexe d'écrire; ce serait en effet le vrai moyen de faire prendre la plume à toutes les femmes; bien

---

Deux fragments reproduits dans *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, pp. 44-47 et 107-108. En tête du premier (1-84) le titre : « A propos d'un livre politique écrit par une femme. Décembre 1819. »

14 défendît aux femmes — 15-16 de leur faire prendre la plume à toutes

au contraire, je voudrais qu'on le leur ordonnât expressément, comme à ces savants des universités d'Allemagne qui remplissaient l'Europe de
20 leurs doctes commentaires, et dont on n'entend plus parler, depuis qu'il leur est ordonné de faire un livre au moins une fois par an.

Et en effet, c'est une chose bien remarquable et bien peu remarquée, que la progression effrayante
25 suivant | laquelle l'esprit féminin s'est depuis quel- [141
que temps développé. Sous Louis XIV, on avait des amants et on traduisait Homère; sous Louis XV, on n'avait plus que des amis, et l'on commentait Newton; sous Louis XVI, une femme s'est
30 rencontrée qui corrigeait Montesquieu à un âge où l'on ne sait encore que faire des robes à une poupée. Je le demande, où en sommes-nous? où allons-nous? que nous annoncent ces prodiges? quelles sont ces nouvelles révolutions qui se pré-
35 parent? [Pour moi, à de pareils événements il m'est impossible de me taire; et quelles que puissent être les conséquences de mes paroles, il faut que je parle, et je vais parler.

Je vais donc exposer ici] une idée qui me tour-
40 mente, une idée qui nous a souvent occupés, mes vieux amis et moi, idée si simple, si naturelle, que si une chose m'étonne, c'est qu'on ne s'en soit pas encore avisé dans un siècle où il semble que l'on s'avise de tout, où les récureurs de peuples en sont
45 aux expédients, [où l'on conspire jusque sur les bancs, où l'on pétitionne jusque sur les toits.]

---

21 il leur est enjoint — 22 au moins par an — 27 et l'on — 39 Il y a une idée — 44 et où les récureurs

Je songeais, dis-je, en voyant cette émancipation graduelle du sexe féminin, à ce qu'il pourrait arriver s'il prenait tout à coup fantaisie à quelque forte tête de jeter dans la balance politique cette moitié du genre humain, qui jusqu'ici s'est contentée de régner au coin du feu; d'ailleurs les femmes ne peuvent-elles pas se lasser de suivre sans cesse la destinée des hommes? Gouvernons-nous assez bien pour leur ôter l'espérance de gouverner mieux? aiment-elles assez peu la domination pour que nous puissions raisonnablement espérer qu'elles n'en aient jamais l'envie? En vérité, plus je médite et plus je vois que nous sommes sur un abîme. Il est vrai que nous avons pour nous les canons et les baïonnettes, et que les femmes nous semblent sans grands moyens de révolte. Cela vous rassure, et moi | c'est ce qui m'épouvante. [Je ne saurais [147] dire tous les mauvais rêves que j'ai faits cette nuit, après avoir assisté hier à la représentation des *Petites Danaïdes,* pièce qui, en vérité, peut être d'un fort mauvais exemple.]

On connaît cette inscription terrible placée par Fonseca sur la route de Torre del Greco : *Posteri, posteri vestra res agitur.* Torre del Greco n'est plus; la pierre prophétique est encore debout.

C'est ainsi que je trace ces lignes, dans l'espoir qu'elles seront lues, sinon de mon siècle, du moins de la postérité : il est bon que lorsque les malheurs que je prévois seront arrivés, nos neveux sachent du moins que, dans cette Troie nouvelle, il existait une Cassandre, cachée dans un grenier,

---

52 au coin du feu et ailleurs. Et puis les femmes

rue Quincampoix, n° 4. Et s'il fallait après tout que je dusse voir de mes yeux les hommes devenus esclaves et l'univers tombé en quenouille, je pourrai du moins me faire honneur de ma sagacité; et qui sait? je ne serai peut-être pas le premier honnête homme qui se sera consolé d'un malheur public, en songeant qu'il l'avait prédit.

[Toutefois, que Mme de M... se rassure; elle serait la dernière à qui je voulusse interdire le droit d'écrire. La force de la vérité m'a entraîné, j'ai dû parler pour l'honneur de mon sexe, afin qu'il ne fût pas réduit à subir publiquement un joug dont il s'accommode si bien en particulier. Mais en vérité, dans cette cause, comme dans la plupart de celles où les hommes plaident contre les femmes, c'était encore notre intérêt qui plaidait contre notre plaisir.

On ne lisait déjà plus du temps de Voltaire, et l'on dirait que du nôtre on ne sait plus lire. Cette réflexion, qui m'est suggérée par l'ouvrage de Mme de M... n'y est nullement applicable. Mme de M... ne marque dans l'ignorance du temps que par une honorable exception; son érudition ferait honneur, je ne dirai pas à un homme du siècle des | lumières, mais à un homme du siècle des [148] ténèbres; et en effet, aujourd'hui nous ne sommes plus, comme jadis, plus ou moins savants; nous ne sommes que plus ou moins ignorants. Le professeur prend Caton l'Ancien pour Caton d'Utique, le bachelier prend Titus pour Néron; et comme l'on voit, il y a toujours proportion de talent.

---

78 rue Mézières, n° 10.

Mais si l'érudition de Mme de M... paraît destinée à faire le charme de ses lecteurs, je ne crois pas qu'elle cause moins de tourment à ses critiques. Et en effet, n'est-ce pas un véritable guet-apens que cette malice de ne pas citer les auteurs dont on met en œuvre les idées? Mme de M... pense-t-elle donc que les journalistes aient dans leur tête tous les auteurs dont ils parlent, eux qui ne lisent même pas les ouvrages dont ils rendent compte? Et est-il bien charitable d'exposer ainsi un pauvre homme qui croit pouvoir critiquer en toute conscience, à donner, sur la joue d'un auteur qui se présente comme inconnu, un soufflet à Horace ou à Virgile, comme dit Montaigne; ce qui est très désagréable.

Toutefois, de même que les arguments les plus vrais ont toujours leur côté faux, et les places les mieux défendues leur côté faible, il est arrivé que cette petite ruse que Mme de M... croyait sans doute devoir lui être si utile, et qui devait peut-être réussir auprès des quatre-vingt-dix-neuf centièmes de nos journalistes, par un juste châtiment du ciel, est en quelque sorte avec nous retombée sur elle-même. Et en effet, son ouvrage n'eut pas été plutôt déposé sur le fatal tapis-vert, que le piège fut reconnu tout d'abord, et que c'était à qui, dans le docte aréopage, refuserait de s'en charger; tellement que, nos plus fortes têtes abandonnant la partie, l'ouvrage m'a été adjugé tout d'une voix, à moi pauvre hère, qui ayant passé toute ma vie dans les livres, suis en quelque sorte devenu comme un livre ambulant, et qui n'étais dans le principe chargé que | de la partie mémoire du Conserva- [149]
teur. Or, si les années viennent souvent sans la

science et la sagesse, la science et la sagesse viennent rarement sans les années : cela veut dire que je suis vieux; et comme Mme de M... le sait, plus
145 on est vieux, moins on est galant; moins on est galant, plus on est sincère. Il est vrai que Mme de M... n'a pas beaucoup à craindre de ma sincérité, et que, s'il faut en croire à ma vieille voisine, la politesse des vieillards de notre temps valait
150 encore mieux que la galanterie des jeunes gens d'aujourd'hui.

Et ici, comme je m'aperçois que mes pages se sont insensiblement remplies, et que j'ai consacré à exposer des vérités indispensables un espace que
155 je devais exclusivement à Mme de M..., je dépose la plume, et je déclare que, dans un article long et prochain, je m'occuperai de l'examen approfondi des principes de cette dame. Et, en attendant, comme le mauvais exemple ne m'a pas gâté, je ne
160 ferai pas au lecteur, après l'avoir entraîné jusqu'ici, la méchante plaisanterie de refuser de lui dire ce qu'il attend sans doute avec impatience, ce qui doit servir à fixer son jugement sur le talent de Mme de M..., avant même la lecture de son ouvrage;
165 en un mot, la première chose que l'on demande d'un homme, et la seconde que l'on demande d'une femme, savoir quelles sont ses opinions politiques, et dans quel parti on doit la ranger, puisque nous en sommes venus au point de n'avoir plus que des
170 partis en France.]

Je vous dirai donc, mon cher lecteur, que

---

171 et suiv. Conservé avec certaines suppressions dans la section « *Fantaisies* » p. 107. Daté de février 1819.

ce que veut Mme de M..., c'est ce que tout le monde veut, ce que tout le monde demande, c'est-à-dire du pouvoir pour le Roi et des garanties pour le
175 peuple; [et en cela je ne vous aurais rien dit, si je ne vous affirmais en même temps que ce que veut Mme de M..., elle le veut non seulement de bouche, mais encore de cœur, c'est-à-dire qu'elle est *ultra*.]

Et en cela Mme de M... est bien différente (je ne [150]
180 fais cette remarque que pour la postérité) de certains honnêtes gens de ma connaissance qui professent hautement la même maxime, et qui, lorsqu'on en vient aux applications, se trouvent n'en vouloir réellement, les uns qu'une moitié, les au-
185 tres qu'une autre, c'est-à-dire les uns qu'un peu de despotisme, et les autres que beaucoup de licence, à peu près comme feu mon père, qui avait sans cesse dans la bouche le fameux précepte de l'école de Salerne : *Manger peu, mais souvent*; mais
190 qui n'en admettait que la première partie pour l'usage de sa maison.

B. [Victor Hugo.]

172-173 ce que je veux, c'est ce que tout le monde veut — 179-180 Et en cela, je suis bien différent de certains — 187 comme feu mon grand-oncle — 188 sans cesse à la bouche — 191 de la maison.

SPECTACLES

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DES *COMÉDIENS*

Comédie en cinq actes et en vers, de M. Casimir DELAVIGNE

Les grands talents du premier théâtre, si peu soigneux des plaisirs du parterre, semblaient vouloir faire passer en proverbe que le zèle ne convient qu'à la médiocrité. Le second théâtre travaille avec succès à démentir cette insolente idée; il a prouvé du talent, ce qui est beaucoup; il montre du zèle, ce qui est encore plus. Aux pièces nouvelles qu'il a déjà représentées avec succès, il vient d'ajouter encore les *Comédiens;* et si cet exemple pouvait engager M. le semainier de la Comédie française à voir s'il y a moins d'un pouce de poussière sur tant de pauvres manuscrits inhumés dans les vieux cartons, ce serait peut-être la seule fois où une jalousie d'acteurs aurait été bonne à quelque chose, et ce cas unique offrirait un trait de plus à M. Casimir Delavigne.

Ce n'est pas que ce jeune auteur ait épuisé tous [151] les traits que les comédiens peuvent fournir au ridicule. Son ouvrage, nous l'avouons avec un véritable regret, a été loin de remplir sous ce rapport l'attente des spectateurs. Nous ne deman-

dions pas, à la vérité (comme l'auteur a paru le soupçonner dans un prologue plein d'esprit), une satire avouée et directe du *Voisin*. Le but de la comédie est trop noble pour que nous ayions pu supposer un instant que M. Delavigne descendrait jusque-là. Une grande idée, une idée essentiellement morale devait donner la vie à l'ouvrage de ce jeune homme; l'insolente ingratitude des comédiens envers les auteurs qui les font vivre est une monstruosité assez remarquable pour mériter les honneurs de la scène, et le tableau qui mettrait sous nos yeux l'arrogance de l'histrion devant le poète serait digne de figurer près de l'*Avare* et du *Misanthrope*, s'il était vrai, c'est-à-dire s'il était révoltant de ridicule. Qu'une muse mordante et sévère eût joint comme accessoires quelques traits sur l'ignorance des jurys comiques, la bassesse des intrigues de coulisses, l'égoïsme des comédiens voyageurs et la vanité des actrices ambulantes, le despotisme des sociétaires sur les pensionnaires, la tyrannie des acteurs envers les auteurs, et même la haute police exercée par certains grands seigneurs sur les uns et les autres; rien de mieux, et tant pis pour les originaux des portraits si le public en avait signalé quelques-uns, car aussi bien de pareils abus mériteraient d'autres châtiments que des allusions de théâtre. En un mot, il fallait nous montrer les rois de la scène absolument tels qu'ils sont dans leur intérieur, *domestica facta*. Il ne s'agissait pas de lever un coin du rideau, il fallait déchirer la toile, et c'est ce que M. Delavigne n'a point fait, *seu debilior, seu timidior*.

55 Rien n'est comparable à l'ennui de faire une analyse, si ce n'est peut-être l'ennui de la lire. Cependant on ne sau|rait toujours capituler avec [152] les principes; et puisqu'il est de règle de donner un précis des pièces que l'on critique, pour prou-
60 ver que du moins on les a vues, nous allons présenter le plus succinctement possible l'esquisse des *Comédiens,* engageant d'avance le lecteur à ne pas lire ce paragraphe, que nous n'aurons peut-être pas nous-mêmes la patience d'achever.

65 Victor, jeune poète de haute espérance, aime Lucile, jeune actrice d'un rare talent et d'une vertu plus rare encore.

De la beauté, vingt ans, et pas de cachemire !

Granville, brave marin, légataire universel d'un
70 oncle opulent qui l'a chargé de doter une petite cousine, qui n'est autre que l'actrice Lucile, arrive à Bordeaux pour s'éprendre aussi de cette dernière,

Que pourtant il n'a vue
Qu'en payant au bureau sa première entrevue.

75 Lord Pembrock, voyageur anglais, possesseur d'une immense fortune, est, de son côté, devenu en route amoureux de l'intrigante Estelle, camarade de Lucile, soubrette de théâtre et baronne de grands chemins, qui, à l'aide de son faux titre, a
80 fait promettre à son mylord de l'épouser,

Car Lisette a la rage
De couvrir d'un contrat les péchés du bel âge.

Telle est l'avant-scène; voici l'action. On doit

jouer le soir même une comédie de Victor, sur le
85 succès de laquelle est fondé tout son espoir d'épouser Lucile, dont il est aimé. Cependant, par caprice, les comédiens refusent de représenter sa pièce. Voilà l'auteur furieux et désespéré. Or, il advient que Lord Pembrock, grâces aux menées d'une
90 Mme Blinval, rivale d'Estelle, rencontre au foyer la prétendue | baronne, qui, pour se tirer d'embarras [153] et dissiper la juste surprise de son noble amant, lui persuade qu'elle est l'auteur de la pièce nouvelle qui devait être donnée le soir même, mais
95 qu'elle a retirée par modestie. Là-dessus, Mme Blinval imagine de faire jouer la pièce; l'auteur est circonvenu; encore indigné, il refuse de rendre les rôles. Toutefois le dépit cède à l'amour, et Victor non seulement se laisse fléchir, mais encore il
100 consent à faire, pour l'engager à jouer, quelques démarches auprès du prince de la troupe, le grand Floridore, jeune premier de cinquante ans,

Que son asthme trahit du bas de l'escalier.

Mais Floridore rebute l'auteur; le mot *cheveux*
105 *gris* se trouve dans son rôle :

Cheveux gris déplairait à tous les bons esprits,
Et je ne prétends pas dire : *mes cheveux gris*.

Victor, outré, profite du refus de Floridore pour lui dire en beaux vers des vérités qui le perdraient,
110 si un tiers témoin muet de l'altercation, n'avait assez de courage et d'autorité pour crier à l'histrion, d'une voix impérieuse : *Monsieur jouera*. Ce tiers, c'est le marin Granville, qui, ayant pénétré

dans le théâtre afin d'obtenir quelques renseigne-
115 ments sur sa cousine et l'épouser, si elle en est digne, a appris son amour pour Victor, éprouve et admire le beau caractère de ce jeune poète, lui sacrifie ses prétentions sur Lucile et profite, pour le servir, du titre qu'il avait déjà imaginé de pren-
120 dre pour s'introduire parmi les acteurs, celui d'*inspecteur des troupes comiques*, charge créée nouvellement, et qui impose à l'homme qui en est revêtu, l'obligation de rester inconnu des acteurs qu'il observe. Floridore, près duquel Granville
125 passe en conséquence pour le riche auteur d'une pièce manuscrite reçue par lui le matin même (manuscrit qui, par parenthèse, | n'est qu'un [154] cahier de papier blanc)[1]; Floridore, anéanti, devient aussi plat qu'il était arrogant, et promet de
130 jouer. La représentation commence. Mais lord Pembrock, qu'Estelle croyait à la campagne pour huit jours, a appris que l'on donnait décidément l'ouvrage de sa *Sapho bordelaise*; il est revenu sur ses pas, il a rassemblé ses amis, ameuté les cla-
135 queurs, il veut que la pièce aille aux nues. Tout à coup Estelle paraît sur la scène; il la voit, la reconnaît, découvre toute sa perfidie. Furieux, il vole au foyer. Le poète qu'il y trouve, déjà inquiet sur le sort de sa pièce, tremble qu'il n'en détermine la
140 chute en troublant le jeu de la soubrette. Ici, il y a une scène vraiment comique. Pembrock veut du

1. On a observé que M. Delavigne avait emprunté cette idée à l'auteur de la *Matinée d'un Comédien*, mais l'anecdote étant réellement arrivée à Grandval (et non à Molé), M. Delavigne a pu la mettre en œuvre aussi bien que qui que ce fût. (C. L.)

moins faire siffler la traîtresse Estelle; il s'élance pour sortir; Victor, encore plus alarmé, l'arrête; le lord insiste, le poète persiste; l'Anglais vindi-
145 catif veut s'échapper; le Français, pour le retenir, lui saute à la gorge. En ce moment critique, les comédiens viennent en foule complimenter Victor; sa pièce a réussi et son bonheur est comblé par son mariage avec Lucile.

150 Ce plan bizarre et embrouillé exige autant de critiques que le style mérite d'éloges. Un dialogue, animé et piquant, semé de traits heureux et de pensées épigrammatiques, un rôle entier, rempli de beaux vers (celui de Victor, que David récite avec
155 chaleur, mais trop vite); une correction continuelle, une élégance soutenue placent *les Comédiens* au premier rang sous le rapport du style, parmi les comédies représentées depuis *les Deux Gendres*. Nous allons citer pour preuve de ce que
160 nous avançons, un fragment de l'une des plus jolies scènes. On y trouvera ce | style soigné et ce [155] dialogue naturel dont nous venons de parler, et de plus, un mérite d'observation rare surtout chez M. Delavigne. Granville a rencontré au foyer,
165 dans l'acteur Belrose, son ancien ami Lebrun, qui l'a d'abord reçu assez lestement. Cependant, sur un mot du rusé marin, l'*artiste* devient rêveur.

BELROSE. Paris vers nous détache un inspecteur
Qui doit porter dans l'ombre un œil observateur;
170 Et pour venger les droits de l'art en décadence,
Foudroyer nos talents dans sa correspondance.
Serais-tu, par hasard?...
— GRANVILLE. Oui, chut! — B. Je le revois,
Cet excellent ami! Va, je pensais à toi.

En lisant ton billet, j'ai pleuré de tendresse,
175 — G. Je te crois : sois prudent.
— B. J'approuve ton adresse,
(*Bas*) Je puis te découvrir d'effroyables abus,
Si tu veux à Paris protéger mes débuts.
— G. Soit : mais tu vas tout dire.
— B. Ah ! qu'à cela ne tienne !
— G. Voyons s'il pousse loin la charité chrétienne.
180 — B. Tous les emplois sont nuls, hors celui des valets.
— G. Que tu tiens ?
— B. J'ose dire avec quelque succès, etc.

Belrose continue, et trace le portrait de tous ses camarades ; le plus plaisant de tous est celui du bon Bernard, oncle de Lucile :

185 C'est un homme fort doux,
De tous les chefs d'emplois il est l'auxiliaire ;
Dans Racine Eurybate, Ergaste dans Molière ;
De la location il porte le fardeau,
Et frappe les trois coups au lever du rideau.

190 Plus loin, lorsque Belrose a trouvé un billet perdu par lord Pembrock, et adressé à sa baronne, il le montre à l'intrigante Blinval, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

BELROSE. Découvrez-vous celle de nos sultanes
195 Où peuvent s'adresser ces douceurs anglicanes ?
Mme BLINVAL. C'est elle ! — Vraiment ? — Du moins, j'en ai [156]
[l'espoir.
— Mais... — Il faut les brouiller à ne plus se revoir.
— Voilà bien le souhait d'une honnête personne !
— Détrompons son mylord ! — Oh ! que vous êtes bonne !
. . . . . .
200 ... Que la vengeance est douce aux grandes âmes !
C'est le plaisir des dieux et le bonheur des femmes.

Ces vers sont jolis : nous n'osons affirmer qu'ils soient vrais. En voici d'autres qui ne le sont que trop. Belrose veut inviter tous ses camarades à
205 dîner chez Granville, qu'il leur doit présenter comme auteur.

... Nous serons les deux amphytrions,
Tu feras les frais; moi, les invitations.
Sois dans une heure ici : comme un auteur que j'aime,
210 Je veux au comité te présenter moi-même.
L'auteur chez qui l'on dîne est sûr d'un beau succès;
Qui dîne avec son juge a gagné son procès.
Tout s'arrange en dînant dans le siècle où nous sommes
Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.

215 A ces vers, qui feront rire tout le monde, excepté peut-être le voisin de M. Colnet, nous ferons succéder ceux-ci qui, récités sur un théâtre où les abus n'ont pas encore eu le temps de s'introduire, ne plairont pas à son *voisin* de la rue de Richelieu.

220 Oui, par votre indolence,
Le théâtre avili marche à sa décadence.
Que de vieux manuscrits, qui sont encor nouveaux,
Dans vos cartons poudreux ont trouvé leurs tombeaux!
Que d'enfants, inconnus du vivant de leurs pères,
225 En paraissant au jour sont nés sexagénaires,
Et mutilés par vous, quand vous nous les offrez,
Réduits à votre taille, énervés, torturés,
Ne rendent à l'oubli, qui soudain les réclame,
Que des corps en lambeaux, sans vigueur et sans âme!
230 Contre tant de dégoûts que peuvent les auteurs?
Désespérés enfin d'un siècle de lenteurs,
Ils ravalent leur muse aux jeux du vaudeville, [157]
Aux tréteaux de la farce, où votre orgueil l'exile.
Ainsi périt en eux, dès leurs premiers essais,
235 Le germe des beaux vers et des nobles succès.

Ces vers sont pleins de fermeté et de chaleur. Les suivants, adressés au poéte après son succès, ne sont pas moins remarquables, quoiqu'ils aient moins d'éclat.

240 Toi, retiens bien ceci : Le talent d'un poète
Avorte dans le monde et croît dans la retraite.
Que d'oisifs du bon ton, ardents à t'inviter,
De frivoles devoirs viendront t'inquiéter!
Ne va pas, amoureux d'un brillant esclavage,
245 Jouer d'homme amusant le triste personnage,
Te travailler sans cesse à saisir l'à-propos,
Et consumer ta verve en stériles bons mots,
Crains les salons bruyants, c'est l'écueil de ton âge;
Nous avons trop d'auteurs qui n'ont fait qu'un ouvrage!

250 On a beaucoup loué l'introduction parmi les *Comédiens*, d'un certain acteur, nommé Blinval.

Mannequin politique,
Prôneur très roturier de la noblesse antique;
Les nobles, sous Pépin, lui sont tous très connus;
255 Mais depuis le roi Jean, rien que des parvenus.
Quand on reprit *Mérope*, il sentit quelque honte
A prêter son visage au soldat Polyphonte,
Et tremblait d'avoir dit d'un ton séditieux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

260 Ces vers, assez bien tournés, ne méritaient cependant pas les honneurs du *bis* qu'un troupeau de jeunes sots voulait leur faire obtenir. Nous nous félicitons d'avoir contribué, avec une portion du parterre, bien faible à la vérité, à ce que l'acteur 265 continuât son rôle. Pour ce qui est du personnage en lui-même nous conseillons franchement à M. C.

Delavigne de sacrifier cette pauvre conception. Blinval, froide caricature d'un modèle qui n'existe [15 pas ou ne vaut pas la peine d'être copié, n'est que plat et n'atteint pas au mérite du ridicule. Si ce personnage est destiné à représenter les royalistes, il ne saurait être plus pitoyablement choisi, et la suppression d'un aussi triste rôle ne sera pas une grande perte.

La versification des *Comédiens*, parmi ses brillantes qualités, présente toutefois quelques taches que M. Delavigne effacera sans doute. Voici, par exemple, un vers de mauvais goût qui ne peut lui échapper ; il est placé dans la bouche de lord Pembrock :

A table je m'assieds auprès de ma baronne,
Et la Tamise enfin soupe avec la Garonne.

En somme, si le plan des *Comédiens* est compliqué, l'action est nulle, parce que ce qui se fait sur le théâtre, n'est en quelque sorte qu'un épisode de ce qui se passe derrière la scène. M. Delavigne nous promettait un tableau de caractères, il ne nous a offert qu'une galerie de portraits ; il avait à nous montrer les mœurs des comédiens, il ne nous a fait voir que quelques-uns de leurs usages ; il devait dévoiler leurs intrigues, il n'a mis à découvert que leurs tracasseries ; enfin son pinceau n'esquisse que faiblement les ridicules qu'il eût fallu peindre à grands traits ; peut-être n'est-ce pas sa faute. Du reste, nous terminerons par une observation que ses deux ouvrages nous ont mis à même de faire ; nous craignons que M. Delavigne ne soit dépourvu des deux qualités les plus essentielles au théâtre.

Comme auteur tragique, il a du mouvement et
300 manque de sensibilité ; comme auteur comique, il a de l'esprit et point de gaieté. *Il semble*, ainsi que le disait ce joyeux et infortuné Scarron, *il semble que cet homme-là n'ait ni entrailles ni rate.*

H. [Victor Hugo.]

REVUE LITTÉRAIRE

TROIS MESSÉNIENNES ROYALISTES

Par M. Jules VALENCE.

La guerre de la Vendée, l'usurpation des cent jours et la persécution des royalistes depuis cette époque, tels sont les sujets des *Trois Messéniennes* de M. Jules Valence. Cet ouvrage se recommande par une diction pure et facile; mais on y chercherait vainement cette élévation de pensées et de sentiments, cette énergie d'expression que semblent exiger des événements de cette nature.

L'auteur, après avoir rappelé le serment que fit l'usurpateur de vaincre ou de mourir, ajoute :

Tu fus témoin de ce parjure,
Plaine de Mont-Saint-Jean, dans ce combat fameux;
Et tu diras un jour à la race future
Qu'il ne sut triompher ni mourir avec eux.

Et plus bas :

Le barbare fuyait! bientôt il s'humilie
Devant le peuple altier, dominateur des mers,
Et sans verser des pleurs il accepte la vie,
Le mépris, la honte et des fers.

Nous ne nous arrêterons point à rendre un compte plus détaillé de l'ouvrage ; nous laisserons à l'auteur le soin de donner lui-même une juste idée de son talent : une simple citation vaut souvent mieux qu'une longue analyse.

L'auteur s'adresse aux royalistes persécutés.

Peut-être confondant le prince et la patrie
Par un funeste aveuglement
Des lâches qui l'avaient trahie [160]
Vous avez poursuivi le juste châtiment :
Imprudents ! Contre qui demandiez-vous vengeance ?
Contre des citoyens qui trahissaient leur foi :
Eh ! ne saviez-vous pas qu'on peut servir la France
En combattant contre son roi ?

F.

M. Marchena, réfugié espagnol, littérateur et poète très distingué, fait imprimer en ce moment, à Montpellier, des traductions et des ouvrages originaux en langue espagnole. Déjà il a publié la traduction des *Lettres persanes*, et il se propose de la faire suivre de celle des *Œuvres historiques de Voltaire*, et des meilleurs ouvrages classiques de toutes les langues modernes. Il annonce en outre qu'il va publier le recueil de ses poésies. Cette entreprise mérite d'être encouragée. M. Marchena est le premier poète espagnol qui ait réussi à transporter dans son idiome natal le style franc et animé de notre grand comique. Il a fait jouer, il y

a une dizaine d'années, sur le grand théâtre de Madrid, et avec succès, la traduction en vers du *Tartuffe*.

---

50 L'abondance des matières nous empêche de parler, dans cette Livraison, de *la Famille Lillers*, roman que publie, par souscription, l'auteur de *l'Observateur au dix-neuvième siècle*. Nous engageons, en attendant, nos lecteurs à prendre con-
55 naissance de cet ouvrage, où l'on retrouve tout l'esprit de M. Saint-Prosper.

CINQUIÈME LIVRAISON

(Février 1820.)

POÉSIE

LES DESTINS DE LA VENDÉE

Ode dédiée à M. le Vicomte de Chateaubriand.

« Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
N'a trouvé son ami pleurant sur un cercueil?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
Qui de nous n'a mené le deuil[1]? »
— Ainsi sur les malheurs de la France éplorée,
Gémissait la Muse sacrée
Qui nous montra le ciel ouvert,
Dans ces jours où, planant sur Rome et sur Palmyre,
Sublime, elle annonçait les douceurs du martyre
Et l'humble bonheur du désert.

a 1. Quel Français ignore aujourd'hui les Cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? (*Martyrs*, liv. XXIV.)
d C. L.

Publ. en une plaquette de 11 p. sous le même titre. Paris, Boucher, 1819 — Edit. des *Odes* de 1822 : Ode II, sous le titre *A M. le Vicomte de Chateaubriand, la Vendée;* épigr. : « *Ave, Cæsar, morituri te salutant* (Tacite) » — Je cite les variantes de l'édition originale de 1822 (*A*) et de l'édition définitive, Paris, Gosselin, 1829 (*D*)

2 *D* n'a trouvé quelque ami — 8 *D* Dans ces chants, où planant

Depuis, à nos tyrans rappelant tous leurs crimes,
Et vouant aux remords ces cœurs sans repentirs,
Elle a dit : « Dans ces temps, la France eut ses victimes,
Mais la Vendée eut ses martyrs. »
— Déplorable Vendée, a-t-on séché tes larmes?
Marches-tu, ceinte de tes armes,
Au premier rang de nos guerriers?
Si l'honneur, si la foi n'est pas un vain fantôme,
Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume
De tes rustiques chevaliers.

Hélas! tu te souviens des jours de ta misère;
Des flots de sang baignaient tes sillons dévastés,
Et le pied des coursiers n'y foulait de poussière
Que la cendre de tes cités.
Ceux-là, qui n'avaient pu te vaincre avec l'épée,
Semblaient, dans leur rage trompée,
Implorer l'Enfer pour appui; [162]
Et, roulant sur la plaine en torrents de fumée,
Le vaste embrasement poursuivait ton armée,
Qui ne fuyait que devant lui.

La Loire vit alors, sur ses plages désertes,
S'assembler les tribus des vengeurs de nos rois,
Peuple qui ne pleurait, fier de ses nobles pertes,
Que sur le trône et sur la croix.
C'étaient quelques vieillards fuyant leurs toits en flammes,
C'étaient des enfants et des femmes,

---

13 *D* eut des victimes — 14 *D* eut des martyrs — 14 *D ajoute une note :* Allusion à la belle notice sur la Vendée publiée dans le *Conservateur* en 1819 par M. de Chateaubriand. C'est dans l'émotion de cette lecture que l'Ode fut composée et publiée d'abord sous ce titre emphatique et vague : les Destins de la Vendée. — 31 *A sépare par un trait; en D le chiffre* II

Suivis d'un reste de héros;
Au milieu d'eux marchait leur patrie exilée;
Car ils ne laissaient plus qu'une terre peuplée
40 De cadavres et de bourreaux.

On dit qu'en ce moment, dans un divin délire,
Un vieux prêtre parut parmi ces fiers soldats,
Comme un saint, chargé d'ans, qui parle du martyre
Aux nobles anges des combats;
45 Tranquille, en proclamant de sinistres présages,
Les souvenirs des anciens âges
S'éveillaient dans son cœur glacé;
Et racontant le sort qu'ils devaient tous attendre,
La voix de l'avenir semblait se faire entendre
50 Dans ses discours pleins du passé.

« Au delà du Jourdain, après quarante années,
Dieu promit une terre aux enfants d'Israël;
Au delà de ces flots, après quelques journées,
Le Seigneur vous promet le Ciel.
55 Ces bords ne verront plus vos phalanges errantes!
Dieu, sur des plaines dévorantes,
Vous prépare un tombeau lointain :
Votre astre doit s'éteindre, à peine à son aurore;
Mais Samson expirant peut ébranler encore
60 Les colonnes du Philistin.

Vos guerriers périront; mais, toujours invincibles,
S'ils ne peuvent punir, ils sauront se venger;
Car ils verront encor fuir ces soldats terribles
Devant qui fuyait l'étranger.
65 Vous ne mourrez pas tous sous des bras intrépides; [163]
Les uns, sur des nefs homicides,
Seront livrés aux flots mouvants;
Ceux-là promèneront des os sans sépulture,

---

51 *En D :* III.

Et cacheront leurs morts sous une terre obscure,
70 Pour les dérober aux vivants[1].

Et vous, ô jeune chef, ravi par la victoire
Aux hasards de Mortagne, aux périls de Saumur,
L'honneur de vous frapper dans un combat sans gloire
Rendra célèbre un bras obscur.
75 Il ne sera donné qu'à bien peu de nos frères
De revoir, après tant de guerres,
La place où furent leurs foyers;
Alors, ornant son toit de ses armes oisives,
Chacun d'eux attendra que Dieu rende à nos rives
80 Les lis qu'il préfère aux lauriers.

Vendée, ô noble terre! ô ma triste patrie!
Tu dois payer bien cher le retour de tes rois;
Avant que sur nos bords croisse la fleur chérie,
Ton sang l'arrosera deux fois.
85 Mais aussi lorsqu'un jour l'Europe réunie,
De l'arbre de la tyrannie
Aura brisé les rejetons,
Tous les rois vanteront leurs camps, leur flotte immense,
Et, seul, le roi chrétien mettra dans la balance
90 L'humble glaive des vieux Bretons.

Grand Dieu! si toutefois, après ces jours d'ivresse,

a 1. La noble veuve de Lescure emporta le corps de son mari dans sa voiture, et on l'enterra dans un coin obscur,
c pour le soustraire aux outrages et à l'exhumation. (C. L.).

---

91 *En D, une note :* Cette strophe et la suivante renferment sur les actes du ministère d'alors envers les Vendéens, des allusions devenues obscures aujourd'hui, et qui, en 1819, n'étaient peut-être que trop claires pour le repos de l'auteur. Au reste, s'il ne les explique pas ici, c'est qu'il n'y a plus de danger à le faire, et que d'ailleurs ces passages sont trop empreints de colère de parti.

c A, D aux outrages de l'exhumation.

Blessant le cœur aigri du héros oublié,
Une voix insultante offrait à sa détresse
Les dons ingrats de la pitié ;
95 Si sa mère, et sa veuve, et sa fille éplorées,
S'arrêtaient, de faim dévorées,
Au seuil d'un favori puissant, [164]
Rappelant à celui qu'implore leur misère
Qu'elles n'ont plus ce fils, cet époux et ce père
100 Qui croyait leur léguer son sang ;

Si, pauvre et délaissé, le citoyen fidèle,
Lorsqu'un traître enrichi se rirait de sa foi,
Entendait au sénat calomnier son zèle
Par celui qui jugea son roi ;
105 Si, pour comble d'affront, un magistrat injuste,
Déguisant sous un nom auguste
L'abus d'un insolent pouvoir,
Venait, de vils soupçons chargeant sa noble tête,
Lui demander ce fer, sa première conquête,
110 Peut-être son dernier espoir ;

Qu'il se résigne alors. Par ses crimes prospères
L'impie heureux insulte au fidèle souffrant ;
Mais que le juste pense aux forfaits de nos pères
Et qu'il songe à son Dieu mourant.
115 Le Seigneur veut parfois le triomphe du vice,
Il veut aussi, dans sa justice,
Que l'innocent verse des pleurs ;
Souvent, dans ses desseins, Dieu suit d'étranges voies,
Lui, qui livre Satan aux infernales joies,
120 Et Marie aux saintes douleurs. »

Le vieillard s'arrêta. Sans croire à son langage,
Ils quittèrent ces bords pour n'y plus revenir ;
Et tous croyaient couvert des ténèbres de l'âge
L'esprit qui voyait l'avenir.
125 Ainsi, faible en soldats mais fort en renommée,

Ce débris d'une illustre armée
Suivait sa bannière en lambeaux ;
Et ces derniers Français que rien ne put défendre,
Loin de leurs champs détruits et de leur chaume en cendre,
130 Allaient conquérir des tombeaux.

V.-M. Hugo.

ÉPIGRAMME SUR LE DÉFUNT *MERCURE* [165]

Ce livre avec raison arborait les couleurs
Du pourvoyeur des rives sombres ;
Ne guidait-il pas ses auteurs
Où son patron guidait les ombres ?

D. Monières. [Abel Hugo.]

---

129 *A*, *D* Loin de leur temple en deuil — *D donne la date* 1819.

PROSE

LE DUEL DU PRÉCIPICE

POÉSIE ERSE[1]

Je t'atteindrai, je te frapperai de mon épée, et ton crâne me servira dans les festins, dit le Danois.

Mes chiens ont faim, répondit le Saxon; ils demandent du sang, et ce ne sera pas la première fois que mes chiens auront été servis avant le fils de tes aïeux.

Il dit, et il ricane comme un corbeau qui croasse à l'aspect d'un cadavre. Attends-moi seulement, dit le Danois; et il parcourt le bord de l'abîme, cherchant un passage. La place où je t'attends, tu y attendras les vautours, répond le Saxon, toujours immobile et debout dans ses armes.

Mais l'abîme qui les sépare est large et profond; il est semé de rochers, et un torrent roule au fond comme un | tonnerre. C'est en vain que le Danois [166] cherche un passage : il rugit de fureur. Cependant,

1. Ce morceau est traduit d'un ouvrage peu connu en France, publié à Stockholm en 1805 par le savant professeur P. Merner, et intitulé : *Exquisitiones philosophicæ*. (C. L.)

Reproduit dans les *Annales romantiques* de 1823.

à l'aspect du combat des deux barbares, les armées s'arrêtent, les trompettes font silence; les coursiers frappaient du pied la terre, et le sang ruissellait le long des piques.

Un sapin était là, un vieux sapin qui avait été abattu par les tempêtes. Les esprits de la nuit l'avaient roulé du haut de la montagne, afin qu'il descendît vers les mers, et qu'il conduisît dans les contrées lointaines les héros, leurs enfants; mais le sapin s'était arrêté sur le bord de l'abîme, sachant qu'il ne verrait jamais de combat plus terrible que celui dont il allait être témoin.

Le Danois s'avance rapidement, plié sous l'horrible fardeau; le Saxon, son glaive nu à la main, se tient prêt à s'élancer sur le pont que son ennemi lui prépare. Tout à coup le Danois s'arrête, et le sapin tombe en retentissant sur les deux bords.

Ils se sont rencontrés au milieu du pont fragile; ils se sont saisis; ils se tiennent, ils se pressent, pied contre pied, poitrine contre poitrine; tous les deux ils veulent s'enlever et se précipiter dans le gouffre; tous les deux ils sont immobiles : on dirait qu'ils ne combattent que des yeux.

Tout à coup un cri se fait entendre, un cri terrible. Le Saxon a enlevé son ennemi; il le tient entre ses bras au-dessus de sa tête; il le balance en rugissant de triomphe; il va le lancer dans le précipice.

Alors on vit les bergers qui s'étaient enfuis par crainte de la bataille, s'avancer sur le haut des rochers; on entendit les loups hurler dans la solitude des forêts, et l'on aperçut distinctement dans les

50 airs les fantômes emportés par les vents qui se penchaient sur le bord des nuages.

Mais le Danois d'une main a saisi son vainqueur [167] par sa rouge chevelure; de l'autre il le frappe au visage de son poignard. Les cris de joie se chan-
55 gent en cris de détresse. La tête du Saxon se rejette en arrière; il chancelle, le pied lui manque, ils vont tomber.

Épargne-moi, crie-t-il au vaincu. Regagne la terre, répond le Danois. Et le Saxon s'avance,
60 aveuglé par le sang; il marche à pas lents suspendu sur l'abîme, tenant toujours entre ses bras son ennemi qui le guide.

Enfin il a franchi l'abîme; il a mis le pied sur la terre, ils sont sauvés. Tout à coup, emporté par la
65 douleur, il se retourne et veut lancer son ennemi dans le gouffre. Meurs, s'écrie le Danois. Il le frappe; le Saxon frappé chancelle; il tombe et il entraîne le Danois avec lui.

Ils roulent, ils roulent de roc en roc. Bardes,
70 chefs, soldats, tout est accouru sur le bord du précipice. On les voit se saisir, se frapper, se combattre encore. Tout à coup ils arrivent à un endroit où le roc est à pic, ils disparaissent, et on entend leurs corps se briser sur un rocher qui s'avance en
75 esplanade au-dessus du torrent.

Ils restent quelque temps sans mouvement: peu à peu on voit les cadavres se ranimer et se chercher encore à coups de poignard. Arrêtez! criaient les Senécions, les Senécions dont l'aspect doit être
80 assez puissant pour faire rentrer au fourreau les glaives déjà tirés; vaines clameurs: ils se relèvent, ils se frappent, ils se roulent. Tout à coup, chose

horrible! un ours énorme sort de dessous les glaces, il se jette sur les deux guerriers, et, aux cris
85 de toute l'armée, il les entraîne en rugissant dans sa caverne.

E. [Eugène Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA PANHYPOCHRISIADE OU LE SPECTACLE INFERNAL DU SEIZIÈME SIÈCLE

Comédie épique, par M. Népomucène L. LEMERCIER, de l'Académie française.

(Deuxième et dernier article.)

Nous avons annoncé que M. Lemercier avait su mêler des traits d'une grande élévation aux idées les plus singulières. Le dialogue suivant en offre un exemple remarquable.

La bataille de Pavie est commencée; la Mort vient auprès de La Trimouille, et s'adressant à lui :

Vieux La Trimouille, toi, parmi les escadrons,
Au péril qui t'attend tu vas à pas moins prompts.

LA TRIMOUILLE

C'est que tu m'apparais; et mon heure arrivée
M'avertit que ta faux sur ma tête est levée.

LA MORT

Si tu pressens mes coups, que ne sors-tu des rangs ?

LA TRIMOUILLE

Me fais-tu peur ?

LA MORT

Malgré les dehors que tu prends,
Vieillard, de m'éviter n'aurais-tu pas l'envie ?

LA TRIMOUILLE

Non; je sais préférer mon honneur à ma vie.

LA MORT

15 Tu te roidis, brave homme; hélas! qu'en ce moment
Ton courage affecté me sourit tristement!

LA TRIMOUILLE

J'ai toujours sans effroi contemplé ton image. [16

LA MORT

Oui, telle qu'un fantôme au travers d'un nuage;
Mais lorsque les regards m'envisagent de près,
20 Mon aspect fait frémir; conviens-en?

LA TRIMOUILLE

Moi! jamais.

LA MORT

Je sais qu'à tes pareils ma tête décharnée
De lauriers éclatants se montre couronnée;
La gloire, de son voile, aux regards des héros
Cache les vers hideux qui me rongent les os :
25 On vante mes cyprès; cependant ma présence
Hier à la retraite exhortait ta prudence :
Je t'ai glacé, la nuit, d'un présage odieux;
Ton chien hurlant sembla t'adresser des adieux;
Et ton coursier, l'œil morne, et la tête en arrière,
30 Sent qu'il conduit son maître au bout de sa carrière.
C'en est fait! tes brassards, ta cuirasse d'airain,
Ne pourront de ma faux parer le coup certain :
Va te faire immoler... Un jour ta vieille armure
Sera de ton château l'honorable parure :
35 Mais quand de tes périls je t'accours avertir,
Aux crédules soldats oseras-tu mentir,
Et mener sans pitié sous la mitraille affreuse
Ces jeunes campagnards, milice valeureuse?

Le poète a longtemps parlé, mais on sent que
40 le philosophe a dicté les quatre derniers vers. Ce dialogue est d'ailleurs plein de vérité, et si la Mort n'a pu faire toutes ces réflexions au vieux La Trimouille, il a pu se les faire à lui-même.

L'épisode d'Ugolin, celui de Françoise de Rimini,
45 sont justement admirés. Peut-être le Dante leur doit-il une grande partie de sa gloire ; M. Lemercier aura sans doute | un jour la même obligation [170]
à l'épisode de Candor et de Pulcrine. (9e chant.)

L'armée de Charles-Quint met Rome au pillage;
50 deux jeunes époux, un vieillard leur père, un enfant leur fils, attendent avec anxiété quel malheur va les frapper dans les calamités générales.

Les portes de leur palais sont brisées par une soldatesque effrénée, les domestiques égorgés.
55 Candor meurt en défendant sa femme et son vieux père ; le vieillard expire, et Pulcrine, la plus malheureuse de sa famille, reste en proie à la brutalité des vainqueurs.

Un voile alors cacha le courroux allumé
60 De la pudeur luttant contre un Mars enfumé :
Scène dont les humains raillent l'horreur extrême,
Et dont l'aspect hideux révolta l'enfer même.

La scène change. Rome est en flammes,

Et l'incendie au loin ondoie avec les flots :
65 Une femme accourait poussant mille sanglots;
Sa main guide un enfant : elle a fui sa demeure,
Et sur l'arc d'un vieux pont marche, s'arrête et pleure.
C'est Pulcrine et son fils d'un pas épouvanté
Traversant les débris de la vaste cité,

70 Pulcrine qui, fuyant et bourreaux et victimes,
Lève ses yeux frappés de l'image des crimes,
Et sous l'affreux éclat répandu dans les airs,
Paraît une ombre pâle, échappée aux enfers.

Elle cherche à rassurer son fils, que ses regards
75 épouvantent; sa tête se perd, elle oublie son malheur récent, et alors se passe une des scènes les plus terribles qu'on puisse imaginer.

PULCRINE

Ne pleure pas... Tes pleurs importunent ta mère...
Va, va te consoler dans les bras de ton père :
80 Il t'aime, il nous sourit; son aimable bonté [17
Jamais pour tes erreurs n'eut de sévérité :
C'est pour nous rendre heureux qu'il agit, qu'il respire;
Et quand nous soupirons, sa tendresse en soupire...
N'est-il pas vrai, Candor, modèle de vertu?
85 Cher époux, réponds-moi...

L'ENFANT

Ma mère, où le vois-tu?

PULCRINE

Oui, Candor, hâtons-nous de sortir de la ville.
Ta fidèle équité[1] cherche un séjour tranquille...
La guerre menaçante approche de ces murs.
Nous trouverons aux champs des asiles plus sûrs;
90 Des mœurs de l'âge d'or nous reverrons la trace.
Tu te plais à Tibur, où se plaisait Horace :
L'amour, la poésie, et le doux soin des fleurs,
Sous d'agrestes abris enchanteront nos cœurs.
Viens... faisons à mon père approuver ce voyage :
95 Les vieillards à leur toit sont attachés par l'âge.

1. Hémistiche inintelligible. (C. L.)

L'ENFANT

A qui parles-tu donc?

PULCRINE

A ton père.....

L'ENFANT

Il est mort.

PULCRINE

Mort! qui? perds-tu l'esprit?... Non, mon enfant, il dort.
Regarde... Pour jamais il dort sur la poussière...
Son corps est tout sanglant, et ses yeux sans lumière;
100 Ses yeux, hélas! témoins de mon horrible affront!...

L'idée de la mort de son époux lui rend le sentiment de toute son infortune; elle ajoute :

Misérable! où cacher l'opprobre de mon front?...
Candor, en expirant tu reçus ma promesse... [172]
105 Je ne trahirai point ma gloire et ta tendresse.
L'outrage qui me souille est ignoré de tous,
Et victime après toi de ton amour jaloux,
Dans l'éternel oubli dérobant notre injure...
Vois ces ondes... entends le Tibre qui murmure...
110 La mort qui sous ce pont roule au milieu des flots,
M'ouvre leur vaste lit... C'est là qu'est le repos.

L'ENFANT

Ah! pourquoi coupes-tu ta belle chevelure,
Ma mère?

PULCRINE

O longs cheveux! inutile parure!
La main de mon époux se plut à vous tresser;
115 C'est autour de mon fils qu'il faut vous enlacer...
Liez d'un nœud fatal et l'enfant et la mère...

Son fils, épouvanté de ces sinistres apprêts, veut s'arracher de ses bras. Elle le retient; et parvenue au dernier degré d'égarement, croyant entendre la
120 voix de son époux, elle se lève.

L'ENFANT

Arrête... Oh! par pitié!...

PULCRINE

Ton père nous appelle,
Elle dit, prend sa course, et, mère trop cruelle,
Dans le fleuve avec lui tout à coup s'élançant,
Pousse un cri vers les cieux et tombe en l'embrassant.
125 On vit longtemps sa robe, en flottant sur les ondes,
Les soutenir luttant sur les vagues profondes,
Leurs mains battre les flots rougis de feux lointains,
Disparaître; et le Tibre engloutit leurs destins.

Ces vers terminent dignement ce bel épisode,
130 qui peut se passer de nos louanges et de nos commentaires.

François Ier meurt victime de la vengeance de l'époux | de la belle Ferronière, vengeance que [173]
M. Lemercier n'a pas craint de personnifier. Char-
135 les-Quint, retiré au couvent de Saint-Just, y fait célébrer son enterrement, et expire ensuite accablé par la tristesse. La toile tombe; la pièce est finie, et les diables se révoltent; les uns sifflent, les autres applaudissent. Le théâtre, détruit par l'anar-
140 chie, s'écroule dans l'abîme et les met tous d'accord.

On sent tout ce qu'un pareil plan offre de bizarre. La sévérité des critiques dont l'ouvrage de M. Lemercier a été l'objet, ne nous laissait plus rien à

145 dire sur le ridicule de quelques endroits du poème, nous avons pensé qu'il n'y avait plus qu'à rendre justice à ce qu'il renferme de beautés.

Nous n'avions pas à hésiter, il fallait décider que l'un de nos poètes les plus distingués était fou, ou 150 bien qu'il avait cherché à le paraître; nous avons pris ce dernier parti, et une seconde lecture de son poème nous a confirmé dans l'opinion que nous avançons.

Lesage raconte, dans sa préface de *Gil Blas,* un 155 trait dont il est bon de se souvenir avant de commencer la lecture de la *Panhypochrisiade,* car celui qui, rebuté par la trivialité de certaines expressions, ou par la bizarrerie de plusieurs scènes, rejetterait l'ouvrage sans le lire, ressemblerait à cet étudiant 160 qui laissa son camarade chercher seul le trésor caché sous l'épitaphe du licencié.

A. [Abel Hugo.]

HISTOIRE GÉNÉRALE DE FRANCE [174]

Par MM. VÉLY, VILLARET, GARNIER et DUFAU, ornée de plus de trois cents gravures. Règne de Charles IX (*suite et fin*), t. XXX[1].

(*Premier article.*)

Chez les anciens, l'occupation d'écrire l'histoire était le délassement des grands hommes; c'était Xénophon, chef des dix mille; c'était Tacite, prince du sénat. Chez les modernes, comme les grands
5 hommes ne savaient pas lire, il fallut avoir recours à des savants, c'est-à-dire à des gens qui n'étaient savants que parce qu'ils étaient restés toute leur vie étrangers aux intérêts de ce bas monde.

Il est à remarquer que les premiers historiens
10 anciens écrivirent d'après des traditions, et les premiers historiens modernes, d'après des chroniques.

Les anciens, écrivant d'après des traditions, sui-

1. A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n° 4. (C. L.)

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, 2 fragments (1-78 et 208-267) et une phrase détachée (273-276).

1-78 En tête de *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 5-10. — 2 des grands hommes historiques — 5 les grands hommes historiques — 5-7 fallut que l'histoire se laissât écrire par des lettrés et des savants, gens qui n'étaient savants et lettrés que — 8 monde, c'est-à-dire à l'histoire. | De là, dans l'histoire, telle que les modernes l'ont écrite, quelque chose de petit et de peu intelligent. | Il est à remarquer

virent cette grande idée morale, qu'il ne suffisait
15 pas qu'un homme eût vécu, ou même qu'un siècle eût existé, pour qu'il fût de l'histoire, mais qu'il fallait encore qu'il eût légué de grands exemples à la mémoire des hommes. Voilà pourquoi l'histoire ancienne ne languit jamais; elle est ce qu'elle doit
20 être, le tableau raisonné des grands hommes et des grandes choses, et non pas, comme on l'a voulu faire de nos temps, le registre de vie de quelques hommes, ou le procès-verbal de quelques siècles.

Les historiens modernes écrivant d'après des
25 chroniques, ne virent dans leurs livres que ce qui y était déjà : des faits contradictoires à rétablir et des dates à concilier; ils écrivirent en savants, s'occupant beaucoup des faits et rarement des conséquences, ne s'étendant pas sur les événe-
30 ments d'après l'intérêt moral qu'ils étaient susceptibles de pré|senter, mais d'après l'intérêt de [175]
curiosité qui leur restait encore, eu égard aux événements de leur siècle. Voilà pourquoi la plupart de nos histoires commencent par des abrégés
35 chronologiques et se terminent par des gazettes.

On a calculé qu'il faudrait huit cents ans à un homme qui lirait quatorze heures par jour, pour lire seulement les ouvrages écrits sur l'histoire qui se trouvent à la Bibliothèque royale; et parmi ces
40 ouvrages, il faut en compter plus de vingt mille, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule Histoire de France, depuis MM. Royou, Fantin-Désodoards et Anquetil, qui nous ont donné des histoires com-

---

22 de notre temps — 25 dans les livres que ce qui y était : des faits — 43 qui ont donné

plètes, jusqu'à ces braves chroniqueurs Froissard,
45 Comines et Jean de Troie, par lesquels nous savons que *ung tel jour le roi estait malade* et qu'*ung tel autre jour ung homme se noya dans la Seine.*

Or, parmi ces ouvrages, on sait ou on ne sait pas qu'il en est quatre généralement connus sous
50 le nom des quatre grandes histoires de France, celle de Dupleix qu'on ne lit plus; celle de Mézeray qu'on lira toujours, non pas parce qu'il est aussi exact et aussi vrai que Boileau l'a dit pour la rime, mais parce qu'il est original et satirique, ce
55 qui vaut encore mieux pour des lecteurs français; celle du père Daniel, jésuite, fameux par ses descriptions de batailles, qui a fait en vingt ans une histoire qui n'a d'autre mérite que l'érudition, et dans laquelle le comte de Boulainvilliers ne trouvait
60 guère que dix mille erreurs; et enfin celle de Vély et continuateurs, dont nous allons nous occuper.

« Il y a des morceaux bien faits dans Vély, a dit Voltaire dont les jugements sont précieux; on lui doit des éloges et de la reconnaissance; mais il
65 faudrait avoir le style de son sujet, et pour faire une bonne Histoire de France, il ne suffit pas d'avoir du discernement et du goût. »

Villaret, qui avait été comédien, écrit d'un style pré|tentieux et ampoulé; il fatigue par une affec- [176]
70 tation continuelle de sensibilité et d'énergie; il est souvent inexact, et rarement impartial. Garnier,

---

45 Jean de Troyes — 46 et que *ung* — 48 Parmi ces ouvrages, il en est — 52 non parce qu'il — 58 histoire où il n'y a — 60-61 celle de Vély continuée par Villaret et par Garnier 62 dit Voltaire

plus raisonnable, plus instruit, n'est guère meilleur écrivain; sa manière est terne, son style lâche et prolixe; il n'y a entre lui et Villaret que la différence du médiocre au pire; et si la première condition de vie pour un ouvrage doit être de se faire lire, le travail de ces deux auteurs peut être à juste titre regardé comme non avenu.

[M. Dufau ne s'est pas laissé épouvanter, nous ne dirons pas par la force, mais par la faiblesse des talents auxquels on lui proposait d'associer le sien; il est bien supérieur à ses devanciers, même à Vély; son style est clair, rapide, concis et presque toujours élégant; sa narration est animée; ses descriptions ne manquent ni de chaleur ni de coloris; ses recherches sont solides, sa critique judicieuse et impartiale; en un mot, son ouvrage annonce un vrai talent. Nous croirons devoir lui donner plusieurs conseils; mais le premier, c'est de refaire le travail de Villaret et de Garnier, qui réellement fait disparate avec le sien.

73-74 style est lâche et prolixe. Il n'y a entre Garnier et Villaret — 78 *L. et Ph. ajoute deux paragraphes nouveaux :* « Au reste, écrire l'histoire d'une seule nation, c'est œuvre incomplète, sans tenants et sans aboutissants, et par conséquent manquée et difforme. Il ne peut y avoir de bonnes histoires locales que dans les compartiments bien proportionnés d'une histoire générale. Il n'y a que deux tâches dignes d'un historien dans ce monde : la chronique, le journal ou l'histoire universelle. Tacite ou Bossuet. | Sous un point de vue restreint, Comines a écrit une assez bonne histoire de France en six lignes : « Dieu n'a créé aucune chose en ce monde ny hommes, ny bestes, à qui il n'ait fait quelque chose son contraire, pour la tenir en crainte et en humilité. C'est pourquoi il a fait France et Angleterre voisines. »

Dans ce premier article, nous examinerons M. Dufau sous le rapport du style; dans le second, nous l'examinerons comme historien.

95 Après avoir rapidement retracé les premières années de la régence, la mauvaise administration de Catherine, son isolement au milieu des partis, la renaissance des troubles, l'auteur arrive à cette fameuse fuite de Meaux, qui eut une si grande in-
100 fluence sur le reste de la vie de Charles IX, alors que la cour est sur le point d'être enlevée par le prince de Condé, et qu'elle n'est sauvée que par l'intrépidité des Suisses. Anquetil n'a vu là qu'une circonstance en faveur des catholiques sur laquelle
105 il fallait rapidement passer; Mézerai n'y a vu que le désarroi des femmes de la cour, forcées de fuir au milieu des soldats, et le père | Daniel, qu'une [177] marche par bataillon carré; M. Dufau nous trace un véritable tableau de caractère; on reconnaît
110 déjà la manière des anciens.

« A minuit donc ces étrangers, commandés par le colonel Pliffer, homme intrépide et bon officier, qui avait promis sur sa tête qu'il ramènerait le roi sain et sauf dans sa capitale, vinrent se ranger au-
115 tour de la demeure royale. Malgré la fermeté et le dévouement qu'ils témoignaient, on était loin d'être tranquille. Le roi laissait voir une sombre indignation d'être obligé de fuir devant ses sujets; la reine-mère paraissait inquiète : un secret effroi
120 avait gagné tous les cœurs. Le vieux connétable seul ne démentait pas cette fermeté qu'il avait toujours montrée dans le péril.

« Cependant, à la lueur des torches, on se dispose à partir. Les Suisses reçoivent au milieu

d'eux le roi, la reine-mère, les princes et le nombreux cortège des filles de la reine. Ils marchent avec gaieté, enseignes déployées, etc. »

L'auteur peint avec les mêmes couleurs la bataille de Saint-Denis et celle de Jarnac, où périt le prince de Condé; il évite de tracer le portrait de ce grand homme; il se contente de le peindre par le témoignage des historiens; et en effet il était difficile de faire autrement, après le portrait si original et si vrai que nous en a laissé Mézerai : *Ainsi mourut Louis de Bourbon, prince de Condé, ce grand ennemi de la messe*, etc. Il est à remarquer que Mézerai, qui, comme on sait, était buveur et cynique, conserve son caractère dans toute son histoire; il est piquant, mais il n'intéresse jamais; il n'a ni chaleur, ni énergie; il est toujours en dehors des événements; quelque sujet qu'il traite, fêtes, guerres ou massacres, il rappelle toujours ce vers de Segrais :

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

Mais le morceau où M. Dufau nous semble avoir [178] développé le plus de chaleur, le plus d'énergie, en un mot le plus de talent de style, c'est la description de la Saint-Barthélemy. Dans un sujet aussi usé, il était difficile de trouver des couleurs nouvelles. Cependant nous ne croyons pas que, dans aucun des historiens qui ont décrit cette nuit terrible, il se rencontre un début aussi vif et aussi animé que celui-ci : « Aussitôt on vole à Saint-Germain-l'Auxerrois, situé plus près du Louvre que le Palais, où l'on ne devait sonner que vers la pointe du jour. Bientôt le sinistre tocsin donne le signal

des fureurs. A ce bruit, les soldats embusqués se rassemblent, des lumières paraissent tout à coup aux fenêtres; on tend des chaînes dans les rues, les armes brillent, un long cri de mort se fait entendre. »

L'auteur continue la description de cette nuit fatale. Il peint la mort de Coligny; il ne paraît pas adopter l'opinion que le vieillard ait été abandonné de ses serviteurs après qu'il leur eut dit ces paroles : « Mes amis, sauvez-vous, que ma mort ne fasse qu'une veuve. » Il rapporte ces derniers mots au Bohémien *Dianowitz* : « Jeune homme, tu devrais respecter mes cheveux blancs. » Cependant le corps de l'amiral est jeté par les fenêtres; le duc de Guise vient le contempler; il foule aux pieds le cadavre. L'auteur continue :

« Peut-on retracer sans frémir le tableau qu'offre alors cette malheureuse ville? Des troupes forcenées parcourent les rues. Le son des cloches, les coups de feu, les vociférations fanatiques, les gémissements des victimes se mêlent et retentissent dans l'air. On enfonce les portes, on poursuit les malheureux protestants désarmés et à demi-nus jusque sur les toits. Les femmes, après avoir assouvi la féroce brutalité du soldat, sont massacrées. On égorge les enfants dans leur berceau. | Le [17
sang ruisselle dans les rues. La ville entière n'offre plus qu'une vaste scène de carnage. »

Et toute la description est écrite avec une pareille vigueur. L'auteur la termine par le beau trait de Vesins, qui, sous prétexte d'égorger lui-même son ennemi, le tire des mains des soldats, le fait monter à cheval, le mène en lieu de sûreté, et le quitte

190 en lui adressant ces héroïques paroles : *Je n'ai pas voulu me venger en assassin, mais en brave; quand vous voudrez, nous viderons notre querelle en gentilshommes.*

On remarqua comme une des singularités de 195 cette nuit terrible, à ce que rapporte d'Aubigné, que dans une si grande multitude de vaillante noblesse, aucun ne mourut l'épée à la main, si ce n'est Guerchi, et qu'aucune maison ne se fit forcer si ce n'est celle d'un avocat nommé Taverni, qui 200 fit faire des balles avec sa vaisselle, et qui, lorsque les munitions lui manquèrent, fit ouvrir les portes, et se précipita de lui-même au milieu des massacreurs.

On raconte, dit Mézerai, qu'on vit poignarder 205 un enfant qui se jouait à la barbe de celui qui le tua, et qu'une bande de petits garçons en traîna un autre à la rivière.]

Les descriptions de batailles de M. Dufau sont bien supérieures aux tableaux confus et sans 210 couleur que nous a laissés Mézerai, et aux interminables bulletins du père Daniel; toutefois, il nous permettra de lui faire une légère observation, dont nous croyons qu'il pourra profiter dans la suite de son ouvrage. Si M. Dufau s'est rapproché 215 de la manière des anciens, il ne s'est pas encore assez dégagé de la routine des historiens mo-

---

208-267 *Littérat. et Philos. mêlées*, sous le titre : A un historien, t. I, p. 27.

208 Vos descriptions de batailles sont bien — 212 Toutefois, vous nous permettrez une observation — 213 que vous pourrez profiter — 214 votre ouvrage. Si vous vous êtes rapproché — 215 vous ne vous êtes pas

dernes; il s'arrête trop aux détails, et ne s'attache pas assez à peindre les masses. Que nous importe, en effet, que Brissac ait exécuté une charge contre
220 d'Andelot, que Lanoue ait été renversé de cheval, et que Montpensier ait passé le ruisseau? La | plu- [180]
part de ces noms qui apparaissent là pour la première fois dans le cours de l'ouvrage, jettent de la confusion dans un endroit où l'auteur ne saurait
225 être trop clair, et lorsqu'il devrait entraîner par une succession rapide de tableaux. L'esprit s'arrête à chercher à quel parti tels ou tels noms appartiennent, pour pouvoir suivre le fil de l'action. Ce n'est point ainsi qu'en usait Polybe, et après lui
230 Tacite, les deux premiers peintres de batailles de l'antiquité. Ces grands historiens commencent par nous donner une idée exacte de la position des deux armées, par quelque image sensible tirée de l'ordre physique : l'armée était rangée en demi-
235 cercle, elle avait la forme d'un aigle aux ailes étendues; ensuite viennent les détails. Les Espagnols formaient la première ligne, les Africains la seconde, les Numides étaient jetés aux deux ailes, les éléphants marchaient en tête, etc... Mais,
240 nous le demandons à M. Dufau lui-même, si nous lisions dans Tacite : Vibulenus exécute une charge contre Rusticus, Lentulus est renversé de cheval, Civilis passe le ruisseau, il serait très possible que ce petit bulletin eût paru très clair et
245 très intéressant à ses contemporains, mais nous doutons fort qu'il eût trouvé le même degré de

---

217 vous vous arrêtez trop... et vous ne vous attachez pas — 225 entraîner l'esprit par — 226 Le lecteur s'arrête — 240 nous vous le demandons à vous-même — 245 aux contemporains

faveur auprès de la postérité, et c'est une erreur dans laquelle sont tombés la plupart des historiens modernes; l'habitude de lire les chroniques leur rend familiers les personnages inférieurs de l'histoire qui ne doivent point y paraître; le désir de tout dire, lorsqu'ils ne devraient dire que ce qui est intéressant, les leur fait employer comme acteurs dans les occasions les plus importantes : de là vient qu'ils nous donnent des descriptions qu'ils comprennent fort bien, eux et les érudits, parce qu'ils connaissent les masques, mais dans lesquelles la plupart des lecteurs, qui ne sont point obligés d'avoir lu les chroniques pour pouvoir lire l'histoire, ne voient guère autre chose que des noms et de l'ennui. En général, il ne | faut dire à [181] la postérité que ce qui peut l'intéresser; et pour intéresser la postérité, il ne suffit pas d'avoir bien exécuté une charge, ou d'avoir été renversé de cheval, il faut avoir combattu de la main et des dents comme Cynégire, être mort comme d'Assas, ou avoir embrassé les piques, comme Vinkelried.

[Nous le répétons, nous ne faisons pas cette observation à M. Dufau comme un reproche, mais comme un encouragement; non, pour qu'il change sa manière d'écrire, mais pour qu'il s'abandonne avec plus d'assurance à ses propres idées. M. Dufau a du talent,] il ne doit donc reculer devant aucune difficulté; il fallait de petites armes aux hommes ordinaires; aux grands athlètes, il leur fallait les cestes d'Hercule. E. [Victor Hugo]

273-276 Phrase conservée dans *Littérat. et Philos. mêlées*, t. I, p. 192 — 273 L'homme de génie ne doit reculer

TROIS MESSÉNIENNES SUR LES MALHEURS DE LA FRANCE, AUGMENTÉES DE DEUX ÉLÉGIES SUR LA VIE ET LA MORT DE JEANNE D'ARC.

Par M. Casimir DELAVIGNE.

Depuis que la littérature est devenue le domaine de la politique, on ne peut mettre au jour un ouvrage qu'il ne soit aussitôt adopté par un parti et repoussé par l'autre. L'auteur, tour à tour porté
5 au ciel ou abaissé jusqu'à terre, proteste vainement contre les arrêts passionnés et contradictoires de ses juges. Il est condamné à supporter à la fois l'humiliation des éloges les plus exagérés et le dégoût des critiques les plus injustes.

10 Tel a été le sort du jeune auteur dont nous nous occupons. En publiant ses poésies, il a ouvert l'arène aux passions et aux clameurs des partis. C'est à nous de venger M. C. Delavigne des jugements exagérés dont il a été l'objet, et de faire en-
15 tendre, au milieu de tant d'excès, le langage de la vérité. Notre jugement ne peut être suspect; | tout, [182]
à l'égard de M. C. Delavigne, nous fait une loi de l'impartialité. Ce jeune poète est dans les rangs des libéraux, et nous sommes royalistes; il a du
20 talent, et nous avons fait serment d'être justes. Ainsi placés entre nos opinions et notre conscience, notre choix n'a pu être un instant douteux.

Les *Trois Messéniennes* de M. C. Delavigne et

ses *Élégies sur Jeanne d'Arc*, jouissent d'une réputation méritée. Ce qui constitue le principal mérite de ces pièces, c'est une expression poétique, des tours vifs et énergiques, et une élégance soutenue. La première *Messénienne* sur la bataille de Waterloo nous a semblé supérieure à toutes les autres, même à la seconde sur la dévastation du Musée, bien que dans celle-ci l'auteur, en alliant à une foule d'images gracieuses des tableaux tracés avec force, ait fait preuve d'une rare flexibilité de talent. Les trois autres pièces, quoique inférieures aux deux premières, ne sont pas indignes de leur auteur; on y reconnaît toujours M. C. Delavigne. On pourrait les comparer à cinq sœurs charmantes, qui, sans se ressembler parfaitement, ont toutes cependant, dans l'ensemble de la physionomie, cet air de famille qui convient à des sœurs.

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Le début est plein de noblesse :

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés :
Ils sont tous morts pour nous défendre.

Il peint ainsi leur mort héroïque :

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée, [183]
S'arrête pour mourir.

Dans la strophe suivante, la noblesse de la pensée est encore relevée par la noblesse de l'expression :

Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas,
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Nous sommes sûrs que les suivants seront entendus; ils sont l'expression d'une âme toute française :

Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le Ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

Voulons-nous maintenant des peintures gracieuses; ouvrons la seconde *Messénienne* :

Le deuil est aux bosquets du Guide,
Muet, pâle, et le front baissé,
L'Amour que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.
Des Grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs;
Il leur dit, en versant des pleurs :
« J'ai vu Mars outrager ma mère. »

Et plus bas :

Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage, un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion.

Nous avons déjà fait pressentir notre opinion sur les deux élégies de Jeanne d'Arc. Le jugement que nous en porterons | sera tel qu'on doit l'atten- [184] dre de lecteurs que les *Messéniennes* ont rendus sévères. Nous pensons que la peinture des malheurs de la vierge héroïne demandait une teinte de tristesse et de mélancolie, une sensibilité vraie, qualité précieuse que M. C. Delavigne ne possède pas à un haut degré. Ce jeune poète, doué d'une imagination vive et brillante, surprend le lecteur, mais l'attendrit rarement.

Il représente Jeanne d'Arc montant sur le bûcher :

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Bien, fort bien jusqu'ici; mais pourquoi l'auteur, au lieu de se livrer ensuite à des exclamations qui glacent tout, n'a-t-il pas suivi cette première idée, pourtant si juste, si naturelle, de mettre Jeanne d'Arc en scène, et de laisser à cette infortunée le soin de nous attendrir elle-même sur ses malheurs. Il nous semble que Jeanne d'Arc eût touché tous les cœurs, si le poète l'eût représentée pleurant sur un père, une mère délaissée, pleurant sur une vie que tant de souvenirs et tant d'espérances lui rendaient chère, et pourtant sitôt et si cruellement moissonnée.

Après avoir rendu un juste hommage au talent de M. C. Delavigne, qu'il nous soit permis de lui

adresser quelques reproches sur le choix de ses sujets. Les victimes du désastre de Waterloo méritent sans doute notre pitié et nos regrets; malheur à quiconque refuserait ce dernier tribut à des frères qui, pour être rebelles, ne tombèrent pas sans honneur. Mais si l'égarement de ces braves, que leur mort même n'absoudra point devant l'inflexible histoire, est digne de nos larmes, il ne l'est point de nos éloges. M. C. Delavigne en conviendra sans peine; il paraît même | l'avoir senti. [185] Nous pensons que c'est en effet par un secret sentiment des convenances que ce jeune poète, après avoir célébré la gloire contemporaine, si toutefois la gloire est là où n'est point la fidélité, l'a associée dans ses chants à celle des anciens jours, que la trahison ne ternit jamais.

S.

LA FAMILLE LILLERS
OU SCÈNES DE LA VIE

Par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle*, tome premier[1].

Celui qui, tourmenté du généreux démon de la satire, prétend dire des vérités dures à son siècle, doit, pour mieux terrasser le vice, attaquer en face l'homme vicieux; pour le flétrir, il doit le nommer; mais il ne peut acquérir ce droit qu'en se nommant lui-même : de cette manière, il s'assure en quelque sorte la victoire, car plus son ennemi est puissant, plus il se montre courageux, et la puissance recule toujours devant le courage; d'ailleurs la vérité veut être dite à haute voix, et une médisance anonyme est peut-être plus honteuse qu'une calomnie signée. Il n'en est pas de même du moraliste paisible qui ne se mêle dans la société que pour en observer en silence les ridicules et les travers, le tout à l'avantage de l'humanité. S'il examine les individus en particulier, il ne critique

1. On souscrit pour cet ouvrage, à raison de 2 fr. 50 par volume, chez M. Pichard, quai de Conti, n° 5, et Everat, rue du Cadran, n° 16. (C. L.)

Dans *Littérature et Philosophie mêlées*, deux fragments (1-47 et 82-96).

1-47 *Littérat. et Philos. mêlées*, t. I, p. 124, sous le titre : *Satiriques et moralistes*.

8 courageux, lui, et la puissance...

que l'espèce en général ; l'étude à laquelle il se livre est donc absolument innocente, puisqu'il cherche à guérir tout le monde sans blesser per-
20 sonne. Cependant, pour remplir avec fruit son utile fonction, sa première précaution doit être de garder l'*incognito*. Quelque bonne opinion que nous ayons de | nous-mêmes, il y a toujours en [18
nous une certaine conscience qui nous fait consi-
25 dérer comme hostile la démarche de tout homme qui vient scruter notre caractère. Cette conscience est celle de

L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut se cacher.

Aussi, si nous sommes forcés de vivre avec celui
30 que nous regarderons comme un importun surveillant, nous envelopperons nos actions d'un voile de dissimulation, et il perdra toutes ses peines. Si au contraire nous pouvons l'éviter, nous le ferons fuir de tout le monde, en le dénonçant comme un
35 fâcheux. Le philosophe observateur, à la manière des acteurs anciens, ne peut remplir son rôle s'il ne porte un masque. Nous recevrons fort mal le maladroit qui nous dira : Je viens compter vos défauts et étudier vos vices; il faut, comme dit
40 Horace, qu'il *mette du foin à ses cornes,* autrement nous crierons tous *haro!* et celui qui se charge d'exploiter le domaine du ridicule, toujours si vaste en France, doit se glisser plutôt que se présenter dans la société, remarquer tout sans se faire remar-
45 quer lui-même, et ne jamais oublier ce vers de Mahomet :

Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu.

[C'est peut-être pour avoir négligé ces précautions, que l'ingénieux auteur de l'*Observateur au dix-neuvième siècle* nous présente aujourd'hui un
50 ouvrage inférieur à son premier écrit, pour la partie de l'observation, quoiqu'il lui soit supérieur sous quelques autres rapports. M. Saint-Prosper devait éviter de se nommer, et surtout de prendre, comme il le fait dans sa spirituelle préface, le titre dange-
55 reux d'*Eternel observateur du dix-neuvième siècle*. M. Saint-Prosper est perdu. Désormais, grâces à son imprudence manifeste, le voilà sûr de ne plus rencontrer que des ignorants pétris de modestie, des professeurs qui s'exprimeront en français, des
60 garçons de bureau pleins d'affabi|lité, des ban- [187]
quiers aussi ennemis des richesses que Sénèque, et des jeunes filles qui parleront vertu comme de petits Sallustes, ou comme l'Emilie de son roman nouveau. (Chap. v, p. 78.)

65 Toutefois, qu'il ne se laisse pas décourager par des obstacles qu'il s'est créés lui-même; qu'il continue à nous représenter LES SCÈNES DE LA VIE dans un style original et piquant; qu'il assaisonne ses récits, comme il l'a fait jusqu'ici, de réflexions
70 amusantes et de digressions spirituelles; qu'il ajoute, dans les livraisons suivantes, à ses qualités ordinaires le mérite d'une action vive et d'un intérêt soutenu; et puisse la foule des souscripteurs qui viendront s'inscrire chez Everat et Pichard,
75 pour LA FAMILLE LILLERS, faire croire au passant qu'il s'agit de relever une baraque démolie, ou de soulager un pauvre millionnaire frappé de 200 fr. d'amende!

Tels sont nos vœux : que M. Saint-Prosper

80 écoute aussi un moment nos critiques. Nous l'engageons à écrire d'une manière plus correcte;] il n'y a plus rien d'original aujourd'hui à pécher contre la grammaire. M. de Pradt nous a lassés de cette originalité-là. Nous croyons encore que 85 M. Saint-Prosper possède assez de ressources en lui-même pour éviter de tirer parti des petits détails, genre qui montre de la recherche et de l'affectation. Il faut laisser ces puériles moyens d'amuser à ces gens qui mettent des intentions dans une 90 virgule, et des réflexions dans un trait suspensif, font de l'esprit sur tout et de l'érudition sur rien, et dernièrement encore, à propos de ces piqueurs qui ont alarmé tout Paris, remirent sur la scène les hommes de tous les siècles et de tous les pays, 95 depuis Caligula qui piquait les mouches, jusqu'à Don Quichotte, qui piquait les moines.

[C'est un point qui n'est pas encore éclairci, de savoir si, lorsqu'un journaliste ne peut faire qu'une citation, il doit la choisir de manière à motiver 100 ses critiques, ou de façon à | justifier ses éloges. [18 Nous ne prétendons pas décider la question ; pour le cas actuel, les lecteurs feront ce qu'ils voudront de nos critiques, ils nous croiront sur parole s'ils veulent, ou ne nous croiront pas du tout, ce qui 105 ne nous fera pas moins de plaisir qu'à M. Saint-Prosper lui-même; mais nous ne serons pas aussi indifférents sur la foi qu'ils doivent ajouter à nos

---

82-96 *Littérat. et Philos. mêlées,* t. I, p. 149.

83 Beaucoup d'écrivains nous ont lassés — 84-86 cette originalité-là. Il faut aussi éviter de tirer — 92 et qui dernièrement encore

éloges. Le prologue du chap. VII du roman que nous annonçons, convaincra nos lecteurs que nos louanges n'ont pas été plus grandes que le mérite du livre.

« Je ne puis m'empêcher de gémir sur la déplorable condition des sages ici-bas. Il semble que le destin jaloux de la perfection à laquelle ils veulent atteindre, ne soit occupé qu'à les placer dans des circonstances propres à démentir la sublimité de leurs doctrines. Ainsi un philosophe de l'antiquité[1] ose-t-il nier la douleur, à l'instant il est saisi de la goutte. L'austère Caton veut-il prouver à sa république l'excellence du désintéressement; celle-ci, qu'il étourdissait depuis longtemps, l'envoie gouverner Chypre, et voilà que, malgré lui, il devient presque aussi riche qu'un ministre des finances, chargé de négocier des emprunts. Un seul souverain[2] a la bonne pensée de faire un livre contre les conquêtes injustes : au moment même où toutes les fortes têtes de l'Europe sont dans l'extase, il est condamné, par l'intérêt de son peuple, à voler une province, que depuis il n'a jamais trouvé l'occasion de rendre. D'après des autorités aussi imposantes, mes lecteurs voudront bien pardonner à M. de Lillers, si quelquefois il paraît en contradiction avec ses théories ; ils examineront surtout, avant de décider, si ce n'est pas par un attachement trop scrupuleux à ces mêmes théories, que l'honorable gentilhomme | semble [189] s'en écarter. Au reste, pour éviter tout jugement

1. Possidonius. (C. L.)
2. Frédéric II. (C. L.)

hasardeux dans ces grandes occasions, je fournirai force éclaircissements ; car, pour la paix de ma
140 conscience, il m'importe que la vérité soit connue, le soin de ma gloire même l'exige, puisque la vérité est devenue le caractère distinctif de tous les grands écrits du siècle, ainsi que le prouvent sans réplique les bulletins de la grande armée et
145 les éloges de nos ministres, tant qu'ils sont en place. »]

M. [Victor Hugo)

PHOCION

Tragédie en cinq actes et en vers, par J.-C. ROYOU, représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 16 juillet 1817.

Deux des successeurs d'Alexandre, Cassandre et Alexandre, fils de Polyperchon, se disputent l'empire de la Grèce. Le premier est retranché dans la citadelle d'Athènes, le second campe sous
5 ses murailles. Athènes, au milieu de ces deux puissants ennemis, menacée à tout moment de sa ruine, est encore tourmentée par des dissensions intérieures. Le peuple penche pour le parti d'Alexandre, qui promet de rétablir le gouverne-
10 ment populaire; le sénat tient pour Cassandre, qui a rétabli le gouvernement aristocratique : de là la haine violente du peuple contre Phocion, chef du sénat, et le plus grand ennemi des caprices de la multitude. Phocion, dans cette crise terri-
15 ble, insensible à tout autre intérêt qu'à celui de ses concitoyens, ne songe qu'au salut de la République; il y travaille avec toute l'imprudence d'une belle âme. Les moyens qu'il emploie pour sauver la patrie sont ceux qu'on emploie pour le perdre
20 lui-même. Il parvient à déterminer les deux chefs

Littérature et Philosophie mêlées sous le titre : *Plan de tragédie fait au collège*, t. I, p. 193, Quelques lignes sur Campistron ont été publiées à part, p. 150.

4-5 sous les murailles. Athènes entre les deux — 14-15 dans cette crise où il s'agit de lui autant que de l'état, insensible

rivaux à s'éloigner de l'Attique et à respecter Athènes; et dans le même moment il est accusé de trahison, traduit devant le peuple | et condamné. [190
Voilà en peu de mots toute l'action de cette tragé-
25 die, et, comme l'on voit, elle est noble et simple; c'est le tableau des agitations populaires et de la vertu malheureuse, c'est-à-dire le plus grand exemple qu'on puisse mettre sous les yeux des hommes, et le spectacle digne des dieux.

30 D'un côté, nous voyons la haine du peuple, les ennemis de Phocion, sa vertu imprudente qui leur donne des armes contre lui, enfin Alexandre et son armée; de l'autre, les troupes de Cassandre, le parti des bons citoyens, la vieille autorité
35 du sénat; enfin l'ascendant éternel de la vertu qui fait triompher Phocion toutes les fois qu'il se trouve en présence de la multitude. Ainsi la balance théâtrale est fortement établie; [les moyens sont puissants et d'un noble développement;]
40 l'action se déroule par une suite de révolutions inattendues, [et en effet cette tragédie présente des beautés.]

Ainsi lorsqu'au troisième acte, Phocion n'a pas craint de se rendre au camp d'Alexandre, son
45 ennemi, et qu'il l'a déterminé à accepter une entrevue avec Cassandre, il semble que cette démarche courageuse va désarmer l'ingratitude du peuple et fermer la bouche à ses accusateurs; mais

---

24-25 l'action de la tragédie; elle est simple et peut être noble pourtant. C'est — 30 D'un côté, la haine — 38 est établie — 41-42 inattendues; les moyens d'attaque et de résistance, ont entre eux des proportions qui rendent l'anxiété possible.

Phocion s'est exposé à la mort sans mandat ; il a
50 méprisé, pour sauver le peuple, un décret populaire qui le destituait de sa charge, décret que le sénat n'avait pas sanctionné. Ainsi, au moment où le spectateur croit que l'action marche vers un heureux dénoûment, il se trouve que le péril est
55 au comble. Le peuple en pleine révolte, assiège la demeure de Phocion ; il ne se présente aucun moyen de salut ; le sénat est sans force, et Cassandre est trop éloigné. Il n'y a plus qu'à mourir. On propose à Phocion d'armer ses esclaves, et de
60 vendre chèrement sa vie ; mais le grand homme, [à qui M. Royou met dans la bouche les belles paroles de Mathieu Molé, *Ouvrez*, | dit-il, [191]

Ouvrez ; un magistrat ne se cache jamais.

On ouvre les portes et ici commence une des
65 scènes les plus terribles que nous ayions au théâtre.]

Le peuple se précipite sur la scène, criant *la mort! la mort!* Phocion n'en est point ému.

[Aveugles instruments de la plus lâche envie,
70 Vous parlez de ma mort, vous me devez la vie.
Le fer était levé, j'en détournai les coups.
Vous demandez mon sang, il a coulé pour vous.
Et s'il vous faut encor de plus grands sacrifices,
Vos poignards ne pourront qu'ouvrir des cicatrices.

75 Cependant] les orateurs agitent la multitude par leurs cris ; Phocion la harangue ; mais voyant que

---

52 Ainsi lorsque le spectateur — 61 mais le grand homme refuse — 67 en criant

le tumulte redouble et qu'il ne peut parvenir à la ramener à des sentiments humains, [tout à coup] il monte sur son tribunal :

80 [Vous osez m'accuser, c'est moi qui vous accuse.]

Et à ce beau mouvement la révolution théâtrale est opérée. Ce n'est plus le vieillard disputant sa vie contre une multitude effrénée, c'est un juge suprême qui foudroie des révoltés. Les assassins
85 tombent aux genoux de Phocion. Le vieillard, profondément ému de l'ingratitude de ses concitoyens, ne leur demande pas vengeance, il ne leur demande pas même la vie, il ne leur demande que de le laisser vivre encore un jour pour les sauver.
90 [Nous citerons ici les vers de M. Royou, qui sont empreints de la plus mâle éloquence :

Citoyens, j'entendrai mon arrêt sans effroi,
Car je le crains pour vous beaucoup plus que pour moi.
Et n'appréhendez pas qu'à votre impatience
95 J'oppose une trop longue et vaine résistance.
Demain, sans plus tarder, je suis prêt ; aujourd'hui
Laissez-moi vous offrir un salutaire appui ;
Laissez-moi vous sauver des flammes, du pillage, [192]
Écarter de vos murs l'opprobre, l'esclavage,
100 Et de ma vie ensuite éteignez le flambeau :
Je ne demande plus qu'un jour, et qu'un tombeau.]

Ainsi la face de la scène est changée. Le peuple est apaisé; les deux rois vont se rendre dans la ville pour conclure une trève; il semble que Pho-
105 cion n'ait plus rien à craindre; [le spectateur res-

---

81 et à ce mouvement — 83 une populace effrénée

pire :] tout à coup Agnonide se lève, il propose de se saisir des deux rois, et de mettre ainsi fin aux malheurs de la Grèce. A cette proposition perfide, dont il ne développe que trop bien les avantages,
110 la terreur rentre dans l'âme des spectateurs ; on sent de suite quel effet la réponse de Phocion va produire sur un peuple chez qui Aristide n'osa pas une seconde fois préférer le juste à l'utile. Phocion voit le piège, et il n'en est point étonné.

115 [Eh quoi ! nous disputons au sein d'un Prytanée
Pour savoir si l'on doit garder la foi donnée !
Quand il s'agit d'enfreindre un pacte solennel,
Celui qui délibère est déjà criminel.
Que la Grèce à jamais, que l'univers ignore
120 Un dessein qui nous perd, et qui nous déshonore,
Si d'un profond secret il ne reste voilé.
Magistrats, oublions qu'Agnonide a parlé.]

Cependant l'entrevue des deux rois est rompue, et Phocion est cité devant l'assemblée du peuple
125 comme coupable d'avoir laissé échapper l'occasion de sauver la république. [Nous le répétons, tous ces moyens sont pleins de grandeur et de vérité.]

Ici l'action redouble de vivacité et d'intérêt. Phocion est sur le point d'être traîné devant cette
130 assemblée composée d'un ramassis d'esclaves et d'étrangers ameutés par ses ennemis, lorsqu'on apprend que Cassandre descend de l'Acropolis et marche à son secours. Le vieillard, quoi|que l'on [193]

106-107 se lève et conseille de se saisir — 109-110 les avantages, l'incertitude renaît; on sent tout de suite — 123 Il fait ce qu'Aristide n'aurait point osé faire, il reste du parti de la chose juste contre la chose utile. L'entrevue des deux rois — 128 Ici l'action se presse. Phocion

viole les lois pour le faire condamner, ne veut pas
135 être sauvé malgré les lois. Il marche lui-même au-devant de ses libérateurs, et les force à rentrer dans la citadelle; il revient ensuite se présenter devant le peuple. Il est au moment d'être absous, lorsque tout à coup l'armée d'Alexandre paraît
140 sur les remparts. Le peuple se révolte, l'autorité du sénat est méconnue, et Phocion est condamné. Il prend la coupe.

[Voilà le prix de mes services.

. . . . . .

O mes amis! mon fils! et vous, femme éplorée,
145 Dont j'emporte au tombeau la mémoire adorée,
Loin des bords de l'Attique, en proie à nos tyrans,
Que l'on cherche un refuge à mes mânes errants;
Que si la probité quelque part est soufferte,
D'un peu de terre au moins ma tombe soit couverte.
150 De ce peuple égaré soyez toujours l'appui.
C'est mon vœu le plus cher. Quoiqu'immolé par lui,
L'état où je le laisse, à ma fin douloureuse
Vient ajouter encore une amertume affreuse.
Il sera trop puni. Je vois couler vos pleurs;
155 Il faut les réserver pour de plus grands malheurs.
Toujours fidèle aux lois que les méchants profanent,
Je suis moins malheureux que ceux qui me condamnent.
(*Prenant les mains de sa femme et de son fils.*)
Vous, que j'ai tant aimés, recevez mes adieux.
Les voiles du trépas s'étendent sur mes yeux.
160 Le poison vers mon cœur rapidement s'avance.
Je meurs.
(*A son fils.*)
Mon dernier mot vous défend la vengeance.]

---

140 sous les remparts — 142 Il prend la coupe et boit gravement le poison

Nous le répétons, cette tragédie est belle. [C'est une des pièces les mieux ordonnées qui aient été présentées depuis longtemps au théâtre, et elle
165 renferme un grand nombre de vers bien faits :] cependant elle n'a obtenu qu'un succès d'estime. Cela tient à ce qu'elle est froide; [non pas parce qu'elle manque d'action, mais parce qu'elle manque de verve. Il semble qu'après avoir dessiné un
170 si | beau plan, l'auteur n'a plus trouvé assez de [194] forces pour l'exécuter. Une grande partie des scènes ne sont qu'ébauchées; les intentions sont plutôt indiquées que rendues : souvent les idées sont belles et les expressions impropres. Il est
175 malheureux que M. Royou n'ait pas entrepris cette pièce lorsqu'il jouissait encore de toute la vigueur de la jeunesse; cela est malheureux pour nous, voulons-nous dire, car, pour lui, nos regrets ne doivent rien ôter à sa gloire.]

180 Campistron avait déjà mis le sujet de Phocion sur la scène [française]. Sa pièce, comme toutes celles de cet auteur, est assez bien conçue et n'est pas mal conduite. [Son style est plus soutenu que celui de M. Royou : seulement, après avoir lu
185 M. Royou, il vous sera resté de beaux vers dans la mémoire; et si vous lisez Campistron, il ne vous en restera que quelques-uns de ridicules.]

Campistron, comme Lagrange-Chancel, avait

162-166 Cette tragédie pourrait être belle, cependant elle n'obtiendrait qu'un succès — 167 à ce qu'elle serait froide; au théâtre un conte d'amour vaut mieux que toute l'histoire — 180 Campistron a déjà mis — 181 toutes celles qu'il a faites — 188-207 *Ce paragraphe, détaché de l'ensemble, est donné à part, sans titre,* p. 150.

montré de bonne heure des dispositions pour la
190 poésie, et cependant ils ne se sont jamais élevés tous les deux au-dessus du médiocre. Il est rare, en effet, que des talents si précoces parviennent jamais à la maturité du génie. C'est une vérité dont nous pouvons tous les jours nous convaincre
195 davantage. Nous voyons des jeunes gens faire à dix-neuf ans ce que Racine n'aurait pas fait à vingt-cinq; mais, à vingt-cinq, ils sont arrivés à l'apogée de leur talent, et à vingt-huit ans ils ont déjà défait la moitié de leur gloire. On nous
200 objectera que Voltaire aussi avait fait des vers dès son enfance; mais il est à remarquer que dès quinze ans Campistron et Lagrange-Chancel étaient connus dans les salons et considérés comme des petits grands hommes, tandis qu'au même âge
205 Voltaire était déjà en fuite de chez son père; et en général, ce n'est pas dans des cages, fussent-elles dorées, qu'il faut élever les aigles.

[Mais, pour en revenir à Campistron, s']il y a quelque | invention dans ses caractères, on peut ob- [195
210 server qu'il n'a point su les soutenir. C'est ce qui arrive souvent aux gens qui, comme lui, n'ont ni vu ni observé, et qui s'imaginent qu'on fait de l'amour avec des épithètes et de la vertu avec des maximes.

Ainsi dans une scène, d'ailleurs assez bien écrite,
215 entre le tyran et Phocion, celui-ci, après avoir dit en style de capitan :

---

203 comme de petits — 208 *et suiv. Rattaché sans transition à 183* — 209 dans les caractères, mais il n'a — 212 amour avec des exclamations — 214 écrite, si l'on admet que le style des tragédies de Voltaire est un bon style, entre — 216 dit en vrai capitan

Un homme tel que moi loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier;
Ose toi-même ici rappeler mon histoire;
220 Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
Chaque instant est marqué par quelque exploit fameux.

tout à coup il se reprend, et il ajoute avec une emphase de modestie aussi ridicule que sa jactance :

Mais que dis-je? où m'emporte un mouvement honteux?
225 Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie?
D'en retracer le cours quand Athènes l'oublie?
J'en rougis; je suis prêt à me désavouer.
Prononce : j'aime mieux mourir que me louer.

Et plus loin, Campistron ne sachant comment
230 faire revenir Phocion mourant sur la scène, s'avise de lui faire demander une entrevue au tyran. Le tyran, très surpris, accorde par pur motif de curiosité; mais comme ce ne serait pas le compte de l'auteur de mettre en tête à tête deux personnages
235 qui n'ont réellement rien à se dire, au moment d'entretenir Phocion, on vient chercher le tyran pour une révolte. Celui-ci, comme de raison, oublie de donner contre-ordre pour l'entrevue. Phocion arrive; et ne trouvant pas le tyran, il cherche
240 dans sa tête quelle raison peut lui avoir fait quitter la scène, et il n'en trouve pas de meilleure, sinon que c'est qu'il lui fait peur, et il ajoute avec une bonhomie tout à fait comique :

Sans armes et mourant, je le force à me craindre! [196]
245 Que le sort d'un tyran, justes dieux, est à plaindre!

---

222 se reprend tout à coup

Et plus loin encore, Phocion mourant, qui se promène durant tout le cinquième acte, au milieu de la sédition, se rencontre avec sa fille Chrisis, et il s'occupe en bon père à lui chercher un mari. Le
250 passage est réellement curieux. Savez-vous sur qui son choix s'arrête ? Sur le fils du tyran. Il semble, comme dit le proverbe, qu'il n'y a qu'*à se baisser et en prendre.*

Et voulant en mourant vous choisir un époux,
255 Je ne trouve que lui qui soit digne de vous.

La réponse de la fille est peut-être encore plus singulière :

Qu'entends-je ? ô ciel ! seigneur, m'en croyez-vous capable ?
Je ne vous cèle point qu'il me paraît aimable.

260 C'est cette même Chrisis qui, voyant mourir son père et son amant, trop bien élevée pour les suivre, s'écrie avec une naïveté si touchante :

O fortune contraire,
J'ose après de tels coups défier ta colère !

265 et elle s'en va, et la toile tombe. [Du moins l'Amélie de M. Delavigne a le bon esprit de s'esquiver sans rien dire.]

H. [Victor Hugo.]

---

265 tombe. En pareil cas, Corneille est sublime ; il fait dire à Eurydice :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.

REVUE LITTÉRAIRE

LE SONGE

Cantate dithyrambique sur l'heureux accouchement de S. A. R. Mme la Duchesse de BERRY; par M. DEBASSIEUX.

Rien de plus bizarre que le plan de cet ouvrage. Le lecteur jugera, par l'analyse que nous en donnons, si l'on a jamais conçu une idée plus extravagante.

5 L'auteur est endormi; un songe heureux le trans- [197]
porte au plus haut des cieux, sous les portiques d'un temple magnifique, où se pressent en foule tous les héros français, dans l'attente du jeune prince promis à la France. Bientôt l'enfant royal
10 paraît. Henri IV lui adresse aussitôt un fort beau discours. Après avoir donné à son petit-fils les plus sages instructions sur l'art de gouverner, le bon roi commence le récit de tous les événements qui se sont succédé en France depuis sa mort. Les
15 princes de sa maison, et surtout Louis XIV, qu'il paraît ne pas aimer, sont loin d'obtenir ses éloges. Mais, partisan zélé de la révolution, Henri en retrace les incalculables bienfaits avec toute la chaleur du sentiment. Continuant à entremêler son
20 récit de sages conseils, il présente à son petit-fils

les héros de 93 comme des modèles dignes de son imitation, et les Vendéens comme des fils ingrats qui ne méritent que son mépris. Arrivé au fameux règne, Henri ne dissimule point son estime pour le grand homme, auteur de tant de merveilles. Toujours passionné, mais jamais exclusif, le sage monarque aime aussi beaucoup la Charte, la liberté de la presse, la loi des élections, ainsi que l'enseignement mutuel, dont il se déclare le défenseur officieux. Les chefs-d'œuvre des arts et les produits de l'industrie excitent son admiration. Tout à coup, à l'aspect de tant de sublimes productions, un sentiment douloureux oppresse son cœur; il songe à tant d'illustres bannis qui n'ont pu jouir d'un si beau spectacle. Alors, par un mouvement de sensibilité bien naturel, serrant dans ses bras son petit-fils : « Va, dit-il, plaider la cause du malheur devant le trône où tu dois régner un jour. » A ces mots, le jeune prince quitte le ciel; son premier cri sur la terre est un cri de grâce; il est entendu...

En cet heureux moment, le canon des Invalides résonne dans les airs; M. Debassieux, arraché à un songe bien doux, | s'écrie en s'éveillant : [198]

J'écoute... Douze fois les échos avertis
M'annoncent qu'au lieu d'un lis
Une rose vient d'éclore.
Elle éclot, c'est assez; mes vœux seront remplis.
Pour assurer un terme à de longues souffrances,
Je demandais un prince intercesseur;
Le ciel sur la beauté place mes espérances,
Il nous refuse un frère, et nous donne une sœur.

Qu'une pareille conception soit sortie du cerveau d'un poète bien portant, voilà ce qui peut étonner; mais ce qui paraîtra plus surprenant encore, c'est que l'auteur n'est pas tout à fait sans talent, et que la versification de sa pièce, sans pouvoir être citée comme un modèle, ne manque cependant quelquefois ni de grâce ni de fraîcheur.

F*.

L'INSTITUTION DU JURY

Poème, par M. E. ALLETZ.

La pièce de M. E. Alletz a concouru cette année à l'Académie française, du moins nous le présumons malgré le silence de l'auteur. Ne serait-ce pas le dépit d'un mauvais succès (sort d'ailleurs commun à tous les autres concurrents) qui aurait déterminé M. E. Alletz à se venger par l'impression de la *persécution* académique. En ce cas la mystification n'a pas eu précisément l'effet qu'il en espérait : son poème n'a mystifié que le libraire et les acheteurs.

Cette pièce, d'un style ampoulé et prétentieux, est surchargée de figures incohérentes, de comparaisons et d'expressions métaphoriques dénuées de justesse et de goût.

---

* Signé à la table seulement.

L'auteur, en parlant du Jury, fait la comparaison suivante :

Ce n'est plus une fleur de parfums dépouillée
Qui ploie, au gré des vents, sa couronne effeuillée;
Non, c'est un arbre-roi qui, dans les airs surpris, [199]
Fier, balance son front ceint de fleurs et de fruits,
Trompe l'effort des vents, rit des traits de l'orage,
Et nous voit tous, en paix, dormir sous son ombrage.

Les vers suivants feront encore connaître la manière de l'auteur :

Bercé (*le juge*) dans les rigueurs d'une charge terrible,
Sa toge sous ses plis voile une âme inflexible...
La raison dresse en elle un tribunal secret,
Y monte, juge et rend son infaillible arrêt..,
Affamé de spectacle et d'émotions fortes...

Vers dans lesquels il semble que le bon sens et la langue soient sacrifiés à plaisir.

Malheureusement la bizarrerie du plan de cet ouvrage ne le cède pas à la bizarrerie du style. Quoi de plus malheureusement imaginé que ce dialogue d'introduction entre Thémis et la Liberté, si ce n'est peut-être l'épisode de *Céphis et Blindor,* qui termine le poème ?

F*.

---

* Signé à la table seulement.

LE CHAMP-D'ASILE

Dithyrambe, par M. P. J.

Le Texas, Proscripolis, Aigleville! que ces noms sont heureux! ils semblent faits tout exprès pour les vers. Ce ne sont pas de ces mots durs et barbares qui faisaient reculer d'épouvante la muse de Boileau, forcée de célébrer les tristes exploits de ce Louis. Quel eût été le bonheur de ce poète trop timide si, de son temps comme dans le nôtre, il eût été permis de créer, uniquement pour le charme de l'oreille, une géographie tout idéale et toute poétique. Bientôt nous eussions vu quelque terre lointaine se peupler, sous sa plume, de noms aussi harmonieux que ces douces et nobles appellations des campagnes de la Grèce et des rives du Simoïs.

Plus heureux que Boileau, M. P. J. a pu profiter [200] d'un avantage qu'il doit au siècle où il vit. Bien que ces mots sonores de Champ-d'Asile, de Texas, prêtent un charme tout particulier aux vers où ils entrent, l'auteur, il faut l'avouer, ne doit pas uniquement tous les endroits passables de sa pièce à la magie du sol poétique de ce pays si cher à Minerve, *alma parens*.

Les vers suivants ne sont pas mal tournés :

C'est ainsi qu'emporté sur la plaine liquide,
Un vieux guerrier déplorait ses malheurs.
Ce cœur si longtemps intrépide,
Pour la première fois cédait à ses malheurs.

Ce front qui, menacé des plus cruels orages,
Avait vu sans effroi la mort et ses horreurs,
Se chargeait de sombres nuages,
Et ses yeux s'étonnaient de se mouiller de pleurs.
Bientôt sur l'Océan immense
Il cherche sa patrie et ne voit que des mers;
Il la cherche, il s'écrie : O France!
France! répète-t-il; et sa voix dans les airs
Se perd et se mêle au silence.

Il est juste de dire que le dithyrambe de M. P. J. n'est pas sans mérite. Plusieurs passages de ce petit poème ne manquent pas de facilité; quelques-uns sont même élégants; mais tous nous ont paru dépourvus de cette chaleur entraînante, de ces mouvements lyriques et passionnés que demande particulièrement ce genre de poésie.

F.

SIXIÈME LIVRAISON

(Février 1820.)

ACHÉMÉNIDE

(Extrait d'une traduction inédite de l'*Enéide*.)

Interea fessos ventus cum sole reliquit, etc.
(Liv. III.)

Le jour meurt : l'aquilon s'endort au sein des nues.
Nous abordons d'Enna les rives inconnues;
Un grand port loin des vents nous offrait ses abris,
Mais l'Etna sur ces bords vomit d'affreux débris.
Tantôt s'ouvre en tonnant son immense cratère,
De longs torrents de cendre il inonde la terre;
Tantôt ses rocs aux cieux roulent en tourbillons,
Tombent, et sur ses flancs tracent d'ardents sillons;
Le gouffre en feu mugit : sous sa voûte qui fume
La lave enfle en grondant ses flots noirs de bitume.
Encelade, dit-on, sous ces rocs obscurcis,
Cache ses vastes flancs, que la foudre a noircis;
Le poids du mont l'écrase, et sa brûlante haleine
Chasse au loin les rochers qu'il soulève avec peine :
Si, las de ses douleurs, il retourne son corps,
Le ciel fume, et l'Etna tremble de ses efforts.

Réimpr. dans *V. Hugo raconté* (*R*) — L'édition G. Simon suit le plus souvent le texte du *Conservateur*, parfois celui du *V. Hugo raconté*; une seule variante nouvelle, d'après le manuscrit (*M*).

Effrayés de ce bruit, sans le comprendre encore,
Tremblants, dans les forêts nous attendons l'aurore.
La nuit qui règne aux cieux, ce fracas plein d'horreur,
20 Ce prodige, en nos sens tout verse la terreur.
Des nuages obscurs nous cachent les étoiles,
Et la lune pâlit en roulant sous leurs voiles.
L'Olympe enfin se dore : effacée à son tour,
L'ombre humide s'enfuit devant l'astre du jour.
25 Soudain, hors des forêts, une ombre à face humaine,
Pâle, les bras tendus, vers la plage se traîne :
Ses cheveux hérissés, son front sombre et maigri,
Tout annonce un mortel par le malheur flétri.
Son corps faible est couvert de joncs tressés d'épine;
30 Mais c'est un Grec, de Troie il hâta la ruine.
Lui-même, il voit de loin nos armes, nos soldats, [202]
Il recule; et la peur semble arrêter ses pas.
Bientôt, vers le rivage accourant tout en larmes :
« Par ces astres brillants, témoins de mes alarmes,
35 Par les dieux, par ce jour qui luit encor pour moi,
Arrachez-moi, Troyens, de ces lieux pleins d'effroi !
Que je fuie ! il suffit. Jadis sous vos murailles,
Sur les vaisseaux des Grecs j'apportai les batailles;
Je le sais trop : eh bien ! fils de Laomédon,
40 Si mon crime ne peut espérer de pardon,
Frappez, ou plongez-moi dans ces mers où nous sommes;
Si je meurs, je mourrai du moins des mains des hommes. »

---

18 *R* Dans la sombre forêt nous attendons — 21 *R* Des nuages épais — 22 *R* Et la lune en fuyant se couvre de leurs voiles; *M* Et la lune s'éclipse en roulant — 27 *R*, *M* hérissés, son visage maigri — 28 *R*, *M* nous montrent un mortel que ses maux ont flétri — 29 *R* de jonc tressé — 31 *R*, *M* Lui-même il reconnaît — 33 *R* mais bientôt jusqu'à nous accourent — 34 *R*, *M* Par cet astre brillant, témoin de tant d'alarmes — 35 *R*, *M* Par ce ciel, par ces dieux dont tout subit la loi

Il dit, tombe à nos pieds sans force et sans chaleur,
Les embrasse, et d'un Grec nous pleurons le malheur.
45 Quel est, lui disons-nous, le sujet de vos plaintes?
Votre nom? vos aïeux? Qui peut causer vos craintes?
Anchise, le premier, pour gage de sa foi,
Lui tend sa main sacrée et calme son effroi.

« Ithaque est ma patrie : Adamaste mon père
50 Vécut pauvre (que n'ai-je estimé sa misère!);
Mais son Achéménide, au pied de vos remparts,
Voulut auprès d'Ulysse affronter les hasards.
Ici nos Grecs, fuyant un Cyclope terrible,
M'oublièrent, errant sous sa caverne horrible;
55 C'est là que Polyphème étend son corps pesant,
S'enivre de carnage et regorge de sang.
S'il sort (Dieux, sauvez-nous de ce monstre difforme!),
Ce géant jusqu'aux cieux lève sa tête énorme;
Tout fuit, tout s'épouvante à son aspect affreux,
60 Et sa gorge engloutit les chairs des malheureux.
Je l'ai vu dans son antre, apprêtant leur supplice,
Prendre en sa vaste main deux des soldats d'Ulysse,
J'ai vu leurs corps brisés sur un roc tressaillir,
Leurs crânes sur le seuil en mille éclats jaillir,
65 Et le monstre, broyant leurs entrailles fumantes,
Faire crier leurs os sous ses dents dévorantes.
Témoin de leur trépas, brûlant de les venger,
Ulysse se souvint d'Ulysse en ce danger.
Dès qu'enivré de sang, sur son bras redoutable, [203]
70 Le géant courbe enfin sa tête épouvantable;
Dès que, parmi les chairs et les vins qu'il vomit,
Immense, il couvre au loin son antre qui gémit;

---

56 *R* Après qu'il s'est repu de carnage et de sang — 57 *R* de ce géant difforme — 58 *R* Le monstre jusqu'aux cieux — 65 *R* Et sa faim saisissant leurs entrailles mourantes

En cercle rassemblés autour de ses victimes,
Le sort marque tous ceux qui vont punir ses crimes;
75 Nous l'entourons : des Dieux nous implorons l'appui;
Nous approchons du monstre, et nous fondons sur lui.
Un tronc d'arbre noueux, qu'un fer aigu prolonge,
Dans son œil effroyable au même instant se plonge.
Cet œil étincelait sur son front menaçant :
80 D'un bouclier d'Argos tel brille le croissant;
Telle Phébé rayonne en l'horreur des nuits sombres.
Du moins de nos amis nous vengeâmes les ombres.

Fuyez ces bords; fuyez, trop malheureux nochers!
Cent Cyclopes hideux errent sur ces rochers.
85 Tous, tels que Polyphème, habitant ces rivages,
Renferment leurs troupeaux dans leurs antres sauvages.
Phébé m'a vu trois fois, en finissant son cours,
Traîner dans ces forêts mes misérables jours;
Là, j'entends des géants tonner la voix bruyante;
90 Là, je tremble au fracas de leur marche effrayante.
Nourri d'herbes, de glands, de quelques fruits amers.
Le jour fuit, et ma vue erre encor sur les mers...
J'aperçois vos vaisseaux; sans les connaître encore,
Je vole, heureux de fuir ces rives que j'abhorre!
95 Frappez; je meurs content, quel que soit mon trépas;
Mais sur ces bords cruels ne m'abandonnez pas. »

A peine il a parlé, nous voyons vers la plage,
Appuyant son grand corps sur un pin sans feuillage,

---

74 *R* Le sort désigne ceux — 83 *R* trop imprudents nochers — 85 *R* Tous tels que Polyphème en des antres sauvages — 86 *R* Parquent les noirs troupeaux qui paissent ces rivages — 87 *R, M* en commençant son cours — 88 *R* Traîner de bois en bois mes — 89 *R* J'entendais des géants — 90 *R* Je frissonnais au pas de leur masse effrayante — 92 *R* Mes yeux, même la nuit, interrogeaient les mers — 97 *R* sur la plage

S'avancer hors d'un roc, son ténébreux séjour,
100 Un monstre informe, affreux, vaste et privé du jour,
Son troupeau qui le suit charme seul sa souffrance:
Son chalumeau pesant pend à son col immense;
Il touche enfin les flots : il s'y plonge en hurlant,
Se courbe, et dans leur sein lave son œil sanglant.
105 Au milieu de leur gouffre il fend les mers profondes,
Marche, et ses flancs encor s'élèvent sur les ondes.
Nous nous hâtons de fuir : tout se tait; nos vaisseaux [204]
S'ouvrent au suppliant et volent sur les eaux.
La rame entre nos mains monte et tombe en cadence;
110 Polyphème l'entend, se retourne, s'élance,
Étend ses vastes bras, rechasse au loin les flots,
Et poursuit, mais en vain, nos pâles matelots.
Il élève un grand cri..... L'Italie agitée
Voit trembler à ce bruit sa rive épouvantée;
115 La mer au loin bondit : de longs ébranlements
Font mugir de l'Etna les abîmes fumants.
Soudain sortent des bois les Cyclopes sauvages,
Ils descendent des monts et couvrent les rivages;
Mais ces enfants d'Etna, portant leurs fronts aux cieux,
120 Nous menacent en vain de regards furieux.
Race horrible! on croit voir dans un bois solitaire
Le cyprès de Diane ou l'arbre du tonnerre.
La voile est déployée au souffle heureux des vents,
On fatigue à l'envi les cordages mouvants;
125 Mais les rocs de Scylla montrent de loin leurs cîmes,
Et Charybde près d'eux fait gronder ses abîmes :

---

103 *R, M* les flots et s'y plonge — 104 *R* et dans leur eau lave — 106 *R* Marche et son buste entier s'élève — 108 *R, M* Reçoivent notre Grec et volent — 112 *R, M* les pâles — 113 *R* Il pousse un cri; soudain l'Italie — 114 *R* Voit frissonner longtemps sa rive — 115 *R* La mer est en fureur; de sourds — 117 *R* Les cyclopes, aux cris, sortent, prêts aux ravages — 119 *R* d'Etna, dont le front touche aux cieux — 125 *R* de Scylla montrent déjà leurs cimes

La mort est là : fuyons, ou redoublant d'efforts,
Suivons l'étroit canal sans toucher les deux bords.
Du détroit de Pélore accourt soudain Borée,
Du Pantage écumant nous franchissons l'entrée;
Achéménide alors, vers Mégare et Tapsos,
Sur ces mers qu'il connaît dirige nos vaisseaux.
Ainsi de tant d'écueils, dont elle était la proie,
Un compagnon d'Ulysse, un Grec a sauvé Troie.

V. D'AUVERNEY. [Victor Hugo.]

---

127 *R* fuyons et redoublant — *M donne la date :* du 17 au 20 octobre 1817.

LE DÉSESPOIR D'AMOUR

CONTE

Sur son chemin le temps en fait de belles;
Tout meurt ou change au toucher de ses ailes;
Sparte n'est plus, Athènes a péri,
Et d'Aglaé l'incarnat est flétri.
5 Voilà ses jeux! qu'a-t-il fait d'un usage, [205]
Fameux jadis, lorsqu'on était plus sage?
(Vous dire quand, ma foi je n'en sais rien!)
On ne voit plus, c'est ce que je sais bien,
De ces amants qui, dignes de la Grèce,
10 Savent mourir de rage ou de tendresse;
On n'en voit plus : l'usage est pourtant beau.
Est-il au monde une seule Sapho?
Vous trouverez, dans nos modernes flammes,
Peu de Thisbés, moins encor de Pyrames,
15 Pas un Orphée, allant aux sombres bords
Ravir sa femme à l'empire des morts!
Il fut un temps, l'heureux temps pour les belles!
Où l'on mourait victime des cruelles;
Mais aujourd'hui que fait-on dans ce cas?
20 On pleure, on crie, on jure!... on ne meurt pas.
J'en vais citer un exemple pour preuve.

Le jeune Albin adorait une veuve,
Coquette en diable, et qui, pour cet amant,
Était sévère avec ménagement.
25 A deux genoux, depuis plus d'une année,
Il courtisait cette belle obstinée,
Qui, parfois tendre et prête à chanceler,
Se redressait et le faisait trembler.

Il l'aimait donc en toute conscience
30 Sans désespoir comme sans espérance.

Certaine nuit, Dorval, son compagnon,
Qui partageait sa table et sa maison,
Le rencontra, dans le coin d'une rue,
Les yeux en pleurs, et la mine éperdue,
35 Parlant tout seul, marchant sans le savoir.
A cet aspect, l'ami de s'émouvoir :
« D'où venez-vous, lui dit-il ? — De chez elle !
— Hein ? de chez qui ? — De chez cette infidèle !
Je l'ai trouvée, ah ! quel monstre, Dorval !
40 Je l'ai trouvée embrassant mon rival !!...
Allons, allons, la vie est trop amère !
Adieu, Dorval !... Toi, console ma mère ! »
Il dit et part, laissant son compagnon [206]
Tout stupéfait. Près de ces lieux, un pont
45 Coupait la Seine, et se courbait en voûte.
Dorval frémit du malheur qu'il redoute :
« Arrête, Albin, au nom de l'amitié !
Conserve-moi ma plus chère moitié ! »
Cris superflus ! Douleur, hélas, trop vaine !
50 Tout est muet sur les bords de la Seine.
Il se désole ; il remplit l'air de cris :
Les lieux voisins se réveillent surpris.
On vient ; on court. Bientôt, à sa prière,
Vingt matelots plongent dans la rivière.
55 Mais point d'Albin ! les soins sont superflus.
Dorval criait : « C'en est fait ! il n'est plus !
Mon cher ami, mon ami n'est qu'une ombre ! »
Il s'en revint mélancolique et sombre :
De longs soupirs s'échappaient de son cœur ;
60 Ses deux genoux fléchissaient sans vigueur.
« Ciel, disait-il, fais qu'au plus tôt je meure ! »
Tant bien que mal il gagna sa demeure :
Il prit sa lampe et s'approcha du lit.

Mais quel objet... (de joie il en pâlit),
65 Quel cher objet à ses yeux se présente !
C'est son ami qui, la tête penchante,
Nonchalamment posé sur le côté,
Dormait, ronflait, avec tranquillité :

« Eh ! dit Dorval, en réveillant notre homme,
70 Mon cher ami, vous dormez d'un bon somme :
Vous n'êtes pas encor noyé, je crois !
Mais se peut-il ? Est-ce vous que je vois ?
Vous deviez être au fond de la rivière !
— Ah ! lui dit l'autre, en frottant sa paupière,
75 Mon cher Dorval, j'ai remis mon dessein...
Mais j'ai sommeil ; bonne nuit... à demain.

J.-J. Reda. [J.-J. Ader.]

LITTÉRATURE ESPAGNOLE [207]

JUAN MELENDEZ VALDES

Poesias escogidas[1]. — *Valencia* 1811.
Poésies choisies. — Valence 1811.

Plus on connaît la littérature espagnole et plus on trouve étrange cette opinion de Montesquieu, qu'elle ne possède qu'*un seul bon livre, Don Quichotte*; et qu'une étude approfondie de cette littérature ne dédommagerait pas d'un travail pénible et fastidieux.

Nous pourrions rappeler, pour démentir cette assertion, les noms de tous les grands écrivains français imitateurs des Calderon, des Cervantes, des Lopez de Vega, et ce temps où la littérature espagnole était plus familière à nos aïeux que ne le sont à leurs enfants les romans anglais, italiens ou allemands. Mais nous sommes loin du siècle de Louis XIV; qu'il nous soit donc permis, avant d'entretenir nos lecteurs d'un des poètes espagnols modernes les plus distingués, de jeter un coup d'œil rapide sur les richesses littéraires de la vieille langue castillane.

1. Deux volumes in-18, chez Rodriguez, libraire espagnol, à Paris, Palais-Royal, Cour des Fontaines, n° 4. [C. L.]

L'Espagne doit à ses mœurs, plus encore qu'à sa position, une littérature particulière que huit siècles de guerre pour la défense de la patrie et de l'autel ont rendue nationale et religieuse.

L'invasion des Arabes avait développé de bonne [208] heure, chez les Espagnols, ce goût inné de tous les peuples du Midi pour la poésie et les beaux-arts. Aussi, Ronsard torturait-il encore la langue qu'ont depuis maniée si habilement les Racine et les Corneille, que déjà le langage majestueux des enfants de Pélage était préféré dans toute l'Europe civilisée à l'idiome informe des vainqueurs d'Abdérame.

Le règne de Charles-Quint fut l'époque brillante de la littérature espagnole.

Au commencement du seizième siècle, Boscan, dans des sonnets, se montre digne rival de Pétrarque, qu'il surpasse quelquefois : dans ses *Pastorales,* Garcilasso réunit aux charmes de la poésie antique tous les sentiments délicats des modernes. Mendoza, presque l'égal d'Horace, dans ses *Épîtres,* donne le premier modèle d'un roman comique dans *Lazarille de Tormès*; et sous la censure de l'Inquisition, il raconte les guerres de Grenade avec le style de Salluste et la liberté d'esprit de Robertson.

Deux siècles avant J.-B. Rousseau, Herrera fait résonner la lyre pindarique; Luis de Léon prend la harpe de David et chante le Dieu des Chrétiens, nos vertus, nos vices, nos douleurs, nos espérances. Seul de tous les modernes, jusqu'à Melendez, Villegas sait toucher le luth voluptueux d'Anacréon. Cervantes, sans modèle, reste encore

sans égal. Lopez de Vega, antérieur à Shakespeare, crée le théâtre espagnol; Calderon, son disciple, l'imite et l'égale quelquefois. Mariana, Solis,
55 Zarate, racontent à la manière des anciens, et avec un style aussi classique, les révolutions de l'Espagne, la destruction de l'empire de Montezume et la conquête du Pérou.

Une foule de poètes distingués, Jauragui, les [209]
60 frères Argensola, Lopez de Vega, Luis de Léon, enrichissent la littérature espagnole de nombreuses traductions des classiques anciens, et ce n'est que cent ans après que Corneille, inspiré par la muse espagnole, réveille la France endormie et
65 commence le grand siècle.

La littérature espagnole présente un phénomène qui ne s'est encore offert dans aucune littérature, mais que la France est peut-être appelée à reproduire de nos jours; c'est une époque brillante pour
70 les lettres, suivie d'un siècle de langueur, après lequel elles brillent de nouveau d'un vif éclat.

Depuis le milieu du dix-huitième siècle, cette littérature a pris un nouvel essor. Émules des grands écrivains du temps de Charles-Quint, une
75 foule de poètes et de prosateurs distingués ont paru tout à coup et ont ranimé, chez les Espagnols, le goût des beaux-arts. Parmi les poètes, nous placerons au premier rang Juan Melendez Valdes, dont nous allons examiner les poésies
80 choisies.

Elles se composent des Poésies anacréontiques qui ont fondé sa haute réputation, d'Odes morales et philosophiques, dans lesquelles, aux plus nobles sentiments, se trouvent réunies une grâce et une

délicatesse qui les placent bien au-dessus de tout ce que nous possédons dans ce genre; enfin de Discours, Épîtres, Élégies, Sonnets, etc., où l'on retrouve toujours le véritable poète.

« Le critique le plus impartial, s'il est sensible aux charmes de la poésie », a dit de Melendez le savant professeur Bouterweck, « ne peut parler que sur le ton du panégyrique de cette imagination aussi délicate que vive et toujours fidèle à la nature; de cette vérité de | sentiments, de cette [210] finesse de tournure et d'un style si classique par sa précision et son élégance, joint à la plus harmonieuse versification. »

Et effectivement, aidé d'une des langues les plus harmonieuses de l'Europe, Melendez a répandu dans ses Odes anacréontiques ce charme si doux, cette mollesse, ce luxe aimable de poésie qui ont rendu célèbres les chants du vieillard de Téos, et qui s'opposent peut-être à ce que nous en ayons jamais une bonne traduction dans notre *pauvre* langue française. Peut-être même le poète castillan a-t-il surpassé son modèle. C'est l'opinion de tous les littérateurs espagnols; et nous avouons qu'ils peuvent bien avoir raison.

Avec la même délicatesse dans les idées, la même grâce dans la manière de les exprimer, on trouve, dans ses charmantes compositions, plus de vérité dans les descriptions et plus de variété dans les tableaux. Ses Odes sur la colombe de Philis suffiraient à la réputation d'un poète. Il fallait une imagination bien riante et un goût bien sévère pour ne pas être fade en traitant un sujet si léger.

Melendez y a déployé un talent admirable. Dix-huit Odes se succèdent à la gloire de l'oiseau
120 chéri. Chacune offre un tableau parfait de poésie. Tous les détails y sont rendus avec une vérité charmante ; et lorsque l'œil ébloui par la vivacité des couleurs se détourne un instant de l'oiseau trop souvent décrit, une pensée touchante, qui
125 s'adresse au cœur, vient encore y intéresser. Ainsi, quand le poète cherchant la colombe fugitive, croit avoir rencontré celui qui l'a trouvée, après avoir décrit son col arrondi, ses ailes frémissantes, ses yeux vifs et amoureux, son bec et ses
130 pieds de pourpre, son blanc plu|mage, son vol lé- [211]
ger, son doux roucoulement; lorsqu'il a tout dépeint et qu'il paraît n'avoir plus rien à dire, il ajoute ces vers charmants :

Que mas? Pero! ay! al punto
135 Sueltamela, y festiva
Veras qual en mi mano
El dulce grano pica.

« Que te faut-il de plus? Mais... lâche-la, et pleine de joie, tu verras à l'instant comme elle ac-
140 court becqueter dans ma main les graines légères. »

Les Poésies anacréontiques de Melendez ont cela de différent des poésies françaises qui portent ce nom, qu'elles se font lire avec un véritable inté-
145 rêt. Souvent plein de verve et de grâce, Melendez est toujours passionné, toujours vrai. Qui ne sentira le charme des vers suivants?

Il demande à sa maîtresse la cause de ses distractions. Elle se tait :

150 Me digas su mal, o acabes,
Cruel, de una vez con migo,
Vivir no puedo en mas dudas :
Quantos tristes desvarios
Teme mi desdicha, todos
155 Presentes ahora los mira.
Todos los miro presentes,
Y desolado el juicio,
Sin osar fixarse, vaga
De una a otro mal perdido.
. . . . . .
160 Mi estado mira y piadosa
Duelete del : no mi esquivo
Tormento inhumana dobles
Con tu sileneio, bien mio.
¿ Que te aqueja? que padeces?
165 Fiel yo en tu seno no fio
¿ Mis crudas penas? ¿ Pues como [212]
No te merezco lo mismo?
Mi amor, mis furores sabes :
A todo estoy prevenido;
170 Menos a olvidarte... ciego
Sera a todo mi albedrio.

Ne voilà-t-il pas le langage le plus passionné? Que de vérité dans cette peinture des tourments et de l'inquiétude jalouse d'un amant. Notre prose 175 ne donnera qu'une idée bien imparfaite de ces jolis vers; nous y perdrons ces tournures rapides, ces interrogations pressantes, enfin le charme de ces fréquentes répétitions.

« Achève-moi d'un mot, cruelle, ou dis-moi ton 180 mal. Je ne puis vivre plus longtemps avec mes doutes.

« Tous les malheurs que craint mon désespoir,

tous, s'offrent ensemble à ma pensée; ils s'offrent à ma pensée, et sans oser s'arrêter à aucun, mon
185 esprit désolé les redoute tous, tour à tour.

. . . . . .

« Vois ma douleur, plains mon inquiétude, compatis à mes tourments; ne les double pas, inhumaine, par ton silence : ô bonheur de ma vie!...

« Qui te tourmente? que souffres-tu? n'ai-je pas
190 toujours déposé dans ton sein mes confiantes douleurs? et comment ne suis-je pas digne aussi de partager tes peines? Tu sais mon amour, tu connais mes fureurs. Parle, oh! parle, j'obéirai en aveugle. Je suis prêt à tout... hormis à t'oublier. »

195 Nous le répétons, que ceux qui n'entendent point l'espagnol ne jugent pas Melendez d'après cette version décolorée. Notre prose est aussi pâle que ses vers sont gracieux. Nous ne nous croyons pas toutefois quittes envers le | lecteur; les livraisons [213]
200 suivantes, en mettant sous ses yeux des imitations en vers des meilleurs morceaux de Melendez, lui donneront peut-être une idée plus juste du talent de ce poète enlevé trop tôt au culte des Muses. Si ces nouveaux essais ne satisfont pas le lecteur, du
205 moins aurons-nous fait plus d'efforts pour y parvenir, et sous ce rapport nous serons contents. D'ailleurs, la poésie ne saurait avoir d'autre interprète que la poésie; la lyre peut seule répéter les sons de la lyre. Et si Buffon a dit que le style est
210 tout l'homme, se tromperait-on beaucoup en disant que les vers sont tout le poète?

A. [Abel Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE

ODES CHOISIES

Précédées d'un Discours sur la poésie et les poètes lyriques anciens et modernes, par M. le Comte DE VALORI.

M. de Valori a vu comme nous l'indifférence de son siècle pour la poésie, et cet obstacle ne l'a point rebuté. Il a eu le courage, nous dirions presque le dévouement, d'offrir au dégoût superbe de ses lecteurs un recueil d'odes au grand complet. Que tout honneur lui soit donc rendu, et qu'il reçoive ici nos compliments bien sincères de ce qu'il n'a désespéré ni de la poésie ni de son siècle.

On l'a remarqué avant nous, il suffit d'un ouvrage en vers, quel qu'il soit, s'il est parfait, pour assurer à son auteur un nom qui ne doit point périr. C'est sans doute sur la foi d'une vérité si consolante que M. de Valori s'est décidé à braver l'injuste prévention de ses contemporains. | Une [214] belle ode vaut bien un sonnet sans défaut, et nous semble, comme à Boileau, un passeport très valable à la postérité : Pompignan n'a fait qu'une ode; un simple madrigal a sauvé de l'oubli Saint-Aulaire.

Nous laisserons à d'autres le soin de décider si

M. de Valori peut ou non prétendre à la gloire du poète de Montauban ; quant à nous, sans aborder une question si délicate, nous avouerons toutefois que quelques odes de cet auteur se distinguent par une marche rapide et animée, et que sa manière ne décèle point un imitateur servile. Si son style, trop souvent antithétique et maniéré, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la franchise et de la pureté de l'expression, de la facilité et de l'élégance des tours, ses pensées ne manquent pas cependant d'un certain éclat, ses images ne sont dépourvues ni de grâce ni de noblesse. M. de Valori s'est nourri de la lecture des vieux modèles ; tout en lui, ses qualités comme ses défauts, annonce l'étude de l'antiquité. On retrouve dans quelques-unes de ses strophes cette couleur noble et simple de la poésie antique heureusement alliée au ton plus brillant de la poésie moderne, comme dans la suivante extraite de l'Ode au Café.

Riant Flaccus, ô mon maître !
Quand ta nymphe dans Tibur
Chantait les monts où doit naître
Le cep du Falerne pur ;
Plus souvent d'un pas rapide,
Chez toi, buveur intrépide,
Ou Mécènes, ou Lépide,
Fût venu rire aux éclats,
Si le moka délectable
Eût remplacé, sur la table,
L'amphore aux trois consulats.

Ces vers sont à la fois l'éloge du poète de Tibur et l'imitation parfaite de son simple abandon et de sa noble facilité.

L'ode à une petite-maîtresse nous a semblé sur- [215]
55 tout digne d'être remarquée. Un coloris plein de fraîcheur, une expression souvent heureuse, des images élégantes, telles sont les qualités de cette pièce, qui respire en outre la philosophie la plus douce et la plus aimable.

60 Il est une beauté que blesse l'œil du jour,
Dans l'alcove soyeuse *où l'aile de l'amour*
Chasse le souffle impur d'Éole.
Pour faire un lit plus souple à son corps languissant,
Une main dépouilla, de son duvet naissant,
65 L'oiseau sacré du Capitole.
Une mouche bourdonne ou l'offusque à dessein :
D'un hardi papillon fixé sur son beau sein,
L'incommode poids l'indispose.
Sous le lin délicat, empreint d'un suc de fleur,
70 Elle gémit : son bras s'agite avec douleur,
Froissé par le pli d'une rose.
Malheur au pied bruyant dont l'*essor indiscret*
En un si doux néant la trouble et la distrait !
Inquiets aux sons d'une lyre,
75 Ses nerfs souffrent, martyrs des folâtres ébats ;
Ses lèvres de corail ne résisteraient pas
A la fatigue d'un sourire.
Oh ! qu'elle me plaît mieux cette *vierge* des champs,
Qui, sous son toit auguste, aux soins les plus touchants,
80 Consacrant l'été de son âge,
Des travaux d'un *époux* partage la moitié,
Et n'est pas moins, aux jours de fête ou d'amitié,
La Bigottini du village.

Ces vers, à quelques taches près, sont fort jolis.
85 Malheureusement M. de Valori n'écrit pas toujours sur ce ton, il faut bien l'avouer, et le plaisir que nous éprouvons à exposer aux yeux les parties

brillantes du tableau ne doit point nous en faire cacher les ombres. M. de Valori a des défauts es-
90 sentiels : nous lui reprocherons trop d'affectation dans le choix des sujets comme dans le style de ses odes, | et cette recherche dans l'expression [216]
n'est pas la moindre cause de l'obscurité qui en rend la lecture fatigante.

95 M. de Valori veut être original, et ne cache pas assez les efforts qu'il fait pour le paraître. Il en est de cette qualité dans l'écrivain comme de la grâce dans les femmes; elle est toujours un don de la nature et jamais l'ouvrage de l'art; les grâces étu-
100 diées touchent à la prétention, et l'originalité affectée n'est pas loin de la bizarrerie.

C'est ainsi qu'à l'occasion de la mort du prince de Condé, M. de Valori a imaginé de composer une ode intitulée *le Canon des Invalides*, unique-
105 ment parce que ce prince illustre conservait à Chantilly des canons, prix de sa valeur, qui ont été depuis transférés aux Invalides. Nous ne voulons pas qualifier une idée si étrange; nous nous contenterons de faire observer à l'auteur qu'il a
110 poussé peut-être un peu trop loin l'application de ce précepte d'Horace :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas.

Voici par exemple les deux dernières strophes
115 de cette ode :

Ainsi parut me dire, aux murs des Invalides,
Un bronze vénérable, écho de son grand cœur;
Cet airain, dont le feu creusa les vieilles rides,
Va se transfigurer sous les traits du vainqueur.

Oui, peuple, saluez d'un accent unanime
Ce vœu que nos Coustous forment en votre nom !
Et Condé, si j'en crois l'ardeur qui les anime,
Va renaître à nos yeux des débris d'un canon.

Qui reconnaîtrait dans ces vers l'auteur des strophes que nous avons citées plus haut? On chercherait vainement ici le *Molle atque facetum* de ces anciens que M. de Valori connaît pourtant si bien.

Nous ne pouvons terminer sans parler du discours sur la poésie lyrique qui précède ce recueil [217] d'odes. Nous le recommandons à l'attention du lecteur comme un des traités les plus savants qu'on ait publiés en ce genre. L'auteur y fait en quelque sorte l'histoire de l'art : il le prend à sa naissance chez les anciens, le suit pas à pas jusqu'à nos jours, et examine enfin l'état où il se trouve parmi nous et chez toutes les nations de l'Europe. Plusieurs imitations heureuses des premières odes grecques enrichissent encore cette dissertation critique, déjà si recommandable par le double mérite du style et de l'érudition.

S.

CLOVIS

Tragédie en cinq actes, précédée de considérations historiques, par M. Népomucène L. LEMERCIER, de l'Académie française.

[Il semble que Messieurs de la rue de Richelieu aient pris à tâche de ne nous laisser aucun doute sur la nécessité de l'établissement d'un second théâtre. C'était peu que leur jugement sur les *Vêpres siciliennes* nous eût donné un exemple de leur équité, il fallait encore que leur conduite envers M. Lemercier vînt nous offrir la mesure de leurs caprices; et nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, comment un jeune poète pouvait-il espérer de paraître autrefois sur la scène, lorsque l'auteur d'*Agamemnon* lui-même est obligé de recourir à l'impression, pour faire connaître au public une tragédie faite depuis vingt ans?

Ce n'est pas que nous eussions vu avec plaisir la représentation de *Clovis*; bien au contraire, cette pièce, dans les circonstances présentes, nous eût paru au moins intempestive; non pas tant par les principes qu'elle renferme que par les opinions auxquelles elle pourrait donner | l'éveil. S'il n'est [218] point rare d'y trouver des vers tels que ceux-ci :

L'homme parjure aux dieux, est parjure aux humains.
Qui brisa les autels sait renverser les trônes.

Un fragment (368-388) conservé dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Il en est d'autres qui, pour être placés dans la
25 bouche des païens et n'avoir qu'une vérité locale, pourraient fort bien être considérés comme des vérités absolues, et être applaudis comme tels par une certaine classe de chrétiens de nos jours. Est-il d'ailleurs si moral de présenter sans cesse
30 les abus que les hommes ont faits de la religion à un peuple qui n'est déjà que trop disposé à n'y voir que des abus?

Ces réflexions ne s'adressent pas à M. Lemercier, sa pièce n'est pas plus impie que bien des
35 pièces de Saint-Genest qui ne causaient pas le moindre scandale chez nos aïeux. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais celle du temps; et l'époque à laquelle M. Lemercier a commencé *Clovis* le met à l'abri de tout reproche. Nous ne le chicane-
40 rons même pas sur cette attention toute nationale, d'avoir été chercher dans nos archives le tyran qu'il voulait peindre, et surtout d'avoir adopté de préférence entre les divers témoignages des historiens, la version la moins favorable à l'honneur
45 de la monarchie française. Nous aimons mieux remarquer que pour entreprendre un pareil ouvrage sous Buonaparte, il fallait avoir un courage peu commun; c'était vouloir peindre la tête de Méduse en face. M. Lemercier y est parvenu; il nous a
50 tracé un tableau hideux de bassesse et de vérité. Il lui a plu de le nommer *Clovis*, mais on pourra toujours dire de lui ce qu'il avait dit du *Tibère* de Chénier : *il l'avait vu.*

Nous passons de suite à l'examen de la pièce.
55 Sans nous arrêter à discuter la préface, c'est une petite philippique contre les Leudes et les Aristo-

crates, qui nous a rappelé le | poète qui est parvenu [219]
à mettre une apostrophe à la liberté jusque dans la bouche de Moïse[1].

La scène est à Cologne. Clovis a fait demander le passage dans ses états au vieux roi Sigebert, et cependant il approche suivi de toute son armée : Sigebert qui connaît le tyran, voudrait refuser et se défendre ; il en est empêché par les représentations de son fils. Voilà l'exposition.

Le jeune prince qui a servi dans les armées de Clovis ne peut le croire capable d'une trahison ; d'ailleurs le tyran lui a fait dire qu'il lui amène en mariage sa captive Édelinde, et Clodoric, ivre de joie, se refuse à toutes les craintes de son père. C'est en vain que le vieillard lui objecte le caractère dissimulé de Clovis, le prince n'y répond que par un fait ; mais ce fait frappe vivement, parce qu'il contraste avec le portrait que Sigebert a tracé du tyran.

Lorsqu'il nous accusa, de son sort détachés,
D'unir aux Bourguignons nos intérêts cachés,
Sans feinte, et hautement, ne nous fit-il pas dire
D'éluder les traités que Gondebaud désire,
Et de ne pas quitter ou servir à demi
Un parent longtemps cher, pour un nouvel ami ?

Ainsi l'on sait que Sigebert a voulu un moment quitter le parti de Clovis. Il est vrai que tous deux semblent l'avoir oublié, mais l'on a appris d'ailleurs que Clovis est implacable. Cependant on annonce l'arrivée de Clovis : nous sommes au

1. Liberté ! gloire à Dieu ! gloire à la liberté ! (C. L).

second acte; le tyran paraît, c'est Tartufe en habit de guerrier. *Laurent, serrez ma haire avec ma discipline* :

Soldats! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.
Que, respecté de vous, nul habitant ne craigne. [220]
Dans les temples chrétiens que la sainteté règne,
Et dites aux guerriers qui marchent sur mes pas,
D'aller de cette ville honorer les prélats.

Resté seul avec son confident, le tyran dévoile ses projets :

Tu sais quel est Clovis... Ma garde est dans ces murs.
Mon nom d'avance y règne...

AURELLE

Quel prétexte appuierait votre injuste rigueur,
Si, se montrant fidèle au nœud qui vous engage,
Gondebaud de ce roi publiait le message?

CLOVIS

L'homme qu'il en chargea n'a pu le lui porter,
Mes ordres dans le Rhin l'ont fait précipiter.
Cependant, Gondebaud, à sa première lettre,
Répond par un traité que l'on doit me remettre;
Et ce gage vendu prouvant ses trahisons,
De mon ressentiment fondera les raisons.

Ainsi, au milieu de la scène suivante, lorsque Clovis accable le vieux Roi de protestations insidieuses, tout à coup on lui remet les lettres de Gondebaud. En ce moment il jette le masque; il fait charger de chaînes Sigebert, et il ordonne à ses troupes de s'emparer de la ville.

Jusqu'ici il n'y a que des éloges à donner au plan : l'action marche, elle est grande et simple; le style prête davantage à la critique, cependant il y a de beaux vers. On aura remarqué le morceau où M. Lemercier a voulu lutter avec le fameux passage de *Mahomet*. Mais il y a une bien grande différence entre Clovis faisant des confidences à son esclave, ce qui est contre son caractère, et le faux prophète osant dire à son ennemi :

Nous sommes seuls, écoute,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.

Cependant au troisième acte, l'action se noue; [221] Sigebert est en fuite; Clodoric a corrompu ses gardes; le peuple murmure et menace. Que va faire Clovis? Il conçoit un dessein digne de lui; il va forcer Clodoric à tuer son père dont il doit connaître la retraite, en le menaçant, s'il refuse, de faire périr Édelinde; et ensuite, juste vengeur du parricide, il montera au trône sur le corps de ses ennemis massacrés l'un par l'autre. C'est, comme l'on voit, toute l'intrigue de *Mahomet*; ce sont les mêmes moyens, il n'y a que les motifs de changés. Il ne faut pas en faire un crime à M. Lemercier; sa tâche n'en devenait que plus difficile.

Nous lui ferons ici une critique plus sérieuse. Clodoric, à qui Aurelle a déclaré les volontés du tyran, se félicite de ne point connaître la retraite de son père, par crainte de le trahir pour sauver la vie à Édelinde. Ce sentiment nous semble faux; Clodoric ne doit point hésiter; il le pourrait tout

au plus, si on le menaçait de livrer son amante à un rival.

Et plus loin Adelmar paraît, et lui annonce que son père viendra la nuit lui parler dans le palais. Il semblerait plus naturel que le vieillard ne vînt pas au milieu de ses ennemis et que son fils l'allât trouver dans sa retraite. Nous sommes fiers de nos règles, et nous sommes sans cesse à les éluder.

Mais le quatrième acte s'ouvre; il est nuit. Clodoric est seul.

Je n'entends plus les voix qui frappaient ces enceintes,
Mais des vents de la nuit les solitaires plaintes,
Qui, pleines de courroux, de moments en moments
Conforment leurs soupirs à mes gémissements.
Ciel! fais crouler ces tours sur de coupables têtes...
Palais de nos aïeux, vos portes sont donc prêtes
A s'ouvrir au tyran qui nous a dépouillés!
De son nom criminel vos murs seront souillés :
Vous verrez effacer les titres de vos maîtres, [222]
Et tomber les drapeaux conquis par nos ancêtres!
Vous verrez vos sujets, inondant votre seuil,
Pour flatter nos bourreaux fouler notre cercueil,
Et nous ne serons plus!..,

Tout à coup deux étrangers s'avancent. *Qui marche vers ces lieux?* s'écrie Clodoric.

SIGEBERT

Votre père et son guide.

CLODORIC

Ah! seigneur! — S. Ah! mon fils! — C. Oh! de quel souffle humide
La nuit a pénétré vos habits, vos cheveux!
S. C'est le froid des tombeaux dont nous sortons tous deux.

Il est, sous ce palais, de souterraines voûtes,
Lieux profonds dont moi seul je connaissais les routes,
Où les rois, nos aïeux, cachèrent leurs trésors
Quand les Goths, pleins de rage, infestèrent ces bords,
180 C'est là qu'entre des rocs, privé de la lumière,
J'ai, de mes assassins, fui la main meurtrière;
Et c'est là que vivant, ton pére enseveli
S'est déjà cru plongé dans l'éternel oubli.
C. O mon père! — S. Adelmar a, dès la nuit obscure,
185 A mon corps épuisé porté la nourriture.

Cependant Clodoric déclare à son père l'affreuse proposition du tyran.

Il ne me restait donc pour unique espérance
Que le secours du glaive, et que mon assurance,
190 Pour marcher à Clovis et pour l'assassiner.
Mais un rempart d'airain semble l'environner;
Je ne dois plus prétendre à revoir son visage,
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage.

Quoique le vieillard connût Clovis, il ne s'atten-
195 dait pas à un tel excès d'atrocité; il en reste quelque temps épouvanté; mais bientôt reprenant son courage : J'ai peu de jours à perdre, dit-il; déjà, plutôt que d'exposer mes sujets | à la mort pour [223] sauver un reste de vie, je me suis enfui jusque
200 dans les entrailles de la terre.

Là, reçu dans la nuit où sont entrés les morts,
J'ai, des gouffres d'enfer presqu'entrevu les bords.
Là, sais-tu qu'en secret, confident de l'abîme,
J'ai pris, du sort des rois, un dédain magnanime?
205 Là, sais-tu quel penchant semble attirer les pas
Vers le but qui conduit de la vie au trépas?

Là, sais-tu que la mort, d'une voix solennelle,
M'a dit que des tombeaux la paix est éternelle?
Non, le fil de nos jours, que sa faulx doit couper,
Ne vaut pas tous nos soins qu'un hasard peut tromper.
Sauve donc mes sujets d'un maître impitoyable :
Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux,
Et que je meure en roi pour le salut de tous.

Nous ne nous étonnons pas si, à la lecture de ces vers, Monvel avait prédit à M. Lemercier qu'il entraînerait les spectateurs; nous ne connaissons rien chez les anciens et les modernes qui soit supérieur à ce morceau pour la grandeur et la terrible majesté.

Cependant, comme on le pense bien, le fils refuse d'obéir à cet ordre de son père. Ils se séparent; mais à peine le vieillard est-il rentré dans les souterrains, qu'accablé par l'idée de ses malheurs, il se tue lui-même et envoie ordonner à son fils de venger sa mort par celle de Clovis. Oui, je t'obéirai, s'écrie Clodoric :

Ton courage, ô mon père! a passé dans mon âme.
Je le sens; ma fureur, comme une ardente flamme,
A séché, dans mes yeux, mes pleurs prêts à couler.
Sans larmes je verrais tout ton sang ruisseler?

C'est dans ce moment que le ministre du tyran, suivi de ses soldats, se présente devant lui :

AURELLE. Seigneur, sortiez-vous de ces lieux
A cette heure où la nuit couvre d'ombres les cieux?
Alliez-vous à Clovis porter quelque nouvelle [224]
Du sort de Sigebert? — C. J'allais lui dire, Aurelle,
Qu'il chercherait en vain Sigebert sur nos bords.

Ce prince est loin. — A. Où donc a-t-il fui? —
C. Chez les morts.
240 A. Quelle main l'a frappé, seigneur? —
C. Qu'il vous souvienne
De quel coup, sans témoins, vous chargeâtes la mienne.
A. Quoi! votre zèle a pu... — C. Vous vous en étonnez!
A. Pourquoi tant de pâleur sur vos traits consternés?
C. On ne peut, sans horreur, surmonter la nature.
245 A. D'un service si grand quelle preuve assez sûre?...
C. Le corps de Sigebert et le poignard fumant
Convaincront vos regards de tout mon dévoûment.
La garde qui vous suit, déclarez-le sans feinte,
Me venait retenir captif dans cette enceinte.
250 Clovis était bien prompt à soupçonner ma foi.
A. Vous étiez prisonnier, vous allez être roi.
C. Conduis-nous, Adelmar, dans ces voûtes funèbres :
Ces flambeaux vous pourront éclairer leurs ténèbres.
A. Retirez-vous, soldats, allons... Vous frémissez!
255 C. Mes cheveux, sur mon front, seigneur, se sont dressés,
Et de mon père mort la dépouille sanglante
Va soulever mon cœur déjà plein d'épouvante.
(*A part.*)
Soutiens-moi, Dieu du ciel! O Dieu! ne laisse pas
Défaillir ma constance en ces affreux combats[1]!

260 Cet acte est admirable; il soutient la comparaison avec celui de Voltaire : s'il n'est pas aussi bien écrit, et s'il est moins déchirant, il est aussi original; d'ailleurs, il a le mérite de laisser le spectateur dans une attente terrible, tandis que le quatrième acte de *Mahomet* épuise l'âme et termine la
265 pièce. Passons au cinquième.

1. Lafon a refusé le rôle de Clodoric, qui ne lui offrait pas d'effet de scène. (C. L.)

Les deux premières scènes, quoique belles, sont un peu longues; nous voyons bien que M. Lemercier, au moment de la catastrophe, a voulu faire
270 ressortir l'hypocrisie du | tyran; mais ce n'est [225]
guère dans un cinquième acte, où tout doit être situation, que les scènes de développement sont utiles. Cependant Clodoric paraît; la terreur rentre avec lui sur le théâtre. Il nous semble entendre
275 d'ici le frémissement d'impatience qui se répand parmi les spectateurs.

Nous ferons encore une critique. A peine Edelinde apprend-elle que son amant s'est rendu coupable du meurtre de son père, qu'elle le maudit
280 dans une imprécation de près de quarante vers. Nous ne pensons pas que ce soit là tout à fait de l'amour. Un regard de Clodoric devrait la rassurer, et en supposant qu'elle le crût coupable, elle devrait tout au plus gémir, pleurer ou tomber éva-
285 nouie. Les extrêmes douleurs n'ont pas une si grande éloquence de paroles. Ce n'est pas là l'innocente Edelinde, c'est Clytemnestre tout entière.

Cependant Clovis et Clodoric restent seuls; les gardes entourent le tyran, et se placent aux côtés
290 du jeune homme : quelle scène!

CLOVIS

Eh quoi donc, Clodoric! vous semblez éperdu
Du service éminent que vous m'avez rendu?...
Après avoir commis ce qu'on nomme un grand crime,
Tout repentir est lâche, et n'a rien qu'on estime.

CLODORIC

295 Du repentir amer je ne sens point le fiel.
Qui commanda le meurtre en rendra compte au ciel.

Je me crois innocent, et veux, par mon courage,
Racheter ma couronne et mon juste héritage.

CLOVIS

Le désir de régner est donc en vous bien fort,
300 S'il vous rendit facile un parricide effort?

CLODORIC

J'ai lieu de m'étonner si votre cœur s'étonne
Qu'un forfait coûte peu pour s'acquérir un trône.

CLOVIS

Prince! où donc votre père était-il retiré?

CLODORIC

Dans ce palais, au fond d'un réduit ignoré.

CLOVIS

305 Pourquoi refusiez-vous d'abord de m'en instruire?

CLODORIC

Je l'ignorais; lui-même est venu m'y conduire.

CLOVIS

Il s'est donc, sans frayeur, mis en votre pouvoir?

CLODORIC

Oui, sans frayeur... Et moi, j'ai rempli mon devoir.

CLOVIS

Il fallait de ses jours me rendre encor le maître. [226]

CLODORIC

310 Vos soldats, devant vous, m'empêchaient de paraître.

CLOVIS

Sa mort me garantit votre sincère foi.

CLODORIC

Puissent tous vos sujets vous aimer comme moi!

CLOVIS

Ce zèle aura bientôt sa digne récompense.

CLODORIC

Oui, le sang paternel sera payé, je pense.

CLOVIS

315 Comptez-y bien : Clovis peut vous en assurer.

CLODORIC

Un mystère important me reste à déclarer.
(A voix basse et s'approchant un peu plus de Clovis.)
L'enceinte de ce lieu cache un trésor immense;
Et pour me conquérir votre auguste alliance,
Je prétends vous livrer le dépôt précieux
320 Des biens que sous la terre ont gardé mes aïeux;
Aux avides regards j'ai craint de les commettre.
C'est dans vos seules mains que je veux les remettre.
Suivez-moi sous la voûte où mes pas ont marché.

CLOVIS

En quel lieu descendrai-je?

CLODORIC

Où mon père est couché.

325 Malheur à ceux qui ne sentiront point de pareils vers!

Ici nous nous arrêtons, car notre tâche devient plus pénible; il ne nous reste plus qu'à faire autant de critiques que nous avons donné d'éloges.

330 Cette scène terrible est interrompue par l'arrivée des grands qui viennent offrir la couronne à Clovis. *Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône!* s'écrie le tyran avec une modération hypocrite; Sigebert est mort :

335 Clodoric est son juste héritier;
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meutrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathème,
Mérite un coup du glaive et non un diadème?

A ces mots, Clodoric tire son épée et se préci-
340 pite sur Clovis; mais il est arrêté par les gardes qui le désarment et qui le mènent à la mort. Ce moyen mélodramatique termine malheureusement cette belle scène; il a pu réussir dans *Hypermnestre,* parce qu'il amenait un dénouement heu-
345 reux et désiré du spectateur; mais ici ce | n'est [227] qu'une catastrophe inattendue qui ne satisfait pas et qui ne surprend que par sa facilité. Il semble que, dans cet acte, *Mahomet* ait porté malheur à *Clovis*, et que M. Lemercier ait voulu également
350 lutter contre les beautés et les défauts de son modèle.

Le reste de l'ouvrage ne nous paraît guère meilleur. Clodoric est mis à mort; Clovis monte sur le trône en disant :

355 Je jure en cette enceinte,
De régner par les lois de la piété sainte.

Edelinde vient se tuer devant lui, et lui prédit que sa race sera de courte durée; à cette prédiction, le tyran, qui n'est cependant pas superstiti-
360 tieux, s'écrie :

Fatal usurpateur me voilà condamné!

Et la toile tombe. M. Lemercier nous dit dans sa préface que Clovis est puni par le sentiment de sa propre honte; il nous le dit, mais en vérité, nous

365 ne le voyons pas. L'usurpateur triomphe, et il ne lui est rien arrivé qui doive l'étonner, et à quoi il n'ait dû s'attendre.]

Il est à remarquer que le dénoûment de *Mahomet* est [aussi] plus manqué qu'on ne le croit gé-
370 néralement. Il suffit, pour s'en convaincre, de le comparer avec celui de *Britannicus*. La situation est semblable. Dans les deux tragédies, c'est un tyran qui perd sa maîtresse au moment où il croit s'en être assuré la possession. La pièce de Racine
375 laisse dans l'âme une impression triste, mais qui n'est pas sans quelque consolation, parce que l'on sent que Britannicus est vengé, et que Néron n'est pas moins malheureux que ses victimes : il semble qu'il devrait en être de même dans Voltaire; cepen-
380 dant le cœur qui ne se trompe pas reste abattu; et en effet Mahomet n'est nullement puni. Son amour pour Palmire n'est qu'une petitesse dans son caractère et qu'un | moyen dérisoire dans l'ac- [228]
tion. Lorsque le spectateur voit cet homme songer
385 à sa grandeur au moment où sa maîtresse se poignarde sous ses yeux, il sent bien qu'il ne l'a jamais aimée, et qu'avant deux heures il se sera consolé de sa perte.

[Pour en revenir à *Clovis*, il nous semble que si
390 M. Lemercier avait eu l'idée de rattacher plus for-

368-388. *Littérature et Philosophie mêlées*, I, p. 96.

389 *Dans Littérat. et Philos., un paragraphe de conclusion* : Le sujet de Racine est mieux choisi que celui de Voltaire. Pour le poète tragique, il y a une profonde et radicale différence entre l'empereur romain et le chamelier prophète. Néron peut être amoureux, Mahomet non. Néron, c'est un phallus; Mahomet, c'est un cerveau.

tement Edelinde à son sujet, comme, par exemple, s'il en eût fait une fille de Clovis, employée par le tyran à tromper Clodoric, et trompée elle-même, qui se serait poignardée sur le corps de son amant
395 au moment où son père monte sur le trône, nous pensons, dis-je, qu'il y aurait eu alors une péripétie digne du reste de la tragédie.]

E. [Victor Hugo.]

CORRESPONDANCE

A MM. les Rédacteurs du Conservateur littéraire[1].

Massevaux[2], 14 janvier 1820.

MESSIEURS,

Mon père est un honnête citoyen, qui vit aujourd'hui absolument retiré des affaires, dont il s'était mêlé, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une manière assez active, s'il faut en croire ses voisins. Depuis le retour d'une certaine dynastie, que, d'après un orateur fort distingué, il appelle | *la branche pourrie*, mon père n'ouvre plus la bouche sur la politique, si ce n'est avec une cinquantaine d'amis qui se réunissent chez lui, à peu près tous les soirs, pour causer, en leur qualité de notables de Massevaux, d'une foule d'objets tout à fait relatifs aux intérêts de la commune, tels que la loi des élections, la souscription pour M. le Directeur des Messageries ou l'expulsion de la féodalité dans la personne de notre curé et de nos frères ignoran- [229]

1. Nous croyons devoir insérer la lettre de notre correspondant. Elle pourra nous dispenser de rendre compte du joli poème que M. Berchoux vient de publier sous le titre d'*Art politique*. (C. L.)

2. On trouvera les titres de gloire de Massevaux, petite bourgade du Haut-Rhin, dans le rapport de M. Mestadier sur les pétitions relatives à la loi des élections. (C. L.)

tins. Du reste, mon père ne lit aucuns journaux, excepté toutefois le *Constitutionnel,* que lui prête un boucher de ses amis (chaud partisan du droit de pétition et très mécontent d'avoir tout récem-
20 ment sollicité en vain, lui trois centième, la place de bourreau de Versailles); l'*Indépendant,* que lui envoie directement un de ses cousins, autrefois arracheur de dents à Massevaux, aujourd'hui chargé de rédiger la partie de la feuille militaire consa-
25 crée aux indépendants de l'Amérique; la *Minerve,* que lui donne un parent éloigné d'un ancien maître des cérémonies de l'Empereur; la *Renommée,* que notre épicier nous transmet assez régulièrement autour du beurre et de la chandelle; et enfin,
30 le *Journal de Paris,* que nous recevons *gratis.* Sans vous faire ici le portrait de mon père, ce qui ne serait point filial, ni vous parler de ses usages domestiques, ce qui pourrait m'attirer de lui pour la millième fois les surnoms de *niais* et de *bavard*;
35 ni vous instruire de toutes ses démarches, ce qui ne ressemblerait pas mal à de la trahison; je crois pouvoir vous entretenir innocemment de sa bibliothèque qui est assez curieuse, comme vous en jugerez par mes lettres subséquentes, où je me propose
40 de vous la décrire, quoiqu'il m'en ait interdit l'entrée, ce qui fait que je suis fort ignorant, comme vous le verrez encore dans mes lettres, si vous me faites la grâce de les ouvrir.

Avant de commencer cet important examen, je
45 vous parlerai, Messieurs, d'un petit livre sur lequel je vous prierai de me | donner votre opinion pour [230]
éclaircir mes idées. Je vous dirai donc que l'autre mois, tandis que mon père était allé faire signer

par un bon nombre de gens qui n'entendent pas
50 le français, un chiffon de papier qui doit sauver la patrie, je me glissai de mon côté dans sa bibliothèque. Je ne vous décrirai pas, Messieurs, le ravissement dont je fus saisi, tout d'abord, en voyant rangées dans le plus bel ordre toutes les productions
55 merveilleuses écloses avec l'aurore de la liberté, laquelle, éclairant la fin du siècle dernier, servit, pour ainsi dire, de crépuscule au siècle des lumières. Près des discours d'un vertueux régicide pour l'abolition de la peine de mort, brillait le *Compte*
60 *rendu de dame Guillotine*, *reine du Carrousel, suzeraine de la Grève*, etc., par l'honorable M. Tisset; d'une comédie de M. Collot d'Herbois, je tombai sur un plaidoyer de M. Tainville, et d'un hymne au divin Marat, sur une imprécation poétique contre
65 Pitt et Cobourg, ennemis du genre humain. Plus loin, quelques livres plus modernes avaient paru dignes d'être accolés à des ouvrages du bon temps; ainsi près de l'apologie des Cordeliers et de l'Eloge des Théophilanthropes, j'ai trouvé le Panégyrique
70 des amis de la presse, et le *Correspondant électoral* non loin de la *Morale élémentaire à l'usage des Ecoles françaises*, par M. L.-C.-T. Rousseau.

Je m'aperçois, Messieurs, qu'empressé que je suis de vous donner un avant-goût de tant de
75 richesses, je n'en viens pas très directement à l'ouvrage qui doit faire le sujet de ma lettre. C'était une petite brochure rouge, jetée négligemment sur un bureau, décorée d'une gravure lithographique et intitulée : *Art politique*. Ce livre paraissait
80 récemment arrivé et portait la date de 1819. Jugez, Messieurs, combien dut être enchanté un pauvre

jeune homme libéral qui se croyait retombé dans les fanges de la barbarie et replongé dans les fers de la féodalité, de voir dans un poème | nouveau [231]
85 professer des principes et avouer des opinions que les patriotes gardent aujourd'hui au fond de leur cœur, sans oser les communiquer à l'univers, comme ils le faisaient si bien dans le bon temps. L'auteur entre d'abord en matière sans se plier à
90 des routines superstitieuses :

Le rimeur philosophe a-t-il besoin des Dieux?

Puis, dès son premier chant, consacré à *l'origine des pouvoirs*, il ose proclamer de grandes vérités
95 sur les *bases* et les *principes,* après quoi il ajoute des choses pleines d'une haute raison et qui n'avaient pas encore été dites aussi clairement dans la *Minerve* :

Moïse, des Hébreux législateur suprême,
100 Recevant ses pouvoirs et la loi de Dieu même,
Vaut-il Monsieur Grégoire ayant reçu mandat
D'un quartier de Nanci, pour réformer l'État?
Ce roi des Bactriens dont la Perse s'honore,
Enseignant la sagesse aux peuples de l'aurore,
105 Zoroastre peut-il égaler un bourgeois
Voué du côté gauche à régenter les rois?

Après quelques considérations tout à fait neuves sur l'arche de Noé et la tour de Babel, le poète en vient à la *Monarchie,* qui forme le sujet de son
110 second chant. Et ici, Messieurs, je vous le demande, quel ravissement n'ai-je pas dû éprouver en voyant

proclamer tout haut des maximes que mon père et ses amis n'émettent encore que tout bas.

Amis, voulez-vous voir les grandes monarchies
115 Exemptes de défauts et d'abus affranchies ?
Renversez-les d'abord : c'est le point capital.
. . . . . .
Dans l'État monarchique avec art ébranlé,
Que tout soit à l'instant aplani, nivelé.
En un point seulement que l'égalité cesse,
120 Accordez au vilain le pas sur la noblesse.
. . . . . .
Même du meilleur prince entravez la puissance.
Il ne doit obtenir que des droits *mitigés*, [232]
Qu'il lui suffit de lire en Code rédigés ;
Que le sceptre en ses mains ne soit qu'un vain fantôme,
125 Une ombre de pouvoir pour l'ombre d'un royaume.
. . . . . .
On modère surtout le pouvoir qu'on dépouille.
. . . . . .
Des goujats assemblés en comité primaire,
De toute autorité sont la source première.

Et une foule d'autres sentences exprimées avec
130 une certaine âpreté qui les rend neuves pour moi, sinon pour le fond, du moins pour la forme. J'ai également admiré dans ce chant plusieurs passages qui rappellent, les uns, des souvenirs glorieux, tels que la prise de la Bastille où brillèrent par
135 leur audace deux généraux qui savaient mieux faire de la bière que ce Condé, prétendu grand, ne savait faire une omelette ; les autres, des souvenirs attendrissants, tels que les journées du Manège et du Jeu de Paume, où nos modernes
140 Fabricius déposèrent sur l'autel de la Patrie les

boucles de leurs souliers. Messieurs, ce second chant étincelle de beautés. Ici, l'aphorisme immortel, *Guerre aux châteaux! Paix aux chaumières!* sert de texte à cette exhortation si touchante :

145 Vertueux laboureurs aux mœurs douces et pures,
Allez de votre sort réparer les injures.
Chassez vos châtelains de ces nobles séjours,
Où vous alliez chercher de perfides secours. [chaînes.
Leurs biens sont des forfaits, leurs bienfaits sont des
150 Allez, pleins d'innocence, attaquer leurs domaines;
Que leur mobilier même, à bon droit convoité,
Toujours innocemment soit au vôtre ajouté.

Nous avons dans notre salon une pendule qui a appartenu à un ancien oppresseur de mon père.
155 C'est une antiquaille, mais elle est là pour le principe. — Plus loin, une démonstration éclatante de la supériorité du siècle :

... Villars dans Denain servait-il son pays [233]
Comme Monsieur Constant ou Monsieur Azaïs,
160 Comme les nouveaux Grecs de la moderne Athène,
Inspirés par Minerve une fois par semaine?

Voilà qui est positif. J'ai regretté, pour faire une critique, qu'à l'éloge de ces ouvrages toujours si classiques contre les ci-devant, dont vos quais
165 sont décorés, l'auteur n'ait pas joint quelques mots de louange sur ces gravures en l'honneur de nos grands hommes qui tapissent vos boulevards, et qui, accompagnées de notices toutes françaises, vous apprennent que le général R*** *entra de très*
170 *bonheur au service* et que le maréchal B*** fut *la pâture des oiseaux de proies.*

J'en viens au troisième chant, qui est encore plus remarquable que le second, ce qui ne m'étonne pas ; l'auteur y célèbre *la République*. Quel
175 début !

O qu'une république a des charmes pour moi !
Qu'il est doux de n'avoir pour souverain que soi !
Heureuse la contrée, aux mœurs républicaines,
Où chacun de l'État à son tour tient les rênes :
180 Où de fiers citoyens, bons à tous les métiers,
Le matin font des lois et le soir des souliers !...

Cette opposition fait venir les larmes aux yeux : il semble qu'on soit reporté aux jours des patriarches, aux âges de Saturne et de Janus,

185 Où tout en méprisant les grandeurs de la terre,
On est gonflé d'orgueil sous l'écharpe d'un maire !

Espérons tout de la loi sur *l'organisation municipale* que mon père élabore dans ce moment-ci avec ses amis.

190 J'ai connu ces plaisirs trop courts, trop fugitifs...

Brave homme !

J'ai brillé dans les rangs des citoyens actifs... [234]

Heureux patriote !

Je n'ai brillé qu'un jour ; c'est assez dans la vie.

195 Ici, Messieurs, je fais une pause. *Mentem mortalia tangunt,* comme disait le chef de notre école mutuelle, lors de la dissolution de ces infortunés

amis de la presse, qui n'ont aussi brillé qu'un jour.

Dans les vers suivants se trouve exprimée une idée bien noble du citoyen de Genève :

Que le bourreau lui-même obtienne votre fille;
L'égalité se plaît à ces tendres liens,
Dont il doit naître un jour des bourreaux citoyens.

Voltaire, esprit féodal et monarchique, s'était moqué de Rousseau dans ce vers :

Je marie au Dauphin la fille du bourreau.

Aujourd'hui, heureusement, nous n'avons plus (j'emprunte l'élégante expression d'un illustre député) de *Dauphin qui fasse parmi nous le gros dos.* Après un hommage au drapeau tricolore que, grâce à vos artistes, je porte toujours sur mon cœur en forme de gilet, le poète rend justice éclatante à l'humanité si étendue de nos républicains. Il rappelle ces motions touchantes en faveur des *ci-devant noirs*, et la sensibilité de ce bon Monsieur Brissot qui trouvait le sucre aussi amer que Rousseau trouvait le gigot mauvais. On sait d'ailleurs que la philanthropie était la vertu principale des régénérateurs du monde. M. Couthon rejeta l'appel au peuple par pitié pour l'agonie de Louis le dernier, et le plus grand tort que l'on puisse reprocher à M. de Robespierre, est d'avoir augmenté la famine de l'an II en portant opiniâtrement dans ses cheveux *la nourriture du pauvre.* La Convention Nationale, soigneuse des plaisirs du peuple, décrétait une foule de fêtes | patriotiques, où il était [235]

tenu de s'amuser, car, comme dit l'auteur de l'*Art politique*, dans une République,

230 Le jour où l'on doit rire empêchez qu'on ne pleure ;
Le plaisir ou la mort, qu'on s'amuse ou qu'on meure.

maxime rigoureusement pratiquée par M. Lebon, propagateur des principes dans Arras, lequel fit, comme on sait, monter dans le tombereau une 235 femme et son enfant, que ne divertissaient pas les jeux du *rasoir national*.

Après avoir applaudi à l'institution des *filles-mères*, à l'invention du culte de la Raison, représentée par des beautés sans culottes, et à la trans- 240 formation des bagnes en séminaires de la liberté, le poète arrive à cette colonie infortunée que n'ont pu constituer ni M. J. Juge, ni M. Carrion de Nisas fils, jeunes publicistes égaux en science et en talent, *Arcades ambo* ! Pour nous servir encore en 245 passant des expressions du directeur de notre école mutuelle :

Naguère du Texas les plaines solitaires,
Champ-d'Asile, ont reçu des amis et des frères,
Amants de la nature, ennemis des tyrans,
250 Jaloux des droits de l'homme en Europe expirants.

A ce début plein de majesté, l'auteur fait succéder une esquisse rapide des institutions sur lesquelles ces vrais Français se proposaient d'asseoir leur république, des naissances dans le goût du Prus- 255 sien Clootz, des morts à la façon de l'Américain Payne, et des mariages à la manière du Génevois Jean-Jacques. On savait d'ailleurs où trouver des compagnes,

Un peuple entreprenant épouse des Sabines.

260 Voilà donc la ville *tracée au milieu des bruyères*, les remparts décrits au cordeau et le théâtre indiqué par quatre pieux. Mais l'Amérique, épouvantée de ces apprêts, | menace la cité naissante : [230
alors les colons indépendants tiennent conseil!

265 ... Pour le soutien de cette indépendance,
D'une force publique on décrète l'urgence,
Cinquante Romulus, à la légère armés,
Et du meilleur esprit, comme on dit, animés,
Formant un mur d'airain autour de la patrie,
270 Menacent l'univers de toute leur furie,
S'il osait quelque jour, insultant à leurs droits,
Souiller leur territoire à la suite des rois.

Après cette formidable déclaration on croirait que le monde va rentrer en lui-même. Point du
275 tout.

Tout marchait à grands pas dans la future Athènes,
Et déjà sa splendeur datait de trois semaines,
Quand un sous-lieutenant, d'un piquet escorté...

Je m'arrête, Messieurs, car la plume tremble
280 entre mes mains; ce n'est jamais sans une certaine épouvante que l'on envisage de près les bouleversements des empires. Ainsi finit cette malheureuse colonie du Texas, qui n'eut pas même le temps de dépenser son budget.

285 Le monde apprit sa fin, *Minerve* sait le reste.

J'achevais ce chant, quand mon père rentra. Je m'esquivai en toute hâte, regrettant de ne pouvoir terminer un livre aussi intéressant, et me propo-

sant bien, d'après la hardiesse des principes qui y
290 sont exposés impunément, d'engager plusieurs vieux écrivains et jeunes auteurs de ma connaissance, les uns, à remettre au jour leurs anciens écrits, les autres, à publier leurs nouveaux manuscrits, qu'ils gardaient prudemment pour des temps
295 meilleurs. Cependant une discussion que j'entendis le soir même dans notre salon sur le quatrième chant de l'*Art politique*, me donna à penser que mon enthousiasme pour ce poème pourrait bien n'être que le fruit de mon ignorance et de | ma [237]
300 simplicité. Comme cette lettre est déjà un peu longue, je remets à vous raconter dans une prochaine, si vous le trouvez bon, comme quoi il me fut à peu près prouvé que les trois premiers chants de l'*Art politique* n'étaient qu'une longue figure de rhétori-
305 que, appelée vulgairement *ironie*, comme quoi je restai presque convaincu que l'auteur était un ultra mauvais plaisant, et comme quoi il me fut du moins invinciblement démontré que le quatrième chant, que je n'ai pas lu, *hurlait* de se trouver avec
310 les autres, suivant l'éloquente expression d'un honorable ex-préfet.

Salut et fraternité.

Publicola Petissot. [Victor Hugo.]

REVUE LITTÉRAIRE

ODES

Par M. Henri TERRASSON.

M. Henri Terrasson a publié, cette année, un petit recueil composé de quatre odes : les deux premières sont consacrées à la mémoire de deux des grands écrivains du dernier siècle, Voltaire et Rousseau; l'auteur célèbre, dans la troisième, la gloire des armées françaises, et, dans la dernière, rend hommage aux vertus de Guillaume Penn.

Ces odes ne sont pas sans mérite. Bien que la plupart des strophes soient déparées par quelques taches, plusieurs ne manquent cependant ni de mouvement, ni d'énergie, et décèlent dans l'auteur un sentiment quelquefois juste de l'harmonie lyrique.

Les strophes suivantes ne nous ont pas paru indignes d'être remarquées : la première est tirée de l'ode *Aux détracteurs de Voltaire;* la seconde est extraite de l'ode *Aux armées françaises*.

Si de nos jours encor l'auguste poésie
Versait sur nous les flots de sa douce ambroisie,
J'irais, les yeux en pleurs, [238]

Ingrats, vous entraîner vers la tombe outragée,
La tombe, que vos mains ont jadis ombragée
De lauriers et de fleurs.

. . . . . .

Je n'ai point célébré l'éclat sanglant des armes.
Les Muses savent trop qu'acheté par des larmes,
Un laurier fut souvent l'emblème du malheur.
Je n'apportai jamais à l'autel du carnage
Un criminel hommage ;
Mais j'ai chanté cet hymne, offert à la valeur.

Abstraction faite de toute opinion personnelle, nous citerons encore, comme pleine de chaleur et d'énergie, l'apostrophe que le poète adresse à la ville de Genève, où le buste de Rousseau a été enlevé du lieu des assemblées publiques :

Un nom que ce globe proclame,
Ton crime cherche à l'effacer !
Ce marbre, où respirait son âme,
Rien ne peut-il le remplacer ?
Rousseau, par notre idolâtrie,
Vengé d'une obscure patrie,
Fuit tes murs d'opprobre couverts,
Tu consommes tes vils outrages ;
Mais au contemporain des âges
Qu'importe un coin de l'univers ?

On voit avec peine, après ces beaux vers, des images incohérentes comme celle-ci :

Le vol hardi de l'aigle aux brûlantes campagnes,
Où s'assied du soleil le trône radieux.

C'est la première fois qu'on s'avise, poétiquement parlant, de représenter le soleil assis sur un trône, et *un trône assis sur des campagnes.*

Il n'est guère possible de trouver une strophe plus malheureuse d'expression et d'harmonie que la suivante :

Tu triomphes, Colomb, un monde t'appartient.
Mais sur ces bords lointains quel besoin te retient?
Viens jouir de ta renommée. [239]
Quels insignes honneurs t'attendent désormais!
L'Espagne le revoit, et sur lui pour jamais
D'un cachot la porte est fermée.

Le mauvais effet de cette strophe tient au choix du rythme qui, se terminant par une rime féminine, ne peut convenir qu'à des odes courtes et dans le genre gracieux comme la *Jeune captive* d'André Chénier. F*.

ÉPITRE AUX ÉLECTEURS

Par un AMI de la Charte et du Roi.

Voici encore une de ces mille et une brochures que personne ne lit.

C'est une doléance ministérielle, en forme d'épître, dont le but est d'éclairer l'opinion des électeurs. Feu le pauvre chevalier du Juste milieu ne tint jamais la balance plus égale que ce nouvel ami de la Charte et du Roi; son style n'est ni froid,

* Signé à la table seulement.

ni chaud; ni grave, ni doux; ni plaisant, ni sévère; ses opinions paraissent être une espèce de terme
75 moyen entre le vrai et le faux, le bien et le mal; c'est-à-dire, qu'à proprement parler, l'auteur n'a pas plus de style que d'opinion.

Si d'un côté il crie aux électeurs,

Aux cris que pousse à droite un orgueil en délire,
80 Opposez la pitié que la faiblesse inspire.

De l'autre, il dit :

A gauche, méprisez des tribuns factieux
Qui vous entraîneraient dans l'abîme avec eux.

Puis,

85 L'un, des lis et du trône outrageant la bannière,
Aux antiques abus veut ouvrir la barrière.

Et plus bas, [240]

L'autre, pour liberté, nous offrant la licence,
Vers le joug d'un tyran marche avec insolence.

90 Courage, monsieur le ministériel,

En bon ami de cour,
N'en épargnez aucun, que chacun ait son tour.

L'auteur a beau se cacher sous le voile de l'anonyme, sa manière le trahit; on reconnaît en lui,
95 sinon l'ami de la Charte et du Roi, du moins l'élève et l'admirateur du premier joueur de bascule du siècle. On peut même dire à la louange du disciple, que, sans avoir encore l'étonnante prestesse

et l'admirable dextérité de son maître, il manie toutefois assez joliment l'instrument ministériel.

Un vers passable sur cinquante mauvais ne forme pas une juste compensation; telle est cependant la proportion qu'a observée dans son poème le génie spéculatif du poète. Quoi de plus difficile que de garder constamment l'équilibre!

On a demandé souvent : Qu'est-ce qu'un ministériel? Et cette question est restée sans réponse. Si vous voulez cependant avoir une idée exacte d'une épître aux électeurs, écrite par un homme de cette trempe, figurez-vous des vers où, à l'esprit sémillant du *Journal de Paris*, se trouvent réunies la gaieté du *Moniteur* et la clarté du défunt *Courrier*.

F.

⁂ On vient de publier un ouvrage intitulé : *Histoire des Ministres favoris anciens et modernes*. M. Vignon, rue d'Aguesseau, n° 12, jaloux de repousser d'avance toute inculpation de plagiat, nous écrit pour nous prier d'annoncer qu'il s'occupe depuis plusieurs années d'un ouvrage intitulé : *Histoire ministérielle de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours*. Cet ouvrage sera publié par livraisons, et le premier volume, qui paraîtra cette année, contiendra l'histoire des maires du Palais, ministres des rois de la première race.

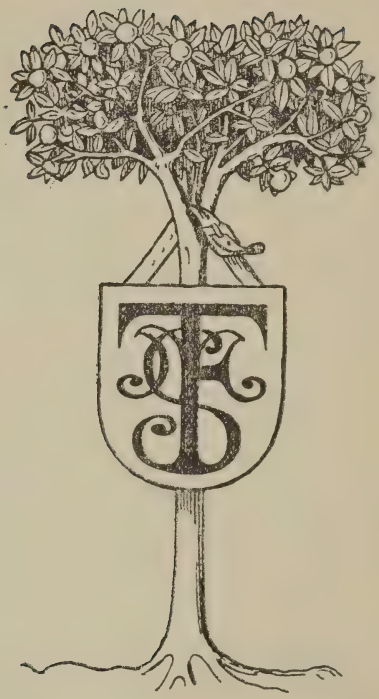

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION V

POÉSIE

L'Enrôleur politique, satire ; par M. VICTOR-MARIE HUGO. 3
Les Vierges de Verdun, ode couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux floraux ; par M. V.-M. HUGO 53
L'Avarice et l'Envie, conte ; par M. V. d'AUVERNEY 61
Épître à Brutus (Les *Vous* et les *Tu*) ; par ARISTIDE 109
Stances à Thaliarque ; par M. EUGÈNE HUGO 114
Élégie ; par M. J.-J. RÉDA 115
Épigramme ; par M. D. MONIÈRES 116
Cacus (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*) ; par M. V. d'AUVERNEY 163
Les Destins de la Vendée, ode dédiée à M. le vicomte de CHATEAUBRIAND ; par M. V.-M. HUGO 219
Épigramme sur le défunt Mercure ; par M. D. MONIÈRES. 224
Achéménide (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*) ; par M. V. d'AUVERNEY 275
Le Désespoir d'Amour, conte ; par M. J.-J. RÉDA 281

PROSE

Du Génie (E.) 167
Le Duel du Précipice, poésie erse (E.) 225

LITTERATURES ETRANGÈRES

LITTÉRATURE ANGLAISE. — Walter Scott. *L'Officier de fortune, la Fiancée de Lammermoor* (M.) 63
LITTÉRATURE ESPAGNOLE. — Juan Melendez Valdes. *Poesias escogidas* (A.) 285

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Essai sur l'Indifférence en matière de religion; par F. DE LA MENNAIS (D.-B.) 11
Œuvres complètes d'André de Chénier (E.) 18
L'Observateur au dix-neuvième siècle; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (C. St-M.) 29
La Jérusalem délivrée; par BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 73
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 1er art. (V.) 83
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMERCIER, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 117
L'Esprit du Grand Corneille; par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française (M.) 124
De l'Éloquence politique; par P.-S. LAURENTIE. — 1er art. (B.) 138
La Jérusalem délivrée; par BAOUR-LORMIAN, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.) 171
Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem. — Observations sur le même ouvrage; par G.-G. (A.) 177
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 2e et dernier art. (V.) 179
Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par Mme C. de M***. — 1er art. (B.) 193
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMERCIER, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.) 229
Histoire de France; par VÉLY, VILLARET, GARNIER et DUFAU. — 1er art. (E.) 236
Trois Messéniennes, suivies de *Deux Élégies sur Jeanne d'Arc*; par C. DELAVIGNE (S.) 246
La Famille Lillers; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, tome Ier (M.) 251
Phocion, tragédie; par J.-C. ROYOU (H.) 257
Odes choisies; par le comte de VALORI (S.) 293
Clovis, tragédie; par N.-L. LEMERCIER, de l'Institut (E.) 298

CORRESPONDANCE

Ire Lettre de Publicola Petissot sur l'*Art politique*, poème; par BERCHOUX..... 313

SPECTACLES

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers; par M. ROYOU (H.)..... 37

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un Moment d'Imprudence*, comédie en trois actes et en prose; par MM. WAFFLARD et FULGENCE (H.)..... 91

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *La Somnambule*, vaudeville en deux actes; par MM. SCRIBE et GERMAIN DELAVIGNE (H.)..... 94

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — *Cadet-Roussel Procida*; par MM. DUPIN et CARMOUCHE (H.)..... 97

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Olympie*, tragédie lyrique en trois actes. Paroles de MM. DIEULAFOI et BRIFAUT; musique de M. SPONTINI (H.)..... 145

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Marquis de Pomenars*, comédie en un acte et en prose (H.)..... 150

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers; par M. C. DELAVIGNE (H.).. 201

REVUE LITTÉRAIRE

Les Trois Nuits d'un Goutteux, poème en trois chants; par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française (U.)..... 101

Aux Missionnaires de l'Irréligion, poème; par P.-A. VIEILLARD (F.)..... 104

Constant et Discrète, poème en quatre chants, suivi de poésies diverses; par le comte GASPARD DE PONS (V.). 153

Le Dix-neuvième Siècle, satire; par ED. CORBIÈRES (F.)... 154

Le Dix-neuvième Siècle, épître à M. le comte FERRAND; par ROSSET (U.)..... 157

L'Abus des Mots, satire; par M*** (F.)..... 159

Trois Messéniennes Royalistes; par JULES VALENCE (F.).. 213
Le Songe, cantate sur l'heureux accouchement de S. A. R. Madame la duchesse de Berri; par DEBASSIEUX (F.)..... 267
L'Institution du Jury, poème; par ED. ALLETZ (F.)..... 269
Le Champ-d'Asile, dithyrambe; par P.-J. (F.)..... 271
Odes; par HENRI TERRASSON (F.)..... 325
Épître aux Électeurs; par un AMI de la Charte et du Roi (F.)..... 327

VARIÉTÉS

Nouvelles littéraires..... 44, 105, 214, 329

TOULOUSE. — Impr. et Libr. ÉDOUARD PRIVAT. — 4041

LE
CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME I

DEUXIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1926

840.5
COL
v. 12

AVANT-PROPOS

Avec ces quatre livraisons se complète, en mars-avril 1820, le premier volume du *Conservateur littéraire*. Les frères Hugo, Victor au premier plan, continuent à en assurer à peu près seuls la rédaction. Je signale particulièrement, dans la partie critique :

Un article sur *Voltaire et Mme du Chatelet*, où Victor Hugo s'efforce de concilier son admiration pour Voltaire et son horreur de la révolution, — article qui reparaîtra, fortement remanié, dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

L'article sur la *Marie Stuart* de Lebrun et les réflexions générales sur l'art dramatique qui en sont l'essentiel.

Enfin, l'éloge enthousiaste des *Méditations*.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le premier volume du *Conservateur* s'ouvre par deux études sur Lamennais et sur Chénier et s'achève par un article sur Lamartine; ajoutez, à la deuxième livraison, l'article sur W. Scott : durant cette période où se constitue le romantisme, parmi tant d'hésitations, ce sont les premières étapes.

J. M.

SEPTIÈME LIVRAISON

(Mars 1820.)

ODE SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE, CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS, DUC DE BERRI, FILS DE FRANCE

> Le Meurtre, d'une main violente, brise les liens les plus sacrés; la Mort vient enlever le jeune homme florissant, et le Malheur s'approche comme un ennemi rusé au milieu des jours de fête. (SCHILLER.)

Modérons les transports d'une ivresse imprudente,
Le passage est bien court de la joie aux douleurs;
La mort aime à poser sa main froide et pesante
Sur des fronts couronnés de fleurs.
Demain, souillés de cendre, humbles, courbant nos têtes,
Le vain souvenir de nos fêtes
Sera pour nous presque un remords;
Nos jeux seront suivis des pompes sépulcrales;
Car chez nous, insensés! l'hymne des Saturnales
Sert de prélude au chant des Morts.

Tirage à part, in-8°, Paris, Boucher... 1820. — *Odes et poésies diverses,* 1822. Ode VI sous le titre *La Mort du duc de Berry* (*A*). — Édit. de 1829, Liv. I, ode VII (*D*). — Figure encore dans *Berryana...* de A. J. C. Saint-Prosper, Paris, Lenormand, 1820, dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (8 févr. 1823), dans le *Réveil* (13 févr. 1823).

---

1 *A*, *D* d'une ivresse insensée — 3 *A*, *D* main lourde et glacée — 9 *A*, *D* chez nous, malheureux

Fuis les banquets : fais trève à ton joyeux délire,
Paris, triste cité ; détourne tes regards
Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre
S'unir les prestiges des arts.
Chœurs, interrompez-vous : cessez, danses légères ;
Qu'on change en torches funéraires
Ces feux purs, ces brillants flambeaux ;
Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante,
J'entends un prêtre saint dont la voix murmurante
Dit la prière des tombeaux.

Sous ces lambris, frappés des éclats de la joie, [242]
Près d'un lit, où soupire un mourant étendu,
D'une famille auguste, au désespoir en proie,
Je vois le cortège éperdu ;
C'est un père à genoux, c'est un frère en alarmes,
Une sœur qui n'a point de larmes
Pour calmer ses sombres douleurs,
Car ses affreux revers ont, dès son plus jeune âge,
Dans ses yeux, enflammés d'un si mâle courage,
Tari la source de ses pleurs.

Sur l'échafaud, aux cris d'un sénat sanguinaire,
Sa mère est morte en reine et son père en héros ;
Elle a vu dans les fers périr son jeune frère,
Et n'a pu trouver des bourreaux.
Et quand des rois ligués la main brisa ses chaînes,
Longtemps, sur des rives lointaines,
Elle a fui nos bords désolés ;
Elle a revu la France, après tant de misères,
Pour apprendre, en rentrant au palais de ses pères,
Que ses maux n'étaient pas comblés.

---

11 *A sépare par un trait. En D* : II. — 19 *D* la voix chancelante

Plus loin, c'est une épouse... Oh! qui peindra ses craintes
Sa force, ses doux soins, son amour assidu?
Hélas! et qui dira ses lamentables plaintes,
Quand tout espoir sera perdu?
45 Quels étaient nos transports, ô vierge de Sicile,
Quand naguère, à ta main docile,
Berri joignit sa noble main!
Devais-tu donc, princesse, en touchant ce rivage,
Voir sitôt succéder le crêpe du Veuvage
50 Au chaste voile de l'Hymen?

Berri, quand nous vantions ta paisible conquête, [243]
Nos chants ont réveillé le dragon endormi;
L'Anarchie en grondant a relevé sa tête,
Et l'enfer même en a frémi.
55 Elle a rugi; soudain, du milieu des ténèbres,
Clément poussa des cris funèbres,
Ravaillac agita ses fers;
Et le monstre, étendant ses deux ailes livides,
Aux applaudissements des ombres régicides,
60 S'envola du fond des enfers.

Le démon, vers nos bords tournant son vol funeste,
Voulut, brisant ces lis qu'il flétrit tant de fois,
Épuiser d'un seul coup le déplorable reste
D'un sang, trop fertile en bons rois.
65 Longtemps le monstre obscur qu'il arma pour son crime
Autour de l'auguste victime
Promena ses affreux loisirs;
Enfin le ciel permet que son vœu s'accomplisse,
Pleurons tous, car le crime a choisi pour complice
70 Le tumulte de nos plaisirs.

---

65 *D* le sbire obscur — 66 *D* Rêveur autour de la victime — 69 *D* car le meurtre a choisi

Le fer brille... un cri part : guerriers, volez aux armes!
C'en est fait : la princesse accourt en pâlissant,
Son bras soutient Berri qu'elle arrose de larmes
Et qui l'inonde de son sang.
Dressez un lit funèbre : est-il quelque espérance?
Hélas, un lugubre silence
A condamné son triste époux;
Assistez-le, Princesse, en ce moment horrible,
Les soins cruels de l'art le rendront plus terrible;
Les vôtres le rendront plus doux.

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse, [244
Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux,
Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse;
Car ta main doit fermer ses yeux.
Il a béni sa fille, à son amour ravie;
Puis, des vanités de sa vie
Son cœur fait un noble abandon;
Vivant, il pardonna ses maux à la patrie,
Et son dernier soupir, digne du Dieu qu'il prie,
Est encore un cri de pardon.

Mort sublime! ô regrets! vois sa grande âme, et pleure,
Porte au ciel tes clameurs, ô peuple désolé;
Tu l'as trop peu connu, c'est à sa dernière heure
Que le héros s'est révélé.
Pour consoler la veuve apportez l'orpheline,
Donnez sa fille à Caroline,
La nature encore a ses droits;
Mais, quand périt l'espoir d'une tige féconde,
Qui pourra consoler, dans sa terreur profonde,
La France, veuve de ses Rois?

---

72 *D* la duchesse accourt — 78 *D* Assistez-le, Madame — 87 *A*, *D* Il proclame un noble

A l'horrible récit, quels cris expiatoires
Vont pousser nos guerriers, fameux par leur valeur!
L'Europe, qu'ébranlait le bruit de leurs victoires,
Va retentir de leur douleur.
Mais toi, que diras-tu, chère et noble Vendée?
Si longtemps de sang inondée,
Tes regrets seront superflus,
Et tu seras semblable à la mère accablée
Qui s'assied sur sa couche et pleure inconsolée,
Parce que son enfant n'est plus[1].

Bientôt vers Saint-Denis, désertant nos murailles, [245]
Au bruit sourd des clairons, peuple, prêtres, soldats,
Nous suivrons à pas lents le char des funérailles,
Entouré des chars des combats.
Hélas! jadis souillé par des mains téméraires,
Saint-Denis où dormaient ses pères,
A vu déjà bien des forfaits;
Du moins, puisse, à l'abri des complots parricides,
Sous ces murs profanés, parmi ces tombes vides,
Sa cendre reposer en paix!

D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères,
De voir sitôt l'ami, cher à ses jeunes ans,
A qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,
Léguait ses devoirs bienfaisants[2].
A l'aspect de Berri, leur dernière espérance,
Des Rois que révère la France,
Les ombres frémiront d'effroi;

a 1. Et noluit consolari, quia non sunt (C. L.).
b 2. On sait que le prince de Condé recommandait en mourant à Mgr le duc de Berri, l'honorable indigence de ses vieux compagnons d'armes (C. L.).

---

121 *Un intervalle en A. En D :* III — b *D* On se rappelle que

Deux héros gémiront sur leurs races éteintes,
Et le vainqueur d'Ivry viendra mêler ses plaintes
130 Aux pleurs du vainqueur de Rocroy.

Ainsi, Bourbon, au bruit du forfait sanguinaire,
On te vit vers d'Artois accourir désolé,
Car tu savais les maux que cause au cœur d'un père
Un fils, avant l'âge immolé.
135 Mais bientôt, chancelant dans ta marche incertaine,
L'affreux souvenir de Vincenne
Vint s'offrir à tes sens glacés;
Tu pâlis, et d'Artois, dans la douleur commune,
Sembla presque oublier sa récente infortune,
140 Pour plaindre tes revers passés.

Et toi, veuve éplorée, au milieu de l'orage, [246]
Attends des jours plus doux, espère un sort meilleur,
Prends ta sœur pour modèle, et puisse ton courage
Être aussi grand que ton malheur!
145 Tu porteras comme elle une urne funéraire,
Comme elle, au sein du sanctuaire,
Tu gémiras sur un cercueil;
L'hydre des factions, qui, par des morts célèbres,
A marqué pour ta sœur tant d'époques funèbres,
150 Te fait aussi ton jour de deuil.

Pourtant, ô frêle appui de la tige royale,
Si Dieu par ton secours signale son pouvoir,
Tu peux sauver la France, et de l'hydre infernale
Tromper encor l'affreux espoir.
155 Ainsi, quand le Dragon, auteur de tous les crimes,
Vouait d'avance aux noirs abîmes

---

133 *D* que laisse au cœur — 148 *D* qui, sorti des ténèbres — 151 *D* IV — 155 quand le Serpent, auteur

L'homme, que son forfait perdit,
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance;
Une femme apparut qui, faible et sans défense,
160 Brisa du pied son front maudit.

V.-M. HUGO.

---

161 *D donne la date :* Février 1820

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ORLÉANIDE

Poème national en vingt-huit chants, par M. LEBRUN DE CHARMETTES.

(*Premier article.*)

S'il est dans les fastes d'aucun peuple un événement digne des chants de la Muse épique, c'est sans doute l'histoire de cette humble vierge, qui, fugitive à dix-sept ans du toit paternel, échange la houlette contre l'épée, apparaît dans les camps comme l'envoyée d'un Dieu protecteur, ranime le courage des Français sans espérance, et réveille au sein des voluptés le jeune monarque qui laissait échapper dans les danses et les festins le sceptre qu'il fallait conserver par les combats. Déjà Orléans sauvé voit flotter dans ses murs l'étendard victorieux de Jeanne; bientôt, chassant devant elle les bataillons anglais, la jeune héroïne entre à Reims, et, sa bannière à la main, préside au sacre du Roi qui lui doit sa couronne. Mais le bûcher s'élève à Rouen; elle y monte et la martyre achève dignement, par le saint exemple de sa mort, le miracle de sa vie héroïque.

Quels plus grands intérêts s'agitèrent jamais? L'existence ou la mort de toute une nation remise

à la décision du glaive (car Jeanne vaincue, il n'y avait plus de France); un Roi fugitif dans ses propres états, rétabli sur le trône de ses ancêtres; enfin l'humiliation et la défaite d'un peuple puis-
25 sant, rival éternel de la patrie. Le merveilleux, machine essentielle d'une épopée, trouve ici naturellement sa place, car le merveilleux, c'est l'histoire même.

Plusieurs poètes ont déjà inutilement tenté de [248]
30 s'associer à la gloire de Jeanne d'Arc. Chapelain, dont les efforts sont à jamais ridiculisés par le législateur du Parnasse français, n'a pu racheter la faiblesse de son style par la sagesse de son plan et la noblesse de son sujet. De nos jours, la *Jeanne*
35 *d'Arc* de M. Dumesnil n'a guère obtenu plus de succès, quoique cet ouvrage ne soit pas dépourvu de tout mérite. L'essai tragique de M. d'Avrigni, bien que supérieur à celui de M. Dumolard, ne laissera guère plus de souvenirs; mais nous pen-
40 sons que M. Lebrun de Charmettes trouvera une concurrence redoutable dans le talent de M. Soumet, jeune poète qui, au milieu de nos discordes politiques, semble s'être réfugié dans le temple de la fondatrice des arts, pour y célébrer plus à loisir
45 la libératrice de la patrie.

Nous ne parlons pas d'un autre poème fameux, dont Jeanne d'Arc n'a été que le prétexte. Cosmopolite par son génie, qui lui assurait un asile dans toute l'Europe civilisée, Voltaire ne sentit pas
50 cette vénération religieuse que doit conserver un citoyen pour les admirations de son pays. Les saturnales de la régence, sans dépraver son cœur, avaient corrompu son esprit. Il lui fallait un cadre

pour certaines idées; il le remplit à la gloire du
55 poète, à la honte du Français. Mais aussi pour
bien sentir tout ce qu'on doit à la patrie, il faut
peut-être, comme nous, s'être vu à la veille de la
perdre. Nous que les tourmentes révolutionnaires
ont jetés çà et là dans cette Europe, si différente
60 aujourd'hui de ce qu'elle fut jadis, nous sentons
le besoin d'une patrie à nous, d'une patrie où
nous ayons à la fois nos souvenirs et nos espé-
rances, d'une patrie environnée de tout l'éclat que
donnent la vertu et la | gloire, et nous respectons [249]
65 avec enthousiasme les grands hommes qu'elle
nous a légués.

L'*Orléanide* est un nouvel hommage rendu à la
mémoire de Jeanne d'Arc; cet ouvrage fait égale-
ment honneur au citoyen et au poète. Ce n'est pas
70 qu'il nous ait donné l'épopée que nous attendons
encore; mais il est du moins plus digne que tous
ceux qui l'ont précédé de l'héroïne de Vaucou-
leurs.

M. Lebrun de Charmettes possède plusieurs des
75 qualités nécessaires aux poètes qui veulent entre-
prendre le travail hasardeux d'une épopée. Il est
doué d'une imagination vive, d'une sensibilité
vraie. Mais si l'on a reproché à Milton d'avoir gâté
son beau poème par des discussions oiseuses, des
80 descriptions inutiles, qui ne servaient qu'à faire
briller l'érudition du poète aux dépens de son goût,
le même reproche peut être justement adressé à
M. Lebrun. Jaloux de prouver qu'il n'est étranger
à aucune connaissance scientifique, il a saisi tous
85 les prétextes d'étaler un luxe de science qui fati-
gue et rebute le lecteur. Aussi son poème sort-il

de toutes les limites connues. C'est l'ouvrage le plus étendu qui ait été publié en vers dans notre langue. Vingt-huit chants de mille vers chaque ne sont pas propres à réveiller l'intérêt du public pour la littérature. Que M. Lebrun ne s'en prenne donc qu'à lui seul, si son poème n'a pas tout le succès qu'il eût obtenu sans doute, réduit à de justes proportions. S'il était facile en quelque sorte de produire vingt-huit mille vers médiocres, puisque ce travail ne demande que de la patience, il ne l'était pas d'en composer quelques milliers qui pussent se lire avec intérêt, puisque pour cela il faut du talent; et c'est ce qu'a fait M. Lebrun. | [250] Son poème se lit souvent avec autant d'agrément qu'un bon roman. Les gens du monde sentiront tout le prix de cet éloge.

Différent en cela de nos naturalistes qui décrivent l'univers du haut de leurs donjons, et de nos voyageurs politiques qui font leur tour de France sans sortir de leur cabinet, M. Lebrun, comme l'illustre auteur des *Martyrs,* a parcouru tous les lieux qu'il voulait peindre, et c'est souvent à l'endroit même où se sont passés les événements que sa Muse les a chantés. Peintre fidèle du temps, il a conservé à ses héros leurs caractères, et il n'a pas cherché à rhabiller à la moderne des hommes trop grands pour nos costumes mesquins. On le croirait souvent, à sa manière de raconter, un contemporain des guerriers qu'il célèbre, et cette fidélité historique n'a rendu son poème que plus original.

Ses caractères, tracés avec fermeté, brillent surtout par une grande variété; l'intrépide et modeste

Jeanne d'Arc, le brave Dunois, le loyal Charles VII, le sage Gaucourt, se font remarquer parmi les défenseurs de la France. Parmi ses ennemis, Suffolk, Salisbury, Glacidas, le sombre Talbot, se distinguent par leurs diverses manières de haïr. Le généreux Lancelot, chef des guerriers bourguignons, combat à regret cette France dont sa patrie doit faire un jour partie. Enfin dans cette foule de braves des deux nations rassemblés sous les murs d'Orléans, on n'en trouve aucun qui ne possède quelque qualité particulière ; un trait l'indique souvent, mais ce trait est toujours bien choisi et frappant.

Dans le sujet de Jeanne d'Arc, comme nous l'avons déjà | remarqué, le merveilleux était indis- [251] pensable ; nous allons examiner quelle forme a adoptée M. Lebrun.

Au prince des enfers qui soutient la cause d'Albion, parce qu'une prédiction ancienne a annoncé qu'un jour ce royaume doit séparer son église de l'église de Rome, il a opposé Michaël, chef des milices célestes, protecteur de la France, que l'Éternel a toujours vue d'un œil de bonté, mais qu'il abandonne pendant quelque temps aux anges infernaux, pour punir l'orgueil de ses précédentes prospérités. Cette conception est louable : elle est non seulement raisonnable, mais encore susceptible de se prêter à tous les détails poétiques qu'exige le sujet. De plus, elle est toute chrétienne. M. Lebrun, par la manière originale dont il a décrit l'enfer, prouve que son imagination aurait suffi à remplir dignement cet heureux cadre. Nous avons donc lieu d'être surpris qu'à ces anges chré-

tiens il ait cru nécessaire d'ajouter un système de merveilleux puisé dans les ouvrages de Gabalis.

155 Les Ondins, les Gnomes, les Sylphes jouent un rôle dans son poème; il a voulu imiter la mythologie ancienne par cette création d'intelligences qui remplissent tous les éléments. Mais cette alliance de fictions mythologiques avec les vérités chré-
160 tiennes déplaît et nuit plutôt au poème qu'elle ne l'embellit. Pour rendre sa fable plus vraisemblable, il suppose que Dieu, touché par le repentir de quelques anges révoltés, a bien voulu leur épargner les tourments de l'enfer, mais qu'il les a ré-
165 duits au rôle d'intelligences secondaires, tenant des anges, parce qu'ils sont esprits, et des hommes, parce qu'ils sont attachés à la terre.

La nymphe Loïre, déesse de la Loire, est la reine de ces | divinités fantastiques et protège les Fran- [252]
170 çais. Cette idée est ingénieuse, à la vérité; mais nous aurions préféré que M. Lebrun de Charmettes s'en fût tenu à la simplicité de sa première invention.

Nous nous proposons d'examiner plus tard le
175 plan du poème et le style de l'auteur. En attendant, qu'il nous soit permis de montrer dans quelques citations le parti que M. Lebrun a tiré de ces conceptions fabuleuses dont nous avons critiqué l'idée, mais dont l'exécution décèle quelquefois un
180 talent flexible et original.

La nymphe Loïre touche avec sa baguette les yeux du jeune Aymar, dont la vue pénétrante distingue alors, à travers la terre, les Gnomes préparant les métaux; à travers les flots, les Ondins,
185 divinités des eaux; et enfin les habitants de l'air.

Un faible crépuscule éclairait l'horizon;
Les vents étaient rentrés dans leur sombre prison;
Prête à finir son cours, la lune, *rassurée*,
De ses plus doux rayons éclairait la contrée,
190 Et d'étoiles sans nombre, au loin roulant sans bruit,
Guidait les bataillons dans les champs de la nuit.
Un innombrable essaim de sylphes, de sylphides,
Dans les airs frémissants croisaient leurs vols rapides.
Toujours quelque bienfait signalait leur retour;
195 Dans d'humides vapeurs se plongeant tour à tour,
Les uns à pleine coupe y puisaient la rosée
Que leurs mains épanchaient sur la terre épuisée;
D'autres fixaient des fleurs sur leurs appuis mouvants,
Relevaient un arbuste abattu par les vents,
200 Ou d'un pinceau léger fardaient avec adresse
Mille fruits, de ces bords innocente richesse.
Une nouvelle vie animait à la fois
Et la terre et les eaux, et les prés et les bois.

Cette description est gracieuse; l'idée de *fixer*
205 *des fleurs sur leurs appuis mouvants* appartient à
Milton, | qui nous montre Ève passant dans ces [253]
douces occupations les heures innocentes du paradis terrestre.

Dans le passage suivant, l'auteur a orné de
210 détails vraiment poétiques ces vieilles croyances populaires encore répandues dans quelques-unes de nos provinces.

Dans ces riants vallons un hêtre, énorme, antique,
Élève avec orgueil sa tige prophétique :
215 D'un vert feuillage ornés, ses immenses rameaux
Jusqu'à terre, à l'entour, se courbent en berceaux,
Et forment loin du tronc une voûte d'ombrage
Impénétrable au jour, aux autans, à l'orage.

. . . . . .

220 Là, dit-on, quand l'été, redoublant ses ardeurs,
Desséchait dans les champs les plantes *étouffées*,
Se venaient autrefois plonger de jeunes fées;
Et de ses longs rameaux, de son feuillage épais,
Le vieux hêtre à l'entour versait l'ombre et la paix.
225 Ce lieu leur plaît toujours, et jusques à l'aurore
La nuit les voit souvent y *converser* encore.
Parfois, au son du luth, se tenant par la main,
Le front ceint de verveine ou paré de jasmin,
Elles dansent en cercle autour de l'arbre antique :
230 Le pâtre qui s'éveille entend leur chant magique;
Et quand le jour renaît dans les cieux étoilés,
On reconnaît leurs pas sur les gazons foulés.
D'un don surnaturel la fontaine *dotée*,
Atteste leur puissance; et son onde enchantée
235 D'un mortel affaibli dissipe les langueurs,
Et d'un sang embrasé tempère les ardeurs.
De bouquets odorants, pacifiques trophées,
Les enfants du hameau parent l'arbre des fées;
Ils enlacent des lis dans ses feuillages verts;
240 De roses, de muguets, ses rameaux sont couverts;
Son tronc a disparu sous de fraîches guirlandes;
L'un de l'autre à l'envi surpassant les offrandes,
Chacun des prés voisins épuise les couleurs,
Et l'arbre entier se change en un temple de fleurs.

245 Pour contraster avec cette peinture des mystères [254]
du culte charmant des fées, nous citerons encore, comme énergique et empreinte d'une sombre originalité, la description suivante des sacrilèges du *Sabbat*. La scène se passe dans une forêt solitaire.

250 Là, dit-on, quand la nuit attriste la nature,
Des fantômes errants on entend le murmure,

Des sanglots étouffés, de sourds gémissements,
Des aquilons fougueux les longs mugissements,
Le froissement des troncs agités par l'orage,
255 Des torrents écumeux *l'impétueuse rage*
A travers les rochers roulant avec fracas,
Les ormes déchirés, les chênes en éclats,
Abattus par les vents, renversés par la foudre;
Tandis que des sapins, dont la cime est en poudre,
260 Les troncs debout encor, brûlant aux bords des eaux,
De ce spectacle affreux sont les pâles flambeaux.
Là, dit-on, d'enchanteurs une troupe hideuse
Se rassemble, à travers la forêt ténébreuse,
Le lendemain du jour triste et mystérieux,
265 Où le Christ expira pour nous rouvrir les cieux.

. . . . . .

Souvent leur main impie au milieu des tombeaux
D'un monstrueux hymen allume les flambeaux.
A la pâle lueur de leurs rayons funèbres,
270 L'homme en secret s'unit à l'ange des ténèbres,
Et la vierge farouche à l'incube infernal.
Le son rauque du cor a donné le signal;
Dépouillant ses lambeaux, autour d'un bouc infâme,
On court, on danse en cercle; homme, enfant, fille, femme,
275 Noirs démons de tout sexe, on se mêle; à ce bruit,
La lune avec horreur et se voile et s'enfuit,
Et de forfaits sans noms la nuit épouvantée,
Couvre au loin le désert d'une ombre ensanglantée.
Des rites criminels, d'exécrables serments,
280 D'atroces voluptés, d'impurs embrassements,
Sous les voiles affreux d'une couche sanglante,
Joignent l'amant livide à sa féroce amante. [255]

. . . . . .

Autour d'eux rassemblés, les monstres des enfers
285 Entonnent en dansant leurs barbares concerts.
Bientôt, quittant le soir leurs retraites obscures,
Au bord des noirs torrents, des fontaines impures,

Ces odieux époux unissant leurs fureurs,
Tantôt viendront dans l'ombre effrayer les pasteurs,
290 Enlever ses enfants à la mère tremblante,
Se repaître à ses yeux de leur chair palpitante;
Tantôt de flots de grêle inonder les guérêts;
Tantôt souffler la flamme à travers les forêts;
Ou, sous de noirs rochers, dans un antre sauvage,
295 De sucs empoisonnés composer un breuvage,
Égorger une vierge, et dans son chaste sein
Plonger d'un art cruel le regard assassin.

On voit que M. Lebrun de Charmettes est loin de manquer de talent, mais il a besoin des conseils
300 d'une critique lumineuse et impartiale. En attendant, nous lui donnerons les nôtres, où il trouvera du moins ce dernier mérite de l'impartialité. Il est aujourd'hui assez rare pour qu'on s'en glorifie.

A. [Abel Hugo.]

TROIS CHANTS DE L'ILIADE

Traduits en vers français, suivis de quelques fragments;
par A. BIGNAN.

[Μέγα βιβλίον μέγα κακὸν, *un gros livre est souvent un grand mal*, a dit un Grec de mauvaise humeur. Cet anathème, joint à la devise de notre fabuliste, a sans doute arrêté la muse du nouveau traduc-
5 teur d'Homère, prête à descendre dans la lice sous l'appareil formidable d'un double in-octavo. Nous ne croyons pourtant pas que M. A. Bignan trouve beaucoup plus de lecteurs pour son Homère | ré- [256]
10 duit au format ordinaire des almanachs et des chansonniers. Dans ce siècle ingrat, les chansonniers et les almanachs eux-mêmes se voient délaissés du public, et nous pensons que le Mathématicien liégeois a sagement fait, lorsque, tremblant que les lumières n'eussent pénétré jusque dans les
15 échopes et les cuisines où se trouvent ses lecteurs accoutumés, il a songé à relever l'intérêt de ses prophéties déjà un peu usées par quelques-unes de ces phrases libérales qui ne s'usent pas; mais, après avoir prévenu M. Bignan de l'indifférence
20 presque générale dont son livre sera l'objet, il nous reste à le féliciter du mode de publication partielle

---

Dans *Littérature et philosophie mêlées*, deux fragments de cet article (37-56 et 241-247), complétés par un développement nouveau, deviennent une diatribe contre les traducteurs. V. Hugo a conservé en outre une phrase du début (31-36).

qu'il a choisi pour donner aux gens de lettres un avant-goût de sa nouvelle traduction. Il y a de la candeur et de la bonne foi à présenter ainsi un
25 échantillon du travail que l'on a commencé, et, sous ce rapport, l'exemple de M. Bignan mérite d'être suivi de tous les littérateurs qui ont d'épais volumes en portefeuille et de grosses réputations en espérance. Un extrait de leurs œuvres inédites
30 suffirait pour mettre le public littéraire à même d'apprécier leur talent.] Les fils des dents du Dragon n'avaient pas besoin d'être entièrement sortis de la terre pour qu'on reconnût en eux des guerriers; et lorsque vous aviez vu seulement les
35 gantelets d'Erix, vous pouviez juger des forces de l'athlète.

Les grands poètes [a dit un écrivain éloquent] sont comme les grandes montagnes; ils ont beaucoup d'échos. Leurs chants sont répétés dans toutes
40 les langues, parce que leurs noms se trouvent dans toutes les bouches. Homère, [le fils aîné des Muses], a dû, plus que tout autre, à son immense célébrité le privilège ou le malheur d'une foule d'interprètes. Chez tous les peuples, d'impuissants copistes et
45 d'insipides traducteurs ont défiguré ses immortels ouvrages. Et depuis cet Accius Labéon qui s'écriait :

31-36 *Phrase conservée à l'état de fragment, précédée de ces mots* : « Il y a dans la nouvelle génération née avec ce siècle des commencements de grands poètes. | Attendez quelques années encore. » (T. I, p. 143) — 35 juger les forces —

37-56 *Conservé sous le titre :* A un traducteur d'Homère (T. I, p. 143) — 41 à son immense renommée — 44 défiguré ses poèmes. Et depuis Accius Labeo

Crudum manduces Priamum Priamique puellos
Mange tout crus Priam et ses enfants,

jusqu'à ce brave contemporain de Marot qui faisait [257]
50 dire au chantre d'Achille :

Lors, face à face, on vit ces deux grands ducs
Piteusement sur la terre étendus,

depuis le siècle du grammairien Zoïle jusqu'à nos jours, nous croyons qu'il serait difficile de
55 calculer le nombre des Pygmées qui ont tour à tour essayé de soulever la massue d'Hercule.

[Nous ne prétendons pas faire passer en revue à nos lecteurs l'interminable légion des commentateurs, imitateurs et traducteurs d'Homère. Nous
60 ne chercherons pas à rire aux dépens de tant d'écrivains de tous les siècles; d'ailleurs le plus ridicule de ces auteurs éphémères ne se trouverait peut-être pas parmi les plus anciens. Autrefois il y avait des peines très graves portées contre les plagiai-
65 res; aussi cette sorte de littérateurs était-elle fort rare.

M. Bignan, qui succède à tant de défunts, n'est pas lui-même exempt (nous l'avouons avec regret) de cette déplorable manie qui pousse nos auteurs
70 à s'enrichir des dépouilles de leurs devanciers, misérable défaut, qui annonce toujours l'impuissance. Et, en effet, où faut-il en être réduit pour emprunter à ses ennemis les armes avec lesquelles

---

54 jours, il est impossible de calculer — 57 et suiv. *Toute la partie de l'article relative à Bignan est remplacée par un développement nouveau.*

on osera ensuite les combattre? Lamotte avait substitué à l'admirable peinture des *Prières* ces deux vers :

> On apaise les dieux, et par des sacrifices
> De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

M. Bignan altère le texte grec pour mettre dans la bouche de Calchas les vers de Lamotte :

> Et qu'aux bords de Chrysa nos humbles sacrifices
> De nos Dieux irrités fassent des Dieux propices.

Cet emprunt serait sans importance s'il était le seul; mais en comparant l'essai de M. Bignan avec plusieurs | autres traductions de l'*Iliade* (et notam- [258] ment avec celle de M. Aignan), nous avons remarqué des plagiats assez fréquents et assez mal déguisés, pour que nous croyions devoir prévenir ce jeune auteur contre un défaut dont la moindre conséquence est le ridicule. Il est juste de dire que ses emprunts portent principalement sur des vers isolés, sur des tournures de phrases, sur des hémistiches rapportés; M. Bignan n'a point eu l'audace de dérober à ses prédécesseurs des passages entiers; il est vrai que M. Bignan n'est pas de l'Institut.

Au reste, nous pensons que M. Bignan peut, avec du travail et de la persévérance, se passer du secours de ses rivaux. Sa versification est riche et brillante, et plusieurs passages de son livre promettent toute la flexibilité de talent nécessaire à un traducteur. Nous citerons, pour donner une

idée de son style dans les sujets élevés, le morceau suivant. Jupiter vient de permettre aux Dieux de
105 combattre pour ou contre les Troyens :

A ces mots, la Discorde, en son aveugle rage,
Précipite les Dieux vers les champs du carnage.
Mercure avec Junon, Neptune avec Pallas,
Jusqu'aux vaisseaux des Grecs ont dirigé leurs pas;
110 A leur suite Vulcain, d'une marche inégale,
Se traîne; de ses yeux la colère s'exhale.
Mars, parmi les Troyens s'élançant le premier,
Agite fièrement son superbe cimier;
Il voit d'un pas rapide accourir sur ses traces
115 Vénus au doux langage, au souris plein de grâces;
Diane aux traits d'argent, Phébus aux blonds cheveux (1),
Et l'altière Latone et le Xanthe fougueux.
. . . . . .
La Discorde se lève, et, de meurtres avide,
120 Verse dans tous les cœurs son poison homicide.
Au sommet des remparts, au rivage des mers,]259]
Pallas tonne, Pallas épouvante les airs.
Comme gémit au loin la tempête bruyante,
Tel Mars frappe les cieux de sa voix effrayante;
125 Et des murs d'Ilion aux bords du Simoïs,
L'écho répète, roule et prolonge ses cris.
Tandis que les guerriers entendent sur leurs têtes
Et gronder les combats, et mugir les tempêtes,
Dans les cieux enflammés un tonnerre lointain
130 Éclate. Tout à coup, le trident à la main,
Neptune a déchiré les entrailles du monde.
Tout s'agite : la flotte en a frémi sur l'onde;

(1) Diane au carquois d'or, Phébus aux longs cheveux.
(M. Aignan.) C. L.

Des remparts d'Ilion le faîte est ébranlé;
Et dans ses fondements l'Ida même a tremblé (1).

Ce passage est bien supérieur au même morceau traduit par M. Aignan, quoique l'auteur ait jugé à propos de lui faire de légers emprunts. M. A. Bignan conserve le même avantage dans la peinture de Jupiter sur l'Ida; il rend avec grâce ce tableau charmant, où triomphe encore la muse héroïque et belliqueuse du vieil Homère. Jupiter vient de calmer les scrupules de Junon :

« Un voile, nous cachant aux regards indiscrets,
Va nous envelopper de ses replis secrets,
Et le soleil, dont l'œil embrasse au loin le monde,
N'en saura pénétrer l'obscurité profonde. »
Il dit, et sur son cœur Junon a palpité.
Un jeune et doux gazon, trône de volupté,
Les soulève, et déjà la terre a fait éclore
Le Lotos, embelli des larmes de l'aurore,
Et la molle Hyacinthe et le Safran doré.
Du voile protecteur l'heureux couple entouré
S'endort, et la rosée, en perles cristallines, [260]
Tombe légèrement sur leurs têtes divines.
Ainsi le roi des cieux se livre tour à tour
Aux douceurs de Morphée, aux douceurs de l'amour.

Épicure n'avait donc pas lu cette peinture voluptueuse, lorsqu'il se bouchait les oreilles au nom d'Homère ?

(1) La flotte en a frémi, le Xanthe en est troublé;
Jusqu'en ses fondements le Gargare a tremblé.
(M. Aignan.) C. L.

M. Bignan a traduit en vers, souvent nobles et brillants, les discours si admirés d'Ulysse, d'Achille et de Phœnix au IXe chant de l'*Iliade*. Nous mettrons sous les yeux du lecteur l'extrait suivant de la réponse d'Achille au roi d'Ithaque, porteur des offres du roi des rois à l'inflexible fils de Thétis :

Non, non, je ne veux plus aux conseils, aux combats,
Faire entendre ma voix ou signaler mon bras;
Une fois abusé, je ne prétends plus l'être.
Au courroux des destins j'abandonne le traître;
Du bandeau de l'erreur le ciel couvrit ses yeux,
Et, comme ses présents, son nom m'est odieux.
Dût-il, en ma faveur, redoublant ses largesses,
Pour moi seul d'Orchomène épuiser les richesses,
Dût-il me prodiguer les trésors qu'en son sein
Renferme cette Thèbe aux cent portes d'airain,
Dont chacune à la fois, lorsque la guerre tonne,
Vomit avec leurs chars deux cents fils de Bellone,
Rassemblât-il plus d'or, en ses présents divers,
Que l'œil ne peut compter de sable dans les mers,
Il n'assouvirait pas ma trop juste vengeance :
J'exige un châtiment égal à mon offense.
. . . . . .
Thétis me l'a prédit : l'irrévocable sort
Peut ou précipiter ou retarder ma mort.
Sous Troie, à vos drapeaux si je reste fidèle,
Je péris, mais j'obtiens une gloire éternelle.
Si je revois Larisse, en un profond oubli
Mon nom, fameux déjà, retombe enseveli;
Mais au sein du repos, la nature me laisse
L'espoir consolateur d'une longue vieillesse.
Je pars, imitez-moi. . . . . [261]
. . . . . .
Mais vous, loin de mon camp précipitant vos pas,

Annoncez mes refus aux chefs de nos soldats.
Que leur jeune valeur ou leur vieille sagesse
Défende, raffermisse et délivre la Grèce.
Ils pensaient me fléchir, mais ce cœur outragé
Conserve son courroux tant qu'il n'est pas vengé.
Partez : vous connaissez les volontés d'Achille.
Si Phoenix y consent, ma tente est son asile ;
Qu'il goûte près de moi les charmes du sommeil.
Demain, quand brillera l'Aurore au front vermeil,
Sur le vaste Océan ma flotte protectrice
Nous conduira tous deux jusqu'aux champs de Larisse :
Qu'il parte, qu'il demeure, il a droit de choisir ;
Je ne m'oppose point à son libre désir.

Nous ne dissimulerons pas à M. A. Bignan les défauts que nous a présentés l'Essai qu'il livre au public. L'un des plus essentiels est l'absence de cette simplicité majestueuse qui fait toute la pompe d'Homère. Le style de M. Bignan a rarement cette couleur antique, ces coupes pittoresques, ces tournures variées et faciles, qui seules peuvent nous rendre, avec quelque fidélité, les mâles beautés du plus magnifique des langages humains et les sublimes inspirations du prince des poètes. La phrase poétique de M. Bignan est élégante sans précision, et vive sans rapidité. Vous rencontrez dans son ouvrage une foule de vers rendus sonores par de vains cliquetis de mots ; mais vous y trouvez malaisément cette marche large et nombreuse sans laquelle il n'est point de véritable harmonie. Souvent, au milieu d'un morceau soutenu, un trait d'afféterie ou de néologisme, une bizarre alliance de mots, une de ces phrases emphatiques que l'on a nommées *phrases à effet*, viennent détruire toute

illusion, et vous rappellent que vous ne lisez qu'un français des temps modernes. C'est Thétis qui dit à son fils :

230 Vole aux combats, Achille! *et revêts ta vaillance.*

ou Homère à qui l'on fait crier en style de bulletins : [262]

Les Grecs avec Achille ont *reconquis leur gloire!*

L'armure divine tombe aux pieds d'Achille,

235 Ce formidable bruit, ce *foudroyant éclat,*
Ont frappé de terreur l'*immobile soldat.*

etc., etc. Espérons que M. Bignan, qui ne doit point se décourager, fera disparaître dans sa traduction complète de l'*Iliade*, ces faux ornements
240 que réprouvent également le goût français et la gravité sévère de la muse grecque.] La simplicité d'Homère a, de tout temps, été l'écueil de ses nombreux traducteurs. Mme Dacier l'a changée en platitude; Lamotte Houdard en sécheresse. François
245 Porto dit qu'*il faudrait être un second Homère pour louer dignement le premier*. Que faudrait-il donc être pour le traduire?

V. [Victor Hugo]

241-247 *Conclusion du même fragment* (T. I, p. 145) — 241 Mais Homère, Monsieur! Traduire Homère! Savez-vous bien que la seule simplicité — 242-243 l'écueil des traducteurs — 244 sécheresse; Bitaubé en fadaise. François — 246 Qui faudrait-il

CORRESPONDANCE

A Messieurs les Rédacteurs du Conservateur littéraire.

(*Deuxième lettre.*)

Massevaux, 10 février 1820.

MESSIEURS,

J'ai vu avec surprise que vous aviez apporté à ma dernière lettre des changements, qu'il eût été au moins convenable d'avouer dans une petite note. Vous avez fait subir à mon orthographe des modi-
5 fications qui ôtent à mon style toute son originalité; pourquoi, s'il vous plaît, m'astreindrais-je aux règles de la grammaire plus que *la Fille d'Honneur*, qui est l'ouvrage d'un académicien? Pourquoi n'aurais-je | pas une orthographe à moi, comme ce [263]
10 savant avocat, dont la *toge sert d'appui à l'épée des braves*, a une histoire à lui? Vous ne vous êtes pas aperçus, Messieurs, que la modestie avait seule dicté ma confession d'ignorance; je voulais, après ce début, effrayer le lecteur par mon érudition et
15 vous avez justement supprimé les passages qui devaient me procurer ce plaisir. Qu'avez-vous fait des endroits où je trouvais, dans les lettres de Brutus à Cicéron, l'apologie de la loi du recrutement, et dans le mot de Caton, *delendo Carthago*, la né-
20 cessité du renvoi des Suisses, où je disais que la

presse devait être libre chez nous comme à Rome et à Sparte, et que Cincinnatus ne s'était jamais astreint à tendre sa maison le jour de la Fête-Dieu? Est-ce par perfidie ou par exiguité d'esprit que vous avez retranché de ma lettre ces choses neuves et intéressantes? Croyez-vous encore avoir fait merveille en élaguant tous ces mots magiques et sacramentels que j'y avais répandus avec tant de profusion, et pour lesquels *il y a de l'écho en France*. Ces mots-là, dit mon père, doivent se rencontrer aussi souvent dans les discours d'un libéral que le mot *million* dans les budgets d'un ministre. En un mot, Messieurs, vous m'avez mutilé à un tel point que j'en suis devenu méconnaissable, et presque ridicule, moi qui ai fait d'excellentes études, qui sais le français comme M. Dumoulin, l'histoire comme un professeur de Poitiers, et la géographie presque aussi bien qu'un ancien archevêque de Malines.

Ainsi donc, si je vous écris encore, c'est d'abord que je vous l'ai promis, et un libéral tient toujours ses promesses, comme l'a si bien prouvé M. David qui devait *boire la coupe de Socrate* avec M. Robespierre[1]; ensuite j'espère que les suppressions dont je me plains, quoique faites sans discernement, n'ont pas été dictées par un esprit anti | -libéral; [264] d'illustres rédacteurs de la *Minerve* ont prouvé, dit-on, que le libéralisme peut se concilier avec des fonctions de censure et même de police.

Pour reprendre mon récit au point où je l'en ai

1. Séance des Jacobins de la nuit du 8 au 9 thermidor (C. L.).

laissé, vous saurez, Messieurs, que le soir du jour où je fis ma première incursion dans la bibliothèque de mon père, il réunissait ses amis en grand comité, pour entendre la lecture d'une lettre qui
55 doit être envoyée aux journaux patriotes, et où le cabaretier du coin atteste que nos fabricants n'ont pas vendu une douzaine de mouchoirs, depuis qu'il est question de changer la seconde charte de l'état. La discussion était à peine ouverte sur cet impor-
60 tant objet, que l'ami qui nous prête la *Minerve*, survient, haletant, furieux, l'œil enflammé ; les regards de Chaumette étaient moins terribles, a dit depuis mon père, lorsqu'il vint annoncer à la commune de Paris que trois factieux nocturnes avaient
65 coupé l'arbre de liberté de la Villette. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, que ce brave homme est parent de l'auteur célèbre qui s'est chargé dans la *Minerve* de la *Mosaïque littéraire*, partie dans laquelle il possède un vrai talent, ainsi que l'a prouvé
70 sa nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, de la traduction d'*Homère*, par un M. de Rochefort. Notre ami donc, loin de s'asseoir comme on l'y invitait, demande la parole, et s'élance à deux genoux sur le grand fauteuil à bras retourné qui
75 sert de tribune : « Citoyens représentants du bourg de Massevaux, et des dix-sept communes environnantes, dit-il, je vous dénonce un livre subversif des principes, attentatoire à notre repos, destructif de *l'union et de l'oubli*, injurieux, perfide, etc.,
80 etc. » Il s'agissait de l'*Art politique*, jugez de mon étonnement et de ma confusion. L'orateur l'ouvrit au quatrième chant, consacré au *pouvoir absolu*, et surprit d'abord tout le monde en annonçant que

l'auteur y peignait, non les siècles barbares de
85 Louis XII ou de | Henri IV, mais le règne humain]265]
et équitable de sa majesté l'empereur, quoiqu'il n'eût avoué cette intention sacrilège qu'à la fin de son ouvrage. L'orateur commença sa lecture, après avoir prévenu ses auditeurs contre les phrases
90 mielleuses et hypocrites de l'ennemi qu'il allait démasquer :

Au vrai républicain ma muse s'intéresse,
De sa mâle vertu j'admire la souplesse.
Quand son intérêt parle, il est humble, soumis;
95 Les despotes n'ont pas de plus tendres amis.

Ici, le boucher constitutionnel rappela ironiquement, pour preuve, le temps où six cents patriotes indigents, dont il faisait partie, recevaient tous les soirs un petit écu sans autre condition que de défi-
100 ler trois fois par jour devant la barre de la Convention, en demandant la mort du *tyran*.

Tantôt pour assurer l'honneur de sa Lucrèce,
Il voudrait des Tarquins anéantir l'espèce;
Au nom seul de monarque il trépigne enragé,
105 Sous les fers odieux dont il se croit chargé.
Tout à coup, dépouillant cette vertu sauvage,
Il se plie avec grâce aux mœurs de l'esclavage;
Sa vertu se marie aux crimes d'un tyran.
L'inflexible Brutus daigne être chambellan.

110 Le lecteur fit observer que ce vers renfermait une atroce imposture, et que son cousin, le rédacteur de la *Minerve*, n'avait pas été chambellan de l'empereur, mais seulement maître des cérémo-

nies. Ainsi, ajouta-t-il, pour emprunter au traduc-
115 teur de l'*Iliade* son énergique expression, la clef de la porte de l'empereur n'a point *tourné sous ses doigts asservis*[1]. Il continua :

L'or, naguère si vil, l'apprivoise et le tente ;
Il tend à la fortune une main caressante,
120 Et des distinctions l'ennemi déclaré [266
Montre un sein orgueilleux de rubans chamarré.

A ces vers, l'assemblée entière se récria ; on convint qu'il était des décorations honorables, et qu'on pouvait être fier d'avoir gagné la croix en arrêtant
125 Georges, en haranguant le roi de Rome, ou en défendant son général contre des députés qui se sauvent par les fenêtres : la honte n'est attachée qu'aux ordres créés par des *princes impopulaires*; et, d'ailleurs, M. Benjamin Constant a dit que *le goût des*
130 *distinctions peut se concilier avec la passion de l'égalité*[2].

Il serait trop long de vous détailler les incidents que chaque vers, pour ainsi dire, faisait naître. Je ne vous dirai pas de quel rire de pitié on accueillit
135 le passage où l'on cherche à ridiculiser les citoyens qui votaient le consulat et l'empire sous la surveillance de la haute police, comme si la haute police gênait la liberté des votes! Je ne vous exprimerai pas l'indignation qui éclata à ces vers, où
140 l'on insinue que l'empereur prit à d'autres conquérants l'idée de son *Code civil :*

1. *Iliade*, par M. Aignan, chant Ier (C. L.).
2. *Minerve*, n° 101 (C. L.).

Le despotisme est né sous un soleil brûlant :
Prenez pour professeurs Gengis et Tamerlan,
Publicistes profonds que la terre usurpée
145 A vus portant un code au bout de leur épée.

Je ne vous peindrai point les clameurs qui s'élevèrent à ceux-ci :

Ayez des sénateurs tout prêts à reconnaître,
S'il le faut, pour confrère un cheval de leur maître.
150 Ainsi Caligula, par des raisons d'état,
Avait d'un animal augmenté son sénat.

On décida qu'ils renfermaient la satire indirecte du Sénat-Conservateur; on trouva une insulte au malheur dans | le morceau suivant : il s'agit du [267]
155 pseudo-Napoléon de qui Trévoux conserve le souvenir, et dont Toulon borna les exploits :

L'empereur de Trévoux, malgré ses mœurs grossières,
Souverain en sabots, enchantait les chaumières.
Pour aider son génie aux projets les plus grands,
160 De son peuple fidèle il empruntait six francs.
Malheureux ce monarque, en sa marche inquiète,
D'être tombé du trône, hélas! sur la sellette,
De voir tous ses honneurs à Toulon traversés,
Et ses sceptres divers par la rame éclipsés!

165 Un des assistants demanda si l'on ne pourrait pas proposer une souscription en faveur de ce brave galérien, comme on en avait ouvert pour tant d'autres.

Quand on en vint à cet endroit :

170 Cherchez vos alliés et vos auxiliaires
Dans les rangs tout-puissants des rois *à parts entières* ;
Pour régner avec grâce empruntez le savoir
De ces princes d'un jour ou monarques du soir.
Apprenez à porter, vous carrant sur un trône,
175 Le fer et l'or massif d'une double couronne.
Des tyrans de la scène imitez les transports.
Régnez la tête haute et les pieds en dehors;
Et pour votre costume implorez à votre aide
Manlius ou Néron, Macbeth ou Nicomède.
180 Vous pourrez perdre alors, avec art façonné,
Cet air gauche et commun d'un bourgeois couronné.

On ne sut trop qu'en penser, et chacun se demandait : « *Qu'en dis-tu?* »

Mais, Messieurs, où éclata l'explosion la plus
185 violente de l'indignation universelle, ce fut au passage qui montre l'empereur espérant faire encore accepter des titres et des honneurs féodaux aux chefs actuels des indépendants, lorsqu'il reviendra de Sainte-Hélène : *Les républicains*

190 Pourront-ils de nouveau, rampants adulateurs,
Et de l'égalité par deux fois déserteurs, [268]
Reprendre, sous le joug des lois impériales,
Les titres, empruntés de nos mœurs féodales?
Mais sur l'esprit du siècle il (*S. M. l'Empereur*) fonde son espoir.
195 L'intérêt y fait seul la règle du devoir.

Quel blasphême! combien de traits d'héroïsme et de désintéressement ne présentent pas nos annales républicaines! Ne vit-on pas des femmes déposer jusqu'à 15 francs en assignats sur l'autel
200 de la liberté; des laboureurs faire hommage à la

patrie de leur couteau de chasse ou de leur fusil de campagne ? Trois cents fiacres de Paris ne vinrent-ils pas à la barre, demandant, comme Brutus, la mort de cinq cents jeunes volontaires de mau-
205 vaise volonté, dont ils se disaient les pères, quoique ceux-ci appartinssent réellement à de pauvres campagnards qui ne se doutaient pas de cette fraude pieuse ? Croit-on enfin que ce soit dans leur intérêt que MM. de la *Minerve* ont ouvert la
210 souscription du Champ-d'Asile ? — Poursuivons :

Il compte humaniser des vertus trop divines,
Et par les majorats triomphant des doctrines,
Revoir à ses genoux, humiliés, vaincus,
Et le comte Scévole et le baron Gracchus.

215 Voilà de la calomnie : allez donc demander, par exemple, à M. Carnot s'il voudrait être comte ? Ces dénominations oligarchiques sont ce qu'un libéral méprise le plus. Mon père rappela à ce sujet l'éloquent discours d'un citoyen qui proposa
220 à la Convention nationale de substituer les distinctions aristocratiques à la dégradation sociale et aux galères, et de marquer les scélérats d'un titre comme on les marque d'un fer chaud. Les *ultra* prétendent que ce projet fut mis à exécution
225 sans être solennellement décrété : je vous prierai de me donner quelques renseignements là-dessus, vous qui êtes au foyer des lumières.

Enfin, Messieurs, le tumulte excité par le der- [269]
nier vers du poème m'a empêché de l'entendre ; je
230 crois pourtant qu'il renferme ce cri gothique que M. Billaud-Varennes appelait si justement une *vocifération féroce,* et qu'un noble pair actuel vou-

lait punir si modérément de la peine de mort.

Après les premiers transports de fureur causés par cet abominable chant, si insultant pour la gloire nationale, on *lacéra* le livre et l'on s'occupa de l'auteur. Au milieu des qualifications peu honorables dont on l'accabla, je distinguai qu'il se nommait M. Berchoux; qu'il se croyait en droit de se plaindre, parce qu'il avait été persécuté; qu'il était aristocrate de profession, c'est-à-dire grand ennemi des lumières, et particulièrement des lanternes; qu'il croyait en Dieu (l'hypocrite!), et n'était pas chrétien à la manière de ce brave général des Cent jours qui finissait une harangue à ses troupes en les mettant sous *la protection des Dieux*. J'appris encore qu'il avait composé un autre poème sur l'utilité des dîners et les plaisirs de la table, qui faisait rire aujourd'hui aux dépens de nos ministres, poème où ce mauvais Français n'avait seulement pas rappelé les festins patriotiques du Champ-de-Mars, et ces repas dans le goût antique, où les représentants du peuple soupaient avec le bourreau.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai recueilli sur l'auteur de ce poème, dont j'avais admiré les trois premiers chants avec tant de bonne foi. Quelqu'un ajoutait qu'il avait été familier de l'inquisition; mais il ne paraît pas que cela soit vrai. C'est toujours un bien vilain homme! Espérons que le temps n'est pas éloigné où, si quelqu'un refuse de marcher avec le siècle, on le *mettra au pas*, comme le disait et le faisait cet intègre M. Coffinhal.

Salut et fraternité,

Publicola Petissot. [Victor Hugo.]

LE CIMETIÈRE DE V***[1]

NOUVELLE

C'était pendant une nuit d'hiver : je suivais à cheval la route de V***, l'horloge avait frappé douze coups; tout était muet dans la plaine; le pas mesuré de mon cheval sur une terre sèche et sonore augmentait encore la monotonie du silence qu'interrompait seulement, d'intervalle en intervalle, un aboiement lointain ou le cri d'un oiseau funèbre.

J'allais partir pour l'Allemagne, théâtre de la guerre. Des adieux sont bien pénibles, lorsqu'ils sont peut-être éternels! Je pensais à ma famille dont je venais de me séparer, et mon inquiétude sur son avenir, si elle venait à me perdre, augmentait encore en songeant que, de tous les amis de mon enfance, deux seuls encore existaient : Eymeri,

1. Le fait qui forme le sujet de cette nouvelle est véritable. Ce déplorable événement s'est passé il y a peu d'années, et c'est par respect pour des douleurs encore mal assoupies, et de trop récents souvenirs, que l'auteur a cru devoir taire et changer quelques noms dans un récit qui ne sera pas le moins lamentable épisode de l'histoire du dernier règne.

(C. L.).

mutilé dans les combats, et que j'avais laissé le soir à M***, et Ligier, dont je n'avais plus de nouvelles depuis qu'il avait quitté l'armée pour venir se marier dans la capitale.

Cependant un ouragan se préparait ; de gros nuages qui, poussés par un vent impétueux du nord, passaient avec rapidité devant la pâle lumière de la lune, la voilèrent bientôt tout à fait. L'obscurité était complète. D'épais tourbillons de feuilles mortes et de poussière s'élevaient en sifflant sur la route. Déjà je n'entendais plus d'autre bruit que [271] le craquement des arbres brisés par la violence de la tempête. Une pluie froide, mêlée d'une grêle aiguë, me frappait au visage et retentissait sur mon casque. Je ne reconnaissais plus le chemin ; incertain de celui qu'il fallait suivre, j'abandonnai la bride sur le cou de mon cheval, qui, guidé par un instinct naturel, marchait lentement et avec précaution sur la terre inondée et ruisselante.

Bientôt son allure irrégulière m'avertit qu'il avait quitté la route; il marchait péniblement à travers les terres labourées ; une faible lumière brillait dans l'obscurité vers laquelle il paraissait se diriger; je le laissai faire; il s'arrêta, la lumière avait disparu. Ma voix l'anima, il reprit son pas. Après avoir marché quelque temps au hasard, il s'arrêta de nouveau; je le touche de l'éperon, il résiste et reste immobile, la tête haute et les oreilles dressées.

Alors la lumière reparut, et, à dix pas de moi, un spectacle, étrange et terrible, s'offrit à ma vue. Une lanterne sourde était posée à terre; plus loin, une fosse ouverte, un cadavre étendu, et auprès,

deux personnes accroupies qui semblaient épier
50 un dernier soupir. Debout, appuyé sur une bêche, un homme à figure sinistre contemplait d'un œil impassible cette scène effrayante. Un mouvement d'horreur, dont je ne fus pas le maître, me fit porter la main sur la garde de mon sabre; mon man-
55 teau s'ouvrit, et ma cuirasse découverte réfléchit sans doute les pâles rayons de la lanterne, car l'homme, étonné, passa une main sur ses yeux comme pour dissiper une illusion ou mieux saisir l'impression vague d'un objet confondu dans les
60 ténèbres. En ce moment, mon cheval, qui avait tout regardé avec une stupide attention, poussa un long hennissement. Effrayés à ce bruit, les deux compagnons du fossoyeur se relevèrent (je crus distinguer deux femmes), la lanterne dispa-
65 rut, et tout s'évanouit comme une vision.

J'essayai vainement de faire franchir à mon che- [272]
val la muraille de terre qui l'avait arrêté; je voulais poursuivre ceux que je croyais des assassins, mais il était trop fatigué. Je pris le parti de suivre
70 le long du mur du côté où j'avais cru voir disparaître la lumière; après dix minutes de marche, je me trouvai sur la route à l'entrée d'un village; je reconnus V***. Un maraîcher qui, en chantant, conduisait aux marchés de la capitale sa voiture
75 chargée de légumes, m'indiqua la maison du maire. Je frappai, heureusement personne n'était encore couché; il célébrait les noces de sa fille, et le bruit de la musique arrivait jusqu'à moi. On ouvre. L'apparition soudaine d'un militaire, revêtu du
80 casque et de la cuirasse, inspira une surprise mêlée d'effroi. Je demande à parler au maire. En atten-

dant qu'on fût le prévenir, on me laissa seul dans une chambre voisine de la salle de bal. De là, j'entendais distinctement le son des instruments, la voix qui réglait les figures, le pas cadencé des danseurs, un murmure joyeux et confus, contraste bizarre pour l'homme qui, tout à l'heure encore, avait pour spectacle un cadavre, et pour fanfares le bruit de l'orage.

De temps en temps, poussés par une curiosité naïve, de jeunes enfants entr'ouvraient la porte et considéraient ma parure guerrière et ma figure qu'ils ne connaissaient pas. Étranger au milieu de cette fête de famille, préoccupé d'idées lugubres, leur allégresse m'importunait et me faisait désirer impatiemment l'arrivée du maire. Il vint enfin; je lui racontai en peu de mots la scène dont j'avais été témoin, et, sans la croix qui brillait sur ma poitrine, peut-être n'aurait-il pas cru à la narration d'un fait déjà si peu vraisemblable, et que le désordre de mes idées rendait plus incohérente encore. Cependant, à sa voix, des domestiques se rassemblèrent; des jeunes gens, encore rayonnants de joie, se joignirent à nous, et nous suivîmes en silence la trace encore récente de mes pas.

Arrivés au petit mur qui avait arrêté mon cheval, le maire me dit que c'était la muraille du cimetière, et, par son ordre, deux valets, munis de torches allumées, passèrent de l'autre côté pour m'aider à reconnaître la place. [273]

Bientôt nous rencontrons la fosse encore ouverte : la bêche avait été jetée à terre, mais le corps n'y était plus; des pas d'hommes empreints sur la terre conduisirent nos recherches vers une partie

115 de la muraille où se retrouva une échelle de corde; des traces de chevaux et des roues d'une voiture indiquèrent qu'ils avaient déjà pris la fuite et regagné la route ordinaire. Ces traces, l'échelle, la bêche, prouvèrent au maire la réalité de ce que 120 j'avais raconté. Nous revînmes chez lui, où il prit acte de ma déclaration. Il voulait me retenir le reste de la nuit; mais je refusai son offre hospitalière, et je continuai ma route, laissant les heureux convives se livrer à la joie avec toute l'insouciance 125 qui caractérise la plupart des Français.

L'orage avait cessé, mais le ciel était couvert de nuages. La pâle lueur des réverbères éclairait seule la route. Tristement je marchais vers la ville, pensant toujours à ce malheureux égorgé sans doute 130 par la haine ou par la cupidité. Quelque chose dont je ne pouvais me rendre compte me faisait prendre un singulier intérêt à son sort. Il me semblait qu'en le frappant, on avait frappé quelqu'un qui m'était cher, et je repassais dans ma mémoire, 135 avec une vague anxiété, toutes les circonstances de l'affreux tableau dont j'avais été le muet spectateur. Les femmes augmentaient dans mes idées le mystère dont ce crime horrible était enveloppé, et détruisaient toutes mes conjectures.

140 Déjà le jour était prêt à paraître; à la lueur rougeâtre d'un réverbère quelque chose brilla à terre à ma vue. Je descends machinalement de cheval, et je ramasse un médaillon fermé, entouré d'une chaîne d'or. Une curiosité inquiète m'agite. Je 145 cherche avec impatience le secret qui | le tenait [274]
fermé; enfin je frappe la boite avec violence sur le pommeau de ma selle, le couvercle se sou-

lève brusquement, et je vois deux portraits, un homme et une femme.

150 La femme était charmante, mais l'homme attira soudain mes regards. Je crois reconnaître un uniforme d'état-major. Ma main tremblait, mes yeux étaient troublés, je distinguais à peine : c'était Ligier !...

(*La suite à l'une des prochaines livraisons.*)

J. [Abel Hugo.]

REVUE LITTÉRAIRE

CHARLES DE FRANCE, DUC DE BERRI

OU SA VIE ET SA MORT

Par M*** ancien officier d'artillerie, avec cette épigraphe :

> Les pleurs sur son cercueil tombent comme la pluie,
> La douleur les répand ; mais l'espoir les essuie.
> (SEGRAIS).

[Cet exposé, tronqué, inexact et mal écrit de la vie et des derniers moments du prince magnanime que nous pleurons, n'a d'autre titre à l'indulgence des lecteurs que la précipitation avec laquelle il a

---

Conservé dans *Littérature et philosophie mêlées*, t. I, p. 67, sans titre, sous la date de mars 1820. — Une note avertit le lecteur que Victor Hugo a cru devoir « réimprimer textuellement » tout cet article : « ... Dans le morceau qu'on va lire, la douleur va jusqu'à la rage, l'éloge jusqu'à l'apothéose, l'exagération dans tous les sens jusqu'à la folie. Tel était, en 1820, l'état de l'esprit d'un *jeune jacobite* de dix-sept ans, bien désintéressé, certes, et bien convaincu. Leçon, nous le répétons, pour tous les fanatismes politiques... » — Le début a été modifié.

1-5 M. le duc de Berry vient d'être assassiné. Il y a six semaines à peine. La pierre de Saint-Denis n'est pas encore rescellée, et voici déjà que les oraisons funèbres et les apologies pleuvent sur cette tombe. Le tout tronqué, incorrect, mal pensé, mal écrit; des adulations plates ou sonores; pas de conviction, pas d'accent, pas de vrai regret. Le sujet était beau cependant. Quand donc interdira-t-on les grands sujets aux petits talents? Il y avait

5 dû être rédigé.] Il y avait, dans les temples de l'antiquité, certains vases sacrés qui ne pouvaient être portés par des mains profanes; [il est, parmi les grandes scènes de l'histoire, tels tableaux qui ne doivent pas être touchés par des pinceaux vulgai-
10 res.]

Et en effet, où nos plumes les plus éloquentes iraient-elles chercher un sujet plus vaste et plus fécond que cette vie pieuse et guerrière qui embrasse tant de déplorables événements, que cette
15 mort héroïque et chrétienne qui entraîne tant de fatales conséquences? Un noble triomphe est réservé au grand écrivain qui nous retracera et la trop | courte carrière et le caractère chevaleresque [275] de celui qui sera peut-être le dernier descendant
20 de Louis XIV. Ce prince, repoussé, dès l'adolescence, du sol de la patrie, fit avant l'âge le rude apprentissage du casque et de l'épée; les premières et longtemps les seules prérogatives qu'il dut à son rang auguste furent l'exil et la proscription.
25 Passant d'un palais dans un camp, tantôt accueilli sous les tentes de l'Autriche, tantôt errant sur les flottes de l'Angleterre, il fut, durant bien des années, avec toute son illustre famille, un éclatant exemple de l'inconstance de la fortune et de l'in-
30 gratitude des hommes. Longtemps, mêlé à des chefs étrangers, il eut à combattre des soldats qui étaient nés pour servir sous lui; mais du moins sa constance et sa bravoure ne démentirent jamais le sang et le nom de ses aïeux : il fut le digne élève

---

11-13 Et en effet quoi de plus vaste pour le poète et de plus fécond que

de l'héritier des Condés, exilé comme lui, le digne capitaine de la vieille troupe des gentilshommes proscrits avec leurs Rois. Dans ces temps de guerres, le pain des soldats valait à ses yeux les festins des princes, et à défaut de couche royale, il savait conquérir le jour le canon sur lequel il devait reposer la nuit. Revenu enfin parmi les peuples que gouvernaient ses pères, il n'était pas réservé à jouir paisiblement de ce bonheur qu'une auguste union semblait devoir rendre durable pour lui et éternel pour notre postérité. Hélas! après quatre ans d'une vie simple et bienfaisante, le plus jeune des derniers Bourbons, entouré de l'amour et des espérances de la nation, est tombé sous *le poignard d'un Français*, poignard que n'a pu rencontrer sur son passage, durant les onze années de son ombrageuse tyrannie, un Corse, gardé par un Mameluck.

Ce loyal enfant du Béarnais, destiné sans doute à commander notre brave et fidèle armée, promis peut-être aux héroïques plaines de la Vendée, est mort à la fleur et dans la force de l'âge, sans avoir même eu la consolation d'expirer comme Epaminondas, étendu sur son bouclier.

Et quand l'historien d'une si noble vie aura rappelé le dernier pardon et les derniers adieux, il sera de son devoir de remonter, ou plutôt de descendre aux causes et aux auteurs de cet abominable forfait. Qu'il écoute alors, pour dévoiler des trames ténébreuses, qu'il écoute la France désespérée; elle criera, comme l'impératrice romaine : [276]

---

37 avec leurs rois

Je reconnais les coups. Nous ne nous livrerons pas ici à une discussion qui outrepasserait les bornes et le genre de ce recueil; mais nous pensons qu'il est des questions graves et importantes que doit résoudre l'historien du duc de Berri assassiné, au sujet du misérable auteur de cet attentat. Louvel est-il un fanatique? De quelle espèce est son *fanatisme?* Appartient-il à la classe des assassins exaltés et désintéressés comme les Sand, les Ravaillac et les Clément? N'est-il pas plutôt de ces gens à qui l'on paie leur fanatisme, en ajoutant à la récompense convenue des assurances de protection et de salut?... Nous nous arrêtons à ces mots. On n'a plus le droit aujourd'hui de s'étonner des choses les plus inouïes. Nous voyons d'exécrables scélérats étaler aux yeux de l'Europe leur impunité, plus monstrueuse peut-être que leurs crimes, et leur audace plus effrayante encore que leur impunité.

Il faudra de plus que, pour remplir entièrement son objet, celui de nos écrivains célèbres qui écrira l'histoire de Mgr le duc de Berri se charge, [après s'être acquitté de cette noble tâche,] d'un autre devoir, humiliant sans doute, mais néanmoins indispensable. Je veux dire qu il aura à défendre l'héroïque mémoire du Prince contre les insinuations perfides et les calomnies atroces dont la faction, ennemie des trônes légitimes, s'efforce déjà de la noircir. En d'autres temps, un pareil soin eût été injurieux pour l'auguste défunt, dont la bonté, la

---

67-68 qui outrepasserait nos forces; mais — 87 de M. le duc de Berry — 95 pour le royal défunt

bravoure et la franchise ne sont comparables qu'à celles du Grand Henri. Mais aujourd'hui, tandis qu'une faction régicide encense les plus abo|mi- [277]
nables idoles, ne sommes-nous pas forcés, chaque jour, nous autres les vrais libéraux et les vrais royalistes, de défendre contre ses impudentes déclamations les plus nobles gloires, les réputations les plus pures, les plus irréprochables renommées? N'avons-nous pas, chaque jour, à venger de nouvelles insultes, les Pichegru ou les Cathelineau, les Moreau ou les Larochejacquelein? Et à chaque nouvelle attaque portée à ces hommes illustres, nous recommençons notre pénible plaidoyer, sans même espérer qu'une voix, pleine d'une indignation généreuse, nous interrompra en criant comme cet homme de l'ancienne Grèce : *Qui donc ose outrager Alcide?*

V. [Victor Hugo]

ORAISON FUNÈBRE DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

FILS DE FRANCE

Assassiné le 13 février 1820, dédiée à MM. les Députés des départements ; par un jeune séminariste, avec cette épigraphe : Madame se meurt ! Madame est morte ! A Paris, chez Plancher, libraire.

Pour donner une idée du style et des opinions du *jeune séminariste*, nous allons citer quelques lignes de son *Oraison funèbre* :

---

97 qu'aux vertus du grand — 97 aujourd'hui qu'une

« Sans entrer dans aucun détail politique, j'ose croire que le temps vous prouvera que cet homme (l'affreux Louvel) ne tient à aucun parti... Non, je ne peux me persuader que, dans un siècle éclairé, les opinions soient *aussi* exagérées, *aussi* fanatiques, *aussi* ignorantes *pour* se servir d'un assassin! Les deux partis ne trouvent-ils pas un garant dans le Roi? Ceux qui ont été victimes de la révolution sont soutenus par sa libéralité; ceux, au contraire, qui *en ont fait l'odieux* sont oubliés par sa clémence. *Le parti* le plus nombreux qui a adopté de | nouvelles idées, de nouveaux principes qu'ap- [278] prouve la raison, *sont* admis à soutenir les intérêts de l'état, etc., etc. »

Nous n'avons souligné dans ce paragraphe, textuellement extrait, que les fautes contre la grammaire. Il renferme d'autres fautes bien plus graves contre le bon sens et la bonne foi, dont nos lecteurs sauront faire justice. L'auteur, qui ne voit dans Louis XVI qu'un *roi philosophe*, lequel, *après avoir protégé la liberté des Américains*, *brisa les derniers liens de la féodalité qui pesait sur son peuple,* prouve, par une admirable prosopopée entre Louvel et Dieu, qu'il amène là tout exprès pour justifier la faction, que le crime du 13 février est un *crime isolé,* commis par un *fanatique de vices*, crime qui *semblait n'appartenir qu'aux siècles d'ignorance,* et non à un *siècle éclairé par une bienfaisante philosophie*, crime enfin que l'on *n'avait pas droit d'attendre de l'urbanité française.* L'auteur n'oublie pas, dans ce beau morceau, de faire adroitement allusion à ces bruits infâmes que l'on répandit sur les *motifs personnels* qui poussèrent l'assassin

au crime. — Jusques à quand continuera-t-on d'insulter à la désolation publique ?

C'est bien en vain que le *jeune séminariste,* qui ne témoigne extérieurement son affliction que par un luxe typographique de points de toute espèce, nous criera que *l'ange des pressentiments sinistres fait vaciller dans les nues le tocsin des immortelles douleurs*; c'est en vain qu'il étalera une *douleur incommensurable*; nous ne serons étonnés que d'une seule chose, c'est qu'il ait dédié sa prétendue *oraison funèbre* à *MM. les députés des départements*, et non *aux citoyens représentants du peuple.*

M. [Victor Hugo]

*** Nous pensons qu'il est juste d'accorder une mention particulière à la nouvelle édition de *Regnard,* 5 vol. in-8°, que publie en ce moment M. *E. A. Lequien*, libraire, rue Saint-Jacques, n° 41. — Déjà le prix modique de son édition de Montesquieu, en 8 vol. in-8°, lui a mérité la reconnaissance des littérateurs. Ce libraire acquiert un nouveau titre à la protection des amis des lettres, par cette nouvelle édition, qui ne coûtera aux souscripteurs que 4 francs le volume, papier fin, caractère de P. Didot, c'est-à-dire un tiers de moins que toutes les éditions publiées jusqu'à ce jour. [279]

*** Est-ce politique ? Est-ce littéraire ? nous l'ignorons. Le fait est que depuis un mois de larges affiches, en lettres majuscules, annoncent au

public un nouvel ouvrage de M. *Lucien Buonaparte*, prince de Canino, *la Cirneïde*, poème épique.

La nouvelle célébrité qu'on paraît vouloir donner à ce poème, imprimé vers le milieu de l'année dernière, nous forcera sans doute, malgré nous et malheureusement pour l'auteur, d'en entretenir le public.

*** Trois journaux, le *Camp volant*, le *Fanal* et le *Courrier des spectacles* exploitaient déjà quotidiennement la littérature dramatique; une quatrième feuille consacrée au même objet vient de paraître. Les rédacteurs du *Messager des théâtres*[1] sont parvenus à se soustraire à l'influence fatale de l'esprit de parti et aux petites animosités des coteries, et l'on peut assurer que, dans leur feuille la même justice sera rendue à tous les auteurs dramatiques, libéraux ou royalistes. Ce miracle (car c'en est presqu'un aujourd'hui) deviendra plus facile à croire, lorsqu'on saura | que le *Messager* [280] *des théâtres* se borne à la simple annonce du titre des pièces, du nom des auteurs et des acteurs avec l'indication des rôles qu'ils remplissent, indications nécessaires aux étrangers, et parfois agréables aux Parisiens.

*** Plusieurs personnes, dont le suffrage est un encouragement bien flatteur pour le *Conservateur littéraire*, nous adressent de bien fréquentes ques-

1. On s'abonne rue des Bons-Enfants, n° 34. — Le prix de l'abonnement est de 2 francs par mois (C. L.).

tions relatives aux noms des auteurs de ce Recueil, dont elles paraissent désirer connaître les rédacteurs. Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire cette curiosité, dont nous savons pourtant apprécier les honorables motifs. Les rédacteurs du *Conservateur littéraire*, s'étant fait une loi de l'impartialité la plus rigoureuse, ont senti qu'il était nécessaire de garder l'anonyme pour éviter, non les menaces, mais les politesses toujours un peu intéressées de MM. les auteurs. De cette manière, sans abjurer leurs opinions politiques et personnelles, ils espèrent se dégager plus aisément, dans l'appréciation des ouvrages soumis à leur critique, de toute influence de parti et de toute opinion de coterie. Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* n'ont point songé à mettre dans leur Prospectus l'éloge mérité ou non des rédacteurs du *Conservateur littéraire*; ils aiment à croire que d'autres écrivains l'auraient pu faire sans danger, mais pour eux ils auraient trop craint d'être démentis par le public. Voués à la défense de la littérature, ils seraient heureux de réussir dans leur entreprise, et ne le seront pas moins de voir leur tâche mieux remplie par d'autres.

D'ailleurs, ils se déclarent tous responsables des articles insérés dans leur Recueil, et leur solidarité présente la garantie qu'il est juste d'assurer à ceux de MM. les gens de lettres qui pourraient trouver leurs critiques trop sévères.

LES RÉDACTEURS DU *Conservateur littéraire*.

HUITIÈME LIVRAISON

(Mars 1820).

POÉSIE

LES DERNIERS BARDES[1]

POÈME OSSIANIQUE

Cyprès, arbres des morts, qui courbe ainsi vos têtes ?
Sont-ce les anges des tempêtes ?
Sont-ce les noirs vautours, cachés dans vos rameaux ?
Ou, fidèles encore à vos feuillages sombres,

a 1. Édouard, roi d'Angleterre, ne put pénétrer en Écosse qu'après avoir taillé en pièces tous les guerriers calédoniens.
c Les Bardes, après leur mort, se réunirent sur des rochers (que l'auteur suppose être ceux de Tremnor, aïeul de Fingal, père des Vents, des Tourbillons, etc.), et là ils maudirent so-

---

Recueil des jeux floraux de 1819, sous le titre : *Les derniers Bardes, poème qui a concouru pour le prix*. Avec cet épigraphe : « ...Sur les rochers du Nord, | Debout, la harpe en main, il sourit à la mort. Ch. » Texte analogue à celui du *Conservateur*, sauf quelques variantes et des omissions (*J. F.*) — *Odes et poésies diverses* de 1822, sous le titre : *Les derniers Bardes, poème*. Épigraphe : « Il dit : Arrive, tue, détruis, ravage puisque tu as vaincu ceux qui avaient vaincu (Romances espagnoles). » (*A*) — *Victor Hugo raconté*. Titre et épigraphe de 1822 (*R*).

2 *A*, *R* les esprits des tempêtes — 4 *A*, *R* à vos bocages sombres

c *R* Les Bardes alors se réunirent — e *R* des Vents et des Tourbillons.

5 Les enfants d'Ossian viennent-ils sous vos ombres
Chercher leurs antiques tombeaux ?
O monts, est-ce un torrent dont le bruit m'épouvante ?
N'entends-je pas plutôt la voix mâle et tonnante
Des spectres, égarés sur vos fronts chevelus ?
10 Harpe, qui fait frémir ta corde murmurante ?
Est-ce le vent du Nord ? Est-ce quelque ombre errante
Des vieux Bardes qui ne sont plus ?

[Non, les Bardes n'ont pu descendre
Dans ce fleuve des ans, qui roule l'avenir ;
15 Si leur cythare en deuil se tait avec leur cendre,
Interrogeons ces lieux, pleins de leur souvenir.
Le pâtre, gardien de leur gloire,
De leurs chants révérés conservant la mémoire,
Les répète aux rochers déserts ; [282]
20 Et l'écho lointain des montagnes
A l'étranger, perdu dans ces campagnes,
Redit leur sort et leurs concerts.]

Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères !
Le pâtre, heureux de vivre où vécurent ses pères,
25 Ne traînait pas encor des jours voués au deuil ;
Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière,
Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil.
Écossais, tes rochers te servaient de barrière ;

f lennellement l'armée et le roi à leur passage, puis se préci-
g pitèrent dans l'abîme où défilaient les bataillons anglais.
h [Fait historique suivant les uns, fable suivant les autres,
i mais la poésie, comme la peinture, a droit de s'emparer de
j tout sujet douteux]. (C. L.)

---

8 *A, R* plutôt dans la nuit décevante — 9 *A, R* Les spectres s'appeler sur vos — 13-22 *Vers supprimés en A et R*

g A, R l'abîme où marchaient — h-j *Supprimé en A et en R.*

L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,
30 Ton indigence héréditaire;
Mais la Liberté pauvre et fière
Sur ces rocs dédaignés siégeait avec orgueil.

Soudain de sinistres présages,
Sombres précurseurs des revers,
35 Troublent ces paisibles rivages.
Descendu des cieux entr'ouverts,
Fingal erre au sein des nuages;
Sa lance est un faisceau d'éclairs,
Son char roule sur les orages.
40 L'aigle au loin le voit dans les airs[1]
Et quittant ses rochers sauvages,
S'enfuit vers la rive des mers.
Oubliant ta route étoilée,
O lune, alors pâle et voilée,
45 Tu cachas ton front dans les flots;
Et dans ce Morven si célèbre,
D'Ossian la harpe funèbre
Annonçait la mort des héros[2].
Voix funestes du sort, jusqu'alors inconnues,
50 Que n'avez-vous en vain proclamé son courroux!
Mais quand son souffle immense a rassemblé les nues, [283]
L'ouragan retient-il ses coups?

Le fracas des chars des batailles
Fait soudain du Lomon trembler les vieux frimas;

1. Les Calédoniens croyaient que les aigles et les dogues avaient le don de voir les fantômes. (C. L.)
2. Quand un héros mourait ou devait mourir, la harpe gémissait d'elle-même. (C. L.)

---

32 *A*, *R* dédaignés régnait avec — 41 *J. F.*, *A* ses roches sauvages — 46-48 *A*, *R* Et Morven, au sein des ténèbres, | Entendit des harpes funèbres | Annoncer la mort — 49 *J. F.* Lois funestes

55 Avide de nouveaux climats,
Édouard, de Stirling menaçant les murailles,
Apporte aux héros les combats.
[Les héros ont saisi leur lance,
Ils ont volé vers cette armée immense
60 Que le Sud vomit de ses flancs;
Mais l'affreux torrent du ravage,
Entraînant dans son cours l'opprobre et l'esclavage,
A passé sur leurs corps sanglants.]
« Écosse, hélas! frémis : tes enfants invincibles
65 » Sur tes monts envahis ont rencontré la mort;
» Les restes mutilés de ces guerriers terribles
» Roulent dans les fanges du Nord.
» Pourquoi ce farouche silence,
» Bardes? ils ne sont plus : il n'est plus de vengeance,
70 » Mais l'heure des chants a sonné[1].
» Ouvrez à ces héros le palais des nuages,
» Bardes, laisserez-vous se perdre dans les âges
» Leur souvenir abandonné? »
Sourds à ces clameurs téméraires,
75 Les Bardes, épars dans les bois,
Laissaient aux vieux lambris des rois
Pendre leurs harpes funéraires.
Sur les rocs de Tremnor affrontant les hivers,
Ils pleuraient les héros, sans chanter leur vaillance;

a 1. [Tous les guerriers étaient chantés par les Bardes après leur mort, autrement leur nom restait sans gloire, et leurs ombres erraient parmi les brouillards du Légo, jusqu'à ce qu'on leur eût payé ce dernier tribut]. (C. L.)

58-63 *Supprimés en A et R* — 60 *J. F.* Que le sud en fureur a vomi — 61 *J. F.* Mais le noir torrent — 62 *J. F.* dans son cours la mort et — 64 *A, R* Écosse, tes guerriers si longtemps invincibles — 66 *A, R* mutilés de ces vaincus terribles

a-d *Note supprimée en A et R.*

80 Et comme on voit, quand l'orage s'avance,
Un calme menaçant précéder les éclairs,
Ils se taisaient : mais leur silence
Était plus beau que leurs concerts.

[Cependant s'avançaient les phalanges lointaines ;
85 La terreur devançait leurs pas :
Les peuples sans défense accouraient vers les plaines ; [284]
Et les vieux chefs, brisant leur armes vaines,
Foulant aux pieds ces dards, trop pesants pour leurs bras,
Cherchaient, libres encor, l'honneur d'un beau trépas,
90 Et frémissaient au bruit des chaînes.]
Mais, franchissant d'Uthal les sommets sourcilleux,
Édouard, secondé de ses lords intrépides,
De la Clyde en courroux dompte les flots rapides,
Et fait flotter au loin ses drapeaux orgueilleux.
95 Déjà s'offrent à lui les grottes de Cartlane[1],
Il entend mugir leurs torrents,
Et suit sur ces vieux monts l'aigle inquiet qui plane,
Étonné de voir des tyrans.
[Mais dans son âme enorgueillie,
100 De ses projets hautains rien n'arrête l'essor,
Il rêve l'Écosse avilie,
Il règne en espérance, et son camp siège encor
Près des champs vengeurs d'Ellerslie !

1. C'est des grottes de Cartlane que William Wallace ou Wallau, seigneur d'Ellerslie, sortit pour délivrer l'Écosse. (C. L.)

---

80 *A*, *R* Et comme on voit, la nuit, quand — 84-90 *Supprimés en A et R.* — 91 *J.F.* Les rochers sourcilleux — 91-94 *A*, *R* Le roi vient entouré de ses chefs intrépides | Et, non loin de Dunbar aux sommets sourcilleux, | De la Clyde en courroux domptant les flots rapides, | Au front du Lothyan pose un pied orgueilleux. — 99-104 *Supprimès en A et R.*

Sans songer au réveil, le superbe s'endort :]
105 Bientôt devant ses pas, chargés d'obscurs nuages,
Des pics, menaçants et sauvages,
S'élèvent : sur leurs flancs grondent les vents du nord ;
Autour d'eux leur grande ombre au loin couvre la terre,
Et le sourd fracas du tonnerre
110 Dit que ces rocs affreux sont les rocs de Tremnor.

Édouard le premier, à travers les bruyères
Guide en les rassurant ses agiles archers ;
Tout s'ébranle ; et déjà les lances étrangères
Brillent sur ces vastes rochers.
115 Les soldats enivrés dévorent leurs conquêtes,
L'aspect seul d'Édouard leur cache les tempêtes
Qu'entassent sur leurs fronts les nuages mouvants.
Les bataillons épais en colonnes s'allongent,
Ils marchent ; et leurs cris, que mille échos prolongent,
120 Se mêlent au long bruit des vents.
Tout-à-coup, sur un roc dont la lugubre cîme
S'incline vers l'armée et menace l'abîme, [285]
Debout, foulant aux pieds les ténébreux brouillards,
Agitant leurs robes funèbres,
125 Aux lueurs de l'éclair qui perce les ténèbres,
Paraissent de sombres vieillards.
Tels sur ces roches nébuleuses,
On a vu s'élever, dans les nuits orageuses,
Les tristes géants des hivers,

---

105 *A* Bientôt devant ses pas, parmi de longs nuages, — *R* Devant ses pas bientôt, chargés — 106 *R* Les obstacles des pics sauvages — 114 *A*, *R* sur ces sombres rochers. — 120 *A*, *R* Se mêlent à la voix des vents. — 122 *R* S'incline sur l'armée — 123 *J. F.*, *R* les mobiles brouillards, — *A* les orageux brouillards, — 126 *A*, *R* Apparaissent de grands vieillards. — 127 *A*, *R* sur les roches fabuleuses, — 128 *A*, *R* les nuits nébuleuses, — 129 *R* Les tourbillons fils des hivers,

130 Lorsque, courbant des monts les forêts ébranlées,
De leur souffle terrible ils remplissaient les airs
Et mugissaient dans les vallées.

Cet aspect de toutes parts
Jette une terreur soudaine ;
135 Le roi, du haut de ses chars,
Voit reculer vers la plaine
Ses superbes léopards ;
Il voit ses soldats épars,
Sourds à sa voix souveraine,
140 Prêts à fuir leurs étendards.
Malgré sa fierté hautaine,
Le trouble agite ses sens ;
Le vent retient son haleine,
Et les guerriers frémissants
145 Fixent leur vue incertaine
Sur ces vieillards menaçants.

[C'étaient les Bardes : l'œil des guerriers qui frissonnent
Les prend pour les fils de Tremnor ;
Et leurs voix, s'unissant aux harpes qui résonnent,
150 Préludent en accents de mort.]

CHŒUR DES BARDES

« Édouard, hâte-toi : jouis de ta victoire.
Tandis que ton pied étonné
Foule les fronts glacés des aînés de la gloire,
Prends ce que leur mort t'a donné.
155 Tu vaincras : leur trépas à l'Écosse déserte
Annonce assez son avenir ;

---

144 *J. F.* guerriers pâlissants — 146 *A, R* Sur les Bardes menaçants. — 147-150 *Supprimés en A et R.* — 156 *A, R* Révèle assez

Mais tremble ! leur trépas annonce aussi ta perte[1] ; [286]
C'est un crime de plus, et le ciel sait punir. »

Ils chantaient : la harpe sonore,
160 Après qu'ils ont chanté, vibre et frémit encore ;
La foudre en sourds éclats roule et se tait trois fois ;
Le vent gronde et s'apaise ; et marchant à leur tête,
Sur le bord de l'abîme où retentit leur voix,
Le vieux chef des Bardes s'arrête.
165 Les frimas sur son front s'élèvent entassés,
Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture,
Il abandonne aux vents sa longue chevelure,
Et semble un vieux héros des temps déjà passés.
Dans ses yeux brille encor l'éclair de sa jeunesse,
170 On voit se déployer dans sa main vengeresse
Un étendard ensanglanté ;
Et le chef, tel qu'un Dieu qui maudit le coupable,
Laisse tomber les cris de sa voix formidable
Sur le vainqueur épouvanté.

LE CHEF DES BARDES

175 « Du haut de la céleste voûte,
Fingal me voit, Fingal m'écoute :
Vous m'écoutez aussi, par la crainte troublés,
Anglais ; mais votre crainte est l'aveu de vos crimes,

1. Édouard, en effet, vaincu et chassé de l'Écosse, où il voulait rentrer, après la mort de William Wallace, périt misérablement sur les rives du Forth. (C. L.)

---

158 *A*, *R* et le temps sait — 172-173 *A* Et, pareil à l'Esprit qui poursuit les coupables, | Sa voix tombe en cris formidables — *R* Terrible et tel qu'un Dieu qui maudit le coupable, | Il fait tomber l'arrêt de sa voix formidable — 178 *A*, *R* Saxons ; mais votre crainte

Vous êtes les bourreaux, nous sommes les victimes;
180 Nous menaçons et vous tremblez!
Édouard, vers nos murs tu guides tes bannières;
Réponds : que t'ont fait nos guerriers?
Les a-t-on vus, chassant tes tribus prisonnières,
Porter la mort dans tes foyers?
185 Qui de nous d'une paix antique et fraternelle
A violé les droits trahis?
Qui de nous par les flots d'une horde infidèle
A vu ses remparts envahis?
Ton seul silence est ta réponse : [287]
190 Voilà donc ces exploits dont ton bras s'applaudit?...
Arrête et courbe-toi : car ma bouche prononce
L'arrêt du Dieu qui te maudit.
Monstre, qui ris de nos misères,
Édouard, crains du sort les faveurs mensongères,
195 Crains ces forfaits heureux que l'enfer t'a permis;
Tu portes sur ton front les célestes colères.
Ne te crois pas jugé par tes seuls ennemis,
Songe à tes descendants, souviens-toi de tes pères...
Connais tes juges et frémis.

200 [» Regarde ce torrent, qui, grossi dès sa source,
Mugit sur les monts orageux,
Et vers l'heureux vallon qui menace sa course,
Roule en grondant ses flots fangeux.
Vain fracas! ses eaux vagabondes
205 S'ouvrent sur les glaciers mille chemins divers,
De rochers en rochers il disperse ses ondes,
Et laisse sur leurs flancs les tributs des hivers.
Ses cent bras affaiblis s'égarent vers les plaines;
Bientôt ce fier torrent, qui renversait les chênes,

---

192 *R* L'arrêt de Dieu. — 193 *J. F.* Monstre affamé de nos — *A*, *R* Prince qui ris de nos — 200-242 *Manquent en J. F.* — 200-223 *Supprimés en A et R*

210 Brise à peine en passant de faibles arbrisseaux,
Et ses vagues amoncelées,
Dont la fougue lointaine effrayait les vallées.
S'y traînent en faibles ruisseaux.
Mais qu'au sommet des monts sa fureur turbulente
215 Ait miné d'un vieux roc la base chancelante;
Des neiges, des glaçons pressant l'énorme amas,
Le rocher déraciné roule,
Et dans sa vaste chute entraînant les frimas,
Grossit quand le torrent s'écoule.
220 Le mont dont il descend s'ébranle et retentit,
Masse immense! il bondit de montagne en montagne,
Et tombe enfin dans la campagne
Sur le torrent qu'il engloutit.]

[» Édouard, ce torrent, c'est ta nombreuse armée :
225 Ses cris dévastateurs nous annoncent des fers;
Mais les gouffres des monts, la faim et les hivers
Défendront l'Écosse opprimée.
Et si le sort guidait ton bras ensanglanté, [288]
Dans l'ivresse de ta conquête,
230 Des peuples abattus redoute la fierté,
Crains de leur rappeler, en leur foulant la tête,
Qu'il était une liberté.....
Alors du sein de la poussière
S'élèverait notre étendard souillé;
235 Un homme emboucherait le clairon de la guerre
Et ceindrait son glaive rouillé.
Aux éclats de sa voix bruyante
S'éveillent les chefs endormis;
Il accourt, il entraîne, en sa marche effrayante,
240 Les peuples subjugués que tu croyais soumis :

224-250 *Supprimés en A. Conservés en R avec des retouches* — 224 *R* Tu nous braves, comptant sur ta nombreuse — 225 *R* nous promettent des fers — 228 *R* Et si le sort servait.

Tremble ! il t'apporte enfin, dans sa main foudroyante,
Ce que tes forfaits t'ont promis.
Que peuvent tes fureurs trompées ?
Vois-tu ces tribus en courroux
245 Changer leurs chaînes en épées ?
Où vont tes hordes dissipées ?
Aux armes du vengeur, à ses terribles coups,
Tu les crois en vain échappées :
Va, leur sang lavera nos plaines usurpées
250 Du sang des héros morts pour nous.]

» Édouard, un instant ton ivresse a pu croire
Que les fils d'Ossian se tairaient sans remord ;
Va, nous saurons flétrir ton nom et ta mémoire ;
Notre récompense est la mort.
255 Ton pardon eût puni notre lâche silence ;
Nous aurions dans ta cour pu flatter ta puissance,
Notre main avilie eût lavé tes lauriers ;
Et, laissant nos héros errer aux rives sombres,
Nous aurions de nos chants déshérité leurs ombres,
260 Pour célébrer leurs meurtriers ;
[Nous, grands Dieux !... Édouard, quand nous serons esclaves,
L'aigle des monts viendra ramper dans les sillons ;
Vois ces nuages : là nos braves,
Nos braves, dont nos chants ont brisé les entraves,
265 Jouissent de l'effroi de tes fiers bataillons :
Nous allons les rejoindre, et ta rage alarmée
Bientôt nous entendra sur ta coupable armée [289]
Entrechoquer les tourbillons.]

246-248 *Supprimés en R comme en A* — 248 *J. F.* En vain tu les crois — 249 *R* Va, ton sang lavera nos villes — 253 *R* Mais nos chants à jamais flétriront ta mémoire ; — 255-262 *Manquent en J. F.* — 256 *A* Quoi, nous aurions flatté ton injuste puissance, — *R* Quoi, nous aurions flatté ton inique — 257 *A* Notre main eût lavé le sang de tes lauriers ! — 261-268 *Supprimés en A et R.*

Les siècles se diront : à l'Écosse asservie,
270 C'est en vain qu'Édouard enleva le bonheur,
Aux fiers enfants des monts il put ravir la vie,
Il ne put leur ravir l'honneur ;
Les chantres des héros, fuyant sa tyrannie,
Aux lauriers des héros ont uni leurs lauriers,
275 Et les Bardes sacrés de la Calédonie
N'ont pu survivre à ses guerriers.
Édouard, désormais nous taire est notre gloire :
Nos chants vont expirer, mais nos noms dans l'histoire
Poursuivront ton nom odieux ;
280 Pour la dernière fois nos harpes retentissent,
Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,
Reçois nos terribles adieux. »

CHŒUR DES BARDES

« Un jour tu gémiras sur tes vaines chimères,
Prince ; un jour tes larmes amères
285 Baigneront à leur tour tes lauriers odieux ;
Pour la dernière fois nos harpes retentissent,
Pour la dernière fois nos harpes te maudissent,
Reçois nos terribles adieux. »

Ils ont chanté : la foudre gronde.
290 Du sommet des rochers dans les gouffres ouverts,
Ils s'élancent... le bruit de leur chute profonde
Roule et s'accroît dans les déserts.

---

269 *R* Non, les siècles diront — 270 *R* arracha le bonheur, — 273 *R* bravant sa tyrannie, — 273-276 *Manquent en J. F.* — 277-282 *R* Nous, ô ciel ! nous mêlés à l'horreur de ta gloire ! | Non, jamais ! Chiens lancés par la fureur des Dieux, | Nos implacables noms, dans l'éternelle histoire, | Poursuivront ton nom odieux ! »

Leurs restes des torrents souillent l'onde irritée,
La harpe au haut des monts, par les vents agitée,
295 A leurs derniers soupirs répond en soupirant;
Leurs corps défigurés tombent de cîme en cîme,
Et leur sang au loin dans l'abîme
Rejaillit sur le Conquérant.

V.-M. HUGO.

L'édition Simon donne la date d'après le manuscrit : [Juin] 1818.

ANNALES DU MUSÉE ET DE L'ÉCOLE MODERNE DES BEAUX-ARTS

Salon de 1819, par C. P. LANDON, peintre de S. A. R. Mgr le duc de Berri, membre de la Légion-d'Honneur, etc. Premier volume, composé de six livraisons.

Citons quelques phrases d'un doctrinaire : « Le vulgaire a une singulière mnémonique. Les événements qui semblent les plus importants s'effacent souvent de sa mémoire, et ne tiennent plus à son souvenir que par des accessoires de peu d'intérêt, qui pourtant ont seuls fait une impression durable sur son esprit. » C'est-à-dire (si nous entendons tant soit peu la moderne langue hiéroglyphique) que si, par exemple, vous parlez au peuple de la *déclaration* solennelle d'un jeune ex-ministre, touchant la proposition de M. B....y, le peuple songera d'abord au temps du mobile Kaléïdoscope ; que si vous lui rappelez les mystères de Mme Manson, il reviendra à l'époque du casse-tête chinois ; ou enfin, que si vous l'entretenez du grand secret de M. B...n, il se souviendra

premièrement des jongleries de Cornélius-Zakayonta. Nous, qui tenons à honneur de faire partie du vulgaire, nous assistons à une exposition
20 de tableaux ou de sculptures, comme il assiste aux événements de l'histoire, souvent plus occupés de ce qui se passe auprès et autour de nous, que des objets sur | lesquels on s'efforce d'attirer nos re- [291]
gards. Nous avons parcouru plusieurs fois les
25 galeries du dernier salon, et, hormis sept ou huit morceaux d'un ordre supérieur, nous avons oublié tout ce que nous avons vu. Certes, nous ne prétendons pas justifier cette injuste indifférence, cette décourageante inattention ; une telle manière d'ob-
30 server est vicieuse, mais elle est celle du peuple. En visitant ce vaste amas de richesses nationales, on était également distrait par la foule des tableaux et par la foule des spectateurs ; on voulait tout voir et on n'avait le temps de rien examiner. Aussi, en
35 exceptant nos maîtres célèbres, la plupart des peintres du salon auraient obtenu les honneurs de l'exposition, sans que l'ingrat public apprît seulement leurs noms, si quelques écrivains ne s'étaient efforcés, avec plus ou moins de succès, de ramener
40 son attention sur des artistes dont quelques-uns méritaient même sa reconnaissance. Nous ne prétendons rappeler ici ni les *Lettres à David,* ouvrage que son titre suffira pour faire apprécier, ni les lettres au *Courrier,* que leur auteur, M. Kératry, a
45 depuis recueillies en un volume. Cet honorable libéral, transfuge du banc des doctrinaires, est resté homme d'esprit tant qu'il ne s'est pas cru homme de talent. On ne s'occupera dans cet article que de M. C. P. Landon, qui s'est montré jusqu'ici, dans

50 ses *Annales du Musée* et dans les six premières livraisons du *Salon de 1819*, critique plein de sens et de bienveillance, écrivain élégant et juge impartial.

Quoique M. Landon paraisse peu partisan de la
55 lithographie et de certains sujets d'une certaine histoire toute moderne, que nos indépendants appellent *nationaux*; quoiqu'il démontre à ceux qui n'en sentiraient pas l'inconvenance, | l'injustice de [292]
l'apothéose décernée à l'*illustre David*[1] dans le pa-
60 lais de nos rois, le public et les artistes n'en doivent pas moins remercier M. Landon des services qu'il rend aux beaux-arts et au bon goût.

M. Landon censure rarement les ouvrages qu'il passe en revue; il aime à louer parce qu'il aime à
65 encourager; peut-être même prodigue-t-il un peu trop souvent les formules d'éloge. Nous, qui sommes du vulgaire, nous aurions traité plus rigoureusement l'auteur du *Martyre d'Eudore*, et ces deux autres peintres qui ont si mal rendu au der-
70 nier salon d'admirables scènes puisées dans les *Martyrs*. Ces pauvres gens ressemblent à l'ouvrier dont parle Horace, qui voulait faire une amphore et ne put faire qu'une marmite. D'un autre côté, nous aurions peut-être jugé moins sévèrement les
75 *Danaïdes* et le *Tantale* de M. Mauzaisse, dont les productions, défectueuses sous le rapport du dessin et de l'harmonie, ne manquent ni de vigueur, ni d'originalité. Au reste, ce que nous disons ici ne nous empêchera pas de rendre honneur à celui

1. Alliance de mots empruntée à la Minerve, septembre 1919. (C. L.)

qui, en examinant les travaux de ses confrères, se fait reconnaître comme artiste à la sagesse de ses conseils et non à l'âcreté de ses critiques.

Il ne faut pas croire que la lecture des observations de M. Landon ne puisse servir qu'aux peintres ou aux sculpteurs ; elle peut être également utile aux hommes du monde et aux gens de lettres ; les premiers y trouveront des jugements tout faits, ce qui est toujours agréable aux connaisseurs de société ; les seconds, des aperçus fins, des rapprochements ingénieux et parfois même de bons [293] avis. C'est ainsi que M. Landon, après avoir parlé de cette *odalisque* de M. Ingres, peinte à la manière des Chinois, sans ombres et sans relief, et du *Roger délivrant Angélique*, par le même, ajoute : « Ces compositions, d'une bizarrerie inexplicable, rappellent certaines pièces de vers modernes, dont le style, plus niais que naïf, annonce la prétention d'imiter le tour et l'expression de nos vieux poètes. Les nouveaux troubadours ont beau faire ; un vers, un mot suffit pour dévoiler l'artifice et détruire l'illusion. »

Nous désirons que M. Landon soit écouté de nos poètes marotiques et de nos romanciers gaulois, qui seront bientôt forcés de mettre en tête de leurs productions : *ceci est du Français* ; comme nos anciens peintres étaient obligés d'écrire au-dessous de leurs gothiques compositions : *ceci est un chat.*

Le succès du *Salon de 1819* a répondu au succès des *Annales du Musée*, ouvrage qui a mérité à M. Landon l'estime de ses confrères et la considération du public. L'auteur des *Annales du Musée*

portait un autre titre qu'il doit aujourd'hui quitter avec douleur. M. Landon était peintre du prince
115 qu'une épouvantable catastrophe vient d'enlever aux espérances de la nation. M. Landon, plus que tout autre, est à portée de regretter cet illustre duc de Berri, qui aimait les arts comme François Ier, et les eût encouragés comme Louis XIV.

M. [Victor Hugo.]

LITTÉRATURE FRANÇAISE [294]

LA MASSILIADE, ou LA GAULE POÉTIQUE

Poème épique en douze chants, avec des notes, dédié au Roi;

Par SCIPION MARIN

Une singularité remarquable, et qui semble promettre une brillante époque littéraire, c'est la multitude de mauvais poèmes épiques qu'on publie tous les jours. Si l'on veut se reporter au siècle
5 des Médicis, à celui de Louis XIV, on verra que ces époques fameuses pour les lettres ont été précédées d'un grand nombre d'essais épiques. Assigner la cause de cette rage d'épopée nous semble bien difficile. Mais peut-on dire aussi pourquoi les
10 chiens annoncent par leurs hurlements les éruptions prochaines des volcans?

Ces réflexions nous ont été suggérées par l'ouvrage de M. Marin. Il est sans doute singulier de voir un jeune homme publier à vingt ans un poème
15 épique, et nous pensions (avant d'ouvrir le livre) que si, par une singularité plus grande, la témérité de ce jeune homme était justifiée par quelque talent, le gouvernement devrait s'empresser, alors

même que son poème serait mauvais, de lui accor-
20 der les encouragements nécessaires pour continuer ses travaux. Il est fâcheux que M. Marin se soit borné à se montrer téméraire. Il s'attache toujours une sorte de bienveillance aux essais d'un jeune homme, et nous aurions saisi avec plaisir l'occa-
25 sion de donner des éloges à M. Marin. Mais il faut être juste avant tout.

Les épopées qui ont précédé le siècle de Louis ne sont | plus fameuses que par le ridicule. Puissent [295] la *Massiliade* et tant d'autres épopées modernes
30 ne pas être frappées un jour d'une pareille célébrité !..,

Mais il est temps de motiver notre jugement; nous allons essayer de donner une idée rapide du poème de M. Marin.

35 Après la fondation de Marseille, Protis, roi des Phocéens, épouse Gyptis, fille de Nanus, roi des Saliens (peuple habitant la Provence). Épris de la belle Salienne, ou jaloux de la prospérité de la nouvelle colonie, les chefs gaulois, Brennus, Coma-
40 nus, frère de Gyptis, Sigovèse, Belovèse, Cravus, Tirtès, Oscar, etc., se liguent contre l'heureux Protis et sa cité naissante.

Hercule, père de Brennus, défend les Gaulois. Apollon soutient les Phocéens, sujets de Protis,
45 son fils. A ces divinités mythologiques se joignent les Dieux du Rhône, de la Seine, de la Saône, pères des héros gaulois, et Neptune, protecteur des Massiliens.

Comanus, agité par les furies, et poussé par
50 l'ambition, assassine son père Nanus, qui voulait la paix, et enlève Gyptis à son époux.

La main de Gyptis est promise au vainqueur de Protis.

Massilie, attaquée au dehors par les guerriers
55 réunis de toutes les Gaules, est encore déchirée par des citoyens factieux qui, guidés par la prêtresse de Mercure, abandonnent la patrie en danger pour aller sur un autre rivage fonder une ville nouvelle, héritière des glorieux destins promis à
60 la première Massilie.

Celle-ci, après de longs combats, quoique défendue courageusement par ses enfants et leurs belliqueuses épouses, | est prête à succomber quand [296]
Jupiter abaisse un œil de bonté sur les malheurs
65 des Phocéens.

Par son ordre, un combat singulier entre Brennus et Protis décidera la victoire et amènera la paix. Le combat commence. Brennus frappé va périr, une flèche lancée par Lutèce (fille du roi des
70 Liguriens, et dédaignée de Protis qu'elle aime), atteint Protis. Cette blessure perfide excite l'indignation des Phocéens; un combat général s'engage. Les Dieux mêmes y prennent part. Longtemps la victoire est incertaine. Enfin Brennus est
75 fait prisonnier, les Gaulois quittent le champ de bataille, et Massilie est sauvée. Protis recouvre son épouse, et Lutèce, conduite par Brennus qui parvient à s'en faire aimer, va sur les bords de la Seine fonder la ville des Français.

80 Ce plan simple et assez bien tracé fait quelque honneur au jeune homme de vingt ans qui l'a conçu. Mais outre une action languissante et des épisodes sans intérêt, le style est loin d'être ce qu'il faudrait qu'il fût; et en poésie, le style est

tout. Chapelain et Pradon l'ont prouvé. Celui de M. S. Marin, ampoulé et surchargé de métaphores, devient encore plus obscur par le mélange des croyances mythologiques et des rêveries ossianiques. De fréquents enjambements, des inversions forcées, détruisent l'harmonie des vers, etc. Les noms Visigoths, Vérodix, Crave, Turon, Balsibron, qui hérissent le poème, en rendent la lecture fatigante.

Le passage suivant, choisi parmi les meilleurs morceaux de cette épopée, donnera une idée de la versification de M. Marin.

Cependant on s'assemble en un bois révéré,
Où le feuillage épais de l'arbre au gui sacré
Sème tout à l'entour l'horreur religieuse [297]
De la divinité, compagne impérieuse.
Cent Bardes saliens en ces lieux réunis,
S'étendent sur deux rangs des deux côtés assis.
Jusqu'à leurs pieds descend leur robe éblouissante;
Leur harpe charme l'air, sous leurs doigts frémissante.
De jeunes Vellédas, au milieu des deux chœurs,
Disposent sur l'autel les corbeilles de fleurs,
Et l'heureuse *couronne*, attribut d'hyménée,
Dont leur tête jamais ne sera *couronnée*,
Les Druides nombreux, pour consacrer ce choix,
Ont en ce jour quitté la profondeur des bois.
Bientôt sont rassemblés les rois de la Celtique,
Depuis les flots Lémans jusqu'à l'onde armorique;
Ils briguent, dévorés tous d'un amour ardent,
La fille de Nanus que vante l'Occident.

Ces vers sont bien médiocres, il s'en faut pourtant que tout le poème soit écrit dans ce style.

On y trouve fréquemment des passages pires que le précédent; en voici une preuve.

Mais l'Orient s'éclaire, et de tous les côtés
Brille sous l'horizon d'une mer de clartés :
Le char du jour approche; un horrible silence
S'étend affreusement sur cette plaine immense
Où trente mille Grecs, deux cent mille Gaulois,
De palpitations sont émus à la fois :
Le calme des tombeaux plane sur ces armées :
Un point sur l'horizon des cimes enflammées
Luit. Mille et mille cris, mille et mille clameurs,
Des partis transportés présagent les fureurs.
Dans l'horreur du chaos, des vents et du tonnerre,
Le ciel avec fracas s'écroulant sur la terre,
Ne retracerait point de ces cruels moments
Les grondements, les cris et les hennissements.
. . . . . .
Les chants, les hurlements, la plainte, la prière,
Sortent confusément des torrents de poussière.
. . . . . .
Mars respire brûlant; sur son front impavide, [298]
Son panache sanglant guide ses légions,
Et les Grecs sur ses pas sont autant de lions.

Tout en reconnaissant que M. S. Marin n'est pas dépourvu d'imagination, nous l'engagerons à suivre l'avis de M. Raynouard, qui, comme on l'apprend dans les notes du poème, a condamné la *Massiliade* au feu. Nous joindrons à cette invitation celle d'étudier pendant quelque temps les secrets de la langue poétique avant d'entreprendre la nouvelle épopée que notre jeune Marseillais se propose de consacrer à la mémoire de Jeanne d'Arc, s'il n'aime mieux abandonner ce dessein,

ce que nous lui conseillons volontiers. En effet, nous ne concevons pas comment M. Marin oserait commencer un poème national et religieux après l'anathème qu'il a lancé contre le merveilleux de la religion chrétienne dans les notes de son premier chant. Son opinion nous semble trop extravagante pour chercher à la réfuter sérieusement; nous lui demanderons seulement s'il compte effectuer la délivrance d'Orléans avec l'appui d'Hercule ou l'aide de Jupiter. Il fera cependant toujours bien de s'assurer le secours d'Apollon.

A. [Abel Hugo].

L'ÉCOLE DU CAVALIER

Poème didactique et militaire en trois chants, par le chef d'escadron MILLET, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'Honneur ; seconde édition, revue et corrigée.

L'ART DU TOUR

Poème en quatre chants, orné de gravures, par Charles LEBOIS, avocat.

Il est deux manières d'exciter le rire : à force d'esprit ou à force de bêtise. Je ne connais rien d'amusant comme une farce de Molière, si ce n'est [299] un mélodrame de M. Pixérécourt ; et un bon mot de Swift ne me divertit pas plus qu'une niaiserie de Poinsinet. Sans parler des grands poèmes didactiques, tels que ceux de Pope et de Virgile, qui sont beaux et intéressants, parce que ces gens-là avaient du génie, ni même d'autres ouvrages du même genre, tels que ceux de Bernard ou de Delille, qui sont élégants et ennuyeux, parce que leurs auteurs n'avaient qu'une sorte de talent, je pense qu'on peut généralement ranger le reste des poèmes didactiques parmi les ouvrages qui font rire, soit de plaisir, soit de pitié. Dans la première de ces deux classes, nous admettrons d'abord l'*Art politique,* la *Gastronomie* et l'*Art de dîner en ville*, et peut-être auprès de ces jolis ouvrages donnerons-nous une petite place à l'*École du Cavalier,* si l'auteur se décide à *revoir et corriger* encore cette seconde édition plus attentivement qu'il n'a *revu et*

corrigé la première. Les productions que renfermera la seconde classe formeront, certes, un nombreux trésor de niaiseries et de platitudes ; cependant la *Géographie* mise en vers ou la *Géométrie* mise en rimes n'obtiendront pas le premier rang dans cette précieuse collection des produits de l'ineptie humaine : nous pensons que l'honneur de ce poste éminent est de droit dévolu à l'*Art du Tour* de M. Lebois, si cette palme glorieuse ne lui est enlevée par l'*Art du Relieur*, poème dont nous avons été à portée de connaître quelques fragments, et dont nous menace un des plus savants relieurs du pays-latin.

J'avouerai, quant à moi, que je préfère la gaieté qui naît du ridicule à celle qui naît de la plaisanterie. Je ris volontiers avec un poète spirituel, mais je ris de meilleur cœur encore d'un auteur sérieusement bouffon. Ainsi, je déclare (et M. Lebois m'en saura gré, je l'espère) que l'*Art du Tour* est plus amusant que l'*École du Cavalier*.

Un rapide examen de ces deux poèmes mettra le lecteur | à même d'apprécier mes jouissances ; je [300] commencerai par M. Millet et je finirai par M. Lebois, par la raison qu'*il faut*, comme le disait Amadis Jamyn, *garder les plus grosses gambades pour la fin*.

Dès son premier chant, l'auteur de l'*École du Cavalier* commence par justifier son projet hasardeux de mettre l'*Ordonnance* en vers.

Eh quoi ! m'allez-vous dire avec un juste effroi,
Profane, voudrais-tu, d'une main sacrilège,
Entraîner sur tes pas les Neufs-Sœurs au manège ?

. . . . . .
55 Ou bien, sans craindre encor d'alarmer leur pudeur,
Pourrais-tu sous leurs yeux, imprudent novateur,
Du superbe Pégase avilissant la croupe,
En faire sans rougir un vieux cheval de troupe?
Il est vrai, j'en conviens, qu'autrefois les Neufs-Sœurs
60 Sous leurs pieds délicats ne foulaient que des fleurs;
. . . . . .
Mais depuis qu'un auteur a, de leurs doigts mignons,
Fait planter la laitue et semer les oignons,
Depuis que sans égard pour leurs robes divines,
65 Un gourmand les a fait présider aux cuisines,
Ne pourrais-je, dans l'art de former des soldats,
Comme eux, les inviter à marcher sur mes pas?
Aurais-je à redouter les docteurs du Parnasse?
Qu'ils tremblent!... j'ai pour moi le sabre et la cuirasse.
70 Ainsi, j'irai sans crainte, en dépit d'Apollon,
Tracer un champ de Mars dans le sacré vallon.
Si je puis aplanir ce terrain difficile,
Si je rends ma leçon plus simple, plus utile,
Si je surmonte enfin tant d'obstacles divers,
75 Ce n'est qu'à l'ennui seul que j'aurai dû mes vers.

L'*ennui*, soit dit en passant, inspire mieux M. Millet qu'il n'inspire les auteurs de la pièce récemment représentée sous ce titre. Cependant les nombreuses négligences en fait de rime et de
80 grammaire que présente l'*École du* | *Cavalier* an- [301]
noncent trop souvent l'influence du dieu indolent dont M. Millet a fait son Apollon. Le chantre de l'*Ordonnance,* à qui l'ennui paraît si peu redoutable, s'est-il donc laissé épouvanter par ce vieux
85 Vaugelas et ce gothique Richelet? On n'est pas poète correct parce qu'on est savant écuyer; et parce qu'on a lu Bohan, le duc de Newcastle et La

Guérinière, on n'est pas dispensé de connaître Lhomond et Restaut. Doute-t-on, par exemple, que la peinture suivante, si vraie et si originale, ne fît beaucoup plus de plaisir au lecteur si elle n'était pas déparée par quelques taches du genre que nous venons d'indiquer.

Cependant au milieu des vastes bâtiments
Où Mars offre un asile à ses nombreux enfants,
Dans un de ces hôtels dont jamais commissaire
N'approcha pour lever le tribut somptuaire,
Et dont les habitants, sobres et modérés,
De la cave *en ces lieux* n'ont point vu les degrés,
Observons le conscrit, et jusqu'en sa chambrée
Accompagnons ses pas et voyons son entrée.
Entre quatre vieux murs, par la chaux rajeunis,
Gisent deux bancs grossiers, une table et six *lits* ;
Et du haut du plafond, pour consoler la vue,
Descend la planche à pains par deux ais suspendue.
Sur un simple rayon qui domine ces *lits*,
Reposent des soldats les précieux habits ;
Plus haut, leurs fourniments, leurs armes accro*chées*,
Sur ces murs ennoblis sont autant de tro*phées*.
Dans l'un des quatre coins, le plus près du foyer,
Brillent les mousquetons, l'orgueil du râtelier,
Et tous ces corps polis, qu'un jour ardent éclaire,
Sont autant de soleils d'où jaillit la lumière.
Mais à peine l'éclat, répandu dans ces lieux,
Du conscrit étonné vient-il frapper les yeux,
Que déjà sur la table, animé d'un beau zèle,
Le cuisinier dépose une énorme gamelle,
Qui dans ses larges flancs contient à peine alors
Le pain que le bouillon soulève sur ses bords.
A l'aspect séduisant de ce léger potage, [302]
Le conscrit rassuré sent croître son courage,

Et respirant l'odeur qu'exhale le bouillon,
De la faim qu'elle augmente il ressent l'aiguillon.
En ce moment enfin *terminant ses alarmes*,
Une voix tout-à-coup vient de crier : *aux armes !...*
La brigade en frémit, et chacun d'un air fier
Relève sa moustache et saisit sa cuiller.
Le signal est donné ; mais à peine la troupe
A-t-elle, en temps égaux, avalé cette soupe,
Que du fond du quartier réveillant les échos,
La trompette au fourrage appelle ces héros.
. . . . . .
De tels amusements la journée est remplie,
Corvée, inspection, pansement, théorie ;
Et ces jeux innocents dissipant ses ennuis,
Lui font mieux savourer le doux repos des nuits.
Cependant le soleil, terminant sa carrière,
Du quartier rembruni *retire sa lumière* ;
Et déjà du soldat ordonnant le *retour*,
La trompette a sonné dans cent lieux à l'entour ;
Quand tout fier du succès d'une telle jour*née*,
Le conscrit, à regret, *retourne* à sa cham*brée*.
Là, couché sur un lit qui n'offre en cet enclos
Que le plafond pour ciel et les murs pour rideaux,
Notre héros s'endort, et sa pesante masse,
A défaut de coussins, fait gémir la paillasse.

M. Millet, qui d'ailleurs est rarement heureux dans ses descriptions techniques, dépeint avec assez d'élégance et de précision la première position du conscrit :

Que placé devant vous votre élève docile,
Les rênes au bras gauche, attentif, immobile,
Joigne les deux talons qui, sans se rechercher,
Devront en s'alignant plus ou moins s'approcher ;

155 Tandis que ses deux pieds, moins ouverts que l'équerre,
Iront tracer d'un V la figure angulaire.

L'auteur représente avec une liberté d'expression [303[
tant soit peu militaire, les défauts des mauvais écuyers.

160 L'un se penche en avant ; par un défaut contraire,
L'autre, en creusant les reins, laisse voir son derr...,
Et ne sait point encor, pour trouver un appui,
Pourchasser avec soin ses deux fes... sous lui.

Que M. Millet. dans sa prochaine édition, orne
165 un peu mieux l'aridité de certains détails et déguise un peu plus la naïveté de certaines opinions ; qu'il se persuade bien que l'assassin du duc d'Enghien n'est pas plus un *héros* que cette ligne :

Les cortès parurent au peuple du Mexique

170 (Ch. II, p. 36).

n'est un vers français; qu'il reste bien convaincu que les mots *carnosité, intérieur,* etc., jurent presque autant dans la bouche d'un poète qu'une invocation à l'aigle impériale dans celle d'un soldat du
175 roi de France; et nous n'aurons plus que des éloges à lui donner, surtout s'il multiplie les peintures pareilles à celle-ci :

Non loin de ces palais où de nombreux soldats,
Ne servant d'autres dieux que le dieu des combats,
180 Peu chargés des présents de l'aveugle déesse,
Sont exempts des soucis qu'enfante la richesse,

Il est des Tivolis où, vers la fin du jour,
On les voit fumer, boire et chanter tour à tour.
De ces endroits charmants les riantes entrées
185 De tableaux fastueux ne sont point décorées;
Au-dessus de la porte, on a, sur un tonneau,
Sous les traits de Bacchus charbonné Ramponneau,
Ou bien, à l'art trompeur préférant la nature,
S'avance en jaunissant un bosquet de verdure.
190 Une table écornée et deux bancs chancelants
Du bachique salon *sont les ameublements*;
Et sur un vieux buffet, dans le fond de la salle,
Gisent dix pots d'étain, de grandeur inégale,
Qui tous, par rang de taille avec ordre placés, [304]
195 Protègent deux barils l'un à l'autre adossés.
Là j'entends à la fois cent gosiers héroïques
De Bacchus et de Mars entonner les cantiques;
Là, je vois des parfums, en des tubes divers,
Par cent bouches en feu s'exhaler dans les airs;
200 Et leur noire vapeur, s'échappant par bouf*fée*,
Former des tourbillons d'une épaisse fu*mée*;
Tandis que souriant à leurs chastes refrains,
Une piquante Hébé, de ses divines mains,
Au gré des demi-dieux dont elle est convoitée,
205 Leur verse du nectar à cinq sous la potée.

Fidèle au précepte de Boileau, qui prescrit de passer *du plaisant au sévère*, je passe à M. Lebois.

Je chante l'art heureux d'arrondir tous les corps;
D'en varier la forme en dedans, en dehors;
210 De leur donner l'éclat, la beauté, la parure;
Dans ses productions d'imiter la nature :
Art utile, amusant, qui s'étend presque à tout,
Et dont même bientôt on peut venir à bout.
Filles de l'Hélicon, qui daignâtes sourire
215 Aux vers que, par hasard, je me permis d'écrire,

Ne m'abandonnez point dans ce travail plus beau.
. . . . . .
Tâchons qu'à la raison les rimes y soient jointes.
Longtemps on ne connut pour tourner que deux pointes.

220 Je préviens mon lecteur que M. Ch. Lebois n'a point voulu écrire un poème burlesque. Après avoir décrit les divers outils nécessaires au tourneur, outils

Qui ne sont pas de paille,
225 Puisque c'est avec eux qu'on coupe les métaux,
Et les bois et l'ivoire, et même les cristaux.

Après avoir énuméré les différentes espèces de bois propres au Tour,

Soit buis, alizier, cormier, charme, ou bien orme.

230 et avoir ajouté : [305[

C'est à peu près tous ceux que l'on apprête au tour.

Après, de plus, avoir rendu hommage à ces belles tourneuses que l'on voit

Sacrifier le jeu, la danse, la musique
235 Aux travaux séduisants de cette mécanique;
Tant à ses favoris le Tour offre d'appas
Que ne soupçonnent point ceux qui ne tournent pas!

et crié à une princesse du Nord qui *fait parfois de cet art ses plus chères délices,*

240 Étonnante princesse, agréez mes prémices !

M. Lebois reprend :

Si le Tour a le don de captiver les dames,
C'est qu'il est mieux goûté par les sensibles âmes.
Quel plaisir pour un père, ami de ses enfants,
245 Et qui met son bonheur dans leurs jeux innocents,
D'y faire, en moins de rien, ces misères gentilles
Qui charment les garçons aussi bien que les filles !

Puis, jaloux de nous montrer lui-même son cœur paternel, sa main industrieuse et son talent flexi-
250 ble, voyez-vous, nous dit-il, *ce brin de charme informe? il ne m'en faut pas d'autre.*

J'en puis faire aisément deux jouets à Pouponne,
L'un sera son étui, l'autre boîte mignonne, etc.

En huit pages, la boîte et l'étui de Pouponne se
255 trouvent confectionnés et décrits. Mlle Pouponne doit être bien contente, si son père tourne aussi bien ses *jouets* que ses vers.

Pouponne satisfaite, il me faut à présent,
Pour Benjamin son frère, apprêter un présent.
260 Ceci me paraît juste, et quand on est bon père,
On doit traiter de même et la sœur et le frère.
Pour lui, faisons la boule : on sait que les garçons [306]
Sont bien plus turbulents et bien plus polissons,
Qu'ils n'aiment qu'à courir, qu'il leur faut du tapage.

265 Là-dessus, se livrant à de longs regrets sur la fuite de l'enfance, M. Lebois *court nous égarer dans la*

nuit du tombeau, *sans savoir* ensuite *comment nous en tirer,* et après nous avoir fait remarquer *où nous conduit l'indiscret bavardage,* il reprend :

270 Pardon, mes chers lecteurs, je reviens à ma boule.
Aussi bien je craindrais que le temps qui s'écoule
Ne finît par fâcher mon petit Benjamin
Que je prive à son tour de faire le lutin.

Tout le reste du poème est écrit avec cette bon-
275 homie et cette simplicité. M. Lebois nous fournira matière à fort peu de critiques; nous lui ferons seulement observer que si *échecs* et *bilboquets* riment assez mal, d'un autre côté, *plus* et *plus, reste* et *reste, faite* et *parfaite*, *centre* et *concentre* riment
280 un peu trop bien. Nous ne lui reprocherons pas d'écrire *visse* et non *vis,* car cet intrépide fils des Muses nous répliquerait sur-le-champ :

Trois lettres, je le sais, suffisaient pour ce mot;
On dira que j'ai tort d'en mettre deux de trop :
285 Oui, mais en l'écrivant ainsi qu'on le prononce,
Je satisfais l'oreille et voilà ma réponse.

Comment attaquer un homme qui écrit tout en vers, jusqu'à ses notes, et qui peut dire avec Ovide :

290 *Quidquid tentabam dicere, versus erat?*

Convaincus de l'invulnérabilité de M. Lebois, nous aurions évité toute rencontre avec un si rude lutteur, si lui-même, dans une *requête,* encore en

vers, à *MM. les Journalistes,* ne nous eût gour-
295 mandés de garder un silence in|civil sur un *poème* [307]
écrit avec assez d'aisance; requête où il paraît pénétrer notre pensée sur l'*Art du Tour*.

Cet ouvrage manquait, j'ai voulu l'entreprendre;
Ne sachant trop comment, ni par quel bout m'y prendre,
300 J'ai rimé de mon mieux le peu que je savais,
Et c'est ce mieux pourtant que vous trouvez mauvais.
Si la chose est ainsi, pourquoi ne pas le dire?

On voit que nous sommes bien et dûment provoqués. Pourtant nous ne manquerons pas aux
305 égards : M. Lebois nous a donné lui-même une belle leçon de politesse dans ce vers où, ayant à parler d'un outil dont il a trouvé le nom *peu propice,* il nous le désigne en ces termes :

C'est, chers Messieurs, la queue, excusez, de cochon.

310 Nous dirons donc simplement à M. Lebois que sa *requête* nous a paru encore plus drôle que son *poème*; nous l'engageons à continuer; son troisième ouvrage sera sans doute encore plus amusant que les deux premiers; et la succession des
315 productions littéraires de M. Lebois pourra rappeler ces concours qui, suivant Addison, s'ouvraient jadis dans les petites villes d'Écosse, et où de bons villageois venaient tour à tour s'essayer sur les tréteaux à qui ferait la plus laide grimace.

V. [Victor Hugo].

SPECTACLES

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

CHARLES DE NAVARRE

Tragédie en cinq actes, par M. BRIFAUT.

Il semble que la présence d'une femme, au moins, soit aussi nécessaire au succès des tragédies du jour que la coopération d'un quadrupède quelconque est essentielle à la | réussite des *mimodrames* du Cirque Olympique. Encore si les femmes que nos auteurs tragiques mettent sur la scène prenaient, comme les bêtes de MM. Franconi, une part intéressante à l'action où elles assistent; mais, loin de là : des scènes parasites, des causeries insignifiantes, des longueurs et de l'ennui, voilà ce qu'ont produit les rôles féminins, si maladroitement enchâssés dans nos deux plus récentes tragédies; voilà ce que produit encore l'épouse dont M. Brifaut s'est cru obligé de gratifier Clisson, dans sa pièce nouvelle. Cette épouse, à la vérité, ne paraît pas assez pour nous apprendre son nom, mais elle paraît beaucoup plus qu'il ne faut pour nous démontrer son inutilité. [308]

Nous le savons, il est une foule de considéra-

tions majeures qui contraignent souvent nos commodes auteurs à faire à leurs ouvrages de fatales additions que la vanité ou la coquetterie des *artistes* du beau sexe leur indiquent. On veut, en lui consacrant un rôle, plaire à telle actrice qui croit plaire elle-même au public. Il serait temps toutefois de voir cesser cette obséquieuse complaisance des auteurs envers ceux qui ne devraient être que leurs interprètes. On fait une tragédie pour mettre en scène tel ou tel homme historique et non tel ou tel comédien ; les poètes ne doivent pas, pour satisfaire une *amoureuse* ou contenter une *jeune première*, tantôt marier des héros gothiques morts dans le célibat, tantôt mettre de folles passions en tête aux hommes les plus graves de l'antiquité. Nous désirons voir les auteurs lever enfin l'étendard de la révolte contre les rois et les reines du théâtre ; c'est ici que *l'insurrection est un devoir*. Il faut secouer un joug qui n'a rien d'honorable. Chastellux ne faisait pas seulement un jeu de mots, il énonçait une vérité dont nos écrivains dramatiques sont trop peu pénétrés, lorsqu'il disait que les *acteurs* ne sont pas des *personnages*.

Après cette digression où la force des choses a seule pu nous entraîner, nous revenons à la tragédie de M. Brifaut. Cet ouvrage, comme le roi qui en est le principal acteur, était plus connu sous le nom de *Charles le Mauvais* que sous celui de *Charles de Navarre*. Il est à craindre que le public, sans rétablir le premier titre, ne substitue au second celui de *Charles le Médiocre*, dont Voltaire inclinait d'ailleurs à revêtir le roi de Navarre lui-même. C'est encore une conspiration qui forme le [309]

sujet de ce drame. Celui qui l'exécute (le prévôt Marcel), celui qui la détruit (Maillard), ne paraissent pas sur la scène. Le dauphin de France, qu'elle menace, vit dans une sorte d'intimité avec le roi de Navarre qui la trame dans le palais même du dauphin. Ce perfide monarque, dont la politique est presque aussi embrouillée que le tissu de la tragédie, compte d'abord sur le bras de Clisson, prisonnier du roi de France, et sur l'aide de Téligny, chef des états. Mais Clisson, qui reçoit du dauphin la liberté et l'épée de connétable, se range parmi les défenseurs du trône ; et Téligny, le versatile ami de Clisson, ne se décide à servir le roi Charles qu'avec la plus grande répugnance et à la dernière extrémité. Il n'est pas étonnant qu'avec d'aussi faibles moyens, la conspiration et la pièce avortent toutes deux ensemble, surtout lorsqu'on n'a pas même la satisfaction de voir le coupable Charles puni, et qu'on l'entend répondre à la clémence du jeune dauphin par d'arrogantes imprécations et des menaces extravagantes :

Tremblez de mon départ, tremblez de mon retour !

On doit remarquer que ce vers ridicule dans la bouche du bénin conspirateur, *Charles le Mauvais,* serait beau dans celle d'un Gengis ou d'un Coriolan. Au reste, nous le disons avec plaisir, le style de M. Brifaut, bien qu'il manque parfois de propriété, de précision et de goût, n'est | dénué ni [310]
d'élégance, ni d'harmonie, ni même d'une certaine énergie. Nous citerons entr'autres ces deux vers,

qui expriment avec beaucoup de pompe et d'éclat une vérité trop méconnue :

85 Lorsqu'un trône a tremblé dans sa base profonde,
Il ébranle en tombant tous les trônes du monde.

Nous avons distingué, dans le cours de la pièce, plusieurs tirades pleines d'une véritable chaleur, que nous regrettons de ne pouvoir citer. On trouve
90 encore, dans le dialogue, une foule de vers qui seraient applaudis en tout temps, quoiqu'ils doivent surtout aux circonstances les bravos que leur prodigue le public :

Vous avez tout détruit : mais qu'avez-vous fondé ?
95 . . . . . .
Sauvons la liberté : mais gardons-nous du crime.
. . . . . .
Laissons là les partis, ne voyons que la France, etc.

Nous ferons observer toutefois à M. Brifaut que
100 ces mots magiques : *France*, *honneur*, *patrie*, *gloire*, etc., etc., sont répétés un peu trop souvent dans les discours de ses héros. Clisson, dont le beau caractère est d'ailleurs celui que M. Brifaut a le mieux su tracer, Clisson qui nous semble si grand,
105 si chevalier lorsqu'il dit au coupable Téligny dont il se sépare :

Je quitte un conjuré, dans la haine affermi,
Il ne tiendra qu'à toi de me rendre un ami.

Clisson, dis-je, n'est plus qu'un froid et empha-

110 tique déclamateur lorsqu'il nous rappelle *à tout bout de champ*, suivant la naïve expression de Rabelais, sa foi, son honneur et ses services. La vertu qui se vante n'est déjà plus de la vertu, et le caractère d'un homme perd en noblesse tout ce
115 qu'il montre en orgueil.

Le lecteur est peut-être étonné que nous ne par- [311]
lions pas de l'épouse de Clisson ; le sort de ce personnage, au moins inutile, est d'être toujours perdu de vue. Si M. Brifaut se décide à le retran-
120 cher, sa tragédie aura un défaut de moins.

Nous félicitons M. Brifaut d'avoir choisi un sujet national; mais nous l'engageons à le mieux choisir une autre fois : de plus sévères diraient à le mieux traiter. Il reconnaîtra aisément que si,
125 dans sa tragédie, le rôle du dauphin n'est pas sans mérite, la perfidie de Charles de Navarre est aussi loin d'être dramatique que l'indécision de Téligny d'offrir des combinaisons théâtrales. Dans la tragédie, où il n'y a pas de caractères prononcés, il
130 n'y a pas apparence de danger, parce que sur la scène les événements naissent des caractères. Où il n'y a pas de danger, il n'y a pas d'intérêt, *Hinc subitœ mortes*. Nous n'ajouterons pas avec le satirique, *Hinc intestata senectus*, parce que nous espé-
135 rons que le talent jeune encore de M. Brifaut lèguera à la postérité des ouvrages meilleurs que *Charles de Navarre*. H. [Victor Hugo].

Nous remettons à notre prochain numéro de rendre compte de *Marie-Stuart*, tragédie en cinq

140 actes de M. Lebrun, qui vient d'obtenir un grand succès au premier Théâtre-Français. Nous examinerons si cet ouvrage, imité de Schiller, réalise les espérances qu'avait fait concevoir *Ulysse*, début de l'auteur.

145 Le second théâtre n'a pas vu ses derniers efforts couronnés de tout le succès qu'auraient mérité, sinon les nouveaux ouvrages qu'il a représentés, du moins l'activité et le zèle de son administration. La *Bourgeoise ambitieuse*, petite comédie en un 150 acte, qui était tombée deux jours avant la mauvaise réussite de *Charles de Navarre*, semble avoir encore porté malheur aux *Fausses Apparences*, autre petite comédie qui a été sifflée ces jours derniers, et dont l'auteur est M. Pigault-Lebrun.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CHAUMIÈRE DE CLICHY

Par M***

Une chaumière est abattue; une famille éplorée arrachée de ses pénates erre sans asile; cet acte d'iniquité ordonné par un maire impitoyable, est exécuté sous ses yeux; à ce spectacle un peuple entier se lève saisi d'horreur, et jette un cri vers le ciel vengeur de l'iniquité; ce premier mouvement fait place à une généreuse compassion pour la victime; l'obole de la veuve et de l'orphelin est apportée en offrande à l'infortune; la chaumière renaît de ses ruines; l'oppresseur est humilié, le crime puni et la vertu triomphante. Tel est le grand tableau qu'il fallait peindre, et dont M*** ne semble pas même avoir conçu l'idée.

On ne voit pas sans quelque surprise que la Chaumière, qui est l'héroïne du roman, que Morisset, qui en est le héros, n'obtiennent qu'une place secondaire dans un drame où ils devaient jouer le premier rôle. Et cependant le lecteur ne pouvait faire trop tôt connaissance avec la cabane et son propriétaire. Le récit de la guerre de l'indépendance d'Amérique, qui remplit les deux grands

tiers de l'ouvrage, ne fait que le distraire du sujet principal, sans l'intéresser. Ce n'étaient point les combats de ces fiers républicains, mais la chau-
25 mière de Morisset qu'il fallait peindre; l'action tout entière ne devait point se passer sur la plage américaine, mais sur la route même de Clichy. Que font en effet au lecteur les exploits de M. le marquis de Lafayette? Sa gloire est grande sans doute,
30 mais était-ce bien le moment de la célébrer? Ce qu'il importait surtout, c'était de faire paraître au grand jour la vertu mâle et inflexible de Mo|risset, [313] sa constance inébranlable dans l'adversité, de montrer en lui le véritable héros du malheur. Il
35 fallait, en présentant cet infortuné aux prises avec le maire de son village, faire ressortir le contraste frappant des lumières et de la magnanimité du libéral français avec l'ineptie et la cruauté de l'homme de 1815. Un auteur un peu adroit n'eût pas
40 manqué, avant tout, de jeter sur son héros tout l'intérêt dont il était susceptible; et c'est ce précepte, le premier et le plus important de tous, que M*** a particulièrement violé. Dans les scènes qu'il a eues à peindre, il semble avoir toujours
45 omis à plaisir les circonstances propres à accroître la péripétie du drame, et qui naissaient des situations mêmes. Prenons pour exemple le moment qui précède la catastrophe, ce moment terrible où tout va être consommé, selon l'expression de l'auteur,
50 et nous démontrerons jusqu'à l'évidence que M*** n'a offert que l'ébauche imparfaite d'un dessin qui devait être tracé à grands traits.

Morisset est arraché de sa chaumière; voilà le fait pur et simple. Mais ce fait, il fallait l'embellir:

55 les gendarmes envoyés pour exécuter l'ordre cruel du maire pouvaient vous fournir un épisode intéressant. Un combat s'engage. Morisset repousse l'attaque avec courage, lutte corps à corps contre ses ennemis, en terrasse deux ou trois, plus ou 60 moins, mais enfin accablé par le nombre, est obligé de céder et d'obéir. Indépendamment du pathétique que faisait naître cette situation, elle vous fournissait l'occasion d'une de ces descriptions de bataille que le lecteur ne lit jamais sans 65 un secret plaisir. Morisset pouvait avoir une nombreuse famille ; si dix ou douze enfants n'eussent suffi, vous pouviez ajouter un père accablé d'années et d'infirmités, une femme, que vous pouviez même supposer enceinte. Jugez vous-même quelle 70 succession de scènes déchirantes vous offrait cette multiplication de victimes. Allons plus loin ; supposons qu'une nuit froide et sombre enveloppât de ses ténèbres les noirs attentats du crime, et [314] ajoutât une nouvelle horreur à une peinture déjà 75 si horrible par elle-même, vous épuisiez l'admiration en portant à son comble la terreur et la pitié. C'est ainsi qu'il faut traiter le roman et surtout le roman politique. Parlons avant tout aux passions ; c'est un devoir indispensable pour l'écrivain : qui- 80 conque le néglige ne sait rien.

Après vous avoir fait le juste reproche de n'avoir pas dit tout ce qu'il fallait dire, nous vous en adresserons un autre d'un caractère plus grave : celui d'avoir trahi la cause que vous défendez. 85 Jusqu'ici tout le monde avait cru, et nous tous des premiers, que le maire de Clichy n'était autre chose qu'un seigneur féodal ; nous étions même

très disposés à croire, sur la foi du *Constitutionnel* et de la *Renommée*, que ce noble châtelain était imbécile et pervers autant que baron ou marquis de France. Et voilà que c'est vous, M***, qui nous arrachez à une illusion si douce, en nous déclarant, avec une bonhomie sans exemple, que ce prétendu partisan de la dîme, des corvées et de tous les droits féodaux, n'est ni plus ni moins qu'un ancien nourrisseur de Vincennes. Cet aveu trop sincère nous a tout à fait désenchantés, et a diminué au moins de moitié l'intérêt que nous portions à l'infortuné Morisset... La franchise en elle-même est une excellente chose; mais elle ne doit pas dégénérer en maladresse. Il est certaines vérités qu'on peut avouer, d'autres sur lesquelles il est bon de glisser légèrement, *est modus in rebus,* a dit un homme qui s'y connaissait très bien ; mais ce n'est pas chose facile à un indépendant que de garder ce sage milieu que n'ont pu tenir même les doctrinaires.

Au surplus, consolons-nous, on nous promet *les Plaisirs de Clichy*, nouvel ouvrage qui réparera sans doute les torts de son aîné. L'auteur n'a, dit-on, épargné ni soins ni recherches pour rendre son livre digne de l'attention publique. | On a [315] formé une liste complète et régulière des personnes qui ont souscrit pour le rétablissement de la chaumière : glorieux recensement, qu'enrichiront encore ces devises si touchantes, ces naïvetés si sentimentales, échappées de la plume bienfaisante des souscripteurs, et dont on nous promet d'effacer les fautes d'orthographe : toutes les pièces qui ont paru jusqu'ici pour ou contre la cabane seront

comprises dans ce recueil. On annonce en outre que d'habiles ingénieurs seront envoyés sur les lieux pour dessiner l'ancienne chaumière et lever un plan très exact de la nouvelle. La lithographie doit reproduire ces travaux précieux. Plusieurs chansons, romances et complaintes, mises en musique par de savants artistes, ajouteront un charme de plus à un recueil si impatiemment attendu. Ainsi, grâce à cet ouvrage, pour l'embellissement duquel tous les arts réunissent leurs prestiges, Clichy va devenir un lieu fameux, et la chaumière de Morisset presque aussi célèbre que la maison Bancal.

F[1].

ALMANACH DES MUSES

POUR L'ANNÉE 1820

Jamais, de mémoire d'homme, de plus tristes étrennes ne nous furent offertes. La licence a été portée au point que nous, bonnes gens, habitués moins que personne à saisir, en fait de vers, le côté plaisant des ouvrages, nous avons failli succomber à une envie de rire inextinguible, que nous avons toutefois promptement réprimée, attendu qu'il n'est ni honnête ni décent de s'égayer aux dépens de tant de poètes à la fois.

1. La signature F. ne figure qu'à la table.

10 Cependant, comme il n'y a rien de plus varié que les goûts et les opinions, article sur lequel on ne doit d'ailleurs jamais disputer, il ne serait pas impossible que bien des gens eussent, de l'*Almanach des Muses* de cette année, une | façon de penser [316]
15 tout opposée à la nôtre. Les cœurs tendres et mélancoliques, toujours ouverts aux émotions douces, pourraient bien trouver un charme secret à certaines pièces qui n'ont effleuré qu'à peine notre sensibilité émoussée. *Amour et Soleil cou-*
20 *chant*, *Baiser du soir, les Deux Zéphyrs*, *la Vierge du Dragon*, *Bosquet des Lilas*, *la Différence des Baisers*, etc., sont des titres charmants, et les pièces tiennent encore beaucoup plus qu'ils ne promettent : tout y est délicat, vaporeux, doux et pas-
25 sionné. Les amateurs du naïf et du sentimental y rencontreront à profusion des traits qui ne le céderont en rien, pour le naturel de la pensée et l'élégance de l'expression, à celui-ci qui termine la description d'une matinée de printemps dans
30 *le Soleil et le Nuage* :

Corydon, près de sa Sylvie,
Recevait deux baisers pour un pied de lilas,
Tout, en un mot, s'animait ici-bas;
Tout reprenait une nouvelle vie.

35 C'est sans doute pour contenter tous les goûts, que M. l'éditeur a répandu une si grande variété dans son recueil. Il n'est aucun genre de poésie qui n'y ait trouvé place. L'amant du Madrigal en trouvera bien une cinquantaine des mieux choisis.
40 Le partisan du sonnet n'a point été oublié, on lui

en a réservé au moins une vingtaine. Les Épitaphes sont la partie soignée de l'ouvrage : heureux ceux qui ont de l'inclination pour ce genre. On trouve encore à profusion, Odes, Romances, Poèmes, Épigrammes, etc., etc., auxquels il faut ajouter les Fables de M. L. F. D. G., qui sont là pour l'amusement des amis de l'Apologue. Il y en a, comme on dit, pour tout le monde; chacun peut en prendre et surtout en laisser.

Quant à nous, nous ferons à M. Léonce de Saint-Géniès, auteur de l'*Épître à une jolie Ultrà*, à M. T***, chantre | souvent bien inspiré de *la Puis-* [317]
sance de Dieu, à M. Damas, qui harangue en jolis couplets une faiseuse de Romans, à M. J. Pain, dont nous avons remarqué avec plaisir les *Manuscrits retrouvés,* et à quelques autres encore, nos compliments de condoléance bien sincères. Il est triste de voir ses vers accolés à ceux de tels et tels poètes que nous ne citerons pas. On croirait que nous voulons nous égayer aux dépens de leurs noms, qui, pour être souvent plus que bizarres, sont toutefois moins ridicules encore que leurs vers. Il serait pourtant aussi possible que MM. Pain, Damas, etc., n'eussent recherché ce mauvais voisinage que par coquetterie, semblables à ces jolies Créoles qui rehaussent encore leurs charmes par un cortège de dix à douze vilaines négresses.

F.

DITHYRAMBE SUR L'ASSASSINAT DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

Par M. TÉZÉNAS DE MONTBRISON, des Académies de Lyon, de Marseille, etc.

Cette pièce, inspirée par une douleur sentie et une trop clairvoyante indignation, renferme des passages écrits avec feu et avec verve. Cependant, M. Tézénas, dont l'énergie est quelquefois incorrecte, nous paraît réussir encore mieux dans les morceaux qui demandent, comme le suivant, de la grâce et de la douceur :

Pleure, princesse infortunée,
L'époux qui faisait ton bonheur !
Naguère, de fleurs couronnée,
Tu vins, sur le char d'Hyménée,
Comme un ange consolateur.
Ivre de joie et d'espérance,
Oubliant tout, un peuple immense
Se précipitait sur tes pas :
Tu quittais ta douce patrie;
Mais, de tant d'amour attendrie,
Ton cœur ne la regrettait pas.

U. [Victor Hugo][1].

1. Initiale à la table seulement.

ODE, OU CHANT FUNÈBRE SUR LA MORT DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI [318]

Par LEBRUN DE CHARMETTES

On retrouve dans cet ouvrage les qualités particulières du style de M. Lebrun de Charmettes. Nous extrairons les strophes suivantes :

De ta sublime sœur, de ton généreux frère,
De ton malheureux père,
Redirai-je l'effroi, les augustes douleurs ;
Ton épouse égarée à la foule attendrie
Redemandant ta vie,
Et lisant ton trépas dans tous ces yeux en pleurs ?
. . . . . .
Héros ! c'en est donc fait : cette brillante gloire,
Cette longue mémoire,
Ces palmes, ces lauriers, qu'eût obtenus ton bras,
Ce pompeux avenir, cette riche espérance,
Sont perdus pour la France ;
Et la main d'un Français t'a donné le trépas !

U. [Victor Hugo][1].

1. Initiale à la table seulement.

LA FRANCE ROYALISTE AUX MANES DE Mgr LE DUC DE BERRI

Par A. J. C. SAINT-PROSPER,
auteur de l'*Observateur au XIXe siècle.*

Cet opuscule, écrit avec une rapidité pleine d'énergie et d'originalité, porte l'empreinte d'une douleur profonde et la fait passer dans l'âme du lecteur, en retraçant fidèlement les détails déchirants de la fatale nuit, et les causes déplorables d'un attentat qu'il est impossible de réparer et qu'il était si facile de prévenir. Cette nouvelle production de M. Saint-Prosper fait le plus grand honneur à ses sentiments comme royaliste, et à son talent comme écrivain. On en jugera par la citation suivante, où se trouve peinte, avec les couleurs les plus vraies, la scène lamentable de l'Opéra : « Au milieu de cette scène, apparaît toute [31
une famille à genoux. Là, sont confondus un père, une sœur et une épouse. Tous prient, mais c'est en vain ; car il est des instants où la prière du juste ne monte pas jusqu'au ciel. Cependant, pour la première fois, la royale victime connaît la crainte. — Pensez-vous, disait-il à son frère, que Dieu me pardonne ? — Oui, puisqu'il a fait de vous un martyr. — C'est la seule consolation qu'un fils de France puisse donner à son frère. Le Duc bénit sa fille, cherche la main de sa femme, la serre encore une fois, et tombe dans une longue agonie. Pour-

quoi faut-il que la mort lui soit aussi cruelle? Sa douceur, sa piété auraient dû en désarmer la rigueur. Dieu ne le voulait pas ainsi : le Duc devait encore un dernier exemple à la terre. Les tourments qu'il endure deviennent plus affreux, il est déjà presque hors de la vie... Le Roi arrive. Un effort, le dernier de tous, soutient le Prince, et sa voix murmure ces mots : Grâce, Sire, grâce pour l'*homme* qui m'a frappé; je vous en conjure, Sire... La parole expire sur ses lèvres et l'agonie redoutable. Courage, mon frère, s'écrie l'héroïne de toutes les douleurs ; courage, mon frère! mais si l'Éternel vous appelle à lui, dites à mon père qu'il prie pour la France et pour nous. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer davantage.

U. [Victor Hugo].

⁂ Nous avions, dans notre précédente livraison, exprimé le désir, et même énoncé l'espérance de voir un de nos écrivains illustres entreprendre l'histoire de Mgr le duc de Berri. Nous aurions été prophètes, nos vœux seraient remplis et notre attente comblée, s'il était vrai que, d'après une auguste invitation, le noble vicomte de Châteaubriand se fût chargé de cette tâche digne de lui.

⁂ Le célèbre Walter-Scott, quoiqu'il eût annoncé dans *la Fiancée de Lammermoor*, que ce roman était le dernier qu'il publiait, rentre en lice. *Ivan-Hoë*, ou *le Retour d'un croisé* est sous presse, [320]

et paraîtra dans le courant du mois de mars. Puisse cette nouvelle production être digne de son auteur!

*** Les rédacteurs du *Conservateur littéraire* avaient déclaré, dans leur 7e livraison, qu'ils continueraient à garder l'anonyme, comme ils l'ont cru devoir faire jusqu'ici. Cependant un article que M. Agier a bien voulu consacrer à leur recueil, dans la 75e livraison du *Conservateur*, article du reste plein d'indulgence et de sentiments bienveillants, pourrait faire croire que MM. Hugo frères sont les seuls auteurs du *Conservateur littéraire*. MM. Hugo[1], uniquement dans l'intérêt de la vérité, nous prient de rectifier cette erreur involontaire. Ils nous invitent à faire connaître qu'ils comptent plusieurs collaborateurs dont les articles ne sont soumis, comme les leurs, qu'à la censure du conseil de rédaction, composé de la réunion de tous les rédacteurs. C'est avec regret que les rédacteurs du *Conservateur littéraire* se voient encore forcés d'entretenir d'eux leurs lecteurs; mais c'est avec un bien vrai plaisir qu'ils saisissent cette occasion de remercier publiquement M. Agier de ses éloges et de ses honorables encouragements.

Le Rédacteur responsable du Conservateur littéraire.

1. Il n'est pas inutile d'observer que deux de ces Messieurs seulement, l'aîné et le plus jeune, comptent parmi les rédacteurs. (C. L.)

NEUVIÈME LIVRAISON

(Avril 1820).

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN

ODE

Couronnée en 1818, par l'Académie des Jeux Floraux.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.

Porté sur le flanc des nuages,
L'ange des nuits parcourt les cieux épouvantés.
Sa voix tonnante appelle les orages;
La foudre et l'aquilon marchent à ses côtés...
5 [Le loup hurlant dans l'ombre a quitté ses repaires;
Il traverse à grands pas les hameaux solitaires.
O laboureurs, réveillez-vous!
Veillez! veillez! j'entends les cris de la victime.
La nuit est complice du crime;
10 Le sang qu'on va verser retombera sur nous.

J'entends dans les forêts des cris lointains d'alarmes...
Où vont ces coursiers et ces chars?

Entre crochets les vers qui manquent dans le *Recueil des Jeux Floraux*, 1818.

5-20 *J. F. Quatre vers seulement :*

J'entends sur ces créneaux frémir l'airain des heures.
Où vont ces coursiers et ces chars?
Soldats, que cherchez-vous vers ces sombres demeures?...
Arrêtez! Arrêtez!... Tout fuit à mes regards.

Que cherchent ces soldats qui font briller leurs armes?
Arrêtez!... Ciel! tout fuit vers ces affreux remparts.
15 Seul le sinistre airain des heures
Résonne sourdement au haut de ces demeures;
Un spectre lui répond par des gémissements;
J'écoute, et loin dans les ténèbres
S'élèvent les clameurs funèbres
20 Du triste oiseau des monuments.]

Je vois, dans Saint-Denis, une pâle lumière
Errer sur ces vieux murs si sacrés autrefois;
J'entends, au sein de la poussière,
S'agiter à grand bruit les ossements des Rois.
25 Échappés des sombres royaumes,
De toutes parts vers moi marchent d'affreux fantômes.
Des célestes décrets redoutables héraults, [322
Leur effrayante voix retentit dans les plaines;
Ils s'arrêtent, les bras étendus vers Vincennes,
30 Ils chantent l'hymne des tombeaux.

Tenant entre leurs mains les ordres sanguinaires,
Des chefs se sont assis pour insulter aux lois;
Et, devant ces bourreaux, juges imaginaires,
A comparu le fils des Rois.
35 Noblement exilé d'une terre flétrie,
Sur les bords étrangers il suivit la patrie,
Français digne de ses aïeux :
Depuis qu'il s'est fait voir dans les champs de Bellonne
La France ose espérer, et le tyran frissonne
40 Sur son trône victorieux.

Les peuples se disaient : louons la Providence;
Nous ne sommes plus sans appui,
Le glaive d'un héros veille encor sur la France...
Qu'il meure, a dit le Corse, et sa race avec lui!
45 Endormi sur la foi de ses traités perfides,
Le héros entouré de pièges homicides

Soudain se réveille étonné;
Il tombe enveloppé des embûches du crime :
Un forfait l'a vaincu, que la noble victime
Rougirait d'avoir soupçonné.

Il est là, sous les yeux de ces brigands farouches,
Comme un Condé, l'œil fier, le front serein.
L'imposture et le fiel découlent de leurs bouches;
Il sourit, muet de dédain.
Son regard poursuit leurs pensées;
Il lit l'arrêt fatal dans leurs âmes glacées :
Leurs remords ne l'absoudront pas;
Son cœur lui dit assez qu'il n'est plus d'espérance,
Et que l'oppresseur de la France
Ne vivra que par son trépas.

Hélas! que n'est-il mort au milieu des batailles,
Noblement étendu sur un lit de lauriers!
Il mourra loin des camps, sous d'indignes murailles, [323]
Comme le dernier des guerriers.
Les peuples effrayés pleureront en silence;
Des Français oublieront sa cendre sans vengeance;
Ils souriront à son bourreau!
Et longtemps son ombre sanglante
Sur cette terre encor de son trépas fumante,
Viendra demander un tombeau!

Cependant, à l'aspect du héros magnanime,
Étonné d'être ému par le sang innocent,
Le tribunal affreux des ministres du crime
Se tait en frémissant.
Épouvanté de ce qu'il va résoudre,
Il craint de condamner celui qu'il n'ose absoudre...
Mais le Corse a trop attendu :
Il apprend qu'on trahit sa colère inquiète;
Il parle, et la terreur répète
L'arrêt par la justice un instant suspendu.

Ah! quand viendra le jour où l'Europe et la France
Dépouilleront leurs vêtements de deuil?
Ce jour où de son pied l'ange de la vengeance
Frappera le colosse élevé par l'orgueil?
Des bourreaux de Louis héritier détestable,
Cache-toi, cache-toi sous ton bonheur coupable;
Impose par la gloire aux peuples abusés...
Tu montes pour tomber, aujourd'hui roi suprême,
Demain peut-être esclave, et seul avec toi-même,
Pleurant sur tes sceptres brisés.

Adieu, noble amour de la gloîre!
Adieu lauriers promis à ses jeunes vertus!
Compagnons du héros si chers à sa mémoire,
Adieu, vous qu'il ne verra plus!
Assis dans les cachots d'une tour solitaire,
Il attend l'heure funéraire,
Signal des derniers attentats;
Tranquille cependant, il rêve en sa pensée
Les beaux jours d'une vie, hélas! sitôt passée,
Et l'avenir qu'il ne craint pas.

Tristement appuyé sur ses mains valeureuses, [324]
Le héros éleva ses regards vers les cieux;
Et des larmes silencieuses
Malgré lui roulaient dans ses yeux.
Que faisiez-vous alors, ô toi sa tendre mère,
Et toi, Bourbon, malheureux père?
Peut-être un doux sommeil le mettait dans vos bras.
Dormez!... Près de sa dernière heure,
C'est sur votre réveil qu'il pleure;
C'est pour vous qu'il frémit en songeant au trépas.

De ce bastion solitaire
Je vois descendre des soldats :
Un sombre flambeau les éclaire...
Je frissonne au bruit de leurs pas.
Que vois-je? ô terreur!... sans défense,

D'Enghien au milieu d'eux s'avance
Avec la fierté des héros!
La nuit prête son ombre au crime :
Tout est tranquille, et la victime
Veille seule avec ses bourreaux!

Du moins que la parole sainte
Pour la dernière fois descende sur d'Enghien!
Il parle... et ce Murat qui vit l'homme avec crainte,
Avec mépris voit le héros chrétien.
Retiens, lâche, retiens ton insultant blasphème!
Tu ne crois pas en un juge suprême
Témoin de tes longs attentats...
Mais tremble! la Calabre et ses rochers t'attendent;
Ses vautours naissants te demandent!...
Il est un Dieu vengeur, et tu le connaîtras.

Sur sa poitrine intrépide
Plaçant un pâle fanal
Dont la lumière homicide
Guidera le plomb fatal,
Ils reculent, et dans l'ombre
A peine une lueur sombre
Brille à leurs yeux inhumains;
Et le héros immobile
Présentait un cœur tranquille [325]
Au fer qu'apprêtaient leurs mains.

Le chef des meurtriers à sa troupe insensible
Donna soudain l'affreux signal.
La mort, ceinte d'éclairs, avec un bruit horrible,
Passa sous ce rempart fatal.
D'Enghien était tombé!... Dormez, peuples esclaves,
Peuples dignes de vos entraves,
Qui croirez le venger par de stériles vœux!
La race des Condés pour jamais est éteinte :
Ce sang dont la patrie est teinte,
C'est le sang des héros promis à nos neveux.

Étendu palpitant sur la poudre sanglante,
Il voyait ses bourreaux, pour cacher leurs forfaits,
Ouvrir à coups pressés la tombe dévorante
Qui doit l'engloutir à jamais.
155 Bientôt son sang glacé dans ses veines s'arrête;
Sur une froide pierre il repose sa tête;
Luttant contre la vie, il attend le trépas.
En ce moment une ombre immense
Qui siégeait sur les tours, pareille à la vengeance,
160 Se lève, en agitant ses gigantesques bras.

Une auréole étincelante
Brillait sur son front couronné;
Et de son sein, couvert d'une pourpre éclatante,
Flottait un long linceul aux vents abandonné.
165 C'était le saint Monarque..... un effrayant silence
Dans les airs étonnés annonça sa présence;
Le fer tomba des mains des bourreaux pâlissants;
Et sa voix semblable au tonnerre
Bénissait le héros renversé sur la terre
170 En ces formidables accents :

Tu meurs, d'Enghien, tu meurs : ton Dieu vers lui t'appelle!
Quitte ce corps par la mort abattu;
Lève-toi, viens renaître à la vie éternelle,
Viens voir où le bonheur attendait ta vertu.
175 L'Éternel a permis ton glorieux supplice : [326]
Car ta vaillance à sa justice
Arracherait un peuple révolté.
Mais, après tes vertus, tes malheurs, ta constance,
La mort n'est qu'une récompense
180 Qui t'ouvre un ciel heureux dès longtemps mérité.

Il dit; et ranimant ses forces presque éteintes,
Le héros lui sourit de son regard mourant.
Alors le vieux Monarque éleva ses mains saintes
Sur le fils des Condés à ses pieds expirant :
185 Il bénissait son corps privé de sépulture;

Et le chêne sacré, poussant un long murmure,
Lui répondait du fond des bois;
Et le ciel, et le fleuve, et les monts, et les plaines,
Et les murs sanglants de Vincennes
De sourds gémissements accompagnaient sa voix.

Les brigands, muets d'épouvante,
En détournant les yeux saisissent le héros...
Sur sa dépouille encor vivante
J'entends tomber la terre et marcher les bourreaux!..
C'en est fait, tout à coup s'échappe de la tombe
Un cri plaintif du héros qui succombe...
Ils se regardent terrassés;
Ils pensent voir d'Enghien qui, pâle, formidable,
Se relève au milieu de leur troupe coupable,
Et les suit de ses bras glacés.

Mais alors s'élançant sur le char des orages,
Saint Louis monte dans les airs;
Il monte, et loin encor sur le flanc des nuages
Sa trace éclate en mille éclairs.
Pâles d'horreur, frappés des colères célestes,
Les bourreaux en tremblant quittent ces lieux funestes:
Tout se tait dans les champs déserts;
Et dans les cieux, troublés de leurs rires funèbres,
On entendit passer les géants des ténèbres,
Qui redescendaient aux enfers.

E. Hugo.

198-200 *J. F.* :

Ils veulent fuir, l'effroi les glace.
Ils ont cru voir la mort, dont la faux les menace,
S'avancer à grands pas dans ces affreux fossés.

L'ANTRE DES CYCLOPES [327]

(Extrait d'une traduction inédite de l'*Enéide*.)

Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen fumantibus ardua saxis, etc.
(Lib. VIII.)

Non loin des bords d'Enna, près du séjour des vents,
Liparis lève un front ceint de rochers fumants;
L'Etna tonne en ses flancs : sous ses voûtes tremblantes
On entend retentir les enclumes bruyantes;
5 Là, grondent les métaux; là, cent soufflets mouvants
Gonflent leur vaste sein où s'engouffrent les vents;
Là, s'ouvre l'antre obscur des fils de Sicanie.
Ce palais de Vulcain fut nommé Vulcanie;
Le dieu des feux y vole à la voix de Vénus.
10 Brontès et Pyracmon, et Stérope aux bras nus,
En ce moment forgeaient au maître du tonnerre
La foudre, que son bras fait gronder sur la terre.
Cet ouvrage imparfait s'achevait sous leurs coups.
Ils y mêlaient déjà l'Éclair et le Courroux,
15 Et trois rayons de Grêle, et trois rayons de Flamme,
Et le Bruit et la Peur, qui terrasse notre âme.

Plus loin brille ce char, d'où Mars, ceint de lauriers,
Errant de ville en ville, appelle les guerriers.

Réimprimé dans *Victor Hugo raconté*... Aucun changement, sauf la suppression des majuscules aux mots : Éclair, Courroux, Grêle, Flamme, Bruit, Peur (vers 14, 15, 16). — L'édition G. Simon donne, d'après le manuscrit, la date : [Janvier] 1817.

Là résonne l'égide; et l'or, et les écailles,
De l'arme de Pallas ornent les vertes mailles;
Cent serpents sur son sein dressent leurs cols sifflants,
Et Gorgone en fureur roule ses yeux sanglants.

« Écoutez, dit Vulcain, suspendez votre ouvrage,
Cyclopes; d'un héros, fameux par son courage,
Il faut forger l'armure, et montrer sans retard
Ce que peuvent vos bras et ce que peut votre art. »
Tout s'empresse à ces mots, sa voix les aiguillonne;
Dans de vastes fourneaux l'acier brûlant bouillonne;
Déjà ce bouclier qui, dans les jeux de Mars,
Seul de tous les Latins doit affronter les dards,
Dans sept orbes de bronze aux regards étincelle. [328]
Sur des brasiers fumants l'or à grands flots ruisselle;
L'un, des soufflets gonflés pressant les vastes flancs,
Tantôt chasse à grand bruit, tantôt pompe les vents;
L'autre plonge l'airain dans l'onde qui frissonne;
Sous leurs vastes efforts l'antre tremblant résonne;
Ceux-ci courbent le fer qu'ils tournent sur les feux,
Ils frappent : soulevé par leurs bras vigoureux,
Le marteau, bondissant sur le métal sonore,
Tombe à coups cadencés, remonte et tombe encore.

V. D'AUVERNEY [Victor Hugo].

LITTÉRATURE FRANÇAISE

VIE PRIVÉE DE VOLTAIRE ET DE MADAME DU CHATELET

PENDANT UN SÉJOUR DE SIX MOIS A CIREY

Par l'auteur des *Lettres péruviennes*,
suivie de cinquante épîtres inédites en vers et en prose
de Voltaire.

[Nous allons entreprendre une tâche délicate et difficile. Nous oserons parler sans passion d'un homme qui a tantôt été décrié avec aveuglement, tantôt exalté avec mauvaise foi; nous allons rendre justice à Voltaire, c'est-à-dire lui payer notre tribut d'admiration; et certes, il faut, comme nous, s'être résigné à dire la vérité tout entière, il nous faut tout le courage de l'équité pour prendre aujourd'hui place parmi les partisans de cet illustre génie. Les rangs de ses apologistes ont été souillés par tant d'hommes, chargés de crimes et d'ignominie, la voix de ses défenseurs a été si souvent consacrée

Le milieu de l'article est conservé dans *Littérature et philosophie mêlées*, sous la date avril 1820. (T. I, p. 75) — Hugo a supprimé tout le début (1-138), attaque très vive contre l'esprit révolutionnaire et les libéraux.

en même temps à défendre les atrocités et les infamies d'une foule de monstres, tout fiers de sup-
15 poser Voltaire leur complice, que l'on ne doit pas [329]
s'étonner de nous voir hésiter au moment de témoigner en sa faveur; car il s'agit de faire chorus avec la révolution tout entière. A cette idée révoltante, et qui suffirait seule pour nous faire reculer, se
20 joint encore le regret de nous séparer un moment de cette classe d'hommes honorables, qui ne se sont faits les antagonistes de Voltaire que par de respectables motifs. Certes, après tant de forfaits, d'anarchie et de longues calamités, il doit être permis
25 d'être accusateur, lorsqu'on a été victime; l'amertume est excusable dans l'infortune, la colère est un des droits du malheur, et il y aurait mauvaise grâce à condamner en ceux qui voient dans Voltaire l'unique auteur de notre abominable révolution, quel-
30 que emportement dans leurs reproches et même quelque erreur dans leurs récriminations. Aujourd'hui que nous avons par devers nous de si terribles expériences, Voltaire est jugé bien sévèrement; il ne fut que léger, et il semble pervers; il
35 ne fut qu'imprudent, et il paraît coupable. Ce fut un grand malheur pour cet homme, du reste si noble et si généreux, de naître dans un temps corrompu; les objets les plus sacrés et les plus augustes, les souverainetés politique et religieuse, les
40 cultes et les trônes étaient journellement attaqués dans les causeries des gens du monde et les écrits des hommes de lettres. On voulait à toute force s'amuser, et l'on s'amusait de tout; dans les salons de la bonne compagnie, on se moqua d'abord des
45 nobles et des prêtres, et bientôt des rois et de Dieu.

Pour comble de malheur, de grands scandales, d'étonnantes incrédulités semblaient justifier ces fatales railleries ; la noblesse avait ses *philosophes*, et le clergé ses *esprits-forts*. Au milieu de cette con-
50 fusion | générale, Voltaire ne sentit pas assez le [330]
respect qu'il se devait à lui-même et l'importance de sa propre opinion ; il crut pouvoir faire comme les autres ; au torrent qui l'entraînait se joignirent encore des impulsions particulières ; ses sarcasmes
55 furent dictés plutôt par un esprit de vengeance que par un esprit de révolte ou d'irréligion. Toutefois le chantre de Henri qui, dans tous ses ouvrages sérieux, respecta la vérité, ne se permit de mentir qu'en plaisantant ; il sembla adopter pour devise :
60 *ridendo dicere falsum*, croyant peut-être qu'un paradoxe, soutenu en badinant, perdait tout son danger, et se fiant sans doute au vieux syllogisme : *tu ris, donc tu mens*. Les événements ont prouvé qu'il se trompait. C'est ainsi qu'il a sa part dans
65 les causes de nos désastres ; il contribua en riant à la démoralisation de son siècle ; et si sa gloire, ses immortels ouvrages, son prodigieux génie et surtout ses belles actions ne rachetaient les erreurs de sa vie, il aurait à répondre, devant la postérité, de
70 ses plaisanteries téméraires, et même des catastrophes qui, par une déplorable fatalité, en ont été jusqu'à un certain point les épouvantables conséquences.

Quant à nous, nous pensons que, pour dépopu-
75 lariser Voltaire auprès de cette collection de niais, d'ignorants et de demi-savants qui se disent les *libéraux*, il suffirait de le leur faire lire. Cet homme-là n'a-t-il pas dit : *Ne me parlez pas de démocratie, c'est*

le gouvernement de la canaille? N'a-t-il pas vanté
80 l'*aristocratie* anglaise? N'a-t-il pas démontré le danger des *lumières* (telles que les entendent les libéraux) dans les basses classes de la société? Ne détestait-il pas le régicide? N'a-t-il pas flétri les meurtriers de Henri III et de Henri-le-Grand? N'a-t-il
85 pas, dans *le tocsin des rois*, dénoncé à l'indignation des peuples l'assassinat du roi | de Pologne? [331]
Serait-il partisan du *crime isolé* de Louvel, celui qui a écrit ces vers?

Les peuples foulés gémissent,
90 Les arts, les vertus périssent,
On assassine les rois;
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!

95 Aurait-il approuvé la *loi athée,* ne méritait-il pas le nom de *cagot* que lui donnait Diderot, le poète qui s'écriait :

Hélas! qui désormais, dans une cour paisible,
Retiendra sagement la superstition,
100 Le sanglant fanatisme et l'athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la religion?

Nous croyons inutile de multiplier les citations, ce qui serait du reste bien facile. Il n'est pas douteux que, si Voltaire était né de nos jours, il n'eût
105 exécré les hommes et les doctrines de la révolution. Voltaire était essentiellement *monarchique*; la plupart de ses écrits le prouvent, mais au reste il faut

aujourd'hui le juger plutôt d'après son caractère que d'après sa vie. Et d'ailleurs, si nous examinons ce qu'ont souffert et ce qu'ont pensé de nos saturnales républicaines ceux des *philosophes* du dix-huitième siècle qui ont assez vécu pour en être témoins, ne nous sera-t-il pas permis de tirer de leur opinion bien prononcée une induction favorable à Voltaire? Sans rappeler ici Rulhières, massacré à la conciergerie, André de Chénier, Roucher et tant d'autres immolés sur l'échafaud, nous voyons l'ami de Sterne, Raynal, protester hautement contre la prétendue *philosophie* de 1793; Marmontel s'enfuit loin du théâtre où siège l'assemblée athée et régicide; Laharpe, échappé miraculeusement aux *monnayeurs* de Barrère, abjure et maudit ses erreurs; et enfin Malesherbes, moins heureux, Malesherbes, *l'homme le plus* | *vertueux* [332] *de son siècle si Louis XVI n'avait pas existé*[1], vient apporter sur la place de la Révolution son désaveu éclatant aux doctrines de ses bourreaux.

Nous croyons en avoir assez dit pour justifier notre opinion sur Voltaire. Nous conservons une haute admiration pour sa grande âme, pour son vaste génie, et nous accordons un pardon facile à ses fautes, que nous sommes loin de rendre solidaires des attentats de nos sophistes et des forfaits de nos démagogues. Nous en venons maintenant à l'ouvrage qui forme le sujet de cet article, et dont nous a un peu écartés un préambule que nous osons ne point croire inutile.]

1. *Oraison funèbre de Louis XVI*, par M. Soumet. (C. L.)

Cet ouvrage tient beaucoup moins que ne promet son titre. Le nom de Voltaire placé en tête d'un livre inspire toujours une curiosité vive et tellement étendue dans ses désirs qu'il est bien difficile de la satisfaire. Il semble que *la Vie privée de Voltaire* devrait offrir au lecteur une foule de détails pleins d'agrément et d'intérêt, si le caractère de cet écrivain extraordinaire était reproduit, par un peintre fidèle, avec toute sa mobilité originale et ses brusques inégalités. Il semble encore que le pinceau fin et délicat d'une femme serait plus que tout autre capable de saisir cette foule de nuances variées dont se composa la physionomie morale (si l'on peut s'exprimer ainsi) de l'homme universel, surtout durant sa liaison avec l'impérieuse marquise du Châtelet. Il aurait été piquant et peut-être plus facile à une femme qu'à un homme, de débrouiller les causes de cet attachement bizarre qui rendit un homme de génie esclave d'une femme d'esprit, et résista si longtemps aux tracas|series [333] fatigantes, aux violentes querelles que faisaient naître inopinément et à toute heure l'irascibilité de l'un et l'orgueil de l'autre. Si la collection des lettres de Voltaire à sa *respectable Émilie* n'avait été détruite, nous pourrions espérer encore d'obtenir le mot de cette énigme, car les lettres de Mme de Grafigny ne nous présentent sous ce rap-

---

139-276 *Littérature et philosophie mêlées*, I, p. 75.

139 Il a paru ces jours-ci un recueil de *Lettres de Mme de Grafigny* sur Voltaire et sur Ferney. Cet ouvrage — 141 d'un livre quelconque inspire une curiosité — 146-147 par une peinture fidèle — 151 se compose — 151-152 morale de l'homme — 153 dans sa liaison

port aucun aperçu satisfaisant. Il faut le dire et le croire pour son honneur, l'auteur des *Lettres péruviennes* n'avait sans doute pas écrit ces lettres sur Cirey avec l'idée qu'elles seraient imprimées un jour. On ne doit pas savoir beaucoup de gré à l'éditeur d'avoir extrait ce manuscrit du portefeuille de M. de Boufflers ; Mme de Grafigny n'a pas le talent d'observer, et surtout d'observer les grands hommes ; son style, au moins insipide, gâte l'intérêt de son sujet. Mme de Grafigny, arrivée à Cirey en 1738, adresse à son ami M. Devaux, lecteur du roi Stanislas de Pologne, ses réflexions sur les habitants de ce château. M. Devaux, qu'elle appelle dans l'intimité de sa correspondance *Pampan*, et quelquefois *Pampichon* par un redoublement de tendresse, reçoit ses confidences sur Voltaire et la marquise, qu'elle désigne par plusieurs sobriquets, tous plus fades les uns que les autres, *Atys*, *ton idole*, *Dorothée*, etc. ; elle lui transmet, en style niais et précieux, un journal détaillé de toutes ses occupations ; a-t-elle vu le lever du jour ? elle a *assisté à la toilette du soleil*. Je suis, dit-elle à M. Devaux, *je suis bien jolie de t'écrire*. [On trouve dans l'appartement de Voltaire *une foule de choses chères et recherchées, d'une propreté à baiser le parquet*; etc., etc. Nous le répétons, ces lettres n'avaient pas été écrites pour voir le jour. Que l'on joigne à cela les déclamations tranchantes et les divagations libérales dont l'éditeur s'est cru | obligé d'en- [334]
richir le texte dans ses notes presque toujours inutiles, on n'éprouvera certainement pas une grande

---

181 et sa marquise — 188 Devaux, *bien jolie*

tentation d'ouvrir le livre.] On aurait cependant tort de le rejeter; parmi beaucoup de redites et de détails pleins de mauvais goût, les lettres de
200 Mme de Grafigny renferment des faits curieux et ignorés, et les morceaux inédits de Voltaire qui complètent le volume, suffiraient pour mériter l'attention. [Sous ce rapport, on doit de la reconnaissance à l'éditeur; ces morceaux sont d'un bon
205 choix et pour la plupart réellement inédits.] Plusieurs de ces cinquante épîtres présentent un haut intérêt; [nous renverrons au livre même ceux des lecteurs qui voudraient les connaître;] elles sont adressées presque toutes à des personnages émi-
210 nents du dernier siècle, tels que les duchesses du Maine et d'Aiguillon, les ducs de Richelieu et de Praslin, le chancelier d'Aguesseau, le président Hénault, etc.; [nous avons remarqué particulièrement] les lettres à la duchesse du Maine; elles for-
215 ment une correspondance entièrement inédite et digne d'exciter la curiosité; on distingue encore dans cette collection une épître au pape Benoît XIV, écrite en italien et signée *il devotissimo Voltaire*. Nous citerons, comme échantillon de ces diverses
220 richesses, le billet suivant adressé au comte de Choiseul, alors ministre. On reconnaîtra dans ce peu de mots la touche de cet homme toujours plein

---

198 tort de rejeter tout à fait ce livre — 214 du Maine, en particulier, forment — 215-216 inédite et vraiment charmante et curieuse. Il y a encore — 218-220 Voltaire. Cela veut dire le très dévot ou le très dévoué, peut-être l'un et l'autre et à coup sûr ni l'un ni l'autre. Puisque vous voulez des citations, voici un billet, assez joli de forme et de tournure, adressé au comte — 221 Vous reconnaîtrez

d'idées neuves et piquantes; il était difficile d'échapper d'une manière plus originale aux formules banales et cérémonieuses des recommandations de cour.

« Permettez que je vous informe de ce qui vient de m'arriver avec M. Makartney, gentilhomme anglais, très jeune et pourtant très sage; très instruit, mais modeste; fort riche et fort simple; et qui criera bientôt en par|lement mieux qu'un autre. [335] Il m'a nié que vous eussiez des bontés pour moi. Je me suis échauffé, je me suis vanté de votre protection; il m'a répondu que si je disais vrai, je prendrais la liberté de vous écrire; j'ai les passions vives. Pardonnez, Monseigneur, au zèle, à l'attachement et au profond respect du vieux montagnard. »

[Cette lettre est digne du *vieux suisse libre*.] On retrouve dans la plupart des autres lettres [qui distinguent ce recueil,] la gaieté communicative, la vivacité et souvent la témérité de jugement, la flatterie adroite, la raillerie tantôt douce et tantôt mordante auxquelles on reconnaît la touche inimitable de Voltaire. Nous choisissons parmi le petit nombre des pièces de vers, mêlées aux morceaux de prose, la suivante, adressée à la fameuse Mlle Raucourt. Nous ne croyons pas qu'elle ait jamais été imprimée :

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;

---

238 Le *vieux Suisse libre* est bon courtisan, comme on voit. Vous retrouverez — 244-245 de Voltaire prosateur. Parmi le petit nombre de pièces de vers — 247-248 Raucourt n'a jamais été

Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature,
255 Et la victoire toujours sûre
Se range sous ton étendard.
Es-tu Didon? Es-tu Monime?
Avec toi nous versons des pleurs;
Nous gémissons de tes malheurs,
260 Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ton cœur ne dit rien encore.
265 Défends ce cœur des vains désirs
De richesse et de renommée;
L'amour seul donne le plaisir,
Et le plaisir est d'être aimée.
Déjà l'amour brille en tes yeux, [336]
270 Il naîtra bientôt dans ton âme;
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.
Heureux, trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
275 Si tu goûtes le sentiment
Comme tu sais si bien le rendre!

[Il est probable que le malin Geoffroy n'aurait pas été si chaud partisan de Mlle Raucourt, s'il avait connu cette pièce.

---

277 *et suiv. Toute la fin a été supprimée. Trois lignes nouvelles, comme conclusion :* De *jolis vers,* sans doute. J'avoue pourtant que j'ai peu de sympathie pour cette espèce de poésie. J'aime mieux Homère.

Cette *Vie privée de Voltaire* aura sans doute une seconde édition, grâces à Voltaire lui-même; dans ce cas, nous engagerons l'éditeur, d'abord, à supprimer ses notes; ensuite, à élaguer tout ce que les lettres de Mme de Grafigny renferment d'oiseux et de trivial; enfin, à grossir, s'il le peut, la collection des pièces inédites. S'il faut en croire des personnes bien instruites, il existe encore, tant en Russie qu'en France, tant dans les bibliothèques étrangères que dans les cabinets de plusieurs particuliers, une immense quantité de fragments et d'ouvrages inédits de Voltaire. On s'en rend facilement raison, en songeant à son infatigable amour du travail et à sa crainte continuelle de perdre le temps. *Il faudrait*, disait-il souvent, *que le jour eût cinquante heures pour les gens de lettres*. On sait qu'il inspira un jour à Mme du Châtelet l'idée de ne plus dormir; cette fantaisie, qu'ils voulurent mettre à exécution, faillit leur coûter la santé. C'est ainsi que les deux savants époux, qui ont rendu célèbre le nom de Dacier, manquèrent de s'empoisonner, par enthousiasme pour les anciens, avec du brouet à la spartiate. Nous pensons que le gouvernement devrait rassembler et acquérir les manuscrits dont nous venons de | parler. Il en est [337] dans le nombre plusieurs qui sont vivement désirés par des littérateurs; telles sont les notes écrites par Voltaire dans ses moments de loisir sur les marges de son Crébillon, et la *Dédicace de la Henriade à Louis XV*, en prose et non en vers comme le dit l'éditeur de l'ouvrage que nous examinons. Il se trouverait certainement dans cette multitude d'ouvrages des productions qui ne pourraient que

faire un grand mal dans ce temps d'impiété et de corruption; mais on se garderait des éditions com-
315 pactes, et l'on se contenterait de publier ceux des écrits inédits du philosophe de Ferney qui pourraient servir les intérêts de la littérature, sans blesser ceux de la morale.]

V. [Victor Hugo].

LES PHILIPPIQUES FRANÇAISES

Par M. Ed. CORBIÈRE.

M. Corbière, auteur de plusieurs petits poèmes sur les événements du moment, offre aujourd'hui un nouvel hommage au public. La politique est une mine féconde que sa muse a juré d'exploiter. Si cette production, comme celles qui l'ont précédée, n'annonce pas précisément un poète, elle porte au moins l'empreinte de l'âpre rudesse et de la fougue audacieuse du satirique libéral. M. Corbière, plus généreux ou moins circonspect que ses confrères, attaque ses ennemis sans les compter : Missionnaires, Ultrà, Émigrés, Ministériels, tout cela n'est à ses yeux qu'une même chose, *canaille, sotte espèce*, dont il faut se débarrasser à tout prix. Sa colère, dont le cours était déjà si rapide, semblable aujourd'hui à un torrent débordé, s'épanche en un flux de fiel, et menace de tout envahir : *vires acquirit eundo.*

M. Corbière, fidèle aux anciennes habitudes, commence, comme de raison, par placer son génie sous la | protection d'une divinité. Mais le choix [338]
était difficile à faire : les Muses, leur père Apollon ont bien vieilli, et en conscience un honnête homme ne peut guère, sans se compromettre, les invoquer

aujourd'hui. M. Corbière l'a bien senti : il avait à
25 choisir entre mille et une divinités à la mode, telles que l'Indépendance, la Vérité, la Victoire, etc.; mais, par un caprice dont il est facile d'apprécier le motif, le poète a jeté de préférence les yeux sur une protectrice de nouvelle espèce, la Haine : cette
30 déesse complaisante, loin de se montrer rebelle aux instances de son adorateur, s'y est prêtée de la meilleure grâce du monde, et lui a ouvert tous ses trésors.

A défaut de talent, servez ma jeune audace,
35 La haine me suffit. . . . . .

Un libelle dicté par la haine n'est pas une chose rare, de nos jours surtout; mais un auteur proclamant lui-même que ce sentiment le guide, que celui-là est le seul qui l'anime, est une nouveauté
40 étrange qui nous restait à voir. C'était par un autre motif que le satirique latin déclarait une guerre si cruelle aux vices de son siècle : l'aspect de Rome dissolue, en révoltant sa vertu, avait exalté son génie, et l'indignation le fit poète. Qu'on ne s'y
45 trompe pas, ce sentiment est le partage des grandes âmes; comme la vertu il a son siège dans le cœur et c'est de là, a-t-on dit, que viennent les grandes pensées. Mais la haine découle-t-elle d'une source aussi pure? Tout ce qu'elle produit, tout ce
50 qu'elle inspire, n'est-il pas vil et honteux comme elle? Cette passion, poussée trop loin, se trompe même dans l'objet qu'elle se propose; loin de nous élever au-dessus de ceux que nous voulons flétrir, elle nous place bien souvent au-dessous d'eux, et

55 nous abaisse dans notre propre estime comme dans celle des autres.

Ces réflexions ne s'appliquent pas à M. Corbière. Nous | ignorons jusqu'à quel point l'auteur [339]
de *Trois jours de mission à Brest* s'élève dans sa
60 propre estime, mais nous ne pensons pas qu'il ait rien à perdre de l'estime des autres. Que dire en effet d'un prétendu Français qui appelle les régicides des *héros*? D'un satirique qui, au milieu d'un siècle corrompu, se constitue le défenseur de tou-
65 tes les perversités, l'apologiste de tous les crimes, et s'en va prendre pour sujet de ses sarcasmes les *émigrés* et les *missionnaires*, c'est-à-dire tout ce qu'ont de respectable la gloire jointe à la pauvreté, la charité chrétienne unie à l'humilité évangélique?
70 Et quand ce furieux ou cet insensé viendra naïvement se dire inspiré par la *Haine*, ne fera-t-il pas naître contre lui-même le sentiment que tout satirique devrait exciter contre les vices, l'indignation, si pourtant le mépris ne la devance? Il faut vivre
75 dans le temps où nous vivons pour voir impunies l'audace et l'impudence qui ont dicté ces vers :

Vous que l'on vit rentrer dans la France opprimée
Sur les débris poudreux de sa mourante armée,
Quel mépris assez grand un jour pourra couvrir
80 De vos exploits honteux l'indigne souvenir?
Après trente ans d'exil, ou plutôt d'infamie,
Vous brûliez de revoir cette noble patrie,
Vous l'avez recouvrée, et Dieux! dans quels instants!
Sur les corps mutilés de ses fils expirants, etc., etc.

85 Devine-t-on à qui sont adressés ces vers? *Aux émigrés*. Aux Émigrés! que l'on réfléchisse un peu

jusqu'où s'étend la classe des *émigrés*, et qu'on lise ensuite les vers qui suivent, vers écrits avant le 13 février :

La Charte d'une paix par l'honneur garantie.
A vos pieds, j'y consens, vient d'être anéantie.
Ce pacte d'un oubli que vous aviez juré,
N'existe plus pour nous : vous l'avez déchiré.
Le pouvoir et les biens, l'autorité suprême, [340]
Les titres les plus saints sont remis en problème.
Ce ne sont plus nos droits qu'il nous faut maintenir;
Ce sont des droits nouveaux qu'il nous faut conquérir:
Je le veux. La fureur, la force, le carnage,
Tout par les deux partis sera mis en usage,
Pour noyer à jamais dans le sang des vaincus
Quinze siècles de haine et d'intérêts déçus.
Que vois-je d'un côté? des Français qu'on outrage,
S'armant pour leur pays et contre l'esclavage.
De l'autre, les débris d'un funeste parti
Attaquant en désordre un peuple réuni.
Le nombre est différent : les haines sont égales,
Et la mort va finir leurs discordes fatales :
Les poignards vont frapper... Mais, faibles factieux,
Quel délire conduit vos bras audacieux?
Quoi! vous qu'un souffle seul suffirait pour abattre,
Vous voulez contre nous vous armer et combattre?
Et pensez-vous trouver, en nous portant ces coups,
Plus de rage en vos cœurs que de haine chez nous?
Saperez-vous nos lois avec plus de furie
Que nous, en défendant nos lois et la patrie?
Ah! retardez encor ces moments meurtriers;
Suspendez bien nos coups... ce seraient les derniers.

Nous nous arrêtons ici. Comme on voit, M. Corbière de Brest est ingénu. Les vétérans de 93 retrouveront avec plaisir dans des vers publiés en

janvier 1820, toute la faconde de Barrère et toute la verve d'Hébert. M. Édouard Corbière peut donner la main à M. Cugnet de Montarlot et au grand électeur Goyet. Cependant, quoique ses ouvrages lui donnent ce droit, c'est avec peine que nous leur adjoignons M. Corbière. M. Édouard Corbière est jeune encore, et si ses principes font horreur, son âge doit inspirer quelque pitié. Dans la jeunesse, on est rarement dépravé et facilement égaré.

Les vers que nous venons de citer ne sont pas dépour|vus de tout talent ; ils prouvent au contraire [341] que l'auteur serait capable de bien faire, si, se livrant à de moins indignes inspirations, il se tenait en garde contre les excès où l'entraînent d'odieux sentiments que nous voulons bien n'imputer qu'à un aveuglement déplorable. Cette observation pourrait s'étendre à une grande partie de nos écrivains libéraux, que l'exaltation des opinions politiques a jetés dans une carrière où ne les appelaient ni le genre de leurs études ni leurs dispositions naturelles. La plupart, dès les premiers pas, ont vu s'évanouir leur réputation littéraire : quelques-uns, plus heureux, ont obtenu une vogue momentanée; mais leurs succès seront passagers comme la cause qui les a produits; toutefois, si aucun n'a pu parvenir à la gloire, presque tous sont arrivés à la fortune : circonstance qui explique pourquoi la littérature compte aujourd'hui tant de transfuges, et la politique de si nombreux partisans.

S.

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES SUR LES AVANTAGES DE LA MONARCHIE

Par Mme C. de M***

(*Deuxième article.*)

La politique, disait Charles XII, c'est mon épée; c'est l'art de tromper, pensait Machiavel; selon Mme de M***, ce serait le moyen de gouverner les hommes par la prudence et la vertu. La première
5 définition est d'un fou, la seconde d'un méchant, celle de Mme de M*** est la seule qui soit d'un honnête homme : c'est dommage qu'elle soit si vieille, et que l'application en ait été si rare.

Après avoir établi cette définition, Mme de M***
10 expose l'origine des sociétés. Jean-Jacques les fait commencer par un planteur de pieux, et Vitruve par un grand vent, pro|bablement parce que le [342] système de la famille était trop simple. Mme de M*** se contente, à l'exemple des philosophes anglais,
15 d'en chercher les principes dans la nature de

Littérature et philosophie mêlées, I, p. 48 et suiv. Article presque entièrement conservé et divisé en 4 fragments.

1-107 *Premier fragment, p. 48-53* — 13-15 simple. Avec ce bon sens de la femme, supérieur au génie des philosophes, Mme de M*** se contente d'en chercher le principe

l'homme, dans ses affections, dans sa faiblesse, dans ses besoins. Tout le passage dénote dans l'auteur beaucoup d'érudition et de sagacité. Il est curieux de voir une femme citer tour à tour Locke
20 et Sénèque, l'*Esprit des Lois* et le *Contrat Social*; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est le ton de bonne foi et de raison auquel nous n'étions plus accoutumés, et qui contraste si étrangement avec le ton rogue et sauvage qu'ont adopté depuis
25 quelque temps les précepteurs du genre humain.

L'auteur, suivant la marche des idées, s'occupe ensuite des chefs des sociétés : on a beaucoup écrit sur les devoirs des rois, beaucoup plus que sur les devoirs des peuples. Il en a été des por-
30 traits d'un bon souverain comme de ces pyramides placées sur le bord des routes du Mexique, où chaque voyageur se faisait un devoir d'apporter sa pierre. Il n'y a si mince grimaud qui n'ait voulu charbonner à son tour le maître des nations. On
35 dirait que les philosophes eux-mêmes se sont étudiés à inventer de nouvelles vertus pour les imposer aux princes, probablement parce que les princes sont exposés à plus de faiblesses que les autres hommes, et comme si leur présenter un
40 modèle inimitable, ce n'était pas par cela seul les dispenser d'y atteindre. Mme de M*** ne donne pas dans ce travers ; elle convient qu'un monarque peut être bon sans posséder pour cela des qualités surhumaines ; elle ne se sert point non plus de
45 l'idéal d'une royauté parfaite pour décrier les royautés vivantes, et ensuite des royautés vivantes

---

22 c'est l'accent de bonne foi.

pour décrier le principe de la royauté, grande pétition de principes sur laquelle a roulé toute la philosophie du dix-huitième siècle. L'auteur cite,
50 comme renfermant toutes les obligations d'un souverain, l'instruction que Gustave | Adolphe [343]
reçut de son père. L'histoire fait mention de plusieurs instructions pareilles laissées par des rois à leurs successeurs; mais celle-ci a cela de remar-
55 quable qu'elle est peut-être la seule à laquelle le successeur se soit conformé; j'en citerai quelques passages :

« Qu'il emploie toutes ses finesses et son industrie à n'être trompé ni trompeur.

60 » Qu'il sache que le sang innocent répandu et le sang du méchant conservé, crient également vengeance.

» Qu'il ne paraisse jamais inquiet ni chagrin, si ce n'est lorsqu'un de ses bons serviteurs sera mort
65 ou tombé dans quelque faute.

» Enfin qu'en toutes ses actions, il se conduise de telle sorte qu'il soit avoué de Dieu. »

Charles IX, dans cette instruction, glisse légèrement sur le danger des flatteurs; peut-être les
70 rois en sentent-ils moins les inconvénients que leurs sujets? [Peut-être aussi cela provient-il de ce que, dans le Nord, les hommes sont moins disposés à se laisser conduire?] C'est en se rapprochant

---

47-48 pour décrier la royauté en elle-même, grande pétition — 56 En voici quelques passages — 60 le sang de l'innocent — 71-74 sujets? Peut-être aussi serait-ce pour Montesquieu une occasion de glisser sa théorie du climat, espèce de fausse clé qui lui sert à crocheter la serrure de tous les problèmes de l'histoire. C'est en se rapprochant du Midi, disait-il, que

du Midi que les exemples du Favoritisme devien-
75 nent plus fréquents ; sous le ciel brûlant de l'Asie et de l'Afrique, les princes règnent rarement par eux-mêmes ; au contraire, chez les peuples du Nord, nous voyons beaucoup plus de tyrans que de favoris ; peut-être aussi tout cela tient-il à ce que nous
80 sommes moins instruits dans leur histoire. Nous sommes si disposés à faire science de tout, même de notre ignorance.

Il y a, dans un de nos vieux manuscrits du treizième siècle, attribué à Philippe de Mayzières, un
85 passage qui peut servir de complément à l'instruction du monarque suédois ; c'est ainsi que la reine Vérité parle à Charles VI dans le *Songe du vieil pèlerin s'adressant au blanc faucon à bec et piés dorés* :

« Guarde-toi, beau-fils, de ces chevaliers qui
90 ont coutume | de bien plumer les rois par leurs [344]
soubtiles pratiques, qui s'en vont récitant souvent le proverbe du maréchal Bouciquault, disant : il n'est peschier que en la mer, et ainsi n'est don que de roi, et te feront vaillant et large comme Alexan-
95 dre, attrayant de toy tant d'eau à leur moulin qu'il suffirait à trente-sept moulins qui les deux parts du jour sont oiseulx, etc. »

Je cite ce passage, 1° parce qu'il montre que, dans ces temps gothiques, on ne parlait pas aux rois avec
100 autant de servilité qu'on voudrait bien nous le faire croire ; 2° parce qu'il donne l'origine d'un proverbe,

---

75 sous le ciel énervant — 78 du Nord, le climat est tonique, nous voyons — 79-81 mais peut-être l'observation tomberait-elle si nous étions mieux instruits dans leur histoire. Nous sommes

ce qui peut être utile aux antiquaires; 3° parce qu'il peut servir à résoudre une question d'hydraulique, en prouvant que les moulins à eau existaient en 1389, ce qui est toujours bon à savoir pour ceux qui ne savent pas que les moulins à eau existent depuis un temps immémorial.

[Au reste, tout ce chapitre de Mme de M*** se fait lire avec beaucoup d'intérêt, parce qu'il est nourri de faits, et c'est là la meilleure manière de raisonner : définir une chose, c'est la montrer, dit une vieille logique allemande; d'ailleurs, il est écrit avec une impartialité qui charme, et une modération bien exemplaire dans un sujet si fertile en allusions; on y reconnaît déjà les qualités du style de Mme de M***, de la clarté, de la raison et souvent de l'esprit, surtout de cet esprit qui n'appartient qu'aux femmes, et qui consiste à mettre de la grâce et de la finesse jusque dans les détails les plus usés.]

Après s'être occupée des sociétés en général, l'auteur consacre un chapitre à la guerre, c'est-à-dire au rapport le plus ordinaire des sociétés humaines entre elles.

Ce chapitre devait présenter bien des difficultés à une femme. Mme de M***, comme dans le reste de son ouvrage, y fait preuve de connaissances peu communes : elle établit avec beaucoup de bonheur la distinction entre les | guerres permises et les [345] guerres injustes; elle range avec raison parmi ces dernières toutes les entreprises de conquête. « Il y a cette différence entre les conquérants et les voleurs

---

120-203 *Deuxième fragment, p. 54-58.*
120 en général, Mme de M*** consacre

de grand chemin, a dit un auteur remarquable que cite Mme de M***, que le conquérant est un voleur illustre, et l'autre un voleur obscur : l'un reçoit des
135 lauriers et de l'encens pour prix de ses violences, et l'autre la corde. » Il fallait être bien philosophe pour écrire ce passage de la même main qui signa la prise de possession de la Silésie.

Arrivée à ce fameux axiome que l'argent, c'est le
140 nerf de la guerre, axiome que Mme de M*** attribue à Quinte-Curce, mais qu'elle trouvera également dans Végèce, dans Montecuculli, dans Santa-Crux, et dans tous les auteurs qui ont écrit sur la guerre, Mme de M*** s'arrête ; ce n'est pas l'argent, dit-elle,
145 c'est le fer ; d'accord, ce n'est pas avec des écus que l'on se bat, c'est avec des soldats, toute la question se réduit à savoir s'il est plus facile d'avoir des soldats sans argent, que d'en avoir avec de l'argent. Le premier moyen sera plus économique ; il ne
150 paraît pas cependant qu'il fût du goût de Sully.

Je lisais dernièrement dans Grotius la définition de la guerre : « La guerre est l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par la voie de la force. » Il est évident que cette définition est la
155 même que celle du duel.

Mais, a-t-on dit aux duellistes, vous allez à la mort en riant, vous vous battez par partie de plaisir. Il en a été absolument de même de la guerre ; avant la révolution, on ne s'égorgeait plus que le chapeau à
160 la main ; le grand Condé fait donner l'assaut à Lérida avec trente-six violons en tête des colonnes ; et dans les champs d'Ettinghen et de Clostersevern,

---

135 pour le prix

on vit les jeunes officiers marcher aux batteries comme à un bal, en bas de soie et en perruque
165 poudrée à blanc.

Il prit un jour fantaisie à Rousseau, le Don-Quichotte | du Paradoxe, de soutenir une vérité; [346]
c'était pour lui chose nouvelle, il s'y prit comme pour une mauvaise cause, il alla chercher des auto-
170 rités comme les gens qui ne trouvent pas de bonnes raisons. C'est ainsi qu'à propos du duel, il a cité les anciens. Il est probable que Rousseau n'avait pas lu Quinte-Curce; il y aurait vu qu'il n'y avait guère de festin chez Alexandre, où il n'y eût quelques
175 combats singuliers entre les convives : qu'était-ce d'ailleurs que le combat d'Étéocle et de Polynice? Et dans l'*Iliade*, est-il probable que si Minerve n'était pas venue prendre Achille par les oreilles, Agamemnon aurait laissé son épée dans le fourreau?

180 Mais, ont dit les philosophes, les Grecs! ah! les Grecs! il est bien vrai que les Grecs ne se battaient pas, comme nos aïeux, avec juges et parrains, ainsi que nous le voyons dans La Colombière; mais voulez-vous savoir ce que faisaient sur ce point ces
185 Grecs dont on nous cite si souvent l'exemple? Les Grecs faisaient mieux; ils assassinaient. Voyez par exemple Plutarque, dans la vie de Cléomène; on tuait son homme en trahison, et cela ne tirait point à conséquence; il lui tendit des embûches, disait
190 tranquillement l'historien, à peu près comme nous dirions aujourd'hui : il lui avait fait un serment.

De cela que veut-on conclure? Que je plaide pour le duel? Bien au contraire; c'est seulement

---

188 en trahison, cela

une des mille et une inconséquences humaines que
195 je m'amuse à relever; occupation philosophique.
On s'étonne que nos lois ne défendent pas le duel;
ce qui m'étonne, c'est qu'elles ne l'aient point encore autorisé; pourquoi en effet nos sottises n'obtiendraient-elles pas, comme nos vices, droit de vi-
200 vre en payant patente, et n'est-ce pas une injustice véritable que d'interdire aux duellistes ce qui est permis à tant d'honnêtes gens, d'échapper au code en se réfugiant dans le budget?

[Revenons à Mme de M***, que cette digression [347]
205 m'a fait perdre un moment de vue.]

S'il n'y a point de sociétés sans guerre, il est difficile qu'il y ait des guerres sans armées : ainsi, Mme de M*** est pleinement justifiée de se livrer dans le chapitre suivant aux détails d'un camp.
210 Mme de M*** est, je crois, le premier auteur de son sexe qui se soit occupé de cette matière après la chevalière d'Eon; non que je veuille établir la comparaison entre Mme de M*** et l'Amazone du siècle dernier; c'est purement un rapprochement
215 bibliographique, et ma remarque subsiste.

Mme de M***, comme tous les auteurs militaires, se montre grand partisan de l'obéissance absolue; c'est une question qui a été souvent agitée par les philosophes, mais qui est tous les jours parfaite-
220 ment résolue à la plaine de Grenelle.

Il y a sur cette question une opinion de Hobbes que Mme de M*** aurait pu citer, et qui ne laisse pas que d'être assez singulière : « Si notre maître,

---

197 ne l'aient pas encore
206-252 *Troisième fragment, p. 59-61.*

dit-il, nous ordonne une action coupable, nous
225 devons l'exécuter, à moins que cette action ne puisse être réputée nôtre », c'est-à-dire que Hobbes, pour règle des actions humaines, n'admettrait plus que l'égoïsme.

Mme de M*** rapporte, d'après Folard, quelques-
230 unes des qualités que doit posséder un vrai capitaine. Quant à moi, je me défie de ces définitions si parfaites par lesquelles il n'y aurait plus que des exceptions dans la nature. C'est une chose épouvantable à voir que la nomenclature des études
235 préparatoires auxquelles doit se livrer un apprenti général; mais combien y a-t-il eu d'excellents généraux qui ne savaient pas lire? Il semblerait que la première condition, la condition *sine qua non* de tout homme qui se destine à la guerre, serait d'avoir
240 deux bons yeux, ou tout au moins d'être dispos; eh bien! presque tous les grands | guerriers étaient [348]
borgnes ou boiteux. Philippe était borgne, boiteux, et de plus manchot; Agésilas était boiteux et contrefait; Annibal était borgne; Bajazet et Tamerlan,
245 les deux foudres de guerre de leur temps, étaient l'un borgne et l'autre boiteux; Luxembourg était bossu. Il semble même que la nature, pour dérouter toutes nos idées, ait voulu nous montrer le phénomène d'un général totalement aveugle gui-
250 dant une armée, rangeant ses troupes en bataille et remportant des victoires : tel fut Ziska, chef des Hussites.

[Je trouve encore un passage où Mme de M***

---

240 d'avoir de bons yeux... d'être robuste et dispos —
241 une foule de grands guerriers ont été borgnes

cite avec admiration cette conduite si souvent ci-
255 tée du sénat romain après la bataille de Cannes.
Il n'y a pas de philosophe qui ne se soit extasié
sur cette conduite magnanime; il n'y a pas un
fils de bonne famille qui, dans son jeune temps,
ne lui ait consacré quelques phrases d'amplifica-
260 tion; moi-même, je l'admirerais peut-être encore,
si les événements qui se sont passés sous nos yeux
depuis vingt ans ne m'avaient un peu dégoûté de
cette grandeur de Bulletin.]

Le sénat marche au-devant de Varron qui s'est
265 sauvé de la bataille, et le remercie de n'avoir pas
désespéré de la république... Qu'est-ce que cela
prouve? Que la faction qui avait fait nommer Var-
ron général pour ôter le commandement à Fabius,
fut encore assez puissante pour empêcher qu'il fût
270 puni; elle voulait même qu'il fût renommé dicta-
teur, afin que Fabius, le seul homme qui pût sau-
ver la république, ne fût pas appelé à la tête des
affaires. Il n'y a malheureusement là rien que de
très naturel, s'il n'y a rien d'héroïque. Croit-on,
275 par exemple, qu'après la déroute de Moscow, si
Buonaparte l'avait voulu, tout son sénat n'aurait
pas marché en corps au-devant de lui?

Le sénat déclare qu'il ne rachètera point les pri-
sonniers. Qu'est-ce que cela prouve? Que le sénat
280 n'avait point d'argent. Il fit comme tant d'honnêtes
gens qui ne sont pas des | Romains; il fut dur, ne [349]
voulant pas paraître pauvre. Pouvait-il en effet ac-

264-322 *Quatrième fragment, p. 62-65.*

264 Historiens! Historiens! Faiseurs d'emphase! Mes amis, n'y croyez pas. Le sénat — 280 n'avait pas d'argent

cuser de lâcheté des soldats qui s'étaient battus depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, et qui
285 n'avaient laissé que soixante-dix mille morts sur le champ de bataille? Voilà des faits, et en histoire des faits valent au moins des phrases. — Voyez tout ce passage dans Folard.

On objectera le témoignage de Montesquieu;
290 Montesquieu a fait un fort beau livre sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains; mais il en a oublié une, c'est que la cavalerie d'Annibal ait eu les jambes lassées le jour qu'il vint camper à quatre milles de Rome. — Il est toujours
295 curieux de voir un Français trouver chez les Romains des choses dont ni Salluste, ni Cicéron, ni Tacite, ni Tite-Live ne s'étaient jamais douté; et les Romains étaient un peu comme nous : en fait de louanges et de bonne opinion d'eux-mêmes, ils
300 ne laissaient guère à dire aux autres.

Les historiens qui n'écrivent que pour briller veulent voir partout des crimes et du génie; il leur faut des géants, mais leurs géants sont comme les girafes, grands par devant et petits par derrière.
305 En général, c'est une occupation amusante de rechercher les véritables causes des événements; on est tout étonné en voyant la source du fleuve; je me souviens encore de la joie que j'éprouvai, dans mon enfance, en enjambant le Rhône. Il semble
310 que la nature elle-même se plaise à ce contraste entre les causes et les effets : la peste fut une fois apportée en Italie par une corneille, et c'est en

---

286 Voilà les faits — 298 et pourtant les Romains — 310 que la providence elle-même

disséquant une souris qu'on découvrit le galvanisme.

Ce qui me dégoûte, disait une femme, c'est que ce que je vois, sera un jour de l'histoire. Eh bien ! ce qui dégoûtait cette femme est aujourd'hui de l'histoire, et cette histoire-là en vaut bien une autre. Qu'en conclure ? Que les objets grandissent dans les imaginations des hommes | comme les [350] rochers dans les brouillards, à mesure qu'ils s'éloignent.

[Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que des prolégomènes de l'ouvrage de Mme de M...: nous examinerons les opinions de cette dame sur la monarchie, dans un article suivant, qui ne se fera pas attendre si dame *Arthritis* nous le permet.]

B. [Victor Hugo]

SPECTACLES

THÉÂTRE-FRANÇAIS

MARIE STUART

Tragédie; par M. LEBRUN.

[Marie Stuart est renfermée dans le château de Fotheringay : sera-t-elle sauvée ? Ne le sera-t-elle pas ? Voilà l'action ; et d'abord rappelons quelques principes.] On nomme action au théâtre la lutte de
5 deux forces opposées ; plus ces forces se contrebalancent, plus la lutte est incertaine ; plus il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus il y a intérêt ; et il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt que
10 doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est

V. Hugo a sacrifié tout ce qui a trait à la *Marie Stuart* de Lebrun. Il conserve seulement dans *Littérature et philosophie mêlées* quelques développements d'esthétique générale. Ces fragments — et quelques autres pris dans les trois volumes du *Conservateur* — sont groupés sous le titre : *Théâtre*, t. I, p. 93-104. Je signale les variantes (*L*). Entre crochets les passages supprimés. — L'article entier a été repris dans *Victor Hugo raconté*, avec quelques suppressions et retouches (*R*).

4-22 Fragment I, *Littérature et philosophie mêlées*, p. 93 — 8 *L* Il ne faut pas

qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation
15 touchante, et que la pièce manquât d'intérêt, parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle; et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin,
20 enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim : atrocité monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne.

[Cependant Marie est condamnée, elle va périr; tout à | coup un homme se présente, il est à la tête [351]
25 d'une conjuration, il veut la sauver : ainsi la balance théâtrale s'établit, et l'intérêt commence.

Mais Marie aime Leicester, le favori d'Élisabeth : elle veut que les conjurés s'ouvrent à lui; voilà donc la conjuration entre les mains de Leicester.
30 Si ce Leicester était un homme courageux, l'intérêt irait croissant, parce qu'il se réunirait une nouvelle chance de succès contre un péril certain; mais Leicester n'est qu'un lâche courtisan. Si l'amour fait naître dans son cœur une force d'opposition
35 en faveur de Marie, son ambition en élève une contraire en faveur d'Élisabeth; donc le personnage est nul; donc il y a principe de nullité dans la conjuration, le spectateur perd cette confiance qu'il aime à placer dans le héros d'une tragédie;
40 au lieu de croître, l'intérêt est détruit.

---

21 *L* faim : scène de terreur monotone — 22 *L* Allemagne, pays de penseurs profonds, attentifs et fixes. — 23 *R* Marie est donc condamnée

Ainsi quand Leicester, apprenant la conjuration, s'écrie tout à coup : *Mon nom est compromis !* l'auteur croit sans doute que la terreur commence ; eh ! point du tout, c'est l'intérêt qui finit ; il n'y a pas anxiété, seulement il n'y a plus d'espérance ; la scène n'a point changé de face, l'action n'a pas marché, elle est revenue au point d'où elle était partie ; il n'y a point eu de révolution théâtrale, il n'y a eu qu'un cercle vicieux. A cela que fait l'auteur ? En même temps que la défense diminue, il diminue la violence de l'attaque ; dès que le spectateur s'aperçoit que Leicester pourra bien ne pas sauver Marie, il lui laisse entrevoir qu'Elisabeth pourra bien ne pas vouloir la faire périr ;] ainsi l'incertitude des événements ne naît plus que de l'incertitude des caractères ; ce n'est plus la tragédie par force, mais la tragédie par faiblesse. C'est, si l'on veut, le spectacle de la vie humaine ; les grands effets par les petites causes, ce sont des hommes ; mais au théâtre, il faut des anges ou des géants.

[On croit défendre cette combinaison en disant que ces caractères sont dans la nature ; mais de ce qu'une chose | existe, est-ce à dire pour cela qu'elle [352] soit digne d'exciter la terreur, l'admiration ou la pitié ?

De plus, il ne suffit pas d'inventer des moyens, il faut encore que ces moyens soient attachants ; or,

---

44 *R* il n'y a pas d'anxiété — 55 *R* l'incertitude ne naît plus — 55-61 Fragment II, *Littérature et philosophie mêlées*, p. 94 — 55 *L* Dans une œuvre dramatique, quand l'incertitude ne naît plus — 60 *R* hommes, c'est la comédie peut-être ; mais au drame, il faut

qu'est-ce que cet amour de Leicester et de Marie?
70 Dans Marie, il n'intéresse point, parce que Leicester en est indigne; et dans Leicester, qu'est-ce qu'un amant qui vous dit *je l'aimais*, d'un ton diplomatique, qui craint de se compromettre lorsqu'il s'agit de sauver sa maîtresse, et qui la mène à la mort de
75 peur de perdre sa place.] L'amour au théâtre doit toujours marcher en première ligne, au-dessus de toutes les vaines considérations de crainte et de grandeur; c'est la plus petite des choses de la terre, s'il n'en est la plus grande. On objectera que, dans
80 cette hypothèse, le Cid ne devrait point combattre Don Gormas. Eh! point du tout. Le Cid connaît Chimène; il aime mieux encourir sa colère que son mépris, parce que le mépris tue l'amour : l'amour dans les grandes âmes, c'est une estime
85 céleste.

[Cependant Élisabeth a eu une entrevue avec Marie, et elle n'en sort que plus exaspérée; dans ce moment où le caractère d'Élisabeth se décide, il faudrait, pour qu'il y eût balance théâtrale, que le
90 caractère de Leicester se prononçât, et qu'il se mît franchement à la tête de la conjuration; et si, au lieu de faire naître son hésitation précédente d'une vile circonspection, l'auteur l'avait attribuée à ce reste de respect d'un sujet fidèle, qui veut tenter
95 tous les moyens de fléchir sa souveraine avant de se révolter contre ses injustices, il y aurait eu alors

---

75-85 Fragment IV, *Littérature et philosophie mêlées p. 96. (Le fragment III est emprunté au tome II, p. 78).* — 77 *R* de crainte ou d'intérêt — 77-78 *L* considérations qui modifient d'ordinaire les volontés et les passions des hommes. Il est — 80 *L* se battre avec

tragédie, et belle tragédie; mais ce n'est point le compte de l'auteur; ce qu'il hait surtout, c'est l'action. Sa pièce n'est qu'une longue situation pénible déguisée; il n'y a pas de contrepoids réel à la puissance d'Élisabeth. Toutes les fois que le spectateur, sentant le besoin d'un appui contre cette reine vindicative, jette les yeux sur Leicester, l'auteur, pour dé|tourner ses regards, lui montre [353] dans le lointain la conjuration de Mortimer, voulant ainsi cacher la faiblesse du principal personnage, en faisant espérer qu'on n'en aura pas besoin; mais ensuite, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir Mortimer, c'est cet ignoble Leicester qu'on n'avait toléré que comme inutile, qui s'en vient épargner des frais de génie en se jetant à la traverse : ce moyen d'avoir une conjuration qui se paralyse d'elle-même, une opposition qui n'en est pas une, une action fictive, est assez ingénieux; il peut dérouter un moment la critique, mais au théâtre ce n'est pas l'esprit qui juge, c'est le cœur. Nous le répétons, *Marie Stuart* manque d'intérêt, parce qu'elle manque d'action, et la preuve qu'elle manque d'action, c'est qu'il est impossible de citer une seule scène où les défenseurs de Marie, soit Mortimer, soit Leicester, se trouvent véritablement en opposition avec le pouvoir d'Élisabeth : toute la pièce roule sur ce caractère pivotant de Leicester, qui veut une chose au premier acte, et qui, par faiblesse, fait tout le contraire au cinquième; on a dit que ce ressort était dramatique, on a voulu dire qu'il était commode pour le théâtre.

Continuons notre examen, et redoublons d'attention, car cette tragédie est ingénieusement em-

130 brouillée; il y a au moins autant d'art dans les défauts que dans les beautés.

La haine d'Élisabeth s'est prononcée ; si Leicester ne se décide pas, l'impétueux Mortimer va vouloir agir par lui-même. Que fait l'auteur pour se 135 débarrasser de ce conjuré qui le gêne? Il fait découvrir la conjuration par un moyen incidentel; remarquez que ces moyens incidentels ne sont jamais permis aux auteurs pour sortir d'embarras. Ils ne sont d'usage dans nos tragédies que quand ils amè- 140 nent révolution théâtrale, comme, par exemple, la révélation de Vindex dans *Brutus;* mais ici ce n'est qu'un auteur em|barrassé qui change ses batteries [354] de position, c'est le coup sur le jeu des onchets, c'est un coup d'état dramatique.

145 Voilà donc la conjuration découverte. Mortimer propose à Leicester de prévenir la vengeance d'Élisabeth, de se mettre à la tête de leurs amis, de sauver Marie ou de périr; mais Leicester fait mieux, il fait arrêter lui-même Mortimer et ses complices, 150 et se place ainsi, par une combinaison hardie, à la tête des accusateurs et des conjurés. Dans un Manlius, cette conduite était un coup de génie.

Or, de deux choses l'une, ou Leicester a été inspiré par une courageuse prudence, ou il n'a été 155 guidé que par la crainte d'un péril présent. Eh bien! qui le croirait? il n'a agi que par lâcheté.

En effet, Élisabeth, en apprenant la conspiration, ordonne la mort de Marie, et Leicester la mène lui-même au supplice.

160 Il est bien vrai qu'après l'avoir laissée entrer dans la salle d'exécution, il se met à se désespérer, mais en vérité on n'en voit pas la raison; le capi-

taine des gardes d'Élisabeth n'est pas venu lui demander son épée.

M. Lebrun, qui sent toute l'*étrangeté* d'un pareil dénoûment, laisse entrevoir dans la dernière scène que Mortimer avait été mis en liberté, et qu'il a vainement tenté de délivrer Marie; mais, ou Leicester l'attendait, ou il ne l'attendait pas; or, s'il l'attendait, il ne devait pas laisser entrer Marie dans le lieu fatal, il devait tirer son épée, se mettre devant la porte; il serait mort comme un sot, mais cela valait encore mieux que de vivre comme un lâche.

Trois belles scènes soutiennent cette tragédie; celle entre les deux reines, celle où Élisabeth signe l'arrêt de mort, et enfin celle des adieux de Marie; une autre chose empêche que la pièce ne tombe; le caractère de Leicester est si étrange que l'on en doute jusqu'au dernier instant; on ne le connaît qu'en voyant la porte fatale se refermer sur | Marie; [355] et dans ce moment, Talma, qui s'est chargé de faire passer cette situation, étonne le spectateur par des cris si extraordinaires et si inattendus, qu'on oublie Marie et Leicester pour ne plus s'occuper que de la capacité de ses poumons.

On disait autour de nous, au théâtre, que cette tragédie n'était pas du genre classique, mais du genre romantique; nous n'avons jamais compris cette distinction. Les pièces de Shakespeare et de Schiller ne diffèrent des pièces de Corneille et de

---

167 *R* a été mis — 184-186 *R* si extraordinaires qu'on oublie le personnage pour ne plus s'occuper que de l'acteur — 187-222 *Supprimé en R.*

Racine qu'en ce qu'elles sont plus défectueuses. C'est pour cela qu'on est obligé d'y employer plus de pompe scénique. La tragédie française méprise
195 ces accessoires parce qu'elle marche droit au cœur, et que le cœur hait les distractions; la tragédie allemande les recherche, parce qu'elle s'adresse souvent à l'esprit et plus souvent encore à tous les sens. L'une présente un spectacle attachant, l'au-
200 tre un tableau singulier. Dans l'une, tout concourt au même but; dans l'autre, il n'y a point d'ensemble. Les Français veulent que l'intérêt se concentre sur quelques personnages; les Anglais regardent la variété comme une qualité tragique. Chez
205 nous, l'intérêt va toujours croissant; chez eux, chaque scène en est réduite à son propre intérêt; et veut-on voir quelle différence il en résulte dans les effets? Prenez le cinquième acte d'une de nos tragédies, et lisez-le séparément; souvent vous le
210 trouverez faible et languissant; lisez-le en le faisant précéder de tous les autres, vous n'aurez rien remarqué, seulement vous aurez fondu en larmes.

Mais les Allemands se contentent de leurs tra-
215 gédies... cela prouve que les Allemands ont moins de goût que nous, c'est-à-dire qu'ils raisonnent moins leurs sensations. Il suffit de la simple narration des faits les plus bizarres et les plus invraisemblables pour émouvoir les enfants, parce que
220 les enfants n'ont pas la force de comparer leurs idées; j'ai vu des enfants pleurer en lisant la Pucelle.

Mme de Staël a dit que le sujet de *Marie Stuart* [356]
écraserait la médiocrité; cela même prouve qu'il est

225 défectueux.] Le propre des sujets bien choisis est de porter leur auteur; Bérénice n'a pu faire tomber Racine, Lamotte n'a pu faire tomber Inès. [*Cui lecta potenter erit res,* a dit Horace; car dans les arts comme dans les sciences, quand on raisonne juste, 230 on est toujours sûr de retomber sur un de ces axiomes reconnus de tous les temps, dont les sciences entières ne sont que les longues applications.]

La différence qui existe entre la tragédie allemande et la tragédie française provient de ce que 235 les auteurs allemands voulurent créer tout d'abord, tandis que les Français se contentèrent de corriger les anciens. La plupart de nos chefs-d'œuvre ne sont parvenus au point où nous les voyons, qu'après avoir passé par les mains des premiers hom- 240 mes de plusieurs siècles; voilà pourquoi il est si injuste de s'en faire un titre pour écraser les productions originales.

La tragédie allemande n'est autre chose que la tragédie des Grecs, avec les modifications qu'a dû 245 y apporter la différence des époques. Les Grecs aussi avaient voulu faire concourir le faste de la scène aux jeux du théâtre; de là, ces masques, ces chœurs, ces cothurnes; mais comme chez eux les arts qui tiennent des sciences étaient dans le pre- 250 mier état d'enfance, ils furent bientôt ramenés à cette simplicité que nous admirons; voyez dans Servius ce qu'il fallait faire pour changer une décoration sur le théâtre des anciens.

225-227 Fragment VI, *Littér. et philos. mêlées, p. 98.* (*Le fragment V est emprunté à l'article sur le* Clovis *de Lemercier.*)

233-278 Fragment VII, *Littér. et philos. mêlées, p. 99.*

Au contraire, les auteurs allemands, arrivant au milieu de toutes les inventions modernes, se servirent des moyens qui leur étaient présentés pour couvrir les défauts de leurs tragédies; lorsqu'ils ne pouvaient parler au cœur, ils parlèrent aux yeux : heureux s'ils avaient su se renfermer dans de justes bornes! Voilà pourquoi la plupart des pièces allemandes ou anglaises qu'on transporte sur notre scène, | produisent moins d'effet que [357] dans l'original; on leur laisse les défauts qui tiennent au plan et aux caractères, et on leur ôte cette pompe théâtrale qui en est la compensation. [Il n'y avait que trois scènes à conserver dans *Marie Stuart*; il fallait refaire le reste, et nous ne pensons pas que M. Lebrun en eût été incapable.]

Mme de Staël attribue à une autre raison la prééminence des auteurs français sur les auteurs allemands, et elle a observé juste. Les grands hommes français étaient réunis dans le même foyer de lumières; et les grands hommes allemands étaient disséminés comme dans des patries différentes. Il en est de deux hommes de génie, comme des deux fluides sur la batterie ; il faut les mettre en contact pour qu'ils vous donnent la foudre.

[Pour en revenir à M. Lebrun, nous pensons que cet ouvrage lui fait honneur; il a fait bien, mais nous aurions désiré qu'il essayât de faire mieux. Il est une noble audace qui ne naît pas de

---

256 *L* qui étaient à leur portée pour — 261 *R* des pièces allemandes qu'on transporte — 269 *L* attribue encore — 276 *R* comme des fluides — 281 *R* bien, nous aurions

la présomption, mais de la conscience de ses forces; nous n'avons pas la prétention de refaire une
285 tragédie en quelques coups de plume, mais qu'il nous soit permis d'exposer ici quelques idées que nous a fait naître la lecture de Schiller; dans un prochain article, nous nous occuperons de comparer la tragédie allemande avec l'imitation de
290 M. Lebrun.

Tout roule sur ce caractère de Leicester qui veut une chose au premier acte, et qui fait le contraire au cinquième; il le fait par faiblesse; il y aurait tragédie s'il le faisait par violence; il fau-
295 drait donc qu'il fût trompé; or, quel moyen plus naturel pouviez-vous désirer que l'amour et les illusions de la jalousie?

Je suppose donc que vous nous eussiez montré la belle et repentante Marie, enfermée dans une
300 prison, sans autre espérance que la mort; elle a fait vœu de se consacrer au ciel et de se retirer dans un monastère pour pleurer les | fautes de sa [358]
vie, si jamais elle se voyait délivrée; depuis, elle a connu Leicester, elle l'aime, mais d'un amour pur
305 et céleste, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti; elle combat cette passion, elle la cache à son amant, de peur de lui donner des armes contre elle-même. A ce caractère angélique, il fallait opposer le caractère de Leicester. C'est ici, M. Lebrun, que
310 le sang devait vous bouillonner dans les veines; il ne fallait pas nous montrer le lâche, le courtisan

---

287-290 *R supprime* dans un prochain article... de M. Lebrun. — 300 *R* prison et sans — 301 *R* elle a fait un vœu : elle se consacrera au ciel et se retirera — 303 *R* elle se voit

Leicester, mais un homme hardi, énergique, impétueux, un de ces êtres nés pour le malheur d'eux-mêmes et des autres, ayant les bras d'un géant et
315 les entrailles d'un lion, un de ces êtres qui ont tout prévu dans leurs desseins, sauf un coup de tonnerre. Il aime Marie, mais il l'aime avec tout l'égoïsme d'une âme dégradée; il veut, il peut la sauver; mais, comme Roxane, il aime mieux la
320 voir périr que de la sauver pour un autre. Après avoir tracé ces caractères, il fallait élever la jalousie entre eux, c'est à quoi pouvaient vous servir les froideurs étudiées de Marie, l'âme soupçonneuse de Leicester, et surtout le personnage de
325 Mortimer, ou tout autre moyen que vous auriez facilement imaginé; ce n'était là qu'affaire de patience; j'arrive au dénoûment. Je suppose que vous nous ayiez montré au quatrième acte le jaloux Leicester, se croyant trompé par Marie,
330 croyant avoir des preuves de sa trahison, persuadé qu'il ne la sauve que pour Mortimer; il se jette à ses genoux, il lui demande de lui promettre de l'épouser, d'une main il lui montre le trône et de l'autre l'échafaud. En vain Marie lui objecte son
335 vœu, il n'y croit point, il veut qu'elle le rompe, et il le lui propose avec toute la liberté d'esprit d'un anglican; Marie hésite, combattue entre son amour, la crainte de la mort et la voix de la religion; enfin son devoir l'emporte; désespérée, elle
340 se résout à boire le calice; elle refuse, et soudain

---

318 *R* d'une âme violente — 319 *R* il aimerait mieux — 322 *R* pouvaient servir — 332 *R supprime* il lui demande de lui promettre de l'épouser — 340-341 *R* refuse. Alors elle voit Leicester, furieux de douleur et de jalousie, passer

elle voit le barbare Leicester passer de ses genoux à ceux d'Elisabeth, découvrir à son ennemie cette cons|piration qui fait sa seule espérance, et ne [359] demander d'autre grâce que de la conduire elle-
345 même à la mort. Je pense que ces situations étaient tragiques.

Je suppose donc qu'au cinquième acte, vous nous montriez le coupable et malheureux Leicester; il se croit sûr de son courage, il a été trahi, il
350 vient jouir de sa vengeance. Il est là, debout, dans le fond de la scène; sur le devant paraît Marie, vêtue de blanc, prête à monter au ciel, entourée de ses femmes; elle les console, elle leur fait ses adieux, ses derniers regards se reportent vers sa
355 patrie; enfin elle tombe aux genoux de son sujet, et elle reçoit la bénédiction du vieillard. Cette situation est belle dans Schiller; mais alors, elle eût été terrible, parce que le spectateur l'eût sentie avec l'âme de Leicester.

360 Cependant l'heure sonne, les portes s'ouvrent; Leicester, dont l'âme est brisée, rappelle son courage, il s'avance, il présente la main à Marie, il la conduit silencieusement vers l'échafaud. Tout à coup, prête à entrer dans le lieu fatal, Marie s'ar-
365 rête, elle se retourne, elle lui dit, comme dans Schiller : *Comte de Leicester, je vous aimais*; elle se jette dans ses bras; soudain elle s'élance dans la salle, et les portes se referment. Leicester pousse

---

342 *R* d'Elisabeth et découvrir — 343-344 *R* espérance. Il ne veut qu'une récompense : la conduire lui-même — 345-346 *R supprime* Je pense que ces situations étaient tragiques — 347 *R supprime* Je suppose donc qu' — 362 *R supprime* il s'avance — 366-368 *R aimais*; puis elle s'élance et les portes

un cri, tire son épée, et veut la sauver; les gardes
370 d'Elisabeth paraissent, il est désarmé, chargé de chaînes; immobile au milieu de la scène, il entend le bruit des bourreaux dans la salle d'exécution; il entend les sanglots de l'assemblée, la voix de Marie qui prie, le dernier silence, et enfin une tête
375 qui tombe. Ah! c'est alors qu'il n'y eût point eu assez de cris, assez de pleurs, c'est alors, Talma, que vous auriez été sublime.

Enfin, pour terminer cette scène, Mortimer, cet ami qu'il avait voulu faire périr, parvient jusqu'à
380 lui, et lui rend le dernier service de lui prêter un poignard. J'ai dit que cette tragédie aurait été sublime, et qu'était-ce en effet? | rien que quelques [360]
pages d'Atala, deux scènes d'Andromaque et le dénouement de Zaïre et d'Othello.]

385 En général, une chose nous a frappés dans les compositions de cette jeunesse qui se presse maintenant sur nos théâtres; ils en sont encore à se contenter facilement d'eux-mêmes; ils perdent à ramasser des couronnes, un temps qu'ils devraient
390 consacrer à de courageuses méditations; ils réussissent, mais leurs rivaux sortent joyeux de leurs triomphes : veillez! veillez! jeunes gens, recueillez vos forces, vous en aurez besoin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout
395 d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur leurs ailes. E. [Victor Hugo]

---

370 *R* désarmé, il est enchaîné

385-396 Fragment IX, *Littérat. et philos. mêlées, p. 103 (le fragment VIII est emprunté au tome III, p. 276). Ce dernier morceau est donné entre guillemets et précédé de ces mots* : E. vient d'écrire ceci aujourd'hui 27 avril 1819 :

*** M. Maurice Audouin (des Ardennes) nous envoie un mémoire où il propose, dans l'intérêt des agriculteurs, l'établissement d'une ferme expérimentale par départements, et d'une ferme expérimentale centrale dans le département de la Seine. Ce mémoire, par la question qu'il traite, n'étant pas de nature à être inséré dans le *Conservateur littéraire*, nous nous bornerons à donner place à la souscription suivante, que M. Maurice Audouin nous prie d'annoncer :

Lettres à Éliza sur la botanique, l'agriculture et l'économie rurale, par Maurice Audouin (des Ardennes), 4 vol. in-8°, prix : 25 fr., et 30 fr. pour les non-souscripteurs.

On souscrit chez l'auteur, rue Jacob, n° 7. On ne paie rien d'avance.

DIXIÈME LIVRAISON

(Avril 1820).

VERS

Adressés le 25 mars 1820, à M. VICTOR-MARIE HUGO[1].

De la douleur des bons Français
Éloquent et jeune interprète,
Je jouis plus que vous de vos propres succès.
L'éclat prématuré de vos premiers essais
5 Promettait sans doute un poète;
Mais votre Ode d'abord m'a semblé si parfaite,
Qu'à tout venant je la lisais;
Je l'adressais partout. Un auguste suffrage
Doit redoubler votre courage.
10 Sachez que le meilleur des rois
Qui se trouve tout à la fois
Le meilleur juge de notre âge,
Et qui du goût aussi pourrait dicter les lois,

1. M. le comte François de Neufchâteau, plein de bienveillance pour les jeunes littérateurs, avait envoyé à M. le duc de Richelieu, membre de l'Académie française, président du conseil des Ministres, l'*Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France*, insérée dans la septième livraison du *Conservateur littéraire*. M. de Richelieu, non moins zélé pour les lettres, l'ayant jugée digne d'être mise sous les yeux du Roi, S. M. daigna ordonner qu'une gratification de 500 francs fût remise à l'auteur, M. V.-M. Hugo, en témoignage de son auguste satisfaction. M. François de Neufchâteau, ayant reçu le 25 mars la lettre d'envoi de Son Exc. le Président des ministres, l'annonça le jour même à M. V.-M. Hugo par les vers que l'on va lire (C. L.).

Pour la forme et le fond approuve votre ouvrage.
15 Le Louvre s'est ému, jeune homme, à votre voix.
Venez : voyez, lisez la bienfaisante lettre
Qui me choisit pour vous transmettre
Des royales bontés le gage précieux.
En vous l'annonçant, moi, j'ai les larmes aux yeux.
20 Pour vous, qui débutez, c'est un honneur suprême; [36
Pour votre vieil ami c'est un plaisir extrême.
A vos triomphes éclatants
Mon hiver applaudit avec transport, et j'aime
A vous l'écrire le jour même
25 Où vous comptez dix-huit printemps[1].

Le Comte François de NEUFCHATEAU,
de l'Académie française, etc.

1. M. V.-M. Hugo est né le 25 mars 1802 (C. L.).

CÉSAR PASSE LE RUBICON

Jam gelidas cursu Cæsar superaverat Alpes, etc.
(Lucain, *Phars.*, lib. I.)

Déjà, des monts Alpins, qu'il avait su franchir,
César voyait au loin les vieux sommets blanchir;
Des bords du Rubicon menaçant l'Italie,
De la guerre à venir son âme était remplie.
5 Une nuit, à ses yeux apparaît tout en pleurs
La tremblante Patrie, exhalant ses douleurs.
Ses cheveux sont épars; triste, le regard sombre,
D'une pâle lueur elle brille dans l'ombre,
Et les bras nus, levant son front chargé de tours :
10 « Arrêtez! contre qui tournez-vous mes secours?
Où courez-vous? restez sur ces bords déplorables.
Jusqu'ici citoyens, un pas vous rend coupables. »
Elle s'enfuit : César a frissonné d'horreur;
Sur la rive longtemps l'enchaîne sa terreur.
15 « O toi, dit-il enfin, qui vois Rome et la terre
De ce roc Tarpéien où gronde ton tonnerre;
Vous, dieux puissants d'Iüle; et toi, grand Quirinus;
Jupiter, dont l'œil veille aux murs de Latinus;
Feux sacrés de Vesta; toi, devant qui tout tremble,
20 Toi, qui peux plus sur moi que tous les dieux ensemble,
Rome, écoute ma voix : César victorieux
Ne veut point t'accabler sous son bras furieux.

Reproduit dans *Victor Hugo raconté* avec peu de changements (*R*). Le manuscrit (édition G. Simon) donne une variante (*M*) et la date : [Avril] 1817.

12 *R* Plus un pas, citoyens!

O Rome! heureux vainqueur de la terre et de l'onde, [363]
Ton esclave ne veut que t'asservir le monde.
Parle, et César encor peut être ton soutien;
C'est ton ennemi seul qui me rendra le tien. »
Il dit, et sans tarder, fendant les flots rapides,
Il plante à l'autre bord ses aigles intrépides.
Ainsi, quand un lion, dans ses déserts brûlants,
Voit de loin l'ennemi s'avancer à pas lents;
Par de longs coups de queue excitant son courage,
Il s'arrête incertain, et rassemble sa rage.
Sa vaste gueule exhale un sourd rugissement,
Sa crinière à grands flots couvre son corps fumant,
Il la dresse, il bondit, et si le dard d'un Maure,
Dans son flanc enfoncé, de son sang se colore,
Blessé, mais fier encor, vainqueur en succombant,
Il fond sur le chasseur et l'écrase en tombant.
Le Rubicon pourpré, sortant d'une humble source,
Roule en de beaux vallons qu'il arrose en sa course;
Ses eaux, marquant les bords asservis à nos lois,
Quand l'été les tarit, bornent les champs Gaulois.
Alors, des noirs torrents de leurs neiges fangeuses
Les Alpes grossissaient ses vagues orageuses;
Chaque escadron, brisant leur cours impétueux,
Oppose un front oblique aux flots tumultueux,
Et l'armée, avançant dans l'onde ralentie,
Guide au sein du courant sa marche appesantie.
César, touchant ces bords qu'il n'eût point dû revoir :
« Loin, dit-il, vains traités! vaines lois du devoir!
Fortune, je te suis; la victoire est mon titre.
J'ai trop cru les destins, que Mars soit mon arbitre. »

---

26 *R* c'est un ennemi seul — 29 *R* dans les déserts — 37-38 *M* Blessé profondément sans daigner le sentir | Il fond sur le chasseur et court l'anéantir — 40 *R* coule en de beaux — 48 *R* suit au sein — 49 *R* touchant aux bords

Soudain, tel qu'un caillou, par la fronde chassé,
Tel qu'un trait que le Parthe en fuyant a lancé,
55 Il vole : encourageant ses bataillons qu'il guide,
Il hâte dans la nuit son armée intrépide,
Et, vers l'heure où Phébé voit pâlir son croissant,
Il entre à Riminum en vainqueur menaçant.

V. D'AUVERNEY [Victor Hugo].

ÉLÉGIE [364]

Tout passe, et surtout la beauté;
Un seul moment vient la détruire;
Mais un poète, avec sa lyre,
Lui donne l'immortalité.

5 Éléonore, quoique belle,
N'occuperait plus l'univers :
Parny la chante dans ses vers :
Éléonore est immortelle!

Ce don de ne jamais finir,
10 Les Dieux l'accordent au poète;
Et la voix de leur interprète
Résonne au loin dans l'avenir.

Heureuse l'amante chérie
Qu'il sauve de l'affront des ans,
15 Et qu'il porte à travers les temps
Sur les ailes de son génie!

J.-J. Reda [J.-J. Ader].

IMITATION D'OWEN

Vous vous aimez avant tous,
Paul, vous n'aimez que vous-même;
Mais si vous n'aimez que vous,
Il n'est que vous qui vous aime.

J. Sainte-Marie [Victor Hugo].

L'ORLÉANIDE

POÈME NATIONAL EN VINGT-HUIT CHANTS

Par M. LEBRUN DE CHARMETTES.

(2e *article.*)

Une chose bien difficile à déterminer, et sur laquelle les critiques sont peu d'accord, c'est l'étendue que comporte une épopée; l'importance du sujet, la matière qu'il fournit à l'imagination, 5 les épisodes dont il est possible de l'orner, sont donnés comme règles. L'insuffisance même de ces règles augmente encore l'embarras des auteurs. En effet, où trouver un poète qui ne soit persuadé de l'importance du sujet qu'il a choisi? Quel est 10 celui qui doute de son imagination et qui se défie de son talent au point de ne pas se croire capable d'inventer des épisodes assez intéressants pour orner la fable la plus nue? Il faut donc chercher ailleurs les moyens de déterminer la longueur du 15 poème. Que l'action soit grande, noble et intéressante, c'est une condition première; il nous semble de plus que son étendue doit être telle que l'esprit puisse facilement saisir l'ensemble du poème, sans

qu'aucune des parties secondaires fasse perdre de vue le sujet principal. Cette nécessité résulte, à notre avis, de l'unité d'action, car l'action n'est plus une, quand l'esprit a peine à la suivre dans ses développements.

M. Lebrun de Charmettes a sagement fait de réduire son poème à la seule action du siège et de la délivrance d'Orléans. Non pas qu'il nous paraisse impossible de com|poser une épopée[1] remplie de [366] l'entière mission de Jeanne d'Arc; mais alors les événements devant être vus de plus haut, la marche du poème changerait nécessairement; les développements de chaque fait particulier concourant au but général, devraient être plus succincts, et les détails de coutumes et de caractères, cette partie importante d'une épopée, beaucoup plus rapides et beaucoup plus rares.

Souvent il nous a fallu une grande application d'esprit pour suivre M. Lebrun de Charmettes à travers les fréquentes digressions et les peintures inutiles qui ralentissent la marche de son poème. Elles sont si multipliées qu'il n'est pas un seul chant dans lequel un goût sévère ne trouverait à retrancher. Nous avons dû nous rappeler plus d'une fois que Jeanne d'Arc n'est que l'héroïne du poème, tandis que le siège d'Orléans en est le véritable sujet. Autrement nous aurions été bien étonnés de ne voir la vierge guerrière en action qu'au vingt-deuxième chant. Défaut singulier! il y a dans l'*Or-*

1. Cette *épopée* appartiendrait alors au genre *cyclique*, comme l'*Achillèide* de Stace, dont il ne nous reste que les premiers chants, et où le poète se proposait de peindre la vie entière d'Achille. (C. L.)

léanide des chants qu'on pourrait supprimer sans nuire au développement de l'action. Tels sont le deuxième, consacré en entier à la description de l'Enfer, et le vingt-troisième, presque rempli par le combat des jeunes pages anglais et français.

Cependant l'Enfer de M. Lebrun de Charmettes est dépeint avec une sombre énergie et d'une manière vraiment originale. La description qu'il en présente n'est pas moins terrible que les diverses peintures laissées par les poètes anciens et modernes, et a le mérite de ne ressembler à aucune d'elles.

Une idée ingénieuse rend le combat des pages [367] très intéressant. Usant des privilèges de la poésie pour laquelle l'histoire est sans dates, M. Lebrun suppose que, rassemblés sous les murs d'Orléans, les hommes que le quinzième siècle a vus depuis si fameux, y font, jeunes encore, l'apprentissage des combats. Ainsi, sous les bannières françaises, commandés par Aymar, marchent réunis le jeune Martial, chantre futur des Vigiles de Charles VII, Alain, dont les lèvres savantes doivent un jour recevoir un baiser de la fille des rois, Christophe Colomb, rêvant peut-être déjà les plages inconnues de l'Amérique, Gonzalve de Cordoue, essayant dans les armées françaises le bras qui leur sera fatal un jour, d'Aubusson, par qui Rhodes sera sauvée, Commines, historien du fils de Charles VII, Bayard, que les braves surnommèrent sans peur et sans reproche, La Palisse, son ami et son émule, l'intrépide Lautrec, et tant d'autres héros, alors l'espérance de la patrie, depuis, l'honneur de leur siècle. Sous les ordres d'un frère de Suffolk, s'avancent avec orgueil, guidés par les léopards, Gu-

tenberg, inventeur de l'imprimerie, le grand Scanderberg, encore enfant, Tudor, chef d'une race de souverains, Warwick, le faiseur de rois, et Gama, qui doit voir sans effroi l'affreux géant des tem-
85 pêtes. On se plaît aux combats de ces enfants guerriers, on les suit avec tout l'intérêt qu'ils inspireront un jour, quand ils tiendront tout ce qu'a promis leur brillante jeunesse.

Trois événements principaux divisent l'*Orléanide*
90 en quatre parties bien distinctes, et pendant lesquelles l'intérêt du sujet, ménagé avec assez d'art, va en croissant jusqu'au dénouement. La première comprend depuis l'arrivée des Anglais jusqu'au départ de Dunois vers Charles VII. Elle n'est à
95 proprement parler que l'exposition du poème, dont [368] l'action ne s'engage véritablement que pendant la seconde partie. Celle-ci renferme tous les événements arrivés durant l'absence de Dunois; la troisième section s'ouvre au retour de Dunois, et se
100 termine à l'arrivée de Jeanne. Là, commence la quatrième partie qu'achève la complète délivrance d'Orléans.

Nous allons essayer de donner une idée des détails de ce plan, beaucoup trop compliqué, surtout
105 dans les vingt premiers chants.

Halsate, envoyé de Montague, comte de Salisbury, général de l'armée anglaise, a vainement harangué les fidèles Orléanais. Ses insidieux discours ont été puissamment réfutés par la mâle élo-
110 quence de Dunois. Orléans se prépare aux assauts. La fortune a jeté dans les mains des Français la belle Gladuse, fille de Salisbury, et promise au brave Talbot. Dunois la sauve des fureurs d'un

peuple irrité par la dévastation de son pays. Cependant l'armée anglaise arrive devant Orléans; l'archange déchu s'est échappé des enfers pour venir au secours des guerriers d'Albion, parmi lesquels combat Glacidas, son propre fils. Après divers combats où les principaux chevaliers français sont presque tous blessés ou faits prisonniers, les Anglais établissent leur camp auprès d'Aurélie, et commencent les travaux du siège. Alors Michaël, Archange, protecteur de la France, s'élève à travers les sphères célestes, et va aux pieds de l'Éternel implorer sa clémence.

... Au pied du trône il prosterne son front.
L'éternel Roi des rois en ces mots lui répond :
« J'ai lancé l'anathème et la foudre a dû suivre.
La France est criminelle : aux enfers je la livre;
Au comble des douleurs elle doit arriver. [369]
L'Enfer subit mes lois en pensant les braver.
Archange des Français, ton peuple peut encore
Fléchir le triple Dieu que ta douleur implore.
S'il est chez les Français un être sans remord,
Qui, pour sauver la France, ose accepter sa mort,
Que nul charme n'entraîne et nul tourment n'étonne;
Qu'il s'offre en sacrifice, et Jéhova pardonne. »

Nous ferons en passant une observation à M. Lebrun de Charmettes. Il y a une grande témérité à faire parler Dieu, parce qu'il ne semble pas qu'aucun discours humain puisse être digne de la majesté divine. La Bible elle-même évite de mettre des paroles terrestres dans la bouche du Très-Haut. La Harpe, dans son chant du ciel, a donné fort ingénieusement au Seigneur le prophète Isaïe

pour interprète, et l'on peut voir, dans le IIIe livre des *Martyrs*, avec quel art admirable M. de Chateaubriand a su exprimer les volontés du Tout-Puissant, sans chercher à nous le faire entendre lui-même. Poursuivons :

D'un arrêt rigoureux, justement accablé,
L'Archange des Français lève un front désolé.
Ses frères près de lui gémissent immobiles.
« Dans le désordre affreux des discordes civiles,
Malheureux ! où trouver un être sans remord,
Assez grand, assez pur pour cette illustre mort ?
Ah ! cessons d'y penser et pleurons sur la France. »
Il dit, reprend son vol, et s'éloigne en silence.

Dunois, convaincu qu'Orléans ne peut résister longtemps avec les seuls guerriers que renferment ses murs, prend le parti d'aller lui-même chercher d'autres secours, et part après avoir confié le commandement au religieux et prudent Gaucourt.

Ces événements remplissent les six premiers chants, | qu'on pourrait facilement réduire à la [370] moitié, en conservant même une partie de la description originale de l'Enfer. Le septième et le huitième chant sont consacrés à la vie innocente de Jeanne d'Arc, dans son village; continuons : nous aurons occasion d'en parler.

Le premier soin des Français, après le départ de Dunois, est d'ensevelir les guerriers morts dans les combats précédents. Talbot, désespéré d'avoir perdu Gladuse, arrive au camp des Anglais. Il va lui-même dans Orléans proposer la rançon de la fille de Salisbury; mais Asmodée, démon des voluptés, a rendu les guerriers français amoureux de

la belle anglaise; ils refusent de la rendre : Talbot furieux les appelle au combat. Ivres d'amour, ils acceptent le défi, malgré les avis du sage Gaucourt, qui craint d'exposer aux chances périlleuses d'un combat singulier avec le plus brave des héros d'Albion, ces jeunes guerriers, dernier rempart de la patrie. Le sort désigne ceux qui doivent descendre en champ clos. Gladuse craint de retomber au pouvoir de Talbot. Elle aime Lahire, et son inquiétude augmente en songeant que, malgré ses blessures, ce chevalier doit partager les périls de ses compagnons d'armes.

Cependant treize forts s'élèvent autour d'Orléans et l'environnent de murailles garnies d'une artillerie formidable et de nombreux soldats. Le jour du combat arrive. Talbot, vainqueur, fait prisonniers tous ses adversaires. (Lahire seul n'a point encore combattu.) Les Anglais, profitant du malheur des guerriers d'Orléans, attaquent les remparts, escaladent les murs et se rendraient maîtres de la ville, sans le courage des femmes et des enfants qui viennent se mêler aux défenseurs de la cité fidèle, et repoussent | l'ennemi. La nuit met fin au combat, et les Anglais la passent au pied des murailles. [371]

Le onzième chant qui suit est consacré au commencement de l'épisode de Lancelot et d'Édelmonde, épisode touchant et tragique, que l'auteur a rattaché avec beaucoup d'art au plan général de son poème.

Pendant la nuit, Aymar, page de Lahire, implore le secours de Loïre, nymphe de la Loire. Elle vient, Lahire est guéri. A la pointe du jour, il s'arme et le combat terrible commence. Talbot est blessé, il

va périr, un trait frappe Lahire[1]; alors une action générale s'engage, on emporte Talbot hors du champ de bataille; les anges réprouvés, couverts de sombres armures, combattent parmi les An-
215 glais; Moloch, démon de la guerre, est à leur tête; tout fuit devant lui.

Lahire seul, Lahire, *à la crainte invincible*,
Attend d'un front serein cet ennemi terrible.
« Chef à la noire armure, au casque ténébreux,
220 Quel est ton nom, dit-il, parmi les fils des preux ?
Jamais jusqu'à ce jour de ton aspect sauvage
Tu ne vins attrister ce glorieux rivage. »
— « Des combats, dit Moloch, je règle seul le sort.
Ma voix est la tempête et mon souffle la mort.
225 Je commande : les rois et les peuples s'empressent.
Je regarde : les rois, les peuples disparaissent.
Le superbe Montague honore mes autels :
Je prétends couronner ses exploits immortels.
Fuis, guerrier téméraire, une lutte fatale ! »
230 — « Fuis toi-même, habitant de la rive infernale !
As-tu cru m'effrayer par ton aspect hideux, [372]
Par ta voix menaçante et tes regards affreux ?
Vain enfant de la nuit, rentre dans tes demeures !
Dans les champs de l'exil *va consumer tes heures;*
235 Va des spectres craintifs chasser au loin les flots,
Et ne te mêle plus aux luttes des héros ! »
Il dit, l'ange déchu, qu'irrite cet outrage,
Se redresse en fureur, rugit, hurle de rage,
Sur le héros français se penche tout entier,
240 Le couvre de sa masse, et *fait sur son cimier*
Siffler et resplendir son effroyable glaive.
A l'instant, sous le bras que le géant soulève,

1. On peut observer que cette manière de séparer deux guerriers est vieille depuis Homère. Il serait enfin temps de trouver des ressorts neufs. (C. L.)

Le preux se précipite, et, trompant son dessein,
Trois fois plonge l'épée au milieu de son sein.
245 Le monstre déchiré pousse un cri formidable ;
Courbe, *tord* de douleur sa masse épouvantable,
Et pour cacher ses pleurs, cherchant de noirs déserts,
Tourbillon de fumée, il se perd dans les airs.

La fuite de Moloch jette l'alarme parmi les An-
250 glais ; ils fuient. Lahire se précipite dans leurs rangs ; mais le jour de leur défaite n'est pas encore venu : Dieu envoie un orage terrible qui met fin au combat. Lahire seul persiste à poursuivre les ennemis, et, dans sa fureur, il outrage le Dieu qui
255 les dérobe à ses coups.

..... Le roi des cieux, qu'irrite son audace
Lève son bras puissant, et, debout dans l'espace,
D'un torrent de lumière inondant le guerrier,
Lance à grand bruit la foudre aux pieds de son coursier ;
260 Le soufre embrasé jette une vapeur horrible ;
Dans les airs rejaillit une flamme terrible.
Le destrier tremblant dans la poudre *s'abat*,
Éperdu, le héros sous son poids *se débat*,
Et ses yeux épuisés, *ô châtiment funeste !*
265 Ses yeux restent fermés à la clarté céleste.

Talbot se dévoue au dieu des enfers ; il est guéri
de sa | blessure par les enchantements infernaux, [373]
après avoir immolé en sacrifice et sans les connaî-
tre Elvire qu'il a aimée autrefois, et un fils qu'elle
270 lui a donné. Quand il connaît son crime, déchiré
par les remords, il se retire dans un ermitage
pour implorer le pardon céleste et pleurer sur sa
vie passée.

Cet épisode terrible est terminé par une peinture
275 poétique du purgatoire, où les âmes repentantes reçoivent la malheureuse Elvire, jusqu'à ce que Magdeleine vienne la chercher pour la ramener près de son fils dans les cieux.

Les Anglais attaquent de nouveau Orléans; ses
280 plus braves défenseurs sont captifs. Lahire est aveugle; Gaucourt et ceux qui restent dans la ville font des prodiges de valeur. Inutiles efforts! déjà les Anglais sont sur les murailles; ils pénètrent dans la ville; Orléans va succomber. En ce mo-
285 ment, par ordre du Très-Haut, l'ange exterminateur frappe Salisbury; franchissant les lignes anglaises, arrive une troupe de chevaliers; Dunois est à leur tête; les Anglais sont repoussés et rentrent dans leurs forts, emportant le corps de leur
290 général expirant.

Nous ne sommes encore qu'au quatorzième chant de l'*Orléanide*, et déjà nos feuilles sont remplies; il nous faut donc remettre à un article prochain la fin de l'examen du plan de ce poème, qui, nous le
295 répétons, fait honneur au talent encore peu connu de M. Lebrun de Charmettes.

A. [Abel Hugo].

MÉDITATIONS POÉTIQUES [374]

AVECCETTE ÉPIGRAPHE :

Ab Jove principium.
(Virg.)

Vous en rirez, gens du monde, vous hausserez les épaules, hommes de lettres[1], mes contemporains, car je vous le dis entre nous, il n'en est peut-être pas un de vous qui comprenne ce que c'est qu'un poète. Le rencontrera-t-on dans vos palais ? Le trouvera-t-on dans vos retraites ? Et d'abord, pour ce qui regarde l'âme du poète, la première condition n'est-elle pas, comme l'a dit une bouche éloquente, de n'avoir jamais *calculé le prix d'une bassesse ou le salaire d'un mensonge* ? Poètes de mon siècle, cet homme-là se voit-il parmi vous ? Est-il dans vos rangs l'homme qui possède l'*os magna sonaturum*, la *bouche capable de dire de grandes choses*, la *ferrea vox*, la *voix de fer* ; l'homme qui ne fléchira pas devant les capri-

[1. On n'a évidemment voulu désigner par cette expression que les prétendus *hommes de lettres* du jour. Le lecteur fera aisément les exceptions que la justice demande, et qu'il est inutile d'indiquer.] (C. L.)

Quatre fragments conservés dans *Littérature et philosophie mêlées*, sous le titre : *Sur un poète apparu en 1820* et avec la date : mai 1821.

1-19 *Fragment I, Littér. et philos. mêlées, t. I, p. 83-84 (La note a été supprimée)*

ces d'un tyran ou les fureurs d'un factieux ? N'avez-vous pas été tous, au contraire, semblables aux cordes de la lyre dont le son varie quand le temps change ? [Que nous font vos vers, vos chants, vos hymnes ? Sont-ce là des titres ? N'avez-vous pas renié le Dieu et brûlé aux pieds de l'idole un encens impur comme elle ?... Je ne suis pas clair, je le sais : mais vous devez m'en remercier, car vous devez m'entendre ; le sens de mes paroles n'est pas obscur pour vous. Balthazar n'avait pas besoin que Daniel lui expliquât les mots réprobateurs tracés par la main mystérieuse sur la muraille de son pa- [375] lais de Babylone.] Franchement, on trouvera parmi vous des affranchis, prêts à invoquer la licence après avoir déifié le despotisme ; des transfuges, prêts à flatter le pouvoir après avoir chanté l'anarchie, et des insensés qui ont baisé des fers illégitimes, et, comme le serpent de la Fable, veulent briser leurs dents sur le frein des lois ; mais on n'y découvrira pas un poète ; car, pour ceux qui ne prostituent pas les titres, sans un esprit droit, sans un cœur pur, sans une âme noble et élevée, il n'est point de véritable poète. Tenez-vous cela pour dit, non pas en mon nom, car je ne suis rien, mais au nom de tous les gens qui raisonnent et qui pensent (je veux bien ne choisir mon exemple que dans l'antiquité) que ces mots : *Dulce et decorum est pro patria mori,* sonnent mal dans la bouche d'un fuyard ? Je l'avouerai donc, j'ai cherché jusqu'ici autour de moi un poète, et je n'en ai pas

---

16 d'une faction — 28-49 *Fragment II, p. 85-86* — 32 qui ont baisé hier des fers — 34 veulent aujourd'hui briser

rencontré; de là, il s'est formé dans mon imagination un modèle idéal que je voudrais dépeindre, et, comme Milton aveugle, je suis tenté quelquefois de chanter ce Soleil que je ne vois pas.

50 [J'ouvris dernièrement un livre, et j'y lus les vers suivants :

LA SEMAINE SAINTE

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde :
Nautonniers sans étoile, abordez! c'est le port :
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
55 Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre,
Un jour égal et pur y repose les yeux;
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

60 Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore, [376]
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore;
Éveillez-vous! voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez! ici l'on aime encore;
65 Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel.
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore;
Tout ce qui reste est immortel.

. . . . . .

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
70 J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

---

50 *Il reste quelque chose de cette ligne au début du fragment III* (*Voy. 158 et suiv.*)

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges!
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
75 Ne mêlaient-ils pas leurs accents?

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface,
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts!

80 Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre,
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux;
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;
J'attends le réveil des tombeaux.

Ah! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
85 A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort!

Ces vers m'étonnèrent d'abord, ils me charmèrent ensuite. Ils sont dépouillés, à la vérité, de no-
90 tre élégance mondaine et de notre grâce étudiée; mais ils respirent une harmonie douce et grave; ils sont riches d'idées; et cette | richesse-là n'est [377]
pas d'emprunt. — Plus loin, je vis, sous le titre d'*Invocation*, les stances qui suivent :

95 O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux!
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux!

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
100 Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin?
Ton berceau fut-il sur la terre?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?

Ah! quels que soient ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi toute la vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelque temps sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

Il est difficile de rien voir de supérieur à cette jolie pièce pour le charme de la pensée. Le véritable amour, l'amour triste et sérieux y est exprimé avec une mollesse vague et expressive dont la suivante offre encore un modèle :

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

. . . . . .

Non, tu n'as pas quitté mes yeux; [378]
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais, telle encore
Que tu fus à ton dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
135 Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité.

. . . . . .

C'est toi que j'entends, que je vois :
Dans le désert, dans le nuage,
140 L'onde réfléchit ton image;
Le Zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
145 Des mots sacrés à mon oreille.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

150 Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
155 De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein.]

Je trouvai dans ces vers, [si mélodieux et si touchants] quelque chose d'André de Chénier. Conti-
160 nuant à feuilleter | le livre, j'établis involontaire- [379

158-180 *Fragment III, pp. 87-88*

158 L'autre jour, j'ouvris un livre qui venait de paraître sans nom d'auteur, avec ce simple titre : *Méditations poétiques*. C'était des vers. Je trouvai — 160 à les feuilleter, j'établis

ment un parallèle entre l'auteur et le malheureux chantre de la *Jeune Captive*. Dans tous les deux, même originalité, même variété d'idées, même luxe d'images neuves et vraies : seulement l'un est
165 plus grave et même plus mystique dans ses peintures; l'autre a plus d'enjouement, plus de grâce, avec beaucoup moins de goût et de correction. Tous deux sont inspirés par l'amour; mais dans Chénier, ce sentiment est toujours profane; dans
170 l'auteur que je lui compare, la passion terrestre est presque toujours épurée par l'amour divin ; le premier s'est étudié à donner à sa muse les formes simples et sévères de la muse antique; le second, qui a souvent adopté le style des Pères et des Pro-
175 phètes, ne dédaigne pas de suivre quelquefois la muse rêveuse d'Ossian et les déesses fantastiques de Klopstock et de Schiller. Enfin, si je comprends bien des distinctions, du reste assez insignifiantes, le premier est *romantique* parmi les *classiques*, le
180 second est *classique* parmi les *romantiques*. — [Poursuivons.

Dans un autre endroit du livre, je lus un dithyrambe sur la *Poésie sacrée*, où le tableau de tout ce que renferme la Bible était terminé par cette
185 strophe majestueuse :

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir!

161-162 entre l'auteur de ce livre et le malheureux poète — 163 même fraîcheur d'idées

190 Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix, au monde inconnue,
Fera retentir dans la nue :
195 Paix à la terre, et gloire aux cieux!

Ailleurs, la cause du déplorable aveuglement des athées | était exposée en vers qu'il suffira de [380] citer, pour en faire ressortir la beauté :

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire :
200 Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire,
Et pour les retrouver, il nous faut dans son cours
Remonter, flots à flots, le long fleuve des jours!
Nature! firmament! l'œil en vain vous contemple.
Hélas! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple;
205 Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige.
Un prodige éternel cesse d'être un prodige.
Comme ils brillaient hier, ils brilleront demain!
210 Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.

215 Enfin, dans une épître, étincelante de poésie, adressée à Lord Byron, je fus frappé du morceau qui suit :

Fais silence, ô ma lyre! et toi, qui, dans tes mains,
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
220 Byron; viens en tirer des torrents d'harmonie;
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.

Jette un cri vers le ciel, ô chantre des Enfers!
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts!
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
225 Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme?
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde?
230 Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé, tu secouais tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor, [381]
235 Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des Séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
240 Courage! enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine.
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même.
245 Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
250 Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

A de pareils vers, qui ne s'écrierait avec Laharpe : *Entendez-vous le chant du poète? .....*]

Je lus en entier ce livre singulier, je le relus

254-264 *Fragment IV, p. 89-90. Hugo ajoute en tête une*

255 encore, et, malgré les négligences, le néologisme, les répétitions et l'obscurité que je pus quelquefois y remarquer, je fus tenté de dire à l'auteur : « Courage, jeune homme, vous êtes de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa répu-
260 blique. Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de notre terre d'anarchie et d'ignorance, et il manquera à votre exil le triomphe que Platon accordait du moins aux poètes, les palmes, les
264 fanfares et la couronne de fleurs. »

V. [Victor Hugo].

---

phrase tirée d'un article de L'Étoile, consacré aux Poèmes de Vigny (24 mars 1822) : Voici donc enfin des poèmes d'un poète, des poésies qui sont de la poésie ! Je lus — 259 au poète

SPECTACLES

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

CHARLES DE NAVARRE

Tragédie en cinq actes

Par M. BRIFAUT

(2e *et dernier article*).

C'est avec un vrai plaisir que nous revenons sur cet ouvrage, qui obtiendra sans doute auprès des lecteurs plus de faveur qu'il n'en a obtenu auprès du parterre. Le rhume accidentel de David et l'enrouement éternel de Valmore ont fait grand tort à M. Brifaut. Sa pièce, aujourd'hui imprimée, gagne beaucoup à être dégagée du *prestige* de la représentation, qui n'a été qu'une longue épreuve pour ce malheureux *Charles de Navarre*.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur quelques fragments d'une scène de cette tragédie que nous prenons au hasard. Nous désirons qu'après avoir lu nos citations, il conçoive l'envie de revoir la pièce entière, et nous espérons qu'après en avoir pris connaissance, il cassera dans son cabinet l'arrêt qu'il a pu porter au théâtre.

On vient d'amener devant le Dauphin le prisonnier Clisson, qui paraît supporter avec peine l'aspect du prince.

LE DAUPHIN

20 Je lui permets d'exhaler librement
Le cri de la douleur et du ressentiment.
La franchise me plaît, la fierté me rassure.
Un grand cœur ulcéré découvre sa blessure;
Un cœur vil la déguise.

CLISSON

Eh bien! j'en fais l'aveu;
25 Vous haïr est ma loi, me venger est mon vœu.
Jeté dans les prisons par votre main jalouse, [383]
Séparé d'un ami, d'un fils et d'une épouse,
Seul, la nuit sans sommeil et le jour sans repos,
De mon obscur séjour fatigant les échos
30 Des imprécations d'une colère vaine,
Quand tout m'abandonnait, j'ai vécu de ma haine.
Elle était mon espoir, mon bien, mon avenir.
Et de quoi, me disais-je, ose-t-on me punir?
. . . . . .
J'ai demandé des lois : je veux troubler l'empire.
35 Ah! de ce cœur blessé l'orgueil n'a su jamais
Oublier les affronts non plus que les bienfaits.
De ma captivité la honte inattendue.....

LE DAUPHIN

Mais si la liberté par moi vous est rendue.

CLISSON

Par vous?

LE DAUPHIN

Voyez ce fer. C'est votre souverain
40 Qui, du sein de l'exil, vous l'offre par ma main.
Il connaît vos erreurs, et les a pardonnées
A l'imprudente ardeur de vos jeunes années.
Il attendait de vous un repentir heureux.
De Clisson, disait-il, le cœur est généreux :

45 Ce cœur sera touché des maux de la patrie;
Et quand de toutes parts, dans leur lâche furie,
Étrangers et sujets s'arment pour l'opprimer,
Il saura la servir, lui qui la sait aimer.

. . . . . .

C'est vous dont j'ai fait choix pour guider nos soldats.
50 Combattez, triomphez, Clisson. De votre bras
La patrie a besoin; et sa voix qui vous nomme
Veut à de grands périls opposer un grand homme.
Non, ses vœux et les miens ne seront point trahis...

CLISSON

Que me demandez-vous?

LE DAUPHIN

D'affranchir ton pays,
55 De lui sacrifier ta haine, ta colère, [384]
De lui rendre son roi, de me rendre mon père,
D'effacer en vertus, aussi bien qu'en hauts faits,
Tes émules de gloire, et tu me le promets.

CLISSON

Mon dévoûment répond à votre confiance.
60 Je jure de mourir pour mon roi, pour la France.

LE DAUPHIN

Vous l'entendez, Français, et vous l'admirez tous.
Ami, viens dans mes bras.

CLISSON

Je tombe à vos genoux.

LE ROI DE NAVARRE, *à Clisson.*

Ainsi de vos affronts la mémoire affaiblie.....

CLISSON

La patrie a parlé, Sire, je les oublie.
65 Je deviens du régent le premier défenseur.
Je bravais son pouvoir; je cède à sa douceur.

LE DAUPHIN

Prince, sa liberté fut par vous désirée ;
Je l'accorde à vos vœux, de faveurs entourée.
Clisson des chevaliers connaît l'auguste loi.
70 Comme sur sa valeur, je compte sur sa foi;
Qu'il reçoive la mienne, et cesse de me craindre :
Je méprise cet art de tromper et de feindre,
Du nom de politique honoré dans les cours,
Qui perd souvent un prince et le flétrit toujours.
75 A de plus nobles soins ma jeunesse s'applique.
Respecter mes serments, voilà ma politique.
Croyez que plus qu'une autre elle affermit nos droits;
L'équité sur le trône est la garde des rois.

On voit que ces vers sont loin de manquer de
80 l'éclat et de la noblesse tragiques. Plusieurs d'entre eux sont d'une beauté remarquable et par l'expression et par les idées. Nous extrairons encore les suivants que Clisson adresse au | faible et criminel Pecquigny[1]. Ils sont dictés à la fois par l'âme [385]
85 d'un chevalier et le cœur d'un ami :

Va, ce jour t'apprendra si je manque à l'honneur,
Si j'ai mal soutenu les droits de la patrie,
Et par qui, de nous deux, elle est la plus chérie.
Adieu. Je t'admirais aux conseils, aux combats;
90 Je te plains, je te fuis, et je ne te hais pas.
Tu me verras toujours, à la France fidèle,
Me dévouer pour toi, mais t'oublier pour elle.

1. *Pecquigny*, qui se transformait en *Téligny* sur le théâtre, a repris son véritable nom dans la pièce imprimée. M. Brifaut croit, en vérité, les oreilles françaises bien susceptibles. (C. L.)

Pour faire une part à la critique, nous aurions désiré dans certains endroits plus d'élégance et de poésie. Nous citerons pour exemple ces vers, placés dans la bouche de Catherine de Laval, épouse de Clisson. Ils seraient à l'abri de tout reproche si l'expression était aussi heureuse que la pensée est touchante :

Hélas! comment juger, dans vos longs différends,
Quels sont les droits du peuple, et du prince, et des grands?
Pour moi, qui n'écoutais que mon devoir auguste,
Le parti de Clisson me sembla le plus juste.
Une femme, toujours, de ses affections
Reçoit ses préjugés et ses opinions.
Que lui fait l'intérêt de la cause publique?
Le penchant de son cœur règle sa politique, etc.

En résumé, la tragédie de M. Brifaut n'est pas inférieure à bien des pièces prônées de nos jours. Elle nous semble, quant à nous, préférable à la *Jeanne d'Arc* de M. d'Avrigny, pour la conduite et pour le style. Cependant la *Jeanne d'Arc* a mieux réussi... — Combien faut-il de libéraux pour former un sot public?

H. [Victor Hugo]

LE CIMETIÈRE DE V***

NOUVELLE

(Suite et fin.)

C'était Ligier!... Il m'est encore impossible aujourd'hui de me rendre compte des sentiments qui m'agitèrent à la vue de ce portrait : je tombai dans une profonde rêverie, dont je ne fus tiré que lorsqu'une main puissante saisit la bride de mon cheval et qu'une voix forte me cria : Où voulez-vous aller, commandant? Vous passez devant la maison. C'était mon fidèle Pierre; je rentrai chez moi, Pierre me suivit : « Commandant, nous ne partons pas; le régiment revient en France pour aller en Espagne, et nous avons ordre de l'attendre ici. »

En toute autre circonstance, ce retard m'aurait semblé un contre-temps. Cette fois, il me fit plaisir. J'espérai pouvoir, pendant mon séjour à Paris, obtenir quelques renseignements sur la demeure de mon brave Ligier, et, ce qui m'occupait encore plus, des éclaircissements sur la scène mystérieuse et terrible dont le souvenir troublait encore tous mes sens.

Deux jours après, j'étais dans un café, un jour-

nal frappe mes regards, et la première chose que j'y vois, c'est l'annonce de la perte d'un portrait. Je reconnais celui de Ligier. Aussitôt et sans prendre le temps d'en lire davantage, je cours à l'adresse indiquée.

J'arrive avec peine à travers une double file de voitures de deuil; j'entre dans un hôtel dont la porte était tendue en noir. Là, sous la sombre voûte, au pied d'un large escalier, près de l'eau sainte où trempait un rameau de buis | desséché, [387] était placé un cercueil. Des cierges brûlaient sur cet autel funèbre devant lequel un prêtre prosterné répétait à voix basse les prières des morts. Frappé de ce spectacle terrible, j'entre avec silence dans l'antichambre voisine; je m'adresse à un domestique : il pleurait. « Madame Ligier? » lui dis-je. Un geste qui m'indiqua le cercueil fut sa seule réponse. « Monsieur Ligier? » — « Il y a trois jours qu'ils l'ont tué. » Je poussai un cri d'horreur et de surprise; et, sans répondre à mes questions précipitées, le valet m'introduisit dans un salon où je trouvai, près d'une table, un homme vêtu de noir, dont la froide tranquillité contrastait avec la désolation des personnes qui l'entouraient, un vieillard et deux jeunes gens. Je m'avançai dans la salle tenant toujours mon journal à la main, et attendant qu'on m'adressât la parole. Le vieillard et ses compagnons restaient muets. « Monsieur, dit le notaire (c'était l'homme noir), Monsieur vient sans doute nous donner des nouvelles du portrait de vos enfants. » Le vieillard leva la tête. Ce regard, chargé de larmes, ne me dispensait que trop de toute question importune. Je posai le médaillon

55 sur la table ; et aussi incapable de parler que les infortunés qui m'environnaient, je me retirai lentement, après avoir laissé mon nom et l'indication de ma demeure.

Le lendemain, un billet me fit part de la mort
60 de Mme Ligier. Cinq jours après, un inconnu remit pour moi au vieux Pierre un paquet cacheté. Je l'ouvris, voici ce que j'y lus :

« Quand aux pieds des saints autels le prêtre demanda à Julienne si elle acceptait Ligier pour
65 époux et si elle promettait de vivre toujours avec lui comme une compagne fidèle. — Oui, répondit-elle, puis elle ajouta en souriant, *et de mourir aussi*. Ligier, vivement ému, lui serra doucement la main. Huit jours après leur union, libres enfin | des [388]
70 pompes importunes et des fêtes fatigantes, les deux époux se retirèrent dans une campagne voisine de la capitale, pour y goûter paisiblement, et dans la solitude, le bonheur d'exister l'un pour l'autre. Tout souriait à leurs jeunes amours, et une
75 longue suite d'années heureuses paraissait leur être réservée.

» Un jour Ligier, qui était allé faire un petit voyage à la ville, ne revint pas. Julienne l'attendit vainement une partie de la nuit ; mais son inquié-
80 tude fut légère. Elle pensa qu'il avait sans doute été retenu par ses occupations chez M. d'Argens, son père. Elle lui en voulait cependant de ne pas l'avoir fait avertir. Le lendemain, à l'heure du repas, point de nouvelles de Ligier ; Julienne prit
85 le bras de Claire, sa fidèle nourrice, et marcha à sa rencontre.

» Assise sur le bord d'un fossé, les yeux fixés

sur la route, elle l'attendait. Chaque cavalier qui passait, chaque voiture qui s'approchait faisait palpiter son cœur inquiet. Inutilement, car Ligier n'arrivait point. Elle se leva impatiente, et, toujours accompagnée de Claire, se dirigea à grands pas vers la ville; l'espérance de rencontrer son époux la soutenait. Deux petites lieues séparaient la ville de leur retraite tranquille, une heure suffit à Julienne pour les parcourir. Il était nuit quand elle arriva chez son père. M. d'Argens était sorti; un domestique, qu'elle interrogea, lui dit que M. Ligier n'avait pas paru à la maison. Effrayée de la douleur de sa maîtresse, en proie elle-même à une vive inquiétude, Claire envoya chercher M. d'Argens. Il arriva, et quand il vit Julienne, pâle, échevelée, demandant à grands cris l'époux dont on ne pouvait rien lui apprendre; quand il sut que son gendre avait disparu depuis deux jours, il ressentit lui-même des craintes, qu'il se garda bien de faire paraître. Les consolations d'un père chéri calmèrent un peu la douleur de Julienne. Il n'était | pas impossible que Ligier fût retourné [389] à la campagne, pendant l'absence de son épouse. Un domestique fut envoyé pour s'en assurer. Claire passa le reste de la nuit à apaiser sa maîtresse, en entretenant ce faible espoir qui leur restait. Le domestique revint le matin. M. d'Argens, absent depuis l'aube du jour, rentra : est-il besoin de dire que toutes ces recherches avaient été superflues? L'inquiétude du père était si vive qu'elle fut remarquée de sa fille.

» Julienne, presque désespérée, entraîna M. d'Argens, en lui disant qu'elle veut elle-même aller

chercher son mari. Le malheureux vieillard, craignant pour la raison de sa fille, n'osa la retenir, et suivit ses pas rapides à travers les rues tumultueuses de la ville.

» Dans un des quartiers les plus populeux, non loin d'un vaste marché, s'élève un sombre édifice construit depuis peu d'années, mais flanqué de deux tourelles antiques, qui le font ressembler aux bastilles du treizième siècle. D'étroites ouvertures, croisées par d'énormes barreaux de fer et fermées de longs volets extérieurs, ouverts seulement par le haut, laissent à peine pénétrer un faible jour dans les cachots que recèle ce triste bâtiment. C'est là que sont renfermés des malheureux auxquels le fracas de la ville et les cris joyeux des marchands, entendus au loin, rendent encore plus sensible leur liberté perdue. Des sentinelles vigilantes se promènent autour de la prison. Un geôlier farouche défend l'entrée d'une porte, trop basse pour qu'un homme y puisse passer debout.

» Ce fut devant cet édifice que, marchant au hasard, arrivèrent M. d'Argens et Julienne. Ces mots : *Prison militaire* frappèrent leurs regards, une foule curieuse en assiégeait la porte pour voir monter en voiture quelques prisonniers, que pas une personne présente ne connaissait peut-être. Poussés par un mouvement soudain, le père et | la [390] fille s'approchèrent. En ce moment, un homme, chargé de fers, sortait et s'avançait vers la voiture : sa marche était chancelante, mais son visage tranquille; il promenait ses regards sur la foule, étonnée à la fois de son courage et de sa faiblesse. Tout à coup ses yeux rencontrent ceux de Julienne.

Il jette un cri; elle le reconnaît, et tombe évanouie
155 dans les bras de son père.

» Transportée en hâte dans la maison paternelle, elle ne revint à elle que pour connaître tout son malheur. Ligier avait comparu devant un tribunal extraordinaire et terrible. On l'accusait d'avoir pris
160 part à une conjuration dont le but était ignoré (mais ce but ne pouvait qu'être noble, d'après le caractère connu des hommes qui figuraient sur le banc des accusés). Deux lignes écrites par Ligier servaient de preuve contre lui; aucun avocat n'avait
165 osé prendre sa défense, ou plutôt il n'avait été permis à aucun de l'entreprendre! Mais Ligier avait déclaré qu'il se défendrait lui-même. Il avait montré ce courage et cette noble assurance que donne seule l'innocence, ou la conviction d'avoir
170 bien fait. Interrogé sur ses complices, il ne dévoila pas à ses juges ce qu'il avait caché à ses bourreaux et aux tortures. Il avait vu qu'il devait périr, et il était résolu à périr seul. L'arrêt prévu d'avance fut rendu, et Ligier reconduit à sa prison.

175 » M. d'Argens avait pris de grands ménagements pour annoncer toutes ces nouvelles fatales à la malheureuse épouse. Quelle fut sa surprise de la voir l'écouter sans se plaindre et sans pleurer! Quelque chose d'extraordinaire animait ses re-
180 gards, une courageuse résignation était peinte sur son visage. Ce n'était plus cette jeune femme faible et timide, pleurant à la seule pensée de son époux dans les fers. Il semblait que Dieu lui avait donné une force d'âme proportionnée aux mal-
185 heurs qui l'attendaient.

» Elle demanda à l'autorité la permission de voir [391]

son mari : cette triste consolation lui fut refusée. Alors, tranquille, l'œil sec et sans larmes, comme résignée à son sort, elle embrassa son père et sortit. Le vieillard, accablé de tant d'infortune, ne pouvant accompagner sa fille, envoya Claire auprès d'elle. Julienne se dirigea vers la prison. La loi ordonnait que Ligier fût exécuté dans les vingt-quatre heures; on ne sait quelle puissance ennemie fit hâter l'exécution. Trois heures après la sentence, on vint annoncer à Ligier qu'il eût à se préparer à mourir. Vainement demanda-t-il à voir son épouse, vainement voulut-il lui écrire; tout lui fut refusé. La voiture fatale était à la porte, il y monta et elle partit.

» Julienne arriva trop tard; déjà la voiture, escortée d'un piquet de gendarmerie, entraînait son époux. Il ne lui resta plus d'autre espoir que d'aller le trouver au lieu du supplice. Elle pressa le pas.

» Hors des murs de la capitale, s'étend, au bord de la rivière, une vaste plaine plus fameuse par la mort héroïque de quelques victimes que par une explosion terrible qui faillit renverser naguère une partie de la ville. C'est dans cette plaine, consacrée aux exécutions militaires, que Ligier fut conduit. Déjà les armes étaient chargées. Ligier, debout, les yeux découverts (il avait arraché le bandeau funeste), la poitrine tournée vers les soldats, attendait le coup mortel. Peut-être son cœur s'était-il brisé en songeant qu'il n'avait pu embrasser sa jeune épouse, qu'il allait mourir sans la voir; mais son visage n'avait point pâli. Déjà les armes meurtrières étaient dirigées vers lui, le fatal commandement allait être prononcé, quand soudain,

220 dans la plaine, une voix se fit entendre, étouffée par les sanglots : Ligier! Ligier! Le malheureux se retourna. Une femme accourait, agitant un mouchoir blanc. Il reconnaît | son amante, et cette [392] main qui lui envoyait un dernier baiser. Le chef 225 des soldats donna le signal; attentifs à la douleur déchirante de l'épouse, les soldats restaient immobiles; il répéta le mot meurtrier : alors Ligier tomba mortellement frappé. Sa malheureuse veuve ne le vit point tomber; sans force, 230 sans couleur, elle était étendue sur la terre. Claire arrivait en hâte auprès d'elle; bientôt le vieillard fut près de sa fille. Julienne se laissa reconduire en silence. Sa morne douleur déchirait l'âme du vieux père. Elle se retira dans sa chambre. Par son 235 ordre, Claire sut où le corps de son époux avait été enseveli. Un fossoyeur fut gagné, et la nuit même un domestique fidèle conduisit une voiture près du cimetière. Un ouragan terrible qui s'éleva n'empêcha point Julienne d'accomplir son pieux 240 dessein. Elle fit découvrir le corps de son époux; aidée du fossoyeur et de sa bonne Claire, elle l'emporta dans sa voiture, et après avoir lavé elle-même ses plaies sanglantes, elle le fit déposer dans un cercueil, laissant aux autres le soin du reste. 245 Deux jours après, sans maladie, sans souffrance, elle mourut.

» Une même tombe renferme son corps et celui de son époux. A défaut d'une inscription qu'il n'a pas été permis d'y placer, deux jeunes cyprès indi- 250 quent la place où sont ensevelis ces deux amants ».

Je fus alors visiter le tombeau de mon ami, à la place où j'avais surpris, dans cette nuit d'orage, sa

fidèle épouse lui rendant les derniers devoirs. Les deux cyprès ombrageaient une simple butte de
255 gazon. J'y suis retourné depuis mon retour d'Espagne; les cyprès n'y sont plus; rien n'indique leur tombe ignorée, et peut-être leur souvenir ne vit-il plus aujourd'hui que dans ma mémoire.

J. [Abel Hugo.]

ÉPÎTRE A UN HONNÊTE HOMME QUI VEUT DEVENIR INTRIGANT

Par Mme la princesse C. de S.

Le cadre était vaste : nous n'osons dire que Mme la princesse de S. l'ait rempli ; nous croyons même, et la galanterie nous empêche seule de justifier notre opinion, qu'elle a fait entrer dans son tableau des personnages que l'on s'étonne d'y trouver (pages 12 et 13), tandis qu'elle a tenu dans l'ombre des caractères qui semblaient devoir se présenter à son esprit, comme ils se présentent à celui du lecteur. Nous nous hâtons d'achever notre tâche de critique pour rendre justice à la versification pure, harmonieuse et facile qui distingue cette production. Le style de Mme de S. ne manque même ni de chaleur ni d'énergie. Elle cherche à détourner son *honnête homme* du métier d'*intrigant :*

Tu veux être intrigant : c'est sans doute un moyen
De parvenir à tout en ne méritant rien.

. . . . . .

Ne sens-tu pas qu'il est, dans l'art de dénoncer,
D'aduler, de trahir, de perdre, de blesser,

Une perfection que tu ne peux atteindre,
Un avilissement que tu ne saurais feindre,
Un talent tout à part, et qui semble ici-bas
Le partage honteux de ceux qui n'en ont pas?
Tu veux être intrigant, misérable honnête homme!

Ce dernier vers est excellent et digne de la comédie. Plus loin, l'auteur peint ainsi un de ces *intrigants* qui sont d'autant plus dangereux que leur extérieur est respectable :

Les roses du printemps brillaient sur son visage,
Quatre lustres complets à peine étaient son âge,
Il s'illustrait déjà dans l'art pernicieux [394]
De cacher un cœur bas sous un front généreux,
D'obtenir à la fois le profit et l'estime
Et de se faire plaindre en frappant sa victime.

En somme, quoique Mme la princesse de S. proteste dans son *avant-propos* contre *toute application particulière,* quoiqu'elle semble craindre de passer pour satirique, il faut, nous persistons à le croire, qu'elle retranche de son *Épître* les pages indiquées ci-dessus, pour avoir droit de ne s'appliquer que la première moitié du vers fameux :

Vous joignez l'art de plaire au malheur de médire.

U. [Victor Hugo][1].

1. Initiale à la table seulement.

BERRIANA

Ou *Recueil des traits de bonté les plus remarquables de S. A. R. feu Mgr le duc de Berri,* précédé de la vie de ce Prince; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, auteur de l'*Observateur au XIXe siècle,* orné d'un fac-simile et d'un portrait du Prince[1].

C'est avec empressement que nous multiplions nos éloges envers un jeune écrivain qui multiplie
45 lui-même, avec un zèle si louable, ses hommages à la mémoire de notre infortuné duc de Berri. La vie de cet auguste Prince, dont M. Saint-Prosper fait précéder son utile recueil, est écrite avec beaucoup de talent. On y remarque avec plaisir cette
50 liberté d'opinion, qui annonce l'indépendance de l'esprit, et sans laquelle il était impossible de réussir dans un pareil sujet. Un *Ministériel* a mauvaise grâce à tonner contre les révolutionnaires, et lorsqu'on entend les professions de foi de cer-
55 tains hommes, on est toujours tenté de s'écrier :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

Nous citerons, pour montrer la manière de M. Saint-Pros|per, le passage suivant, où l'auteur [395]
rappelle quelques-uns des faits d'armes du duc et
60 venge la gloire trop méconnue de cette noble armée de Condé :

1. Un volume in-18 de dix feuilles. A Paris, chez Pichard, libraire, quai Conti, 5. Prix : 2 fr. 50 (C. L.).

« A Valdan, à Saint-Mergen, le prince frappe de l'épée, emporte les redoutes, et, comme un parvenu des camps, il paie partout de sa personne. La plus douce intimité l'attache au jeune duc d'Enghien, et il lui envie les périls qu'il ne peut partager avec lui. Que de fois les mêmes balles ont sifflé aux oreilles des deux jeunes héros! Mais il est des temps où la véritable grandeur se perd, dépouillée de l'admiration qui lui appartient. Les hommes n'applaudissent qu'au courage qui triomphe; ils ne calculent pas ce qu'il a dissipé de leur sang, ils le voient heureux, et le saluent de leurs acclamations. Il serait cependant juste à ceux qui redisent si haut les triomphes militaires de la révolution, de ne pas refuser, avec l'insolence du dédain, la portion de gloire que l'armée Condéenne a conquise en déployant tous les genres d'héroïsme. Hommes à petites lumières, secouez un instant le préjugé du malheur! Je vous le demande, que perdez-vous, en grandissant votre admiration de tous les nobles souvenirs qu'une poignée de Français proscrits a légués au prix de son sang? Mais non, la postérité seule est assez puissante pour absoudre l'infortune. Les contemporains se tiennent trop loin d'elle pour jamais la juger; et puis, quand ils oseraient l'approcher, ils n'en sentiraient pas la grandeur : elle est trop simple et trop nue pour les yeux du vulgaire? »

L'auteur, passant à la seconde partie de son ouvrage (les traits les plus remarquables du prince), termine ainsi l'exposé de la vie du frère d'armes des trois derniers Condés :

« D'autres ont retracé mieux que je ne pourrais

le faire | les derniers moments du plus noble des [396] princes; la France entière a pleuré en les lisant, et la mort du duc de Berri sera une des plus belles pages que l'héroïsme du cœur ait jamais léguées à l'histoire des hommes. Pour moi, je veux mettre un instant fin à ces tristes détails : tout grands qu'ils sont, la mort est toujours là pour les couvrir de son deuil et pour en flétrir à mes yeux la sublime élévation. J'ai besoin de me détacher de tant de douleurs. Je vais donc essayer de peindre toutes les vertus de celui qu'un deuil européen a suivi sur sa tombe. Je vais essayer de le faire revivre tout entier. Puisse une si chère illusion tromper quelques instants des regrets que la vie la plus longue suffirait à peine pour éteindre!... »

La partie anecdotique de ce recueil, qui renferme un grand nombre de traits peu connus, est, comme on devait s'y attendre, pleine d'agrément et d'intérêt. Cependant un sentiment bien triste se mêle à cette douce lecture, elle inspire un double attendrissement, et plus ces charmants détails font éprouver de plaisir, plus les regrets augmentent de vivacité.

M. Saint-Prosper, pour satisfaire la vive curiosité que son titre excitera sans doute, a joint à son ouvrage un choix de morceaux en prose et en vers de différents auteurs sur la mort de Mgr le duc de Berri, et la liste de tous les souscripteurs pour Paulmier et le brave Desbiez. Aussi, son recueil, imprimé avec beaucoup de netteté et d'élégance, est-il plus complet que tout ce qui a paru jusqu'à ce jour, et ne peut-il manquer de réussir auprès d'un public qui se montre si avide de tout ce qu'un

vrai patriotisme inspire à nos auteurs, en l'honneur du malheureux neveu de Louis XVI.

U. [Victor Hugo.]

LES PROSCRITS OU LE CRI FRANÇAIS [397

Ode par M. LAVIGNE

Aujourd'hui l'opinion de mon barbier est l'opinion générale; le vœu d'un bon bourgeois est le vœu de la patrie; et le cri d'un écolier, le cri français.

La nation, je ne connais que la nation, c'est en son nom que je pense, c'est en son lieu et place que j'écris, et si je fais un cours de poésie latine, c'est encore pour la nation; l'excellente mère! elle aura mon dernier soupir comme la dernière goutte de mon encre : ainsi dit à qui veut l'entendre un de ces libéraux de la vieille roche, comme ce siècle, qui n'a point dégénéré, en produit encore beaucoup pour sa gloire.

Ce vieux refrain des patriarches de l'égalité est encore aujourd'hui répété en chœur par les tribus fidèles. Et c'est un privilège exclusivement réservé aux enfants de la patrie que de se constituer, chacun individuellement, la nation, de ne faire qu'un avec elle; noble persuasion, qui est le signe caractéristique d'un cœur éminemment français, et le cachet d'une belle âme.

Toutefois, il faut être tolérant, et (ceci s'adresse à M. Lavigne) n'est-ce pas mettre les gens dans une bien cruelle alternative que leur dire : Criez comme moi, ou cessez d'être français. Et telle est cependant exactement la position embarrassante où le cri de M. Lavigne nous jette, nous et quelques autres (partie infiniment petite de la nation à la vérité), qui osons avoir une opinion diamétralement opposée à la sienne. Mais M. Lavigne ne s'est point arrêté à de si faibles considérations; que lui importe en effet que quelques insensés le condamnent, si toute la nation l'approuve ?

Dans la première strophe de son ode, l'auteur peint ainsi avec des embellissements la terreur de 1815, sortie toute sanglante du cerveau de dame *Minerve*.

J'ai vu l'implacable vengeance,
Cinq lustres à peine écoulés, [398]
Regagner ces champs de la France
Qu'elle avait déjà désolés :
L'envie, aux yeux secs et livides,
Et l'avarice, aux mains avides,
La guidaient en la bénissant :
Plus loin, la peur au front servile,
La haine et la guerre civile
L'accompagnent en frémissant.

Plus bas est tracé le portrait de la Pitié :

Mais quelle est cette autre Déesse
Qui semble plaindre nos malheurs,
Dessous l'humble front qu'elle abaisse
Je vois ses yeux baignés de pleurs.

Une faute de français de moins dans les vers précédents, et une syllabe de plus dans un des suivants, ne gâteraient pas ces deux strophes, à cela près, assez correctes :

Toi qui reconquis à Toulouse
L'honneur sacré de nos guerriers,
Tes fiers soldats te redemandent ;
Déjà leurs bataillons t'attendent ;
Ils *redéployent* leurs drapeaux.

Nous serions tentés de croire que M. Lavigne fait de la *Minerve* sa lecture favorite. Il est à peine une seule pensée, nous dirions même une seule expression dans son ode, que ne pourraient revendiquer les *Éditeurs légalement responsables*. A Dieu ne plaise que nous lui fassions un reproche d'avoir puisé à une source aussi pure : cette feuille intéressante, sous le double rapport des saines doctrines littéraires et politiques, peut donner l'élan à la verve du poète, comme elle inspire le patriotisme du Français. Il n'est peut-être en effet aucune classe d'hommes à laquelle on ne puisse offrir la *Minerve* ; nos dames de Nantes ou autres lieux y entretiennent ce libéralisme délicat qui les carac|térise ; le [399] patriote lui doit, une fois par semaine, quelques heures d'une distraction aimable ; le buonapartiste, des souvenirs bien doux et des espérances bien chères ; tout Français enfin y apprend à commenter la Charte, à la manière dont Bazile commente ses proverbes, et M. de Tracy l'*Esprit des lois* : il n'y a pas jusqu'aux ex-commissaires de la police impériale qui n'y puisent un aliment à cet ardent

amour de la liberté pour laquelle, comme on sait, ils ont toujours respiré.

F[1].

1. Initiale à la table seulement.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE COMPARÉE

Par MM. DUFAU et GUADET.

Le savant n'a rempli, dans ses écrits, que la moitié de sa tâche, si, se bornant à instruire, il ne s'attache pas à plaire. On ne recherche guère la science pour elle-même ; on veut qu'à l'érudition se trouvent joints l'agrément et l'intérêt. Le Dictionnaire que nous annonçons réunit ces deux avantages : MM. Dufau et Guadet ont senti qu'il ne suffisait pas de composer un ouvrage savant, mais qu'il fallait offrir un livre bien écrit. Ils ont eu le talent d'éviter la sécheresse dans des discussions arides, et de s'exprimer avec élégance en conservant toujours la concision nécessaire. Leur travail sera consulté avec intérêt par les érudits, et lu avec plaisir par les gens du monde.

Les auteurs, en publiant un ouvrage dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, ont rendu un véritable service aux lettres et à l'instruction publique. Les lecteurs de toutes les classes sentiront le prix d'un livre qui les dispense de recherches

longues et fastidieuses et leur fournit des renseigne-
235 ments utiles. Il sera surtout indispensable aux professeurs, comme aux élèves des hautes classes, auxquels il semble d'ailleurs particulièrement destiné.

Le nom de M. Dufau, déjà avantageusement
240 connu dans la littérature, recommande encore cet ouvrage à l'attention publique. On sait que ce jeune écrivain s'est chargé de | nous donner la [400]
continuation de l'histoire de Vély. Le talent dont il a fait preuve dans la première livraison qu'il
245 vient de publier, est d'un heureux augure pour le succès de son nouvel ouvrage.

F[1].

1. Initiale à la table seulement.

ODE SUR LA MORT DE S. A. R. Mgr LE DUC DE BERRI

Par M. F. CÔME.

La mort déplorable de notre prince a éveillé la verve de tous les jeunes poètes. Déjà nous avons signalé quelques-uns de ceux dont les essais poé-
250 tiques ont mérité d'honorables succès. En voici un encore qui demande une certaine distinction. L'ode de M. Côme lui fait un égal honneur, et comme Français, et comme poète. Il a rappelé avec bonheur quelques-unes des paroles sublimes de l'au-

guste victime, paroles que l'histoire recueillera, et qui rendent plus déchirants encore les souvenirs de la nuit affreuse qui ravit à la France un Prince, son espérance et son amour.

Nous citerons pour exemple les strophes suivantes :

Au milieu des héros, l'orgueil de ma patrie,
J'eusse aimé mieux mourir pour la gloire et la paix ;
Qu'il est cruel, dit-il, de perdre ainsi la vie
De la main d'un Français !

. . . . . .

Les ans, dis-tu, pour moi seront sans jours de fête !
Quand mon Charles n'est plus, tout redouble mon deuil !
Cheveux, qu'il aimait tant, cessez d'orner ma tête,
Pour le suivre au cercueil.

Le poète termine ainsi :

O Rois ! ouvrez vos rangs, dans vos demeures sombres,
A la noble victime, objet de notre deuil !
Ainsi qu'à l'avenir, la France, augustes ombres,
Vous l'offre avec orgueil.

F.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME

(1re ET 2e PARTIES [1])

POÉSIE

Pages.

L'Enrôleur politique, satire; par M. VICTOR-MARIE HUGO. 3*

Les Vierges de Verdun, ode couronnée en 1819 par l'Académie des Jeux floraux; par M. V.-M. HUGO..... 53*

L'Avarice et l'Envie, conte; par M. V. D'AUVERNEY..... 61*

Épître à Brutus (Les *Vous* et les *Tu*); par ARISTIDE..... 109*

Stances à Thaliarque; par M. EUGÈNE HUGO..... 114*

Élégie; par M. J.-J. RÉDA..... 115*

Épigramme; par M. D. MONIÈRES..... 116*

Cacus (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*); par M. V. D'AUVERNEY..... 163*

Les Destins de la Vendée, ode dédiée à M. le vicomte de CHATEAUBRIAND; par M. V.-M. HUGO..... 219*

Épigramme sur le défunt Mercure; par M. D. MONIÈRES. 224*

Achéménide (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*); par M. V. D'AUVERNEY..... 275*

Le Désespoir d'Amour, conte; par M. J.-J. RÉDA..... 281*

Ode sur la mort de S. A. R. Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berri, fils de France; par M. V.-M. HUGO..... 3

Les derniers Bardes, poème ossianique; par M. V.-M. HUGO. 57

La Mort du duc d'Enghien, ode couronnée en 1818 par l'Académie des Jeux-floraux; par M. E. HUGO..... 115

L'Antre des Cyclopes (Extrait d'une traduction inédite de l'*Énéide*); par M. V. D'AUVERNEY..... 122

Vers adressés le 25 mars 1820 à M. V.-M. Hugo; par M. le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française, etc..... 173

César passe le Rubicon (Traduit de Lucain); par M. V. D'AUVERNEY..... 175

1. Les chiffres de la pagination marqués d'un astérisque renvoient à la 1re partie du 1er volume.

Élégie; par M. J.-J. Réda 178
Imitation d'Owen; par M. J. Sainte-Marie 178

PROSE

Du Génie (E.) 167*
Le Duel du Précipice, poésie erse (E.) 225*

BEAUX-ARTS

Annales du Musée : Salon de 1819; par C.-P. Landon (M.). 71

LITTÉRATURES ÉTRANGERES

Littérature anglaise. — Walter Scott. *L'Officier de fortune, la Fiancée de Lammermoor* (M.) 63*
Littérature espagnole. — Juan Melendez Valdes. *Poesias escogidas* (A.) 285*

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Essai sur l'indifférence en matière de religion; par F. de La Mennais (D.-B.) 11*
Œuvres complètes d'André de Chénier (E.) 18*
L'Observateur au dix-neuvième siècle; par A.-J.-C. Saint-Prosper (C. St-M.) 29*
La Jérusalem délivrée; par Baour-Lormian, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 73*
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 1er art. (V.) 83*
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. Lemercier, de l'Académie française. — 1er art. (A.) 117*
L'Esprit du Grand Corneille; par le comte François de Neufchateau, de l'Académie française (M.) 124*
De l'Éloquence politique; par P.-S. Laurentie. — 1er art. (B.) 138*
La Jérusalem délivrée; par Baour-Lormian, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.) 171*
Lettres sur la nouvelle traduction de la Jérusalem. — Observations sur le même ouvrage; par G.-G. (A.) 177*
Les Vêpres siciliennes. — Louis IX. — 2e et dernier art. (V.) 179*

Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par Mme C. de M***. — 1er art. (B.)..... 193*
La Panhypocrisiade, comédie épique; par N.-L. LEMERCIER, de l'Académie française. — 2e et dernier art. (A.)..... 229*
Histoire de France; par VÉLY, VILLARET, GARNIER et DUFAU. — 1er art. (E.)..... 236*
Trois Messéniennes, suivies de *Deux Élégies sur Jeanne d'Arc*; par C. DELAVIGNE (S.)..... 246*
La Famille Lillers; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER, tome Ier (M.)..... 251*
Phocion, tragédie; par J.-C. ROYOU (H.)..... 257*
Odes choisies; par le comte de VALORI (S.)..... 293*
Clovis, tragédie; par N.-L. LEMERCIER, de l'Institut (E.). 298*
L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants; par LEBRUN DE CHARMETTES. — 1er art. (A.)..... 11
Trois chants de l'Iliade, en vers français; par A. BIGNAN (V.)..... 21
La Massiliade, poème épique en douze chants; par S. MARIN (A.)..... 77
L'École du Cavalier. — L'Art du Tour (V.)..... 83
Vie privée de Voltaire et de Mme du Chatelet, suivie de *Cinquante Épîtres inédites de Voltaire* (V.)..... 125
Les Philippiques françaises, poème; par ED. CORBIÈRE (S.). 137
Réflexions morales et politiques sur les avantages de la monarchie; par Mme C. DE M***. — 2e art. (B.)..... 142
L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants; par LEBRUN DE CHARMETTES. — 2e art. (A.)..... 179
Méditations poétiques (V.)..... 189

CORRESPONDANCE

Ie Lettre de Publicola Petissot sur l'*Art politique*, poème; par BERCHOUX..... 313*
IIe Lettre du même, sur le même sujet..... 30

SPECTACLES

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Frondeur*, comédie en un acte et en vers; par M. ROYOU (H.)..... 37*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un moment d'imprudence*, comédie en trois actes et en prose; par MM. WAFFLARD et FULGENCE (H.) 91*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *La Somnambule*, vaudeville en deux actes; par MM. SCRIBE et GERMAIN DELAVIGNE (H.) 94*

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — *Cadet-Roussel Procida*; par MM. DUPIN et CARMOUCHE (H.) 97*

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *Olympie*, tragédie lyrique en trois actes. Paroles de MM. DIEULAFOI et BRIFAUT; musique de M. SPONTINI (H.) 145*

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Le Marquis de Pomenars*, comédie en un acte et en prose (H.) 150*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Comédiens*, comédie en cinq actes et en vers; par M. C. DELAVIGNE (H.). 201*

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Charles de Navarre*, tragédie en cinq actes; par M. BRIFAUT. — 1er art. (H.). 95

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Marie-Stuart*, tragédie en cinq actes; par M. LEBRUN. — 1er art. (E.) 155

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — *Charles de Navarre*, tragédie en cinq actes; par M. BRIFAUT. — 2e et dernier art. (H.) 199

MÉLANGES

*Le Cimetière de V****, nouvelle (J.) ..... 39 et 205

REVUE LITTÉRAIRE

Les Trois Nuits d'un Goutteux, poème en trois chants; par le comte FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, de l'Académie française (U.) 101*

Aux Missionnaires de l'Irréligion, poème; par P.-A. VIEILLARD (F.) 104*

Constant et Discrète, poème en quatre chants, suivi de poésies diverses; par le comte GASPARD DE PONS (V.). 153*

Le Dix-neuvième Siècle, satire; par ED. CORBIÈRES (F.).. 154*

Le Dix-neuvième Siècle, épître à M. le comte FERRAND; par ROSSET (U.) 157*

L'Abus des Mots, satire; par M*** (F.) 159*

Trois Messéniennes Royalistes; par JULES VALENCE (F.). 213*
Le Songe, cantate sur l'heureux accouchement de S. A. R. Madame la duchesse de Berri; par DEBASSIEUX (F.)..... 267*
L'Institution du Jury, poème; par ED. ALLETZ (F.)..... 269*
Le Champ-d'Asile, dithyrambe; par P.-J. (F.)..... 271*
Odes; par HENRI TERRASSON (F.)..... 325*
Épître aux Électeurs; par un AMI de la Charte et du Roi (F.) 327*
Charles de France, duc de Berri, ou sa Vie et sa Mort; par M***, ancien officier d'artillerie (V.)..... 45
Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par un jeune Séminariste (M.)..... 49
La Chaumière de Clichy; par M*** (F.)..... 101
Almanach des Muses pour l'année 1820 (F.)..... 105
Dithyrambe sur l'assassinat de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par TÉZÉNAS DE MONTBRISON (U.)..... 108
Ode, ou Chant funèbre sur la Mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par LEBRUN DE CHARMETTES (U.)..... 109
La France royaliste aux Mânes de Mgr le duc de Berri; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (U.)..... 110
Épître à un honnête homme qui veut devenir intrigant; par la princesse C. DE S*** (U.)..... 215
Berriana; par A.-J.-C. SAINT-PROSPER (U.)..... 217
Les Proscrits, ou le Cri français; par LAVIGNE (F.)..... 220
Dictionnaire universel abrégé de Géographie ancienne comparée; par DUFAU et GUADET (F.)..... 223
Ode sur la Mort de S. A. R. Mgr le duc de Berri; par F. CÔME (F.)..... 224

VARIÉTÉS

Nouvelles littéraires..... 44*, 105*, 214*, 329*, 51, 111, 169

540.5
COL
v.12

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

1819-1821

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME I

DEUXIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1926

SOCIÉTÉ

DES

TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 °/₀ sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie Hachette, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la Société les adhésions nouvelles.

---

*

PUBLICATIONS
DES QUINZE PREMIERS EXERCICES
(1905-1922)

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol.	24f	»
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard),		
Tomes I et II	*en réimpression.*	
Tome III	8	»
Tome IV	12	»
Tome V	20	»
RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier),		
Tomes I et II, 2e édition	30	»
Tome III	15	»
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte)	12	»
J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti)	10	»
J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths)	10	»
TRISTAN. *La Mariane* (J. Madeleine)	10	»
TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine).	10	»
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, tome I (M. Cauchie)	16f	»
FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)	12	»

Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon), 2 vol. ..... 24 »

VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édit., 2 vol. ..... 20 »

LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... 5 »

Le Conservateur littéraire, tome I, 1re partie (J. Marsan)..... 16 »

La Muse Française (J. Marsan), 2 vol..... 20 »

ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève)..... *en réimpression.*

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)..... 20 »

ALFRED DE VIGNY. *Les Destinées* (E. Estève). 10 »

DIX-SEPTIÈME EXERCICE (1924) :

AMYOT. *Démosthène et Cicéron* (J. Normand)..... 6 »

SOREL. *Histoire comique de Francion*, livres I, II et III (E. Roy)..... 25 »

DIX-HUITIÈME EXERCICE 1925) :

RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. IV..... 20 »

MICHELET. *Jeanne d'Arc* (G. Rudler),

Tome I..... 5 »

Tome II..... 10 »

(Ces deux tomes ne se vendent pas séparément.)

DIX-NEUVIÈME EXERCICE (1926) :

SOREL. *Histoire comique de Francion*, livres IV, V, VI et VII (E. Roy)..... 25 »
Le Conservateur littéraire, tome I, 2e partie (J. Marsan)..... 16 »

SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, livres II-IV (H. Vaganay).
DU BELLAY. *Œuvres poétiques*, t. VI et suiv. (H. Chamard).
RONSARD. *Œuvres complètes*, t. V et suiv. (P. Laumonier).
AMYOT. *Alexandre et César* (J. Normand).
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres* (A. Garnier).
E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut); livre VIII (F. Gohin).
CH. SOREL. *Francion*, livres VIII-XII (E. Roy).
— *Polyandre* (E. Roy).
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. II (M. Cauchie),
TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

TOULOUSE. — Impr. et Libr. ÉDOUARD PRIVAT. — 7342

Toulouse. — Imprimerie et Librairie Édouard Privat.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 032458926